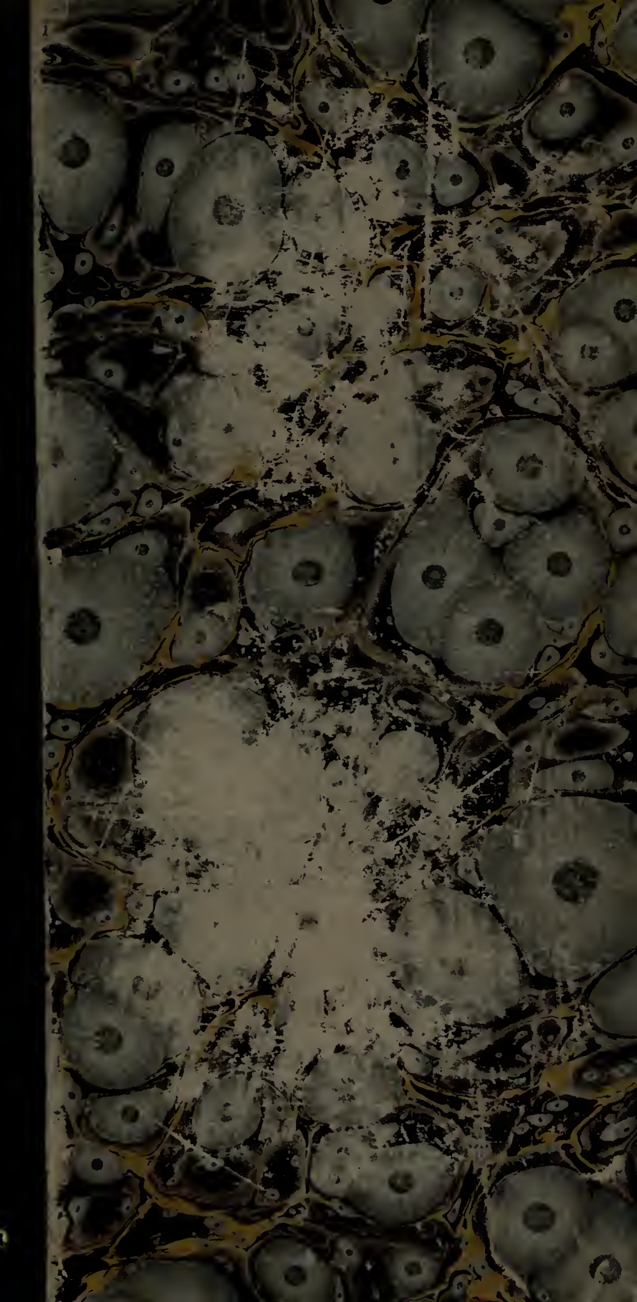
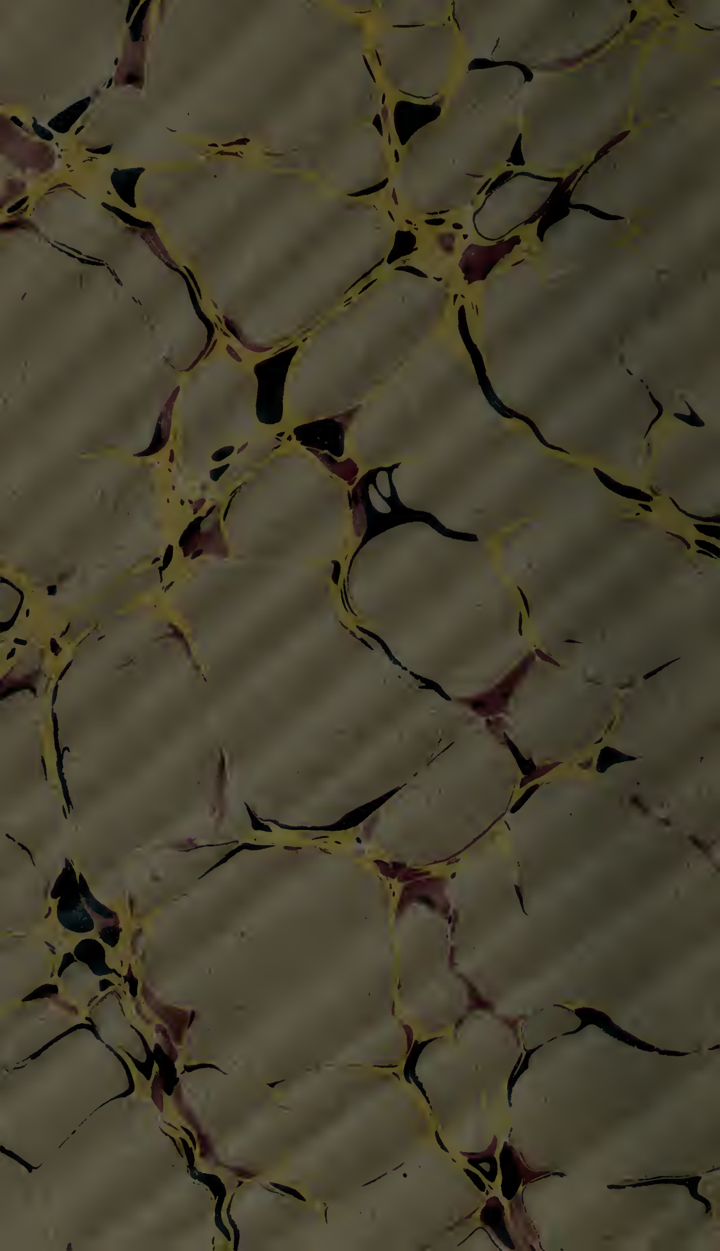






ŒUVRES COMPLÈTES

DE

CLÉMENT MAROT

TOME SECOND

9195. — PARIS, IMPRIMERIE A. JULIEN
7, rue des Canettes, 7

ŒUVRES COMPLÈTES

DE

CLÉMENT MAROT

REVUES SUR LES MEILLEURES ÉDITIONS

AVEC

UNE NOTICE ET UN GLOSSAIRE

PAR B. SAINT-MARC

TOME SECOND

PARIS

GARNIER FRÈRES, LIBRAIRES-ÉDITEURS

6, RUE DES SAINTS-PÈRES, 6

EPIGRAMMES

I[1]

A MONSIEUR CRETIN, SOUVERAIN POETE FRANÇOYS

(1520)

L'homme sotart et non sçavant,
Comme un rotisseur qui lave oye,
La faulte d'aucun nonce avant
Qu'il la congnoisse ne la voye ;
Mais vous, de hault sçavoir la voye,
Sçaurez par trop mieulx m'excuser
D'un gros erreur, si faict l'avoye,
Qu'un amoureux de musc user.

II

A MONSEIGNEUR DE CHASTEAUBRIANT

Ce livre mien d'épigrammes te donne,
Prince Breton, et le te presentant,
Present te fais meilleur que la personne
De l'ouvrier mesme, et fust il mieulx chantant;
Car mort ne va les œuvres abbatant,
Et mortel est celuy là qui les dicte ;
Puis tien je suis des jours a tant et tant,
De m'y donner ne seroit que redicte.

III

DE BARBE ET DE JAQUETTE

Quand je voy Barbe en habit bien duysant,
Qui l'estomac blanc et poly descœuvre,

[1] Les Épigrammes I à CLXXX sont comprises dans l'édition de 1544.

Je la compare au dyamant luysant,
Fort bien taillé, mys de mesmes en œuvre.
  Mais quand je vois Jaquette qui se cœuvre
Le dur tetin, le corps de bonne prise,
D'un simple gris accoustrement de frise,
Adonc je dy, pour la beauté d'icelle :
« Ton habit gris est une cendre grise
Couvrant un feu qui tousjours estincelle. »

IV

DE JANE GAILLARDE, LYONNOISE

C'est un grand cas veoir le mont Pelion,
Ou d'avoir veu les ruynes de Troye;
Mais qui ne veoit la ville de Lyon,
Aucun plaisir à ses yeulx il n'octroye;
Non qu'en Lyon si grand plaisir je croye,
Mais bien en une estant dedans sa garde;
Car de la veoir d'esprit ainsi gaillarde,
C'est bien plus veu que de veoir Ilyon,
Et de ce siecle un miracle regarde,
Pource qu'elle est seule entre un million.

V

DE MADAME LA DUCHESSE D'ALENÇON

Ma Maistresse est de si haulte valeur,
Qu'elle a le corps droict, beau, chaste et pudique;
Son cueur constant n'est pour heur ou malheur
Jamais trop gay ne trop melancolique.
Elle a au chef un esprit angelique,
Le plus subtil qui onc aux cieulx vola.
O grand merveille! on peult veoir par cela
Que je suis serf d'un monstre fort estrange :
Monstre je dy, car pour tout vray elle a
Corps femenin, cueur d'homme et teste d'ange.

VI

A YSABEAU

Qui en amour veult sa jeunesse esbatre
Vertus luy sont propres en dictz et faicts,

Mais il ne fault qu'un vent pour les abatre,
Si Fermeté ne soustient bien le faix.
Ceste vertu et ses servans parfaicts
Portent le noir, qui ne se peult destaindre;
Et qui l'amour premiere laisse estaindre,
Le noir habit n'est digne de porter.
Tout homme doibt ceste vertu attaindre;
Si femme y fault, elle est à supporter.

VII

DU JOUR DES INNOCENTS

Treschere sœur, si je savois où couche
Vostre personne au jour des Innocens,
De bon matin je yrois à vostre couche
Veoir ce gent corps que j'ayme entre cinq cens.
Adonc ma main (veu l'ardeur que je sens)
Ne se pourroit bonnement contenter
Sans vous toucher, tenir, taster, tenter;
Et si quelqu'un survenoit d'avanture,
Semblant ferois de vous innocenter :
Seroit ce pas honneste couverture?

VIII

D'UN SONGE

La nuict passée en mon lict je songeoye,
Qu'entre mes bras vous tenois nu à nu ;
Mais au resveil se rabaissa la joye
De mon desir en dormant advenu.
Adonc je suis vers Apollo venu
Luy demander qu'adviendroit de mon songe :
Lors luy, jaloux, de toy longuement songe,
Puis me respond : « Tel bien ne peulx avoir. »
Helas! m'amour, faiz luy dire mensonge :
Si confondras d'Apollo le sçavoir.

IX

DU MOYS DE MAY ET D'ANNE

May, qui portoit robe reverdissante,
De fleur semée, un jour se meit en place,

Et quand m'amye il veit tant fleurissante,
De grand despit rougit sa verte face,
En me disant : « Tu cuydes qu'elle efface,
A mon advis, les fleurs qui de moy yssent; »
Je luy respons : « Toutes tes fleurs perissent
Incontinent qu'yver les vient toucher;
Mais en tous temps de ma Dame fleurissent
Les grans vertus, que Mort ne peult secher. »

X

D'UN BAISER REFUSÉ

(1527)

La nuict passée à moy s'est amusé
Le Dieu d'Amours (au moins je le songeoye),
Lequel me dit : « Povre amant refusé
D'un seul baiser, prens reconfort et joye.
Ta Maistresse est de doulceur la montjoye,
Dont (comme croy) son refuz cessera.
— Ha, dy je, Amour, ne sçay quand ce sera;
Le meilleur est que bien tost me retire :
Avec sa dame à peine couchera
Qui par priere un seul baiser n'en tire. »

XI

DES STATUES DE BARBE ET DE JAQUETTE

Vers alexandrins.

Advint à Orleans qu'en tant de mille dames
Une, et une autre avec, nasquirent belles femmes.
Pour d'un tant nouveau cas saulver marques insignes,
On leur a estably deux statues marbrines;
Mais on s'enquiert pourquoy furent, et sont encore,
Mises au temple aux sainctz, et maint la cause ignore :
Je dy qu'on ne doibt mettre ailleurs qu'en sainct sejour
Celles à qui se font prieres nuict et jour.
Mais quelle durté est soubz voz peaux tant doulcettes?
Maint amant vous requiert : respondez, femmelettes;
Et les sainctz absens oyent des prians les langages
Nonobstant qu'adressez ils soient à leurs images;

Mais en parlant à vous, n'entendez nos parolles
Non plus que si parlions à voz sourdes ydoles.

XII

DE MADAMOYSELLE DU PIN

L'arbre du Pin tous les autres surpasse,
Car il ne croist jamais en terre basse,
Mais sur haultz montz sa racine se forme,
Qui en croissant prend si trèsbelle forme
Que par forestz ou aucun autre endroict
On ne sçauroit trouver arbre plus droict.
Qui touchera son escorce polie,
Pour ce jour là n'aura melancolie.
Au chef du Pin sont fueilles verdoyantes,
Et à son pied fontaines undoyantes,
Son boys est bon, ou couppé ou entier:
S'il est couppé hors de son beau sentier,
On en fera ou navire ou gallée
Pour naviguer dessus la mer sallée;
Et s'on le laisse en la terre croissant,
Il deviendra fertile et fleurissant,
Et produira une trèsbelle pomme
Pour sustanter le triste cueur de l'homme.
Par ainsi donc, en terre et sur la mer,
Ton noble cueur le Pin doibt estimer.

XIII

DE MADAMOYSELLE DE LA CHAPELLE

Vers alexandrins.

La Chapelle qui est bastie et consacrée
Pour le lieu d'oraison, à Dieu plaist et aggrée;
De contrebas et hault la Chapelle fournie,
Avec taille et dessus, est trèsbelle armonie;
La chapelle où se font eaux odoriferentes
Donne par ses liqueurs guerisons differentes;
Mais toy, Chapelle vive, estant de beauté pleine,
Tu ne fais que donner à tes serviteurs peine.

XIV

DU ROY ET DE SES PERFECTIONS

Vers alexandrins.

Celuy qui dit ta grace, eloquence et sçavoir
N'estre plus grans que humains, de près ne t'a peu veoir
Et à qui ton parler ne sent divinité,
De termes et propos n'entend la gravité.
De l'empire du monde est ta presence digne,
Et ta voix ne dit chose humaine, mais divine.
Combien donques diray l'ame pleine de grace,
Si oultre les mortelz tu as parolle et face?

XV

A LYNOTTE, LINGERE MESDISANTE

Lynotte,
Bigote,
Marmote,
Qui couldz,
Ta note
Tant sote
Gringote
De nous.

Les pouldz,
Les loups,
Les cloux
Te puissent ronger soubz la cotte
Trestous
Tes trouz
Ordouz,
Les cuysses, le ventre et la motte.

XVI

ABEL A MAROT

Poetiser contre vous je ne veulx,
Mais comme l'un des enfans ou neveux
De Poësie ayant desir d'entendre
Vers vous je veux mon entendement tendre.

XVII

RESPONSE PAR MAROT

Poetiser trop mieulx que moy sçavez,
Et, pour certain, meilleure grace avez,
A ce que voy, que n'ont plusieurs et maintz
Qui pour cest art mettent la plume ès mains.

XVIII

A MAISTRE GRENOUILLE POETE IGNORANT

Bien ressembles à la grenouille :
Non pas que tu sois aquatique;
Mais comme en l'eau elle barbouille,
Si fais tu en l'art poëtique.

XIX

A UN NOMMÉ CHARON, QU'IL CONVIE A SOUPER

Mets voille au vent, single vers nous, Charon,
Car on t'attend : puis quand seras en tente,
Tant et plus boy *bonum vinum charum*,
Qu'aurons pour vray; donques (sans longue attente)
Tente tes piedz à si decente sente
Sans te fascher, mais en sois content, tant
Qu'en ce faisant nous le soyons autant.

XX

AU ROY, POUR COMMANDER UN ACQUIT

(1529)

Plaise au Roy notre Sire
De commander et dire
Qu'un bel acquict on baille
A Marot, qui n'a maille,
Lequel acquict dira,
(Au moins on y lira),
Telle ou semblable chose,
Mais ce sera en prose :

« Tresorier, on entend
Que vous payez content
Marot, n'y faillez pas,
Dès le jour du trespas
De Jehan Marot son pere. »
Ainsi (Sire) j'espere
Qu'au moyen d'un acquit
Cil qui povre nasquit
Riche se trouvera,
Tant qu'argent durera.

XXI

A MONSIEUR LE GRAND MAISTRE POUR ESTRE MIS EN L'ESTAT

(1529)

Quand par acquitz les gaiges on assigne,
On est d'ennuy tout malade et fasché ;
Mais à ce mal ne fault grand' medecine ;
Tant seulement fault estre bien couché,
Non pas en lict n'en linge bien seché,
Mais en l'estat du noble Roy chrestien.
Long temps y a que debout je me tien,
Noble Seigneur : prenez doncques envie
De me coucher à ce coup si trèsbien
Que relever n'en puisse de ma vie.

XXII

LE DIXAIN DE MAY QUI FUT ORD ET DE FEBVRIER QUI LUI FEIT TORT

L'an vingt et sept, Fevrier le froidureux
Eust la saison plus claire et disposée
Que Mars n'Avril ; bref, il fut si heureux,
Qu'il priva May de sa dame Rousée :
Dont May, tristé, a la Terre arrousée
De mille pleurs, ayant perdu s'amye,
Tant que l'on dict que pleuré il n'a mye,
Mais que grand' pluye hors de ses yeulx bouta.
Las! j'en jettay une foys et demie
Trop plus que luy quand m'amye on m'osta.

XXIII

DU DEPART DE S'AMYE

Elle s'en va, de moy la mieulx aymée,
Elle s'en va (certes) et si demeure
Dedans mon cueur tellement imprimée,
Qu'elle y sera jusques à ce qu'il meure.
Voyse où vouldra, d'elle mon cueur s'asseure,
Et s'asseurant n'est melancolieux;
Mais l'œil veult mal à l'espace des lieux,
De rendre ainsi sa liesse loingtaine.
Or adieu donc, le plaisir de mes yeulx,
Et de mon cueur l'asseurance certaine.

XXIV

D'ANNE QUI LUY JECTA DE LA NEIGE

Anne par jeu me jecta de la neige,
Que je cuidoys froide, certainement:
Mais c'estoit feu, l'experience en ay je,
Car embrasé je fus soudainement.
Puis que le feu loge secretement
Dedans la neige, où trouveray je place
Pour n'ardre point? Anne, ta seule grace
Estaindre peult le feu que je sens bien,
Non point par eau, par neige ne par glace,
Mais par sentir un feu pareil au mien.

XXV

A ANNE POUR ESTRE EN SA GRACE

Si jamais fut un paradis en terre,
Là où tu es, là est-il, sans mentir;
Mais tel pourroit en toy paradis querre
Qui ne viendroit fors à peine sentir;
Non toutesfoys qu'il s'en doit repentir,
Car heureux est qui souffre pour tel bien.
Doncques celuy que tu aymeroys bien,
Et qui receu seroit en si bel estre,
Que seroit-il? Certes je n'en sçay rien,
Fors qu'il seroit ce que je vouldrois estre.

XXVI

DE LA VENUS DE MARBRE PRESENTÉE AU ROY

Ceste déesse avec sa ronde pomme,
Prince royal des autres le plus digne,
N'est point Venus, et Venus ne se nomme,
Jà n'en desplaise à la langue latine :
C'est du hault ciel quelque vertu divine
Qui de sa main t'offre la pomme ronde,
Te promettant tout l'empire du monde
Ains que mourir. O quel marbre taillé !
Bien peu s'en fault qu'il ne die et responde
Que mieulx encor te doit estre baillé.

XXVII

LA MESME VENUS

Vers alexandrins.

Seigneur, je suis Venus, je vous dy celle mesme
Qui la pomme emporta pour sa beauté supresme ;
Mais tant ravie suis de si haulte louenge,
Que viande et liqueurs je ne boys et ne mange ;
Donc ne vous estonnez si morte semble et roidde :
Sans Ceres et Bacchus tousjours Venus est froide.

XXVIII

UNE DAME
A UN QUI LUY DONNA SA POURTRAICTURE

Tu m'as donné au vif ta face paincte,
Paincte, pour vray, de main d'excellent homme
Si l'ai je mieulx dedans mon cueur empraincte
D'un autre ouvrier, qui Cupido se nomme.
De ton present heureuse me renomme ;
Mais plus heureuse, amy, je serois bien
Si en ton cueur j'estois emprainte comme
Tu es emprainct et gravé sur le mien.

XXIX

SUR LA DEVISE : « NON CE QUE JE PENSE »

Tant est l'amour de vous en moy empraincte,
De voz desirs je suis tant desireux,
Et de desplaire au cueur ay telle craincte,
Que plus à moy ne suis, dont suis heureux.
A d'autre sainct ne s'adressent mes vœux,
Tousjours voulant (de peur de faire offense)
Ce que voulez, et non ce que je veulx,
Ce que pensez, et non ce que je pense.

XXX

A ANNE, QU'IL REGRETTE

(1529)

Incontinent que je te vy venue,
Tu me semblas le clair soleil des cieulx
Qui sa lumiere a long temps retenue,
Puis la faict veoir luysant et gracieux ;
Mais ton depart me semble une grand nue,
Qui se vient mettre au devant de mes yeulx :
Pas n'eusse creu que de joye advenue
Fust advenu regret si ennuyeux.

XXXI

DE LA STATUE DE VENUS ENDORMIE

Qui dort icy? Le fault il demander?
Venus y dort, qui vous peult commander.
Ne l'esveillez, elle ne vous nuyra.
Si l'esveillez, croyez qu'elle ouvrira
Ces deux beaulx yeulx, pour les vostres bander.

XXXII

DE MARTIN ET ALIX

Martin menoit son pourceau au marché
Avec Alix, qui en la plaine grande

Pria Martin luy faire le péché
De l'un sus l'autre, et Martin luy demande :
« Mais qui tiendroit notre pourceau, friande ?
— Qui ? dit Alix : bon remede il y a. »
Lors le pourceau à sa jambe lya,
Puis Martin jusche, et lourdement engaine ;
Le porc eust peur, et Alix s'escria :
« Serre, Martin, nostre pourceau m'entraine. »

XXXIII

A MONSIEUR BRAILLON, MEDECIN

(1531)

C'est un espoir d'entiere guerison,
Puis que santé en moy desja s'imprime.
Vray est que yver, foible, froid et grison,
Nuyt à nature et sa vertu reprime;
Mais si voulez, si aurez vous l'estime
De me guerir sans la neufve saison;
Parquoy, Monsieur, je vous supply en rithme
Me venir veoir, pour parler en raison.

XXXIV

A MONSIEUR AKAKIA, MEDECIN QUI LUY AVOIT ENVOYÉ DES VERS LATINS

(1531)

Tes vers exquis, seigneur Akakia,
Meritent mieulx de Maro le renom
Que ne font ceulx de ton amy qui a
Avec Maro confinité de nom.
Tes vers, pour vray, semblent coups de canon,
Et resonnance aux miens est si petite,
Qu'aux tiens ne sont à comparer, sinon
Du bon vouloir que ta plume recite.

XXXV

A MONSIEUR LE COQ, MEDECIN QUI LUY PROMETTOIT GUERISON

(1531)

Le chant du coq la nuict point ne prononce,
Ains le retour de la lumiere absconse,
Dont sa nature il fault que noble on tienne.
Or t'es montré vray Coq en ta response,
Car ton hault chant rien obscur ne m'annonce
Mais santé vive, en quoy Dieu te maintienne.

XXXVI

AUDICT COQ

(1531)

Si le franc Coq, liberal de nature,
N'est empesché avec sa gelinotte,
Luy plaise entendre au chant que je luy note,
Et visiter la triste creature
Qui en sa chambre a faict ceste escripture,
Mieulx enfermé qu'en sa cage linotte.

XXXVII

A MONSIEUR L'AMY, MEDECIN

(1531)

Amy de nom, de pensée et de faict,
Qu'ay je mesfaict que vers moy ne prens voye ?
Graces à Dieu, tu es dru et refaict.
Moy plus deffaict que ceulx que mortz on faict :
Mort en effect, si Dieu toy ne m'envoye,
Et ne pourvois au mal qui me desvoye :
Que je te voye, à demy suis guery,
Et sans te veoir à demy suis pery.

XXXVIII

A PIERRE VUYARD

(1531)

Ce meschant corps demande guerison,
Mon frere cher ; et l'esprit, au contraire,

Le veult laisser, comme une orde prison :
L'un tend au monde, et l'autre à s'en distraire.
C'est grand' pitié que de les ouyr braire :
« Ha! dit le corps, fault il mourir ainsi?
— Ha! dit l'esprit, fault il languir icy?
— Va, dit le corps, mieulx que toy je souhaite.
— Va, dit l'esprit, tu faulx, et moy aussi :
Du Seigneur Dieu la volunté soit faicte. »

XXXIX

AU ROY, POUR AVOIR CENT ESCUZ

(1529)

Plaise au Roy ne refuser point,
Ou donner, lequel qu'il vouldra,
A Marot cent escuz apoinct,
Et il promet qu'en son pourpoinct
Pour les garder ne les couldra.
Monsieur le legat l'absouldra,
Pour plus dignement recevoir,
J'entens s'il veult faire devoir
De sceller l'acquit à l'Espergne;
Mais s'il est dur à y pourveoir,
Croyez qu'il aura grand pouvoir
S'il me faict bien dire d'Auvergne.

XL

DU LIEUTENANT CRIMINEL ET DE SAMBLANÇAY

(1527)

Lors que Maillart, juge d'Enfer, menoit
A Monfaulcon Samblançay l'ame rendre,
A vostre advis, lequel des deux tenoit
Meilleur maintien? Pour le vous faire entendre,
Maillart sembloit homme qui mort va prendre
Et Samblançay fut si ferme vieillart,
Que l'on cuydoit, pour vray, qu'il menast pendre
A Monfaulcon le lieutenant Maillart.

XLI

D'UNE ESPOUSÉE FAROUCHE

L'espousé la premiere nuict
Asseuroit sa femme farouche :
« Mordez moy, dit il, s'il vous cuit ;
Voilà mon doit en vostre bouche. »
Elle y consent, il s'escarmouche,
Et après qu'il l'eust deshousée :
« Or ça, dit il, tendre rousée,
Vous ay je faict du mal ainsi ? »
Adonc respondit l'espousée :
« Je ne vous ay pas mors aussi. »

XLII

QUE CE MOT VISER EST BON LANGAGE

Regarder est trèsbon langage :
Viser est plus agu du tiers;
De dire qu'il n'est en usage,
J'en croy tous les arbalestriers.
Je demanderois volontiers
Comme on diroit plus proprement :
Un de ces deux haquebutiers
Par mal viser fault lourdement..
Je dy (à parler rondement)
Qu'il fault que ce mot y pourvoye,
Et ne se peult dire aultrement,
Qui est tout le pis que j'y voye.
Celluy qui ne vise à la voye
Par où il va, fault et s'abuse ;
Mais point ne fault ne se fourvoye
Celluy qui du terme ainsi use.
Donques, amy, ne le recuse :
Car quand au pis on le prendroit;
User on en peult soubz la ruse
De metaphore en maint endroict.
Viser du latin vient tout droit,
Visée en est une lisière.
Et par ailleurs viser fauldroit
Pour bien m'attaindre à la visiere.

XLIII

DE L'ABBÉ ET DE SON VALET

(1536)

Monsieur l'abbé et monsieur son valet
Sont faictz egaulx tous deux comme de cire :
L'un est grand fol, l'autre petit folet;
L'un veult railler, l'autre gaudir et rire;
L'un boit du bon, l'autre ne boit du pire;
Mais un debat au soir entre eulx s'esmeut,
Car maistre abbé toute la nuict ne veult
Estre sans vin, que sans secours ne meure,
Et son valet jamais dormir ne peult
Tandis qu'au pot une goute en demeure.

XLIV

DE FRERE THIBAULT

Frere Thibault, séjourné, gros et gras,
Tiroit de nuict une garse en chemise
Par le treillis de sa chambre, où les bras
Elle passa, puis la teste y a mise,
Puis tout le sein : mais elle fut bien prise,
Car son fessier y passer ne sceut onc :
« Par la morbieu, ce dict le moyne adonc,
Il ne me chault de bras, tetin ne teste;
Passez le cul, ou vous retirez donc :
Je ne sçaurois sans luy vous faire feste. »

XLV

A DEUX FRERES MINEURS, PAR LE JEUNE BRODEAU

Mes beaux peres religieux,
Vous disnez pour un grammercy
O gens heureux, ô demi dieux,
Pleust à Dieu que je fusse ainsi!
Comme vous vivrois sans soucy,
Car le veu qui l'argent vous oste,
Il est cler qu'il deffend aussi
Que ne payez jamais vostre hoste.

XLVI

RESPONCE PAR UN GREFFIER DE LA MAISON DE MONSEIGNEUR D'ORLEANS QUI CUYDOIT QUE MAROT EUST FAICT LE PRECEDENT HUICTAIN

Tu dys, Marot, par tes raisons,
Qui ne valent le publier,
Que quand allons par les maisons
Disnons sans bourse deslier.
D'un cas je te veulx supplier,
Puis que tu n'as argent en pouppe :
Comme moy rens toy cordelier,
Tu disneras comme je souppe.

XLVII

REPLIQUE SUR LADICTE RESPONCE, PAR MAROT

Prince, ce griffon qui me gronde
Semble Jouan qui se mordoit;
Que voulez vous que luy responde?
C'est la plus grand' pitié du monde;
Excuser plus tost on le doit :
Car quand ainsi son feu jectoit,
Et qu'il disoit : Argent en pouppe,
Le povre homme se mescomptoit,
Et vouloit dire qu'il estoit
Tousjours yvre comme une souppe.

XLVIII

DE DOLET

(1538)

Le noble esprit de Cicero Rommain,
Voyant ça bas maint cerveau foible et tendre
Trop maigrement avoir mys plume en main
Pour de ses dictz la force faire entendre,
Laissa le ciel, en terre se vint rendre,
Au corps entra de Dolet, tellement
Que luy sans autre à nous se faict comprendre,
Et n'a changé que de nom seulement.

XLIX

A UN QUIDAM

Veulx tu savoir à quelle fin
Je t'ay mis hors des œuvres miennes?
Je l'ay faict tout exprès affin
Que tu me mettes hors des tiennes.

L

A BENEST

Benest, quand ne te congnoissoye,
Un sage homme je te pensoye;
Mais quand j'ay veu ce qui en est,
Je trouve que tu es Benest.

LI

DU RYS DE MADAME D'ALLEBRET

Elle a trèsbien ceste gorge d'albastre,
Ce doulx parler, ce cler tainct, ces beaulx yeulx;
Mais en effect, ce petit rys follastre,
C'est à mon gré ce qui luy sied le mieulx;
Elle en pourroit les chemins et les lieux
Où elle passe à plaisir inciter;
Et si ennuy me venoit contrister
Tant que par mort fust ma vie abbatue,
Il ne fauldroit pour me resusciter
Que ce rys là duquel elle me tue.

LII

DES CINQ POINCTZ EN AMOURS

(1527)

Fleur de quinze ans (si Dieu vous saulve et gard),
J'ay en amours trouvé cinq poinctz exprès :
Premierement, il y a le regard,
Puis le devis, et le baiser après;
L'attouchement le baiser suyt de près,
Et tous ceulx là tendent au dernier point,

Qui est : Et quoy? Je ne le diray point :
Mais s'il vous plaist en ma chambre vous rendre,
Je me mettrai voulentiers en pourpoinct,
Voyre tout nud, pour le vous faire apprendre.

LIII

DE ANNE, À CE PROPOS

Ouyr parler de ma Dame et Maistresse
M'est plus de bien que toutes autres veoir;
Veoir son maintien, ce m'est plus de liesse
Que bon propos des autres recevoir;
Avecques elle un bon propos avoir,
M'est plus grand heur que baiser une Heleine,
Et ne croy pas, si j'avois son aleine,
J'entens sa bouche, à mon commandement,
Que ceulx qui ont leur jouyssance pleine
N'eussent despit de mon contentement.

LIV

A SELVA ET A HEROET

Demandez vous qui me faict glorieux?
Heleine a dict, et j'en ay bien memoire,
Que de nous trois elle m'aymoit le mieulx;
Voilà pourquoy j'ay tant d'aise et de gloire.
Vous me direz qu'il est assez notoire
Qu'elle se mocque, et que je suis deceu :
Je le sçay bien, mais point ne le veulx croire,
Car je perdrois l'aise que j'ay receu.

LV

DE HELEINE DE TOURNON

Au moys de may, que l'on saingnoit la belle,
Je vins ainsi son medecin reprendre :
« Luy tires tu sa chaleur naturelle?
Trop froide elle est, bien me l'a faict apprendre;
— Tais toy, dit il, content je te voys rendre :
J'oste le sang qui la faict rigoureuse,
Pour prendre humeur en amour vigoureuse,
Selon ce moys qui chasse tout esmoy. »

Ce qui fut faict, et devint amoureuse,
Mais le pis est que ce n'est pas de moy.

LVI

DE PHEBUS ET DIANE

(1524)

Le cler Phebus donne la vie et l'aise
Par son baiser tant digne et precieux,
Et mort devient ce que Diane baise.
O dur baiser, rude et mal gracieux,
Tu fais venir un desir soucieux
De mieulx avoir, dont souvent on desvie;
Mais qui pourroit parvenir à ce mieulx,
Il n'est si mort qui ne revint en vie.

LVII

DE DIANE

(1524)

Hommes expers, vous dictes par science,
Que Diane est en baisant beaucoup pire
Que n'est la Mort; mais par experience
De ce vous veulx et vous puis contredire :
Car quand sa bouche en la mienne souspire,
Toute vigueur dedans mon cueur s'assemble;
Vous resvez donc, ou certes il fault dire
Qu'en la baisant mourir vivre me semble.

LVIII

PAR UNE SÇAVANTE DAMOYSELLE

Un fascheux corps vestu d'un satin gras,
Un satin gras doublé d'un fascheux corps
Un lourd marcher, un branlement de bras,
Un sot parler avec un museau tors
Contrefaisant le gracieux, alors
Qu'il pense mieulx d'amours faire butin,
Que dessert il? D'estre jecté dehors,
Et l'envoyer desgresser son satin.

LIX

A LA DICTE DAMOYSELLE

Un lourd vestu de satin est icy
Suyvant la Court (sans propos) à la trace;
De bonne gresse est son satin farcy,
Et tout son corps plein de maulvaise grace;
Quant à la grace, a peine qu'on l'efface,
Car il sent trop son escolier latin :
Quand à la gresse, il l'a soir et matin
(Comme je croy) en trois ans amassée;
Mais baillez luy douze aulnes de satin,
Voyla sa robe en un jour desgressée.

LX

DE BLANCHE DE TOURNON

Dedans le cloz d'un jardin fleurissant
Entre autres fleurs voy une rose blanche,
Que je serois sur toutes choysissant,
Si de choysir j'avoys liberté franche;
Dieu gard sans fin le rosier et la branche
Dont est sortie une tant belle rose;
Dieu gard la main qui pour croistre l'arrose;
Dieu gard aussi le trèsexcellent clos;
Dieu face en moy la sienne amour enclose,
A peine d'estre en son amour enclos.

LXI

A YSABEAU

(1527)

Quand j'escriroys que je t'ay bien aymée
Et que tu m'as sur tous autres aymé,
Tu n'en serais femme desestimée,
Tant peu me sens homme desestimé;
Petrarque a bien sa maistresse nommée
Sans amoindrir sa bonne renommée;
Donc, si je suis son disciple estimé,
Craindre ne fault que tu en sois blasmee;

D'Anne j'escry, plus noble et mieulx famée,
Sans que son loz en soit point deprimé.

LXII

DE DIANE

(1524)

Estre Phebus bien souvent je desire,
Non pour congnoistre herbes divinement,
Car la douleur qui mon cueur veult occire
Ne se guerist par herbe aucunement;
Non pour avoir ma place au firmament,
Car en la terre habite mon plaisir;
Non pour son arc encontre Amour saisir,
Car à mon Roy ne veulx estre rebelle :
Estre Phebus seulement j'ay desir,
Pour estre aymé de Diane la belle.

LXIII

D'UN IMPORTUN

Bren, laissez moy, ce disoit une
A un sot qui luy desplaisoit,
Ce lourdault tousjours l'importune,
Puis j'ouy qu'elle luy disoit :
« La plus grosse beste qui soyt,
Monsieur, comme est ce qu'on l'appelle?
— Un elephant, madamoyselle ;
Me semble qu'on la nomme ainsi.
— Pour Dieu, Elephant (ce dit elle),
Va t'en donc, laisse moy icy. »

LXIV

DE DIANE

(1524)

L'enfant Amour n'a plus son arc estrange,
Dont il blessoit d'hommes et cueurs et testes :
Avec celluy de Diane a faict change,
Dont elle alloit aux champs faire les questes;
Ilz ont changé, n'en faictes plus d'enquestes,

Et si on dict : A quoy les congnois tu?
Je voy qu'Amour chasse souvent aux bestes,
Et qu'elle attainct les hommes de vertu.

LXV

A MADAMOYSELLE DE LA GRELIERE

(1528)

Mes yeulx sont bons, Greliere, et ne voy rien
Car je n'ay plus la presence de celle
Voyant laquelle au monde voy tout bien,
Et voyant tout je ne voy rien sans elle.
A ce propos souvent (ma Damoyselle),
Quand vous voyez mes yeulx de pleurs lavez,
Me venez dire : « Amy, qu'est ce qu'avez! »
Mais le disant vous parlez mal apoinct,
Et m'est advis que plus tost vous debvez
Me demander : « Qu'est ce que n'avez point? »

LXVI

DE MADAMOYSELLE DE LA FONTAINE

(1535)

En grand travail plein d'amour j'ay passé
Les montz trèsfroidz au partir d'Aquitaine ;
Mais leur froideur n'a de mon cueur chassé
La grand' ardeur de mon amour certaine;
Quant au travail, bien je vous acertaine
Que incessamment y seray exposé
Jusques à tant qu'auprès de La Fontaine
A mon desir je me soys reposé.

LXVII

A CORIDON

La mesdisante ne fault croire,
Coridon, amy gracieux :
Je la congnois, c'est une noyre,
Noire faicte en despit des cieulx :
Si elle eust, pour la paindre mieulx,

Au bec une prune sauvage.
On diroit qu'elle auroit trois yeulx,
Ou bien trois prunes au visage.

LXVIII

DE OUY ET NENNY

Un doulx Nenny, avec un doulx soubrire,
Est tant honneste, il le vous fault apprendre :
Quand est d'Ouy, si veniez à le dire,
D'avoir trop dict je vouldroys vous reprendre;
Non que je soys ennuyé d'entreprendre
D'avoir le fruict dont le desir me poinct;
Mais je vouldrois qu'en le me laissant prendre
Vous me disiez : « Non, vous ne l'aurez point. »

LXIX

DU CONVENT DES BLANCZ MANTEAULX

Les Blancz Manteaulx en leur convent
Ont faict rampart de longues selles,
Pour nuyre à ceulx qui vont souvent
Faire la court aux damoyselles.
Quand marys gardent leurs femelles,
Ilz ont droict, je m'en tais tout coy ;
Mais ces cagotz sont jaloux d'elles :
Je sçaurois voulentiers pourquoy.

LXX

D'ENTRETENIR DAMOYSELLES

Je ne sçaurois entretien appeller
Le deviser qui aucun fruict n'apporte;
C'est le vray vent qui tost se perd en l'air,
Ou l'eau qui roide en aval se transporte.
L'oyseau gentil, sur le poing je le porte,
Après luy crie, à luy souvent j'entens,
Car de son vol rend mes espritz contens.
Or donc, Amour, bel oyseau par les esles,
Apporte proye et donne passetemps,
Ou entretien (tout seul) tes damoyselles.

LXXI

D'UN POURSUYVANT EN AMOURS

Je sens en moy une flamme nouvelle,
Laquelle vient d'une cause excellente,
Qui tous les jours me dit et me revelle
Que demourer doy personne dolente.
O Amour plein de force violente,
Pourquoy as tu mon tourment entrepris?
Approchez vous, belle qui m'avez pris :
Amour cruel vostre amy veult occire,
Et gaignera la bataille et le prix.
Si ne m'armez du bien que je desire.

LXXII

A CELLE QUI SOUHAITA MAROT AUSSI AMOUREUX D'ELLE QU'UN SIEN AMY

Estre de vous autant que l'autre espris
Me seroit gloire, aymant en lieu si hault ;
De l'autre part, il m'en seroit mal pris,
Quand d'y attaindre en moy gist le default.
J'ay dict depuis (cent foys, ou peu s'en fault)
O cueur qui veult mon malaise et mon bien,
Je t'ayme assez, ne souhayte combien ;
Et si tu dys que pareil d'amytié
Ne suis à l'autre, hélas! je le sçay bien,
Car j'ayme plus, mais c'est de la moytié.

LXXIII

DU PARTEMENT D'ANNE

(1529)

Ou allez vous, Anne? que je le sache,
Et m'enseignez avant que de partir
Comme feray, affin que mon œil cache
Le dur regret du cueur triste et martyr.
Je sçay comment, point ne fault m'advertir :
Vous le prendrez, ce cueur, je le vous livre,
L'emporterez pour le rendre delivre

Du dueil qu'auroit loing de vous en ce lieu ;
Et pour autant qu'on ne peult sans cueur vivre,
Me laisserez le vostre, et puis adieu.

LXXIV

DE MADAME YSABEAU DE NAVARRE

Qui cuyderoit desguiser Ysabeau
D'un simple habit, ce seroit grand' simplesse ;
Car au visage a ne sçay quoy de beau,
Qui faict juger tousjours qu'elle est princesse :
Soit en habit de chambriere ou maistresse,
Soit en drap d'or entier ou decouppé,
Soit son gent corps de toile enveloppé,
Tousjours sera sa beauté maintenue ;
Mais il me semble (ou je suis bien trompé)
Qu'elle seroit plus belle toute nue.

LXXV

POUR UNE DAME QUI DONNA UNE TESTE DE MORT EN DEVISE

Puis que nos cueurs ne sont qu'un poinct lyé,
Et que d'amour nayfvement extreme
Je t'ay (amy) ce present dedié,
Je ne croy point qu'il ne soyt prins de mesme.
Tu y verras une mort triste et blesme,
Qui ne s'entend te melancolier ;
C'est que l'amour qui noz cueurs faict lyer
Jusque à la mort sera continuelle ;
Et si la mort ne faict rien oublier,
De mon costé sera perpetuelle.

LXXVI

A LA FEMME DE THOMAS SEVIN

La mignonne de mon amy,
Bien fort à vous me recommande ;
Vous n'estes pas femme à demy ;
Hastez vous de devenir grande,
Grande par tout, car il demande

Entrer en la cité d'amours,
Se plaignant qu'il n'est qu'aux faubourgs ;
Peu de marys ainsi se deulent,
Mais vont disant (tout au rebours)
Qu'ilz y entrent plus qu'ilz ne veulent.

LXXVII

MAROT A SES DISCIPLES

Enfans, oyez une leçon :
Nostre langue a ceste façon
Que le terme qui va devant
Voluntiers regist le suyvant.
Les vieux exemples je suyvray
Pour le mieulx : car, à dire vray,
La chanson fut bien ordonnée
Qui dit : *M'amour vous ay donnée*,
Et du bateau est estonné
Qui dit : *M'amour vous ay donné.*
Voilà la force que possede
Le femenin, quand il precede.
Or prouveray par bons tesmoings
Que tous pluriers n'en font pas moins;
Il faut dire en termes parfaictz :
Dieu en ce monde nous a faictz ;
Fault dire en parolles parfaictes :
Dieu en ce monde les a faictes ;
Et ne fault point dire en effect :
Dieu en ce monde les a faict,
Ne *nous a faict* pareillement,
Mais *nous a faictz*, tout rondement.
L'italien, dont la faconde
Passe les vulgaires du monde,
Son langage a ainsi basty
En disant : *Dio noi a fatti.*
Parquoy, quand me suis advisé,
Ou mes juges ont mal visé,
Ou en cela n'ont grand' science,
Ou ilz ont dure conscience.

LXXVIII

DU BEAU TETIN

(1534)

Tetin refaict, plus blanc qu'un œuf,
Tetin de satin blanc tout neuf,
Tetin qui fais honte à la rose,
Tetin plus beau que nulle chose;
Tetin dur, non pas Tetin, voyre,
Mais petite boule d'ivoyre,
Au milieu duquel est assise
Une freze, ou une cerise,
Que nul ne veoit, ne touche aussi,
Mais je gaige qu'il est ainsi.
Tetin donc au petit bout rouge,
Tetin qui jamais ne se bouge,
Soit pour venir, soit pour aller,
Soit pour courir, soit pour baller.
Tetin gauche, Tetin mignon,
Tousjours loin de son compaignon,
Tetin qui portes tesmoingnage
Du demourant du personnage.
Quand on te voit, il vient à maintz
Une envie dedans les mains
De te taster, de te tenir;
Mais il se fault bien contenir
D'en approcher, bon gré ma vie,
Car il viendroit une autre envie.
O Tetin ne grand ne petit,
Tetin meur, Tetin d'appetit,
Tetin qui nuict et jour criez :
« Mariez moy tost, mariez ; »
Tetin qui t'enfles, et repoulses
Ton gorgias de deux bons poulses,
A bon droict heureux on dira
Celluy qui de laict t'emplira,
Faisant d'un Tetin de pucelle
Tetin de femme entiere et belle.

LXXIX

DU LAYD TETIN

(1534)

Tetin qui n'as rien que la peau,
Tetin flac, Tetin de drappeau.
Grand' tetine, longue tetasse,
Tetin, doy je dire bezasse?
Tetin au grand villain bout noir
Comme celluy d'un entonnoir ;
Tetin qui brimballe à tous coups
Sans estre esbranlé ne secous,
Bien se peult vanter qui te taste
D'avoir mis la main à la paste.
Tetin grillé, Tetin pendant,
Tetin flestry, Tetin rendant
Villaine bourbe en lieu de laict,
Le diable te feit bien si laid.
Tetin pour trippe reputé,
Tetin, ce cuyde je, emprunté,
Ou desrobé en quelque sorte,
De quelque vieille chievre morte ;
Tetin propre pour en Enfer
Nourrir l'enfant de Lucifer.
Tetin boyau long d'une gaule,
Tetasse à jecter sur l'espaule,
Pour faire (tout bien compassé)
Un chapperon du temps passé;
Quand on te voit, il vient à maints
Une envie dedans les mains,
De te prendre avec les gans doubles
Pour en donner cinq ou six couples
De souffletz sur le nez de celle
Qui te cache soubz son esselle.
Va, grand vilain Tetin puant,
Tu fournirois bien en suant
De civettes et de perfums
Pour faire cent mille deffuncts.
Tetin de laydeur despiteuse,
Tetin dont nature est honteuse,

Tetin des vilains le plus brave,
Tetin dont le bout tousjours bave,
Tetin faict de poix et de glus;
Bren, ma plume, n'en parlez plus,
Laissez le là, ventre sainct George,
Vous me feriez rendre ma gorge.

LXXX

A ANNE, POUR LIRE SES EPIGRAMMES

Anne, ma sœur, sur ces miens Epigrammes,
Jette tes yeulx doulcement regardans;
Et en lisant, si d'amour ne t'enflammes,
A tout le moins ne mesprise les flammes
Qui pour t'amour luysent ici dedans.

LXXXI

A MERLIN DE SAINCT GELAIS

Ta lettre, Merlin, me propose
Qu'un gros sot en rithme compose
Des vers par lesquelz il me poinct;
Tien toy seur qu'en rithme n'en prose
Celuy n'escrit aucune chose
Duquel l'ouvrage on ne lit point.

LXXXII

A SOY MESMES. DE MADAME LAURE

(1536)

Si tu n'es pris, tu te pourrois bien prendre,
Cuydant louer ceste Laure invincible;
Laisse tout là; que veulx tu entreprendre?
Veulx tu monter un roc inaccessible?
Son noble sens et sa grace indicible
Ceste doulceur qui d'aymer sçait contraindre
Et ses vertus, que mort ne peult estaindre,
Sont du povoir de Dieu si grans tesmoings,
Que tu ne peulx à sa louenge attaindre,
A son amour, helas! encores moins.

LXXXIII

DE LA ROYNE DE NAVARRE

Entre autres dons de graces immortelles,
Ma Dame escript si hault et doulcement,
Que je m'estonne en voyant choses telles
Qu'on n'en reçoit plus d'esbahissement.
Puis quand je l'oy parler si sagement,
Et que je voy sa plume travailler,
Je tourne bride, et m'esbahy comment
On est si sot de s'en esmerveiller.

LXXXIV

A FRANÇOYS, DAULPHIN DE FRANCE

(1534)

Celuy qui a ce dizain composé,
Enfant Royal en qui vertu s'imprime,
Et qui à vous presenter l'a osé,
C'est un Clement, un Marot, un qui rithme :
Voicy l'ouvrier, l'art, la forge et la lime ;
Si vous sentez n'en estre importuné,
Vous pouvez bien, Prince très-fortuné,
Vous en servir à dextre et à senestre,
Car vostre estoit avant que fussiez né ;
Or, devinez maintenant qu'il peut estre.

LXXXV

POUR MADAMOYSELLE DE TALARD, AU ROY

D'amour entiere, et tout à bonne fin,
Sire, il te plaist trois poissons bien aymer :
Premierement, le bien heureux Daulphin,
Et le Chabot qui noue en ta grand' mer ;
Puis ta Grenouille ; ainsi t'a pleu nommer
L'humble Talard, dont Envie en gasouille,
Disant que c'est un poisson qui l'eau souille,
Et qui chantant a la voix mal seraine ;
Mais j'ayme mieulx du Roy estre Grenouille
Qu'estre (en effect) d'un autre la Seraine.

LXXXVI

DE L'AMOUR CHASTE

(1527)

Amoureux suis, et Venus estonnée
De mon amour, là où son feu default ;
Car ma dame est à l'honneur tant donnée,
Tant est bien chaste et conditionnée,
Et tant cherchant le bien qui point ne fault,
Que de l'aymer autrement qu'il ne fault
Seroit un cas par trop dur et amer.
Elle est pourtant bien belle, et si le vault :
Mais quand je sens son cueur si chaste et hault,
Je l'ayme tant, que je ne l'ose aymer.

LXXXVII

EPIGRAMME QU'IL PERDIT CONTRE HELEINE DE TOURNON

Pour un dixain que gaingnastes mardy,
Cela n'est rien, je ne m'en fais que rire,
Et fuz trèsaise alors que le perdy,
Car aussi bien je vous voulois escrire,
Et ne sçavois bonnement que vous dire,
Qui est assez pour se taire tout coy.
Or, payez vous, je vous baille de quoy,
D'aussi bon cueur que si je le donnoye ;
Que pleust à Dieu que ceux à qui je doy
Fussent contens de semblable monnoye.

LXXXVIII

LA ROYNE DE NAVARRE RESPOND POUR TOURNON

Si ceulx à qui devez, comme vous dites,
Vous congnoissoient comme je vous congnois,
Quitte seriez des debtes que vous feistes
Le temps passé, tant grandes que petites,
En leur payant un Dixain toutesfoys,
Tel que le vostre, qui vault mieux mille foys
Que l'argent deu par vous, en conscience ;

Car estimer on peult l'argent au poix
Mais on ne peult (et j'en donne ma voix)
Assez priser vostre belle science.

LXXXIX

REPLIQUE A LA ROYNE DE NAVARRE

Mes creanciers, qui de dixains n'ont cure,
Ont leu le vostre, et sur ce leur ay dict :
« Sire Michel, sire Bonaventure,
La sœur du Roy a pour moy faict ce dict. »
Lors eulx, cuydans que fusse en grand credit,
M'ont appelé Monsieur à cry et cor,
Et m'a valu vostre escript autant qu'or,
Car promis ont, non seulement d'attendre,
Mais d'en prester (foy de marchant) encor,
Et j'ay promis (foy de Clement) d'en prendre.

XC

DU ROY ET DE LAURE

(1536)

O Laure, Laure, il t'a esté besoing
D'aymer l'honneur et d'estre vertueuse,
Car François Roy sans cela n'eust prins soing
De t'honorer de tumbe sumptueuse,
Ne d'employer sa dextre valureuse
A par escript ta louenge coucher ;
Mais il l'a faict, pour autant qu'amoureuse
Tu as esté de ce qu'il tient plus cher.

XCI

CONTRE LES JALOUX

(1535)

De ceulx qui tant de mon bien se tourmentent
J'ay, d'une part, grande compassion ;
Puis me font rire en voyant qu'ilz augmentent
Dedans m'amye un feu d'affection,
Un feu lequel par leur invention
Cuydent estaindre. O la povre cautelle !

Ilz sont plus loing de leur intention
Qu'ilz ne vouldroient que je fusse loing d'elle.

XCII

A UNE DAME TOUCHANT UN FAULX RAPPORTEUR

(1521)

Qui peche plus, luy qui est esventeur
Que j'ay de toy le bien tant souhaitable,
Ou toy qui fais qu'il est tousjours menteur,
Et si le peulx faire homme veritable,
Voyre qui peulx d'une œuvre charitable
En guerir trois, y mettant ton estude :
Luy de mensonge inique et detestable,
Moy de langueur, et toy d'ingratitude ?

XCIII

POUR UNE QUI DONNA LA DEVISE D'UN NEUD A UN GENTILHOMME

Le neud jadis tant fort à desnouer
Fut en un coup d'Alexandre trenché ;
Et celuy neud que j'ay voulu nouer,
Peu à peu l'as à moytié destaché ;
Mais tu n'as sceu (et n'en sois point fasché)
L'autre moytié desnouer, ne parfaire
Ton œuvre empris : là ne sçauroient rien faire
Doigtz tant soient fortz, ne glaive plein d'esclandre :
O gentil neud, pour te rompre et deffaire
La seule mort sera ton Alexandre.

XCIV

A DEUX SŒURS LYONNOISES

Puis que vers les sœurs damoyselles
Il ne m'est possible d'aller,
Sus, dixain, courez devers elles :
Au lieu de moy vous fault parler :
Dictes leur que me mettre à l'aer
Je n'ose, dont me poise fort,
Et que pour faire mon effort

D'aller visiter leurs personnes,
Je me souhaite estre aussi fort
Comme elles sont belles et bonnes.

XCV

A UNE AMYE

(1528)

Si le loysir tu as avec l'envie
De me reveoir, ô ma jeune esperée,
Je te rendray bon compte de ma vie
Depuis qu'à toy parlay l'autre serée.
Ce soir fut court, mais c'est chose asseurée
Que tu m'en peulx donner un par pitié,
Lequel seroit de plus longue durée
Et sembleroit plus court de la moytié.

XCVI

A RENÉE

(1536)

Amour vous a (dès le jour que fuz né)
De mon service ordinaire estrenée,
Et si ne fuz de vous onc estrené
Que de rigueur soubz parolle obstinée ;
Si vous supply, noble nymphe Renée,
Ce nouvel an parler nouvel langage,
Et tout ainsi qu'on voit changer d'année,
Vouloir changer envers moy de courage.

XCVII

A MADAMOYSELLE DE LA ROUE

Paínctres expers, vostre façon commune
Changer vous fault, plus tost huy que demain :
Ne paignez plus une Roue à Fortune ;
Elle a d'Amour pris le dard inhumain.
Amour aussi a pris la Roue en main,
Et des mortelz par ce moyen se joue.
O l'homme heureux, qui de l'Enfant humain
Sera poulsé au dessus de la Roue !

XCVIII

DE LADICTE DAMOYSELLE

L'autre jour aux champs tout fasché
Vey un voleur se lamentant,
Dessus une Roue attaché.
Si luy ay dict en m'arrestant :
« Ton mal (povre homme) est bien distant
Du tourment qui mon cueur empestre ;
Car tu meurs sur la Roue estant,
Et je meurs que je n'y puis estre. »

XCIX

POUR UNE MOMMERIE DE DEUX HERMITES

LE PREMIER HERMITE

Sçavez vous la raison pourquoy
Hors du monde je me retire
En un hermitage à recoy ?
Sans faulte je vous le veulx dire :
Celle que tant j'ayme et desire,
En lieu de me reconforter,
Toujours ce cul arriere tire ;
Le diable la puisse emporter.

L'AUTRE HERMITE

Je m'en voys tout vestu de gris
En un boys ; là je me confine
Au monde aussi bien j'amaigris ;
M'amye est trop dure ou trop fine ;
Là vivray d'eau et de racine,
Mais, par mon ame, il ne m'en chault ;
Cela me sera medecine
Contre mon mal, qui est trop chauld.

C

A LA BOUCHE DE DIANE

(1524)

Bouche de coral precieux,
Qui à baiser semblez semondre ;

Bouche qui d'un cueur gracieux
Sçavez tant bien dire et respondre,
Respondez-moy : doit mon cueur fondre
Devant vous, comme au feu la cyre ?
Voulez vous bien celuy occire
Qui crainct vous estre desplaisant ?
Ha ! bouche que tant je desire,
Dictes Nenny en me baisant.

CI

D'UNE QUI FAISOIT LA LONGUE

Quand je vous ayme ardantement,
Vostre beauté toute autre efface ;
Quand je vous ayme froidement,
Vostre beauté fond comme glace.
Hastez vous de me faire grace,
Sans trop user de cruaulté :
Car si mon amytié se passe,
A Dieu command vostre beauté.

CII

A UNE QUI LUY FEIT CHERE PAR MANIERE D'ACQUIT

Ne vous forcez de me cherer,
Chere ne quiert point violence ;
Mes vers vous veulent reverer,
Non obliger vostre excellence ;
Si mon amour et ma science
En vostre endroict n'ont sçeu valoir,
C'est à moy d'avoir patience,
Et à vous de ne vous chaloir.

CIII

DE CUPIDO ET DE SA DAME

(1527)

Amour trouva celle qui m'est amere,
Et je y estois, j'en sçay bien mieulx le compte :
« Bon jour, dict il, bon jour, Venus, ma mere ; »

Puis tout à coup il veoit qu'il se mescompte,
Dont la couleur au visage luy monte,
D'avoir failly honteux Dieu sçait combien
« Non, non, Amour, ce dy je, n'ayez honte :
Plus clersvoyans que vous s'y trompent bien. »

CIV

DE SA MERE PAR ALLIANCE

Si mon poil noir en blanc se tainct,
Comment seroit-ce de vieillesse ?
Ma mere est en fleur de jeunesse,
Et n'est au monde un si beau tainct,
Car le sien tous autres estainct.
De la veoir faictes moy la grace
Mais ne contemplez trop sa face,
Que d'aymer n'entriez en esmoy,
Et que sa rigueur ne vous face
Vieillir de langueur, comme moy.

CV

DE LA DUCHÉ D'ESTAMPES

Ce plaisant val que l'on nommoit Tempé,
Dont mainte hystoire est encor embellie,
Arrousé d'eaulx, si doulx, si attrempé,
Sçachez que plus il n'est en Thessalie :
Juppiter, roy qui les cueurs gaigne et lie,
L'a de Thessalle en France remué,
Et quelque peu son nom propre mué,
Car pour Tempé veult qu'Estampes s'appelle :
Ainsi luy plaist, ainsi l'a situé,
Pour y loger de France la plus belle.

CVI

DU PASSEREAU DE MAUPAS

Las ! il est mort (pleurez le, damoyselles)
Le passereau de la jeune Maupas ;
Un autre oyseau qui n'a plumes qu'aux esles,
L'a devoré : le congnoissez vous pas ?
C'est ce fascheux Amour, qui, sans compas,

Avecques luy se jectoit au giron
De la pucelle, et voloyt environ,
Pour l'enflamber et tenir en destresse ;
Mais par despit tua le passeron,
Quand il ne sçeut rien faire à la maistresse.

CVII

POUR MONSIEUR DE LA ROCHEPOT QUI GAGEA CONTRE LA ROYNE QUE LE ROY COUCHEROIT AVECQUE ELLE

Or ça, vous avez veu le Roy :
Ay je gaigné, dictes, ma Dame?
Toute seule je vous en croy,
Sans le rapport de luy ne d'ame ;
Vray est qu'au propos que j'entame
Le Roy serviroit bien d'un tiers.
Vous estes deux tesmoings entiers,
Car l'un est Dame et l'autre maistre :
Mais j'en croirois plus vouluntiers
Un enfant qui viendroit de naistre.

CVIII

LA ROYNE DE NAVARRE EN FAVEUR D'UNE DAMOYSELLE

Il pensoit bien brusler son chaste cueur
Par doulx regards, par soupirs trèsardens
Par un parler qui faict Amour vainqueur,
Par long servir, par signes évidens ;
Mais il trouva une froideur dedens
Qui tous ses traictz convertissoit en glace ;
Et qui pis est, par une doulce audace,
L'œil chaste d'elle le regarda si fort,
Que sa froydeur à travers son cueur passe,
Et meit son feu, Amour et lui à mort.

CIX

RESPONCE POUR LE GENTILHOMME

Ce seroit trop que la belle esmouvoir :
Le povre amant n'y a pensé ne pense ;

Parler à elle, et la servir et veoir
Luy sont assez d'heureuse recompense,
Et confessant, noble fleur d'excellence,
Qu'elle l'a bien mis à mort voyrement;
Mais son amour et son feu vehement,
Chasteté d'œil ne les pourroit estaindre :
Car tant plus vit la dame chastement,
De tant plus croist le desir d'y attaindre.

CX

A UNE DAME, POUR L'ALLER VOIR

(1528)

Endormez bien Argus, qui a tant d'yeulx,
Et faictes tant que Danger se retire :
Duysans ne sont, mais par trop ennuyeux,
A qui aller vers sa dame desire.
Là vous pourray de bouche à loysir dire
Ce dont l'escript un mot n'ose parler;
Qu'en dictes vous, Madame, y doy je aller?
Non, je y courray, mes emprises sont telles;
Comment! courir? Je y pourray bien voler,
Car j'ay d'Amour avecques moy les esles.

CXI

DE CHARLES, DUC D'ORLEANS

Nature estant en esmoy de forger
Ou fille ou filz, conceut finablement
Charles si beau, si beau, pour abreger,
Qu'estre faict fille il cuyda proprement;
Mais s'il avoit à son commandement
Quelque fillette autant comme luy belle,
Il y auroit à craindre grandement
Que trouvé fust plus masle que femelle.

CXII

A UNE DAME AAGÉE ET PRUDENTE

Ne pensez point que ne soyez aymable :
Vostre aage est tant de graces guerdonné
Qu'à tous les coups un printemps estimable

Pour vostre yver seroit abandonné ;
Je ne suis point Paris, juge estonné,
Qui faveur feit à beauté qui s'efface :
Par moy le prix à Pallas est donné,
De qui on veoit l'image en vostre face.

CXIII

A ANNE, QU'IL SONGE DE NUICT

Anne, ma sœur, d'ont me vient le songer
Qui toute nuict par devers vous me maine ?
Quel nouvel hoste est venu se loger
Dedans mon cueur, et tousjours s'i pourmaine ?
Certes je croy (et ma foy n'est point vaine)
Que c'est un Dieu. Me vient il consoler ?
Ha ! c'est Amour ; je le sens bien voler.
Anne, ma sœur, vous l'avez faict mon hoste,
Et le sera, me deust il affoller,
Si celle là qui l'y meit ne l'en oste.

CXIV

DE MARGUERITE D'ALENÇON SA SŒUR D'ALLIANCE

(1527)

Un chascun qui me faict requeste
D'avoir œuvres de ma façon,
Voyse tout chercher en la teste
De Marguerite d'Alençon.
Je ne fais dixain ne chanson,
Chant royal, ballade n'epistre,
Qu'en sa teste elle n'enregistre
Fidelement, correct et seur :
Ce sera mon petit registre,
Elle n'aura plus nom ma sœur.

CXV

DE SA DAME ET DE SOY MESME

(1527)

Dès que m'amye est un jour sans me veoir,
Elle me dict que j'en ay tardé quatre ;

Tardant deux jours, elle dict ne m'avoir
Veu de quatorze, et n'en veult rien rabatre ;
Mais pour l'ardeur de mon amour abatre,
De ne la veoir j'ay raison apparente.
Voyez, amans, nostre amour differente ;
Languir la faiz quand suis loing de ses yeulx,
Mourir me faict quand je la voy presente :
Jugez lequel vous semble aymer le mieulx.

CXVI

DE JANE, PRINCESSE DE NAVARRE

(1539)

Bien soit venue auprès de pere et mere
Leur fille unique et le chef d'œuvre d'eulx !
Elle nous trouve en douleur trop amere,
Voyant un Roy mal sain, las ! voyre deux ;
Elle nous trouve un œil qui est piteux,
L'autre qui rit à sa noble venue ;
Et comme on veoyt souvent l'obscure nue
Claire moytié par celestes rayons,
Ainsi nous est demy joye advenue ;
Dieu doint qu'en bref entiere nous l'ayons.

CXVII

DE MADAMOYSELLE DU BRUEIL

Jeune beauté, bon esprit, bonne grace,
Cent foys le jour je m'esbahy comment
Tous trois avez en un corps trouvé place
Si à propos et si parfaictement.
Celle à qui Dieu faict ce bon traictement
Doibt bien aymer le jour de sa naissance,
Et moy le soir qui fut commencement
De prendre à elle honneste congnoissance.

CXVIII

DU CONTE DE LANYVOLARE

Le vertueux conte Lanyvolare,
talien, droict à l'assault alla ;
Trois foys navré, son bon sens ne s'esgare :

Trois foys remonte, et trois foys devalla ;
Mais sa fortune enfin l'arresta là.
O gentil cueur (quand bien je te contemple)
Digne de Mars estre eslevé au temple,
Tu as vivant servy France aux dangers,
Et après mort sers encores d'exemple
De loyauté aux souldars estrangers.

CXIX

DE ALBERT, JOUEUR DE LUZ DU ROY

Quand Orpheus reviendroit d'Elisée,
Du ciel Phebus, plus qu'Orpheus expert,
Ja ne seroit leur musique prisée
Pour le jourd'huy tant que celle d'Albert.
L'honneur d'ainesse est à eulx, comme appert ;
Mais de l'honneur de bien plaire à l'ouyr,
Je dy qu'Albert par droict en doit jouyr,
Et qu'un ouvrier plus exquis n'eust sceu naistre
Pour un tel Roy que Françoys resjouyr,
Ne pour l'ouvrier un plus excellent maistre.

CXX

D'ANNE JOUANT DE L'ESPINETTE

(1527)

Lors que je voy en ordre la brunette,
Jeune, en bon poinct, de la ligne des dieux,
Et que sa voix, ses doits et l'espinette
Meinent un bruyct doulx et melodieux,
J'ay du plaisir et d'oreilles et d'yeulx
Plus que les sainctz en leur gloire immortelle,
Et autant qu'eulx je deviens glorieux
Dès que je pense estre un peu aymé d'elle.

CXXI

POUR MADAME D'ORSONVILLIERS
AU ROY DE NAVARRE

(1533)

J'ay joué rondement,
Sire, ne vous desplaise ;

Vous m'avez finement
Couppé la queue, et raise;
Et puis que je m'en taise!
Jamais ne se feroit.
Mais seriez vous bien aise,
Qui vous la coupperoit?

CXXII

A SA COMMERE

Pardonnez moi, ma commere m'amye,
Si devers vous bien tost ne puis aller;
A bon vouloir certes il ne tient mye,
Car pour souvent avecques vous parler
De paradis je vouldrois devaller.
Que voulez-vous? La fortune à present
Ne me permet de service estre exempt;
Mais maulgré elle en bref temps, qui trop dure,
Vous reverray, et si m'aurez present,
Ce temps pendant, de cueur et d'escripture.

CXXIII

A MONSIEUR DE JUILLY

L'argent par terme recueilly
Peu de prouffit souvent ameine:
Parquoy, Monseigneur de Juilly,
Qui sçavez le vent qui me meine,
Plaise vous ne prendre la peine
De diviser si peu de bien,
Car ma boëte n'est pas si pleine
Que cinq cens frans n'y entrent bien.

CXXIV

IL CONVIE TROIS POËTES A DISNER

Demain que Sol veult le jour dominer.
Viens, Boissonné, Villas et la Perriere,
Je vous convie avec moy à disner;
Ne rejectez ma semonce en arriere:
Car en disnant, Phebus par la verriere

Sans la briser viendra veoir ses supposlz,
Et donnera faveur à noz propos,
En les faisans dedans noz bouches naistre.
Fy du repas qui en paix et repos
Ne sçait l'esprit avec le corps repaistre !

CXXV

DU SIRE DE MONTMORENCY CONNESTABLE DE FRANCE

Meur en conseil, en armes redoubtable,
Montmorency, à toute vertu né,
En vérité, tu es faict connestable,
Et par merite, et par ciel fortuné ;
Dieu doint qu'en bref du glaive à toy donné
Tu faces tant par prouesse et bonheur,
Que cestuy là qui en fut le donneur
Par ton service ayt autant de puissance
Sur tout le monde en triumphe et honneur
Comme il t'en a donné dessus la France.

CXXVI

D'UN DOULX BAISER

Ce franc baiser, ce baiser amyable,
Tant bien donné, tant bien receu aussi,
Qu'il estoit doulx ! O beauté admirable,
Baysez moy donc cent foys le jour ainsi,
Me recevant dessoubz vostre mercy
Pour tout jamais, ou vous pourrez bien dire
Qu'en me donnant un baiser adoulcy
M'aurez donné perpetuel martyre.

CXXVII

A ANNE, LUY DECLAIRANT SA PENSÉE

Puis qu'il vous plaist entendre ma pensée,
Vous la sçaurez, gentil cueur gracieux ;
Mais, je vous pry, ne soyez offensée
Si en pensant suis trop audacieux.
Je pense en vous et au fallacieux

Enfant Amour, qui par trop sottement
A faict mon cueur aymer si haultement,
Si haultement, helas! que de ma peine
N'ose esperer un brin d'allegement,
Quelque doulceur de quoy vous soyez pleine.

CXXVIII

A JANE

Vostre bouche petite et belle
Est de gracieux entretien,
Puis un peu son maistre m'appelle,
Et l'alliance je retien,
Car ce m'est honneur et grand bien;
Mais quand vous me prinstes pour maistre,
Que ne disiez vous aussi bien :
« Vostre maistresse je veulx estre? »

CXXIX

A LA ROYNE DE NAVARRE

Nous fusmes, sommes et serons
Mort et Malice et Innocence :
Le pas de mort nous passerons;
Malice est tousjours en presence;
Dieu en nostre premiere essence
Nous voulut d'Innocence orner;
O la mort pleine d'excellence,
Qui nous y fera retourner!

CXXX

A ANNE, DU JOUR DE SAINCTE ANNE

Puis que vous portez le nom d'Anne,
Il ne fault point faire la beste;
Dès aujourd'huy je vous condamne
A solenniser vostre feste,
Ou autrement tenez vous preste
De veoir vostre nom à néant;
Aussi pour vous trop doulx il sonne :
Veu la rigueur de la personne,
Un dur nom vous est mieulx séant.

CXXXI

DES CERFZ EN RUT ET DES AMOUREUX

Les cerfz en rut pour les bisches se battent,
Les amoureux pour les dames combattent,
Un mesme effect engendre leurs discordz :
Les cerfz en rut d'amours brament et crient,
Les amoureux gémissent, pleurent, prient,
Eulx et les cerfz feroient de beaulx accordz.
Amans sont cerfz à deux piedz soubz un corps,
Ceulx cy à quatre; et, pour venir aux testes,
Il ne s'en fault que ramures et cors
Que vous, amans, ne soyez aussi bestes.

CXXXII

A MAURICE SCEVE, LYONNOIS

En m'oyant chanter quelques foys,
Tu te plains qu'estre je ne daigne
Musicien, et que ma voix
Merite bien que l'on m'enseigne,
Voyre, que la peine je preigne
D'apprendre : ut, re, my, fa, sol, la.
Que diable veulx tu que jappreigne !
Je ne boy que trop sans cela.

CXXXIII

AU POËTE BORBONIUS

L'enfant Amour n'est pas si petit Dieu
Qu'un paradis il n'ait soubz sa puissance,
Un purgatoire aussi pour son milieu,
Et un enfer plein d'horrible nuysance :
Son paradis, c'est quand la jouyssance
Aux poursuyvans par grace il abandonne;
Son purgatoire est alors qu'il ordonne
Paistre nos cueurs d'un espoir incertain,
Et son enfer, c'est à l'heure qu'il donne
Le voler bas, et le vouloir haultain.

CXXXIV

IL SALUE ANNE

Dieu te gard, doulce, amyable calandre,
Dont le chant faict joyeux les ennuyez ;
Ton dur depart me feit larmes espandre,
Ton doulx revoir m'a les yeulx essuyez.
Dieu gard le cueur sus qui sont appuyez
Tous mes desirs. Dieu gard l'œil tant adextre
Là où Amour a ses traictz essuyez ;
Dieu gard sans qui gardé je ne puis estre.

CXXXV

DIALOGUE DE LUY ET DE SA MUSE

MAROT

Muse, dy moy pourquoy à ma maistresse
Tu n'as sceu dire adieu à son depart.

LA MUSE

Pource que lors je mouruz de destresse
Et que d'un mort un mot jamais ne part.

MAROT

Muse, dy moy comment doncques Dieu gard
Tu luy peulx dire, ainsi par Mort ravie?

LA MUSE

Va, povre sot, son celeste regard,
La revoyant, m'a redonné la vie.

CXXXVI

D'UNE DAME DE NORMANDIE

Un jour la dame en qui si fort je pense
Me dit un mot, de moy tant estimé,
Que je ne puis en faire recompense
Fors de l'avoir en mon cueur imprimé.
Me dit avec un ris accoustumé :
« Je croy qu'il fault qu'à t'aymer je parvienne. »
Je luy respons : « Garde n'ay qu'il m'advienne.
Un si grand bien, et si ose affirmer
Que je devroys craindre que cela vienne,
Car j'ayme trop quand on me veult aymer. »

CXXXVII

RESPONSE DE LADICTE DAME

Le peu d'amour qui donne lieu à craincte
Perdre vous faict le tant desiré bien,
Car par cela, amy, je suis contraincte
De revoquer le premier propos mien.
Ne vous plaingnez donc se vous n'avez rien
Ou si pour bien mal on vous faict avoir;
Car qui pour bien pense mal recevoir,
Indigne il est d'avoir un seul bon tour,
Voyre de plus sa maistresse ne veoir,
Puis que la peur triumphe de l'amour.

CXXXVIII

REPLICQUE A LADICTE DAME

(1527)

Je n'ay pas dict que je crains d'estre aymé :
J'ay dict sans plus que je devroys le craindre,
De peur d'entrer en feu trop allumé ;
Mais mon desir ce devoir vient estaindre.
Car je vouldrois à ton amour attaindre.
Et tant t'aymer que j'en fusse en tourment;
Qui ne sçait donc Amour bendé bien paindre
Me vienne veoir, il apprendra comment.

CXXXIX

DE ANNE QU'IL AYME FORT

Jamais je ne confesserois
Qu'amour d'Anne ne m'a sceu poindre ;
Je l'ayme, mais trop l'aymerois
Quand son cueur au mien vouldroit joindre
Si mon mal quiers, m'amour n'est moindre,
Ne moins prisé le Dieu qui vole;
Si je suis fol, Amour m'affolle,
Et vouldrois, tant j'ay d'amytié,
Qu'autant que moy elle fust folle,
Pour estre plus fol la moytié.

CXL

AU ROY DE NAVARRE

Mon second Roy, j'ay une haquenée
D'assez bon poil, mais vieille comme moy
A tout le moins; long temps a qu'elle est née,
Dont elle est foible, et son maistre en esmoy;
La povre beste, aux signes que je voy,
Dit qu'à grand peine ira jusqu'à Narbonne;
Si vous voulez en donner une bonne,
Sçavez comment Marot l'acceptera?
D'aussi bon cueur comme la sienne il donne
Au fin premier qui la demandera.

CXLI

DU RETOUR DU ROY DE NAVARRE

Laissons ennuy, Maison de Marguerite :
Nostre Roy s'est devers nous transporté;
Quand il s'en va son aller nous despite;
Quand il revient, chascun est conforté.
Or vueille Dieu, s'il a rien apporté
Pour l'an nouveau à nostre souveraine,
Que soit un filz, duquel soit si tost pleine
Qu'au mesmes an pour nous puisse estre né
A celle fin que d'un seule estreine
On puisse veoir tout un peuple estrené.

CXLII

DE MADAME DE LAVAL, EN DAULPHINÉ

(1538)

A l'aprocher de la nouvelle année,
Nouvelle ardeur de composer m'a pris,
Non de la paix, ne de treve donnée,
Mais de Laval, noble dame de prix;
Sur ceste ardeur Craincte d'estre repris
M'a dict : « Marot, tais toy, pour ton devoir;
Car pour ce faire il te fauldroit avoir
Autant de mains, autant d'espritz et d'ames
Qu'il est de gens d'estime et de sçavoir
Tous estimans Laval entre les dames. »

CXLIII

DE L'ENTRÉE DES ROY ET ROYNE DE NAVARRE A CAHORS

Prenons le cas, Cahors, que tu me doives
Autant que doit à son Maro Mantue,
De toy ne veulx sinon que tu reçoyves
Mon second Roy d'un cueur qui s'esvertue
Et que tu sois plus gaye et mieulx vestue
Qu'aux autres jours : car son espouse humaine
Y vient aussi, qui ton Marot t'amaine,
Lequel tu as filé, fait et tyssu :
Ces deux trop plus d'honneur te feront plaine
D'entrer en toy, que moy d'en estre yssu.

CXLIV

POUR LE MAY PLANTÉ PAR LES IMPRIMEURS DE LYON DEVANT LE LOGIS DU SEIGNEUR TRIVULSE

(1529)

Au ciel n'y a ne planette ne signe
Qui si à poinct sceut gouverner l'année
Comme est Lyon la cité gouvernée
Par toy, Trivulse, homme cler et insigne.
Cela disons pour ta vertu condigne
Et pour la joye entre nous demenée
Dont tu nous as la liberté donnée,
La liberté, des tresors la plus digne.
Heureux vieillard, les gros tabours tonnans,
Le may planté, et les fiffres sonnans,
En vont louant toy et ta noble race.
Or pense donc que sont nos voulentez,
Veu qu'il n'est rien, jusque aux arbres plantez,
Qui ne t'en loue ou ne t'en rendre grace.

CXLV

A MADAME DE PONS

Vous avez droit de dire, sur mon ame,
Que le Bosquet ne vous pleust onc si fort :
Car dès qu'il a senty venir sa dame

Pour prendre en luy sejour et reconfort,
D'estre agreable a mis tout son effort,
Et a vestu sa verte robe neufve ;
De ce sejour le Pau tout fier se treuve,
Les rossignolz s'en tiennent angeliques :
Et trouverez, pour en faire la preuve,
Qu'au departir seront melancoliques.

CXLVI

A RENÉE DE PARTENAY

(1535)

Quand vous oyez que ma Muse resonne
En ce bosquet qu'oyseaulx font resonner,
Vous vous plaignez que rien je ne vous donne,
Et je me plains que je n'ay que donner,
Sinon un cueur, tout prest à s'addonner
A voz plaisirs : je vous en fais donc offre;
C'est le tresor le meilleur de mon coffre;
Servez vous en si desir en avez.
Mais quel besoing est il que je vous offre
Ce que gaingner d'un chascun vous sçavez?

CXLVII

DU MOYS DE MAY ET D'ANNE

(1528)

Moys amoureux, moys vestu de verdure,
Moys qui tant bien les cueurs fais esjouir,
Comment pourras, veu l'ennuy que j'endure
Faire le mien de liesse jouir?
Ne prez, ne champs, ne rossignolz ouyr
N'y ont pouvoir ; quoy donc? Je te diray :
Tant seulement fays Anne resjouyr
Incontinent je me resjouyray.

CXLVIII

DE SON FEU, ET DE CELLUY QUI SE PRINT AU BOSQUET DE FERRARE

(1535)

Puis qu'au milieu de l'eau d'un puissant fleuve
Le vert Bosquet par feu est consumé,

Pourquoy mon cueur en cendre ne se treuve
Au feu sans eau que tu m'as allumé?
Le cueur est sec, le feu bien enflammé,
Mais la rigueur (Anne) dont tu es pleine
Le veoir souffrir a tousjours mieulx aymé
Que par la mort mettre fin à sa peine.

CXLIX

AU ROY

(1530)

Tandis que j'estois par chemin,
L'estat sans moy print sa closture;
Mais (Sire) un peu de parchemin
M'en pourra faire l'ouverture ;
Puis le tresorier dit et jure,
Si du parchemin puis avoir,
Qu'il m'en fera par son sçavoir
De l'or : c'est une grand practique,
Et ne l'ay encores sceu veoir
Dans les fourneaux du Magnifique.

CL

A MONSIEUR PREUD'HOMME, TRESORIER DE L'ESPARGN

Va tost, Dixain, solliciter la somme :
J'en ay besoing; pourquoy crains et t'amuses?
Tu as affaire à un deux foys Preud'homme,
Grand' amateur d'Apollo et des Muses;
Affin (pourtant) que de s'amour n'abuses,
Parle humblement, que mon zele apperçoyve,
Et qu'en lisant quelque plaisir conçoyve.
Mais dequoy sert tant d'admonnestement?
Fais seulement que si bien te reçoive,
Que recevoir je puisse promptement.

CLI

A ANNE TENCÉE POUR MAROT

(1528)

Puis que les vers que pour toy je compose
T'ont faict tencer, Anne, ma sœur, m'amye,

C'est bien raison que ma main se repose,
Ce que je fais : ma plume est endormie ;
Encre, papier, la main pasle et blesmie,
Reposent tous par ton commandement;
Mais mon esprit reposer ne peult mye,
Tant tu me l'as travaillé grandement;
Pardonne donc à mes vers le tourment
Qu'ilz t'ont donné, et, ainsi que je pense,
Ilz te feront vivre eternellement :
Demandes tu plus belle recompense?

CLII

A DEUX JEUNES HOMMES QUI ESCRIVOYENT A SA LOUENGE

Adolescens qui la peine avez prise
De m'enrichir de los non merité,
Pour en louant dire bien verité,
Laissez moy là, et louez moy Loyse.
C'est le doulx feu dont ma Muse est esprise,
C'est de mes vers le droit but limité ;
Haulsez la donc en toute extremité,
Car bien prisé me sens quand on la prise.
Et n'enquerez de quoy louer la fault :
Rien qu'amytié en elle ne deffault;
J'y ay trouvé amytié à redire.
Mais au surplus escrivez hardiment
Ce que vouldrez : faillir aucunement
Vous ne sçauriez, sinon de trop peu dire.

CLIII

D'UNE MAL MARIÉE

(1527)

Fille qui prend fascheux mary,
Ce disoit Alix à Colette,
Aura tousjours le cueur marry,
Et mieulx vauldroit dormir seulette.
Il est vray, dict sa sœur doulcette ;
Mais contre un fascheux endormy
La vraye et certaine recepte,
Ce seroit de faire un amy.

CLIV

A UNE PORTANT BLEU POUR COULEUR

Tant que le bleu aura nom loyaulté,
Si on m'en croit, il vous sera osté ;
J'entens osté sans jamais le vous rendre.
Mais quand verrez conclud et arresté
Que bleu sera nommé legereté,
Vous le pourrez à l'heure bien reprendre.

CLV

A CRAVAN, SIEN AMY, MALADE

Amy Cravan, on t'a faict le rapport
Depuis un peu que j'estois trespassé;
Je prie à Dieu que le diable m'emport
S'il en est rien, ne si j'y ay pensé.
Quelque ennemy a ce bruyt avancé,
Et quelque amy m'a dict que mal te portes :
Ce sont deux bruits de differentes sortes.
Las! l'un dict vray; c'est un bruit bien maussade.
Quant à celuy qui a faict l'ambassade
De mon trespas, croy moy qu'il ment et mort.
Que pleust à Dieu que tu fusses malade
Ne plus ne moins qu'à present je suis mort!

CLVI

A MONSIEUR LE DUC DE FERRARE

(1535)

Quand la Vertu congneut que la Fortune
Me conseilloit habandonner la France,
Elle me dit : « Cherche terre opportune
Pour ton recueil et pour ton asseurance. »
Incontinent, Prince, j'euz esperance
Qu'il feroit bon devers toy se retraire,
Qui tous enfans de Vertu veulx attraire
Pour decorer ton palais sumptueux,
Et que plaisir ne prendrois à ce faire
Si tu n'estois toy mesme vertueux.

CLVII

A SES AMYS, QUAND, LAISSANT LA ROYNE DE NAVARRE FUT RECEU EN LA MAISON ET ESTAT DE MADAME RENÉE, DUCHESSE DE FERRARE (1535)

Mes amys, j'ai changé ma Dame;
Une autre a dessus moy puissance,
Née deux foys de nom et d'ame,
Enfant de Roy par sa naissance,
Enfant du Ciel par congnoissance
De celuy qui la saulvera;
De sorte, quand l'autre sçaura
Comment je l'ay telle choisie,
Je suis bien seur qu'elle en aura
Plus d'aise que de jalousie.

CLVIII

HUICTAIN FAICT A FERRARE

De ceulx qui tant de mon mal se tourmentent
J'ay d'une part grande compassion ;
Puis je m'en ris en voyant qu'ilz augmentent
Dedans m'amye un feu d'affection,
Un feu lequel par leur invention
Cuydent estaindre. O la povre cautelle!
Ilz sont plus loing de leur intention
Qu'ilz ne vouldroient que je fusse loing d'elle.

CLIX

A MONSIEUR CASTELLANUS, EVESQUE DE TULES

Tu dis, Prelat : « Marot est paresseux;
De luy ne puis quelque grand' œuvre veoir. »
Fais tant qu'il ayt biens semblables à ceulx
Que Mecenas à Maro feit avoir,
Ou moins encor; lors fera son devoir
D'escrire vers en grand nombre et hault stile.
Le laboureur sur la terre infertile
Ne pique beuf, ne charrue ne meine;
Bien est il vray que champ gras et utile
Donne travail; mais plaisante est la peine.

CLX

A LA VILLE DE PARIS

(1537)

Paris, tu m'as faict mainctz alarmes,
Jusque à me poursuyvre à la mort;
Je n'ay que blasonné tes armes :
Un ver, quand on le presse, il mord.
Encor la coulpe m'en remord;
Ne sçay de toy comment sera;
Mais de nous deux le diable emport
Celuy qui recommencera.

CLXI

POUR LE PERRON DE MONSEIGNEUR LE DAULPHIN
AU TOURNOY DES CHEVALIERS ERRANS

(1541)

Icy est le Perron
D'amour loyalle et bonne,
Où maint coup d'esperon
Et de glaive se donne.
Un chevalier royal
Y a dressé sa tente,
Et sert de cueur loyal
Une dame excellente
Dont le nom gracieux
N'est ja besoing d'escrire;
Il est escript aux cieulx,
Et de nuict se peult lire.
Cest endroict de forest
Nul chevalier ne passe
Sans confesser qu'elle est
Des dames l'oultrepasse.
S'il en doubte ou debat,
Point ne fault qu'il presume
S'en aller sans combat :
C'est au lieu la coustume.

CLXII

POUR LE PERRON DE MONSEIGNEUR D'ORLEANS (1541)

Voicy le val des constans amoureux,
Où tient le parc l'amant chevalereux
Qui n'ayma onc, n'ayme et n'aymera qu'une.
D'icy passer n'aura licence aucune
Nul chevalier, tant soit preux et vaillant,
Si ferme Amour est en lui deffaillant.
S'il est loyal, et veult que tel se treuve,
Il luy convient lever pour son espreuve
Ce marbre noir; et si pour luy trop poise,
Chercher ailleurs son advanture voyse.

CLXIII

DE MONSIEUR DU VAL, TRESORIER DE L'ESPARGNE

Toy, noble esprit qui veulx chercher les Muses,
En Parnassus (croy moy) ne monteras :
De les trouver sur le mont tu t'amuses,
Dont, si m'en crois, au Val t'arresteras :
Là d'Helicon la fontaine verras,
Et les neuf sœurs, Muses bien entendues,
Qui puis un peu (ainsi le trouveras)
Du mont Parnasse au Val sont descendues.

CLXIV

RESPONCE DE DU VAL

Toy, noble esprit, qui vouldras t'arrester
En aucun Val pour les neuf Muses veoir,
Et tous tes sens de nature apprester
Pour aucun fruict de leur science avoir,
Ne pense pas un tel bien recevoir
D'un Val en friche, où ces Sœurs ont trouvé
Nouveau vassal. Mais s'il est abreuvé
De la liqueur qui par Marot distile,
De Parnasus lors sera esprouvé
Combien tel mont peult un Val faire utile.

CLXV

DE MADAME DE L'ESTRANGE

Celle qui porte un front cler et serain
Semblant un ciel où deux planettes luysent,
En entretien, grace et port souverain,
Les autres passe autant que argent l'erain,
Et tous ces poinctz à l'honorer m'induysent.
Les escrivains qui ses vertus deduysent
La nomment tous madame de l'Estrange ;
Mais veu la forme et la beauté qu'elle a,
Je vous supply, compaignons, nommez la
Doresnavant Madame qui est ange.

CLXVI

A L'EMPEREUR

Lors que (Cesar) Paris il te pleut veoir,
Et que pour toy la ville estoit ornée,
Un jour devant il ne feit que pleuvoir,
Et lendemain claire fut la journée;
Si donc faveur du ciel te fut donnée,
Cela (Cesar) ne nous est admirable :
Car le ciel est, comme par destinée,
Tout coustumier de t'estre favorable.

CLXVII

DE VISCONTIN ET DE LA CALENDRE DU ROY

Incontinent que Viscontin mourut,
Son ame entra au corps d'une Calendre ;
Puis de plein vol vers le Roy s'en courut,
Encor un coup son service reprendre ;
Et pour mieulx faire à son maistre comprendre
Que c'est luy mesme, et qu'il est revenu,
Comme on l'ouyt parler gros et menu,
Contrefaisant d'hommes geste et faconde,
Ores qu'il est calendre devenu,
Il contrefaict tous les oyseaulx du monde.

CLXVIII

D'UN GROS PRIEUR

Un gros prieur son petit filz baisoit
Et mignardoit au matin en sa couche,
Tandis rostir sa perdrix on faisoit,
Se leve, crache, esmeutit et se mouche;
La perdrix vire : au sel de broque en bouche
La devora : bien sçavoit la science;
Puis quand il eut prins sur sa conscience
Broc de vin blanc, du meilleur qu'on eslise :
« Mon Dieu, dit il, donne moy patience;
Qu'on a de maulx pour servir saincte Eglise! »

CLXIX

DE LA VILLE DE LYON

(1538)

On dira ce que l'on vouldra
Du Lyon et sa cruaulté :
Tousjours, ou le sens me fauldra,
J'estimeray sa privaulté;
J'ay trouvé plus d'honnesteté
Et de noblesse en ce Lyon
Que n'ay pour avoir frequenté
D'autres bestes un million.

CLXX

A UNE DONT IL NE POUVOIT OSTER SON CUEUR

Puis qu'il convient pour le pardon gaingner
De tous pechez faire confession,
Et pour d'enfer l'esperit esloingner
Avoir au cueur ferme contrition,
Je te supply, fais satisfaction
Du povre cueur qu'en peine tu retiens,
Ou si le veulx en ta possession,
Confesse donc mes pechez et les tiens.

CLXXI

A PIERRE MARREL, LE REMERCIANT D'UN COUSTEAU

Ton vieil cousteau, Pierre Marrel, rouillé,
Semble ton vit, jà retraict et mouillé;
Et le fourreau tant laid où tu l'engaines,
C'est que tousjours as aymé vieilles gaines;
Quant à la corde à quoy il est lyé,
C'est que attaché seras, et maryé.
Au manche aussi, de corne, congnoit on
Que tu seras cornu comme un mouton :
Voylà le sens, voylà la prophetie.
De ton cousteau, dont je te remercie.

CLXXII

A GEOFFROY BRUSLARD

Tu painctz ta barbe, amy Bruslard; c'est signe
Que tu vouldrois pour jeune estre tenu;
Mais on t'a veu nagueres estre un cigne,
Puis tout à coup un corbeau devenu.
Encor le pis qui te soit advenu.
C'est que la Mort, plus que toy fine et sage,
Congnoist assez que tu es tout chenu,
Et t'ostera ce masque du visage.

CLXXIII

DE MARTIN ET DE CATIN

Catin veult espouser Martin :
C'est faict en trèsfine femelle;
Martin ne veult point de Catin :
Je le trouve aussi fin comme elle.

CLXXIV

DE ALIX ET DE MARTIN

Martin estoit dedans un boys taillis
Avec Alix, qui par bonne maniere
Dit à Martin : « Le long de ce pallis
T'amye Alix d'amour te faict priere. »

Martin dit lors : « S'il venoit par derriere
Quelque lourdault, ce seroit grand vergongne;
— Du cul (dit ell') vous ferez signe : « Arriere :
Passez chemin, laissez faire besongne. »

CLXXV

DES POËTES FRANÇOIS, A SALEL

De Jean de Mehun s'enfle le cours de Loire;
En maistre Alain Normandie prend gloire,
Et plaint encor mon arbre paternel;
Octavian rend Cognac eternel;
De Moulinet, de Jean le Maire et Georges
Ceulx de Haynault chantent à pleines gorges;
Villon, Cretin, ont Paris décoré;
Les deux Grebans ont le Mans honnoré;
Nantes la Brette en Meschinot se baigne;
De Coquillart s'esjouyt la Champaigne;
Quercy, Salel, de toy se vantera,
Et (comme croy) de moy ne se taira.

CLXXVI

D'UN CHEVAL ET D'UNE DAME

Si j'ay comptant un beau cheval payé,
Il m'est permis de dire qu'il est mien,
Qu'il ha beau trot, que je l'ay essayé;
En ce faisant cela me faict grand bien.
Donques si j'ay payé comptant et bien
Celle qui tant soubz moy le cul leva,
Il m'est permis de vous dire combien
Elle me couste, et quel emble elle va.

CLXXVII

D'UNE DAME DESIRANT VEOIR MAROT

Ains que me veoir, en lisant mes escripts
Elle m'ayma, puis voulut veoir ma face :
Si m'a veu noir, et par la barbe gris,
Mais pour cela ne suis moins en sa grace.
O gentil cueur, nymphe de bonne race,

Raison avez; car ce corps jà grison
Ce n'est pas moy, ce n'est que ma prison,
Et aux escriptz dont lecture vous feistes,
Vostre bel œil (à parler par raison)
Me veit trop mieux qu'à l'heure que me veistes.

CLXXVIII

A UNE DAME DE LYON

(1528)

Sus, lettre, faictes la petite
A la brunette Marguerite.

Si le loysir tu as avec l'envie
De faire un tour icy près seulement,
Je te rendray bon compte de ma vie
Depuis le soir qu'euz à toy parlement :
Ce soir fut court, mais je sçay seurement
Que tu en peulx donner un par pitié
Qui dureroit dix foys plus longuement,
Et sembleroit plus court de la moytié.

CLXXIX

RESPONCE PAR LADICTE DAME

Lettre, saluez humblement
De Maro le seul fils Clement.

Quand tu vouldras, le loysir et l'envie
Dont me requiers sera bien tost venue,
Et de plaisir seray toute ravie,
Lors me voyant de toy entretenue.
Le souvenir de ta grace congnue
Du soir auquel j'euz à toy parlement,
Souvent me faict par amour continue
Avoir desir de recommencement.

CLXXX

A MONSIEUR CRASSUS
QUI LUY VOULOIT AMASSER DEUX MIL ESCUS

Cesse, Crassus, de fortune contraindre,
Qui grand tresor ne veult m'estre ordonné;

Suffise toy qu'elle ne peult estaindre
Ce nom, ce bruit, que vertu m'a donné.
C'est à Françoys, ce grand Roy couronné,
A m'enrichir. Quant aux escus deux mille
Que m'assembler ne trouves difficile
D'autant d'amys, en verité je tien
Qu'il n'y a chose au monde plus facile,
Si tous avoient semblable cueur au tien.

CLXXXI[1]

AU ROY, POUR ESTRE REMIS EN SON ESTAT

(1537)

Si le Roy seul, sans aucun y commettre,
Met tout l'estat de sa maison à point,
Le cueur me dit que luy qui m'y fit mettre
M'y remettra, et ne m'ostera point;
Crainte d'oubli pourtant au cueur me point,
Combien qu'il ait la memoire excellente,
Et n'ai pas tort, car si je perds ce point,
A Dieu commant le plus beau de ma rente;
Or doncques soit sa majesté contente
De m'y laisser en mon premier arroy,
Soit de sa chambre, ou sa loge, ou sa tente,
Ce m'est tout un, mais que je sois au Roy.

CLXXXII

AU ROY

Si mon seigneur, mon prince et plus que pere,
Qui des Françoys Françoys premier se nomme,
N'estoit point Roy de sa France prospere,
Ne prince avec, mais simple gentilhomme,
J'irois autant dix fois par delà Romme
Que j'en suis loing, chercher son accointance,
Pour sa vertu, qui plus fort le couronne

[1] Les Épigrammes CLXXXI à CCXLIII sont tirées de l'édition de 1596.

Que sa fortune et royalle prestance.
Mais souhaitter cas de telle importance
Seroit vouloir mon bien particulier,
A luy dommage, et tort fait à la France,
Qui a besoin d'un Roy tant singulier.

CLXXXIII

DE LA CONVALESCENCE DU ROY

(1537)

Roy des François, François premier du nom,
Dont les vertus passent le grand renom,
Et qui en France en leur entier ramaines
Tous les beaux arts et sciences romaines,
O de quel grand benefice, estendu
De Dieu sur nous, à nous il t'a rendu,
Qui, pour accès de fievre longue et grosse,
Avois desjà le pied dedans la fosse!
Ja te pleuroit France de cœur et d'œil;
Ja pour certain elle portoit le dueil;
Mais Mort, qui fit de toy si grans approches,
Jamais ne sceut endurer nos reproches,
Et t'a rendu, par grand despit, à nous,
Dont devant Dieu nous ployons les genoux.
Ainsi tu sçais combien par faux alarmes
La mort a faict pour toy jetter des larmes.
Et si te peulx vanter en verité
De succeder à ta posterité,
Et d'estre Roy après ton successeur,
Car ja pour Roy le tenions pour tout seur.
Vy donc, François, ainsi que d'une vie
D'entre les mains des trois Parques ravie;
Pren les plaisirs et biens qui s'envoloient
Et qui de toy desrobber se vouloient.
Que Dieu te doint venir tout bellement
Au dernier poinct naturel, tellement
Que de la vie en ce poinct retournée
Ne puisses perdre une seule journée.

CLXXXIV

DIXAIN AU ROY, ENVOYÉ DE SAVOYE

(1543)

Lors que la peur aux talons met des aisles,
L'homme ne sçait où s'enfuir ne courre;
Si en enfer il sçait quelques nouvelles
De sa seurté, au fin fons il se fourre;
Puis peu à peu sa peur vient à escourre,
Ailleurs s'en va. Sire, j'ay faict ainsi,
Et vous requier de permettre qu'icy
A seureté service je vous face;
Puny assez je seray en soucy
De plus ne veoir vostre royale face.

CLXXXV

DU RETOUR DE TALLARD A LA COURT

Puis que voyons à la court revenue
Tallard, la fille à nulle autre seconde,
Confesser faut par sa seule venue
Que les esprits reviennent en ce monde :
Car rien qu'esprit n'est la petite blonde,
Esprit qui point aux autres ne ressemble,
Veu que de peur s'ilz reviennent on tremble,
Mais cestui ci n'espouvante ne nuit.
O esprit donc, bon feroit, ce me semble,
Avecques toy rabbater toute nuict.

CLXXXVI

POUR LE ROY DE NAVARRE

(REPONSE A L'EPIGRAMME CXXI)

Si la queue ay couppée
Au jeu si nettement,
Point ne vous ay trompée :
J'ay joué rondement;
Aussi honnestement
Faisons marché qui tienne;
Pour jouer finement,
Je vous preste la mienne.

CLXXXVII

A M. L. D. D. F., LUY ESTANT EN ITALIE

SONNET

(1536)

Me souvenant de tes graces divines,
Suis en douleur, princesse, en ton absence;
Et si languis quand suis en ta presence,
Voyant ce lis au milieu des espines.

O la douceur des douceurs femenines,
O cœur sans fiel, ô race d'excellence,
O dur mari rempli de violence,
Qui s'endurcit par les choses benignes!

Si seras-tu de la main soustenue
De l'Eternel, comme chere tenue,
Et les nuysans auront honte et reproche.

Courage donc: en l'air je voy la nue,
Qui çà et là s'escarte et diminue,
Pour faire place au beau temps qui approche.

CLXXXVIII

SALUTATION DU CAMP DE MONSIEUR D'ANGUIEN A CERISOLES

(1544)

Soit en ce camp paix pour mieux faire guerre
Dieu doint au chef suitte de son bonheur,
Aux chevaliers desir de los acquerre,
Aux pietons profit joint à l'honneur,
Tout aux despens et au grand deshonneur
De l'ennemy. S'il se jecte en la plaine,
Soit son cueur bas, son entreprinse vaine,
Pouvoir en vous de le vaincre et tuer,
Et à Marot occasion et veine
De par escrit vos noms perpetuer.

CLXXXIX

MOMMERIE DE QUATRE JEUNES DAMOISELLES FAITE DE MADAME DE ROHAN, A ALENÇON

LA PREMIERE PORTANT DES ESLES

Prenez en gré, princesse, les bons zelles
De l'entreprinse aux quatre damoiselles,
Dont je me tien des plus petites l'une;
Mais toutesfois entendez par ces esles
Qu'à un besoing pour vous avecques elles
J'entreprendrois voler jusqu'à la lune.

LA PREMIERE VESTUE DE BLANC

Pour resjouyr vostre innocent
Avons prins habit d'innocence;
Vous pourriez dire qu'il ne sent
Rien encor de resjouyssance;
Mais, Madame, s'il a puissance
De sentir mal, quand mal avez,
Pourquoy n'aura il jouyssance
Des plaisirs que vous recevez.

LA SECONDE PORTANT DES ESLES

Madame, ces esles icy
Ne montrent faute de soucy,
Ne trop de jeunesse frivole;
Elles vous declarent pour moy
Que quand vous estes hors d'esmoy,
Je vay, je vien, mon cueur s'envole.

LA SECONDE VESTUE DE BLANC

L'habit est blanc, le cœur noir ne fut onques:
Prenez en bien, noble princesse, donques
Ce passetemps de nostre invention;

Car, n'en desplaise à la melancolie,
Soy resjouyr n'est peché ny folie,
Sinon à gens de male intention.

POUR LA JEUNE

Recevez en gré la boursette
Ouvrée de mainte couleur;
Vouluntiers en don de fillette,
On ne regarde en la valeur.
J'auray grand plaisir avec heur
S'il est prins de volonté bonne,
Car je le donne de bon cœur,
Et le cœur mesmes je vous donne.

POUR L'AISNÉE

C'est un don faict d'un cœur pour vous tout n
C'est de la main à vous toute adonnée;
Bref, c'est un don lequel vous est donné
De celle là que l'on vous a donnée,
Voyre donné d'amour bien ordonnée,
Parquoy mieulx prins sera, comme je pense;
Si le don plait, me voila guerdonnée;
Amour ne veut meilleure recompense.

CXC

A UN JEUNE ESCOLIER DOCTE
GRIEFVEMENT MALADE

Charles, mon filz, prenez courage :
Le beau temps vient après l'orage,
Après maladie santé;
Dieu a trop bien en vous planté
Pour perdre ainsi son labourage.

CXCI

CONTRE L'INIQUE
A ANTOINE DU MOULIN, MASCONNOIS
ET CLAUDE GALLAND

(1543)

Fuyez, fuyez (ce conseil je vous donne),
Fuyez le fol qui à tout mal s'adonne,
Et dont la mere en mal jour fut enceinte;
Fuyez l'infame inhumaine personne
De qui le nom si mal cimbale et sonne
Qu'abhorré est de toute oreille saincte;
Fuyez celuy qui sans honte ne crainte
Conte tout haut son vice hors d'usance,
Et en fait gloire et y prend sa plaisance;
Qui s'aymera ne le frequente donc.
O malheureux de perverse naissance,
Bien heureux est qui fuit ta cognoissance,
Et plus heureux qui ne te cogneut onc!

CXCII

AUX AMATEURS DE LA SAINTE ESCRITURE

Bien peu d'enfans on trouve qui ne gardent
Le testament que leur pere a laissé,
Et qui dedans de bien près ne regardent,
Pour veoir comment il l'a faict et dressé.
O vous, enfans, à qui est adressé
Ce Testament de Dieu nostre bon pere
Affin qu'à l'œil son vouloir vous appere,
Voulez vous point le lire volontiers?
C'est pour le moins, et plus de vous j'espere.
Comme de vrays celestes heritiers.

CXCIII

SUR LE DIT D'UN THEOLOGIEN

De la Sorbonne un docteur amoureux
Disoit un jour à sa dame rebelle,
Ainsi que font tous autres langoureux :
« Je ne puis rien meriter de vous, belle. »

Puis nous prescha que la vie eternelle
Nous meritions par œuvres et par dits.
Arguo sic, si magister Lourdis
De sa Catin meriter ne peut rien,
Ergo ne peut meriter paradis,
Car pour le moins paradis la vaut bien.

CXCIV

SUR L'ORDONNANCE QUE LE ROY FIT
DE BASTIR A PARIS AVEC PROPORTION

Le roy, aymant la decoration
De son Paris, entr'autres bien ordonne
Qu'on y bastisse avec proportion,
Et pour ce faire argent et conseil donne;
Maison de Ville y construit belle et bonne,
Les lieux publics devise tous nouveaux,
Entre lesquelz au milieu de Sorbonne
Doit, ce dit on, faire la Place aux veaux.

CXCV

DE FRERE THIBAUT

Frere Thibaut pour soupper en caresme
Fait tous les jours sa lamproye rostir,
Et puis avec une couleur fort blesme,
En pleine chaire il nous vient advertir
Qu'il jeune bien, pour sa chair amortir,
Tout le caresme en grand devotion,
Et qu'autre chose il n'ha, sans point mentir,
Qu'une rotie à sa colation.

CXCVI

DU LIEUTENANT CRIMINEL DE B.

Un lieutenant vuydoit plus volontiers
Flascons de vin, tasses, verres, bouteilles,
Qu'il ne voyoit procès, sacs, ou papiers
De contredits, ou cautelles pareilles;
Et je luy di : « Teste digne d'oreilles
De pampre vert, pourquoy as fantasie

Plus à t'emplir de vin et malvoisie
Qu'en bien jugeant acquerir los et gloire ?
—D'espices, dist la face cramoysie,
Friand je suis, qui me cause de boire. »

CXCVII

A MADAME DE LA BARME, PRÈS DE NECY EN GENEVOIS

(1543)

Adieu ce bel œil tant humain,
Bouche de bon propos armée,
D'ivoire la gorge et la main,
Taille sur toutes bien formée.
Adieu douceur tant estimée,
Vertu à l'ambre ressemblant ;
Adieu de celui mieux aimée
Qui moins en monstra de semblant.

CXCVIII

DE LA FILLE DE VAUGOURT

Vaugourt, parmy sa domestique bande,
Voyant sa fille Augustine ja grande,
S'attendoit bien de brief un gendre avoir,
Et enfans d'elle aggreables à voir,
Qui lui rendroient sa vieillesse contente.
Or a perdu sa fille et son attente,
Et luy a prins la Mort par un trespas
Ce qu'il avoit et ce qu'il n'avoit pas.

CXCIX

D'YSABEAU, A ESTIENNE CLAVIER

(1525)

Ysabeau, ceste fine mouche,
Clavier, tu entens bien Clement,
Je sçai que tu scez qu'elle est louche,
Mais je te veux dire comment :
Elle l'est si horriblement,
Et de ses yeux si mal s'acoutre,

Qu'il vaudroit mieux, par mon serment,
Qu'elle fust aveugle tout outre.

CC

DE NENNY

Nenny desplait et cause grand soucy
Quand il est dit à l'amy rudement;
Mais quand il est de deux yeux adoucy
Pareils à ceux qui causent mon tourment,
S'il ne raporte entier contentement,
Si monstre il bien que la langue pressée
Ne respond pas le plus communement
De ce qu'on dict avecques la pensée.

CCI

D'UN OUY

Un Ouy mal accompagné
Ma triste langue profera,
Quand mon cœur, du corps eslongné,
Du tout à vous se retira.
Lors à ma langue demoura
Ce seul mot, comme triste : Ouy;
Mais si mon cœur plus resjouy
Avoit sur vous ce point gaigné,
Croyez que dirois un Ouy
Qui seroit mieux accompagné.

CCII

A ANNE

Le cler soleil par sa presence efface
Et fait fuir les tenebreuses nuits;
Ainsi pour moy (Anne) devant ta face
S'en vont fuyans mes langoureux ennuis.
Quand ne te voy tout ennuyé je suis;
Quand je te voy je suis bien d'autre sorte.
Dont vient cela? Sçavoir je ne le puis,
Si n'est d'amour, Anne, que je te porte.

CCIII

HUICTAIN

(1527)

J'ay une lettre entre toutes eslite;
J'ayme un pays et ayme une chanson;
N est la lettre en mon cœur bien escrite,
Et le pays est celuy d'Alençon;
La chanson est (sans en dire le son) :
Allegez moy, douce plaisant' Brunette :
Elle se chante à la vieille façon;
Mais c'est tout un, la Brunette est jeunette.

CCIV

A ANNE

(1528)

L'heur ou malheur de vostre cognoissance
Est si douteux en mon entendement,
Que je ne sçai s'il est en la puissance
De mon esprit en faire jugement;
Car si c'est heur, je sçay certainement
Qu'un bien est mal quand il n'est point durable;
Si c'est malheur, ce m'est contentement
De l'endurer pour chose si louable.

CCV

DE SA MAISTRESSE

(1525)

Quand je voy ma maistresse,
Le clair soleil me luict;
S'ailleurs mon œil s'adresse,
Ce m'est obscure nuict,
Et croy que sans chandelle
A son lict à minuict
Je verrois avec elle.

CCVI

D'ANNETTE ET MARGUERITE

Ces jours passez je fus chez la Normande,
Où je trouvay Annette et Marguerite :
Annette est grasse, en bon point, belle et grande
L'autre est plus jeune et beaucoup plus petite.
Annette assez m'embrasse et sollicite;
Mais Marguerite eut de moy son plaisir.
La grande en fut, ce croy je, bien despite,
Mais de deux maux le moindre on doit choisir.

CCVII

A UNE DAME DE PIEDMONT QUI REFUSA SIX ESCUS DE MAROT POUR COUCHER AVEC ELLE ET EN VOULOIT AVOIR DIX

(1544)

Madame, je vous remercie
De m'avoir esté si rebourse :
Pensez vous que je m'en soucie,
Ne que tant soit peu m'en courrousse?
Nenny, non; et pourquoy? et pource
Que six escuz sauvez m'avez,
Qui sont aussi bien en ma bourse
Que dans le trou que vous sçavez.

CCVIII

DE SOY MESME

(1537)

Plus ne suis ce que j'ay esté,
Et ne le sçaurois jamais estre;
Mon beau printemps et mon esté
Ont fait le saut par la fenestre.
Amour, tu as esté mon maistre :
Je t'ai servi sur tous les dieux.
O si je pouvois deux fois naistre,
Comme je te servirois mieulx!

CCIX

RESPONSE AU PRECEDENT

Ne menez plus tel desconfort :
Jeunes ans sont petites pertes :
Vostre aage est plus meur et plus fort
Que ces jeunesses mal expertes.
Boutons serrez, roses ouvertes,
Se passent trop legerement ;
Mais du rosier les fueilles vertes
Durent beaucoup plus longuement.

CCX

SUR LE MESME PROPOS

Pourquoi voulez vous tant durer,
Ou renaistre en fleurissant aage ?
Pour pecher et pour endurer?
Y trouvez vous tant d'avantage ?
Certes, celuy n'est pas bien sage
Qui quiert deux fois estre frappé,
Et veut repasser un passage
Dont il est à peine eschappé.

CCXI

D'UNE VIEILLE DAME FORT PASLE
ET D'UN VIEIL GENTILHOMME

Une dame du temps passé
Vi nagueres entretenue
D'un vieil gentilhomme cassé,
Qui avoit la barbe chenue :
Alors la souhaittastes nue
Entre ses bras. Mais puis qu'il tremble,
Et puis que morte elle ressemble,
Monsieur, si pitié vous remord,
Ne les faictes coucher ensemble,
De peur qu'ilz n'engendrent la mort.

CCXII

DE LA JALOUSIE D'UN MAISTRE SUR SON SERVITEUR

Malheureux suis, ou à malheureux maistre,
Qui tant de fois sur moy a desiré
Qu'auprès de luy sa deesse peust estre,
Par qui longtemps amour l'a martyré.
Or elle y est. Mais ce Dieu a tiré
Dedans son cœur autre flesche nouvelle;
Mon maistre (helas!) voyez chose cruelle,
Car d'un costé vostre desir m'advient;
De l'autre non, car je porte avec elle
Un autre amy qui vostre place tient.

CCXIII

DE ROBIN ET CATIN

Un jour d'yver, Robin tout esperdu
Vint à Catin presenter sa requeste
Pour desgeler son chose morfondu,
Qui ne pouvoit quasi lever la teste;
Incontinent Catin fut toute preste;
Robin aussi prend courage et s'accroche :
On se remue, on se joue, on se hoche,
Puis quand ce vint au naturel debvoir :
« Ha! dit Catin, le grand desgel s'approche!
— Voyre, dit il, car il s'en va pleuvoir. »

CCXIV[1]

AD CÆSAREM. (MART., LIB. VIII, EPIG. LIV.)

Magna licet toties tribuas, majora daturus
Dona, ducum victor, victor et ipse tui.
Diligeris populo non propter præmia, Cæsar,
Propter te populus præmia Cæsar, amat.

AU ROY

Quoyque souvent tu fasses d'un grand cœur
Dons bien sentans ta royauté supreme,

[1] Les Épigrammes CCXIV à CCXLIII sont imitées de Martial. Voyez aussi les Épigrammes L, LXXXI, CLIX, CLXXII, CLXXIII CLXXV.

D'en faire encor bien t'attens, o vainqueur
Des cœurs de tous, et vainqueur de toy mesme :
Chascun, pour vray, te porte amour extreme,
Non pour tes dons avenir ou presens ;
Mais au rebours, Roy, l'honneur d'Angoulesme
Pour ton amour on aime tes presens.

CCXV

DE CATELLA PUBLII. (LIB. I, ÉPIG. CX.)

Ipsa est passere nequior Catulli, etc.

DE LA CHIENNE DE LA ROYNE ELEONOR

Mignonne est trop plus affettée,
Plus fretillant, moins arrestée,
Que le passeron de Maupas :
Cinquante pucelles n'ont pas
La mignardie si friande.
Mignonne nasquit aussi grande
Quasy comme vous la voyez.
Mignonne vaut (et m'en croyez)
Un petit tresor : aussi est ce
Le passe temps et la liesse
De la Royne, à qui si fort plaist,
Que de sa belle main la paist.
Mignonne est la petite chienne,
Et la Royne est la dame sienne.
Qui l'orroit plaindre aucunesfoys,
On gageroit que c'est la voix
De quelque dolente personne,
Et a bien cet esprit Mignonne
De sentir plaisir et esmoy
Aussi bien comme vous et moy.
La Royne en sa couche parée
Luy a sa place preparée,
Et dort la petite follastre
Dessus la gorge d'allebastre
De sa dame, si doulcement
Qu'on ne l'oyt souffler nullement.
Et si pisser veut d'avanture,

Ne gaste draps ni couverture,
Mais sa maistresse gratte, gratte,
Avecques sa flatteuse patte,
L'advertissant qu'on la descende,
Qu'on l'essuye, et puis qu'on la rende
En sa place, tant est honneste
Et nette la petite beste.
Le jeu d'amours n'a esprouvé,
Car encores n'avons trouvé
Un mari digne de se prendre
A une pucelle si tendre.
Or affin que du tout ne meure
Quand de mourir viendra son heure,
Sa maistresse en un beau tableau
L'a fait paindre à Fontainebleau
Plus semblable à elle (ce semble)
Qu'elle mesme ne se ressemble.
Et qui Mignonne approchera
De sa painture, il pensera
Que toutes deux vivent sans fainte,
Ou bien que l'une et l'autre est painte.

CCXVI

DE FORMICA ELECTRO INCLUSA. (LIB. VI, EPIG. XV.)

Dum Phaëtuntæa formica vagatur in umbra, etc.

DE LA FORMIS ENCLOSE EN DE L'AMBRE

Dessous l'arbre où l'ambre degoutte
La petite formis alla :
Sur elle en tomba une goutte,
Qui tout à coup se congela,
Dont la fourmis demoura là
Au milieu de l'ambre enfermée.
Ainsi la beste desprisée,
Et peu prisée quand vivoit,
Est à sa mort fort estimée,
Quand si beau sepulchre on luy voit.

CCXVII

AD JULIUM MARTIALEM. (LIB. X, EPIG. XLVII.)

Vitam quæ faciunt beatiorem, etc.

DE SOY MESME

Marot, voici, si tu le veux savoir,
Qui fait à l'homme heureuse vie avoir :
Successions, non biens acquiz à peine,
Feu en tout temps, maison plaisante et saine,
Jamais procès, les membres bien dispos,
Et au dedans un esprit à repos;
Contraire à nul, n'avoir aucuns contraires;
Peu se mesler des publiques affaires;
Sage simplesse, amys à soy pareilz,
Table ordinaire et sans grans appareilz;
Facilement avec toutes gens vivre;
Nuict sans nul soing, n'estre pas pourtant yvre;
Femme joyeuse, et chaste neantmoins;
Dormir qui fait que la nuict dure moins;
Plus haut qu'on n'est ne vouloir point attaindre;
Ne desirer la mort ny ne la craindre.
Voylà, Marot, si tu le veux sçavoir,
Qui faict à l'homme heureuse vie avoir.

CCXVIII

IN CALLISTRATUM. (LIB. V, EPIG. XIII.)

Sum, fateor, semperque fui, Callistrate, pauper, etc.

DE SOY MESME ET D'UN RICHE IGNORANT

Riche ne suis, certes, je le confesse,
Bien né pourtant, et nourri noblement;
Mais je suis leu du peuple et gentillesse
Par tout le monde, et dict on : « C'est Clement. »
Maintz vivront peu, moy eternellement;
Et toy tu as prez, fontaines et puits,
Bois, champs, chasteaux, rentes et gros appuis
C'est de nous deux la différence et l'estre.
Mais tu ne peux estre ce que je suis;
Ce que tu es, un chascun le peult estre.

CCXIX

IN SUTOREM. (LIB. IX, EPIG. LXXIII.)

Dentibus antiquas solitus producere pelles, etc.

DE SOY MESME ET D'UN SAVETIER

Toy qui tirois aux dents vieilles savattes,
De ton feu maistre or possedes et tiens
Rentes, maisons et meubles, jusqu'aux nattes :
A son trespas il les ordonna tiens.
Avec sa fille en repos t'entretiens,
Et mes parens, pour me faire escolier,
M'ont faict tirer bien vingt ans au collier.
Qu'en ay je mieulx? Romps la plume et le livre,
Calliope, puisque le vieux soulier
Donne si bien au savetier à vivre.

CCXX

IN DETRACTOREM. (LIB. V, EPIG. LX.)

Adlatres licet usque nos, et usque
Et gannitibus improbis lacessas, etc.

A ESTIENNE DOLET

Tant que voudras jette feu et fumée,
Mesdi de moy à tort et à travers ;
Si n'auras tu jamais la renommée
Que de long temps tu cherches par mes vers,
Et nonobstant tes gros tomes divers
Sans bruit mourras, cela est arresté :
Car quel besoin est il, homme pervers,
Que l'on te sache avoir jamais esté ?

CCXXI

AD JULIUM MARTIALEM. (LIB. V, EPIG. XX.)

Si tecum mii, chare Martialis,
Securis liceat frui diebus,
Si disponere tempus otiosum
Et vere pariter vacare vitæ, etc.

A FRANÇOYS RABELAIS

S'on nous laissoit nos jours en paix user,
Du temps present à plaisir disposer,

Et librement vivre comme il faut vivre,
Palais et cours ne nous faudroit plus suivre,
Plaids ne procès, ne les riches maisons
Avec leur gloire et enfumez blasons,
Mais sous bel ombre en chambre et galleries
Nous pourmenans, livres et railleries,
Dames et bains, seroient les passetemps,
Lieux et labeurs de nos esprits contens.
Las! maintenant à nous point ne vivons,
Et le bon temps perir pour nous sçavons
Et s'envoler, sans remede quelconques :
Puis qu'on le sçait, que ne vit on bien donques?

CCXXII

AD NÆVOLUM CAUSIDICUM. (LIB. I, EPIG. XCVIII.)

Cum clamant omnes, loqueris tu, Nævole, semper, etc.

D'UN ADVOCAT IGNORANT

Tu veux que bruit d'advocat on te donne,
Et de sçavant, mais jamais au Parquet
Tu ne dis mot, sinon quand le caquet
Des grans criars les escoutans estonne.
A faire ainsi, je ne sçache personne
Qui ne puisse estre homme docte à le voir :
Or maintenant qu'un seul mot on ne sonne,
Dy quelque chose : oyons ce beau sçavoir.

AUTREMENT

Quand d'un chacun la voix bruit et resonne
En plein Parquet, onq homme ne parla
Plutost que toy, et si semble par là
Que le renom d'advocat on te donne
A faire ainsi, etc.

CCXXIII

AD CINNAM. (LIB. V, EPIG. LVIII.)

Cum voco te dominum, noli tibi, Cinna, placere,
Sæpe etiam servum sic resaluto meum.

A ROULLET

Quand Monsieur je te di, Roullet,
Le te di je, povre follet,

Pour te plaire, ou pour ta value?
Je t'advise que mon valet
Bien souvent ainsi je salue.

CCXXIV

AD SABIDIUM. (LIB. I, EPIG. XXXIII.)

Non amo te, Sabidi, nec possum dicere quare,
Hoc tantum possum dicere, non amo te.

A JAN

Jan, je ne t'aime point, beau sire,
Et ne sçay quell' mouche me poind,
Ne pourquoy c'est; je ne puis dire
Sinon que je ne t'aime point.

CCXXV

DE PHILONE. (LIB. V, EPIG. XLVII.)

Nonquam se cœnasse domi Philo jurat, et hoc est,
Non cœnat quoties nemo vocavit eum.

DE MACÉ LONGIS

Ce prodigue Macé Longis
Fait grand serment qu'en son logis
Il ne souppa jour de sa vie ;
Si vous n'entendez bien ce poinct,
C'est à dire il ne souppe point
Si quelque autre ne le convie.

CCXXVI

DE LINO. (LIB. I, EPIG. LXXVI.)

Dimidium donare Lino, quam credere totum,
Qui mavult, mavult perdere dimidium.

D'UN MAUVAIS RENDEUR

Cil qui mieux ayme par pitié
Te faire don de la moitié
Que prester le tout rondement,
Il n'est point trop mal gracieux;
Mais c'est signe qu'il aime mieux
Perdre la moitié seulement.

CCXXVII

AD ÆMILIANUM. (LIB. V, EPIG. LXXXI.)

Semper eris pauper, si pauper es, Æmiliane :
Dantur opes nullis nunc, nisi divitibus.

A ANTOINE

Si tu es povre, Antoine, tu es bien
En grand danger d'estre povre sans cesse,
Car aujourd'huy on ne donne plus rien
Sinon à ceux qui ont force richesse.

CCXXVIII

IN CANDIDUM. (LIB. III. EPIG. XXVI.)

Prædia solus habes, et solus, Candide, nummos, etc.

DE JAN JAN

Tu as tout seul, Jan Jan, vignes et prez;
Tu as tout seul ton cœur et ta pecune;
Tu as tout seul deux logis diaprez,
Là où vivant ne pretend chose aucune;
Tu as tout seul le fruit de ta fortune;
Tu as tout seul ton boire et ton repas;
Tu as tout seul toutes choses fors une,
C'est que tout seul ta femme tu n'as pas.

CCXXIX

IN POSTHUMUM. (LIB. II, EPIG. LXVII.)

Occurris quocunque loco mihi, Posthume, clamas, etc.

A HILAIRE

Dès que tu viens là ou je suis,
Hilaire, c'est ta façon folle
De me dire tousjours : « Et puis
Que fais tu? » Voilà tout ton rolle.
Cent fois le jour ceste parole
Tu me dis; j'en suis tout battu.
Quand tout sera bien debattu,
Je cuide, par mon âme, Hilaire,
Qu'avecques ton beau que fais tu?
Tu n'as rien toi mesme que faire.

CCXXX

IN DIODORUM, AD FLACCUM. (LIB. I, EPIG. XCIX.)

Litigat, et podagra Diodorus, Flacce, laborat,
Sed nil patrono porrigit, hæc chiragra est.

D'UN ABBÉ

L'abbé a un procès à Rome,
Et la goutte aux piedz, le povre homme.
Mais l'advocat s'est plaint à maints
Que rien au poing il ne lui boutte;
Cela n'est pas aux pieds la goutte,
C'est bien plus tost la goutte aux mains.

CCXXXI

IN FAUSTUM. (LIB. XII, EPIG. LXV.)

Nescio tam multis quid scribas, Fauste, puellis :
Hoc scio, quod scribit nulla puella tibi.

D'UN CURÉ

Au curé, ainsi comme il dit,
Plaisent toutes belles femelles,
Et ont envers luy grand credit,
Tant bourgeoyses que damoyselles;
Si luy plaisent les femmes belles
Autant qu'il dit, je n'en sçay rien;
Mais une chose je sçay bien,
Qu'il ne plait pas à une d'elles.

CCXXXII

IN SERTORIUM. (LIB. III, EPIG. LXIX.)

Rem peragit nullam Sertorius, inchoat omnes :
Hunc ego quum futuit, non puto perficere.

D'UN LIMOSIN

C'est grand cas que nostre voisin
Tousjours quelque besongne entame,
Dont ne peut, ce gros Limosin,
Sortir qu'à sa honte et diffame.
Au reste, je croy sur mon ame
Tant il est lourd et endormy,

Que quand il besongne sa femme,
Il ne luy fait rien qu'à demy.

CCXXXIII

AD AULUM, DE SUA PUELLA. (LIB. VII, EPIG. XIV.)

Accidit infandum nostræ scelus, Aule, puellæ, etc.

DE LA TRISTESSE DE S'AMYE

C'est grand'pitié de m'amie, qui a
Perdu ses jeux, son passetemps, sa feste,
Non un moineau, ainsi que Lesbia,
N'un petit chien, belette ou autre beste;
A jeux si sots mon tendron ne s'arreste :
Ces pertes là ne luy sont mal faisans;
Vrais amoureux, soyez en desplaisans :
Elle a perdu, hélas ! depuis septembre,
Un jeune amy, beau, de vingt et deux ans,
N'ayant encor pied et demy de membre.

CCXXXIV

AD FABULLAM. (LIB. I, EPIG. LXV.)

Bella es, novimus, et puella, verum est, etc.

D'UNE QUI SE VANTE

Vous estes belle, en bonne foy;
Ceux qui disent que non sont bestes;
Vous êtes riche, je le voy :
Qu'est il besoin d'en faire enquestes?
Vous estes bien des plus honnestes,
Et qui le nie est bien rebelle;
Mais quand vous vous levez vous n'estes
Honneste ne riche ne belle.

CCXXXV

AD GELLIAM. (LIB. V, EPIG. XXIX.)

Si quando leporem mittis mihi, Gellia, dicis, etc.

A ISABEAU

Isabeau, lundi m'envoyastes
Un lievre et un propos nouveau;
Car d'en manger vous me priastes,

En me voulant mettre au cerveau
Que par sept jours je serois beau.
Resvez vous? Avez vous la fievre?
Si cela est vray, Isabeau,
Vous ne mangeastes jamais lievre.

CCXXXVI

DE GELLIA. (LIB. I, EPIG. XXXIV.)

Amissum non flet, quum sola est Gellia, patrem, etc.

D'ALIX

Jamais Alix son feu mary ne pleure
Tout à par soy, tant est de bonne sorte;
Et devant gens, il semble que sur l'heure
De ses deux yeux une fontaine sorte.
De faire ainsi, Alix, si te deporte:
Ce n'est point dueil quand louenge on en veut.
Mais le vray dueil, scez tu bien qui le porte?
C'est cestui là qui sans tesmoin se deut.

CCXXXVII

AD LYCORIM. (LIB. VI, EPIG. XL.)

Fœmina præferri potuit tibi nulla, Lycori, etc.

A CATIN, D'ELLE MESME, ET DE JANE

Jadis, Catin, tu estois l'outrepasse:
Jane à present toutes les autres passe,
Et pour donner l'arrest d'entre vous deux,
Elle sera ce dequoy tu te deulx;
Tu ne seras jamais de sa value.
Que faict le temps? Il faict que je la veux,
Et que je t'ai autres foys bien voulue.

CCXXXVIII

IN LESBIAM. (LIB. VI, EPIG. XXIII.)

Stare jubes nostrum semper tibi, Lesbia, penem, etc.

A UNE LAIDE

Tousjours voudriez que je l'eusse tout droit
Ma laideron, et vous semble, je gage,

Que j'en puis faire ainsi comme du doigt;
Vous avez beau le flatter de langage,
Voyre des mains, ce diable de visage
Desgouste tout, et à vous mesme nuit,
Parquoy devriez (si vous estiez bien sage)
Ne me chercher seulement que de nuit.

CCXXXIX

DE LESBIA. (LIB. XI, EPIG. LXIII.)

Lesbia se jurat gratis nunquam esse fututam;
Verum est : cum futui vult, numerare solet.

DE MACÉE

Macée me veut faire accroire
Que requise est de mainte gent :
Plus envieillit, plus a de gloire,
Et jure comme un vieil sergent
Qu'on n'embrasse point son corps gent
Pour néant; et dit vray Macée,
Car tousjours elle baille argent
Quand elle veult estre embrassée.

CCXL

DE PAULA. (LIB. X, EPIG. VIII.)

Nubere Paula cupit nobis, ego ducere Paulam
Nola; anus est. Vellem, si magis esset anus.

DE PAULINE

Pauline est riche et me veut bien
Pour mary : je n'en ferai rien,
Car tant vieille est que j'en ay honte.
S'elle estoit plus vieille d'un tiers
Je la prendrois plus vouluntiers,
Car la despesche en seroit prompte.

CCXLI

AD ÆLIAM. (LIB. I, EPIG. XX.)

Si memini, fuerant tibi quatuor, Ælia, dentes, etc.

D'UNE VIEILLE EDENTÉE

S'il m'en souvient, vieille au regard hideux,
De quatre dents je vous ay vu mascher;

Mais une toux dehors vous en mit deux;
Une autre toux deux vous en fit cracher.
Or pouvez bien toussir sans vous fascher,
Car ces deux toux y ont mis si bon ordre,
Que si la tierce y veut rien arracher,
Non plus que vous n'y trouvera que mordre.

CCXLII

A UNE VIEILLE

PRIS SUR CE VERS :

Non gaudet veteri sanguine mollis amor.

Veux tu, vieille ridée, entendre
Pourquoy je ne te puis aimer?
Amour, l'enfant mol, jeune et tendre,
Tousjours le vieil sang trouve amer.
Le vin nouveau fait animer
Plus l'esprit que vieille boisson,
Et puis l'on n'oit bien estimer
Que jeune chair et vieil poisson.

CCXLIII

D'UN GLORIEUX EMPRISONNÉ

PRIS DU LATIN

T'esbahis tu dont point on ne souspire,
Et qu'on rid tant? Qui se tiendroit de rire,
De veoir par force à present estre doux
L'ami de nul et l'ennemi de tous?

CCXLIV[1]

D'UN MAUVAIS POËTE

Sans fin (povre sot) tu t'amuses
A vouloir complaire aux neuf Muses;
Mais tu es si lourd et si neuf,
Que tu en fasches plus de neuf.

[1] Les épigrammes suivantes, ainsi que les pièces qui dans le premier volume ne sont pas désignées comme comprises dans les éditions de 1538, 1544 et 1596, appartiennent à diverses autres éditions.

CCXLV

DE L'AN 1544

Le cours du Ciel qui domine icy bas
Semble vouloir, par estime commune,
Cest an present demonstrer maints debatz
Faisant changer la couleur de la lune
Et du soleil la vertu claire et brune.
Il semble aussi par monstres orgueilleux
Signifier cest an fort perilleux;
Mais il devoit, faisant tousjours de mesme,
Et rendant l'an encor' plus merveilleux,
Nous envoyer eclipse de quaresme.

CCXLVI

D'UN USURIER

PRIS DU LATIN

Un usurier à la teste pelée
D'un petit blanc acheta un cordeau
Pour s'estrangler, si par froide gelée
Le beau bourgeon de la vigne nouveau
N'estoit gasté. Après ravine d'eau,
Selon son vueil la gelée survint,
Dont fut joyeux : mais comme il s'en revint
En sa maison, se trouva esperdu,
Voyant l'argent de son licol perdu
Sans profiter : sçavez vous bien qu'il fit?
Ayant regret de son blanc, s'est pendu
Pour mettre mieux son licol à profit.

CCXLVII

D'UN ADVOCAT JOUANT CONTRE SA FEMME ET DE SON CLERC

Un advocat jouoit contre sa femme
Pour un baiser que nommer n'oserois;
Le jeu dit tant et si bien à la dame,
Que dessus luy gagna des baisers troys :
« Or ça, dist elle (amy), à cette foys,
Jouons le tout, pendant qu'estes assis.
— Quoy, respond il, le tout, ce seroient six :

Qui fourniroit à un si gros payement? »
Alors son clerc, de bon entendement,
Luy dist, ayant de sa perte pitié :
« Ayez bon cueur, Monsieur; certainement
Je suis content d'en estre de moytié. »

CCXLVIII

D'UN MOYNE ET D'UNE VIEILLE

Un moyne un jour jouant sur la riviere,
Trouva la vieille en lavant ses drapeaux,
Qui luy monstra de sa cuisse heroniere
Un feu ardant où joignoient les deux peaux.
Le moyne eut cueur, leve ses oripeaux,
Il prend son chose, et puis s'approchant d'elle :
« Vieille, dist il, allumez ma chandelle. »
La vieille, lors, luy voulant donner bon,
Tourne son cul, et respond par cautelle :
« Approchez vous, et souflez au charbon. »

CCXLIX

DU TETIN DE CATAUT

Celui qui dit bon ton tetin
N'est mensonger, mais veritable;
Car je t'asseure, ma Catin,
Qu'il m'est trèsbon et agreable;
Il est tel, et si profitable,
Que si du nez hurtoit quelqu'un,
Contre iceluy (sans nulle fable)
Il ne se feroit mal aucun.

CCL

DE MESSIRE JEAN CONFESSANT JANNE LA SIMPLE

Messire Jan, confesseur de fillettes,
Confessoit Janne, assez belle et jolye,
Qui, pour avoir de belles oreillettes,
Avec un moine avoit fait la folie;
Entr'autres points Messire Jan n'oublie
A remonstrer cest horrible forfait :

« Las! disoit il, m'amye, qu'as tu fait?
Regarde bien le poinct où je me fonde :
Cest homme, alors qu'il fust moyne parfait,
Perdit la vie, et mourut quant au monde.
N'as tu point peur que la terre ne fonde,
D'avoir couché avec un homme mort? »
De cueur contrict Janne ses levres mord :
« Mort! ce dit elle, enda, je n'en croy rien;
Je l'ay veu vif depuis ne sçay combien;
Mesmes alors qu'il eut à moy affaire
Il me branloit et baisoit aussi bien
En homme vif comme vous pourriez faire. »

CCLI

D'UN CORDELIER

Un Cordelier d'une assez bonne mise
Avoit gaigné à je ne sçay quel jeu
Chausses, pourpoint, et la belle chemise;
En cest estat son hostesse l'a veu;
Qui lui a dit : « Vous rompez vostre vœu.
— Non, non, respond ce gracieux records;
Je l'ay gaigné au travail de mon corps,
Chausses, chemise et pourpoint pourfilé. »
Puis dit (tirant son grand tribart dehors) :
« Ce beau fuzeau a tout fait et filé. »

CCLII

D'UN AMOUREUX ET DE S'AMYE

L'autre jour un amant disoit
A sa maistresse, en basse voix,
Que chacun coup qu'il luy faisoit
Luy coustoit deux escuz ou troys :
Elle y contredist : toutesfoys,
Ne pouvant le cas denier,
Luy dist : « Faites le tant de foys
Qu'il ne vous couste qu'un denier. »

CCLIII

D'UN PETIT PIERRE ET DE SON PROCÈS MATIERE DE MARIAGE

Le petit Pierre eut du juge option
D'estre conjoinct avec sa damoyselle
Ou de souffrir la condemnation
D'excommunie et censure eternelle :
Mais mieux ayma, sans dire j'en appelle,
L'excommunie et la censure eslire
Que d'espouser une telle femelle,
Pire trop plus qu'on ne pourroit escrire.

CCLIV

LES SOUHAITZ D'UN AMOUREUX

Pour tous souhaitz ne desire en ce monde
Fors que santé, et tousjours mile escus :
Si les avois, je veux que l'on me tonde
Si vistes oncq' tant faire de cocus,
Et à ces culz frappez tost à ces culz
Donnez dedans qu'il semble que tout fonde :
Mais en suyvant la compagne à Bachus
Ne noyez pas, car la mer est profonde.

CCLV

D'UNE QUI ALLA VEOIR LES DEAUX PERES

Une catin, sans frapper à la porte,
Des Cordeliers jusqu'en la court entra :
Long temps après on attand qu'elle sorte,
Mais au sortir on ne la rencontra ;
Or au portier cecy on remonstra,
Lequel juroit jamais ne l'avoir veue .
Sans arguer le pro ne le contra,
A vostre advis, qu'est elle devenue?

CCLVI

D'UN ESCOLIER ET D'UNE FILLETTE

Comme un escolier se jouet
Avec une belle pucelle,

Pour lui plaire bien fort louet
Sa grace et beauté naturelle,
Les tetons mignars de la belle,
Et son petit cas, qui tant vault.
« Ha! Monsieur, adoncq', ce dist elle,
Dieu y mette ce qu'il y fault. »

CCLVII

POUR LE PERRON DE MONSIEUR DE VENDOSME

(1541)

Vous chevaliers de queste avantureuse,
Qui de venir au sejour vous hastez
Où loyauté tient sa court plantureuse,
Et y depart ses guerdons souhaitez,
Ne passez oultre, et si vous arrestez :
Jouster vous fault, et monstrer la vaillance
Qui est en vous et d'espée et de lance,
Ou franchement que vous me consentez
Que celle à qui j'ay voué mon service
Non seulement n'a macule ne vice,
Ne rien en elle où tout honneur n'abonde,
Mais est la plus parfaicte de ce monde.

CCLVIII

POUR LE PERRON DE MONSIEUR D'ANGHIEN DONT LA SUPERSCRIPTION ESTOIT TELLE : POUR LE PERRON D'UN CHEVALIER QUI NE SE NOMME POINT

(1541)

Le chevalier sans peur et sans reproche
Se tient icy; qu'aucun ne s'en aproche
S'il n'est en poinct de jouter à outrance
Pour soustenir la plus belle de France.
Qui de passer aura cœur ou envie,
Conte de mort peu face, et moins de vie.

CCLIX

POUR LE PERRON DE MONSIEUR DE NEVERS

(1541)

Vous chevaliers errans qui desirez honneur,
Voyez le mien perron où maintien loyauté
De tous parfaitz amans, et soustiens le bonheur
De celle qui conserve en vertu sa beauté;
Parquoy je veulx blasmer de grand' desloyauté
Celui qui ne voudra donner ceste asseurance
Qu'au demourant du monde on peut trouver bonté
Qu'on deust autant priser que sa moindre science.

CCLX

POUR LE PERRON DE MONSIEUR D'AUMALE QUI ESTOIT SEMÉ DES LETTRES L. ET F.

(1541)

C'est pour la souvenance d'une
Que je porte ceste devise,
Disant que nulle est souz la lune
Où tant de valeur soit comprise :
A bon droit telle je la prise,
Et de tous doit estre estimée,
Qu'il n'en est point, tant soit exquise
Qui soit si digne d'estre aymée.
Si quelqu'un d'audace importune
Le contraire me veult debattre
Fault qu'il essaye la fortune
Avecques moy de se combattre.

CCLXI

BAISER VOLÉ

Vous vous plaignez de mon audace,
Qui ay prins de vous ung baiser
Sans en requerir vostre grace.
Venez vers moy vous appaiser :
Je ne vous iray plus baiser
Sans vostre congé, veu qu'ainsi

Il vous deult de ce baiser cy,
Lequel, si bien l'ay osé prendre,
N'est pas perdu : je suis icy
En bon vouloir de le vous rendre.

CCLXII

RESPONSE

Du baiser qu'avez soubdain prins,
Possible n'est d'en faire paye.
Car vous n'en sçavez pas le pris,
Et ne veulx pas qu'on le me paye :
Mais si vous pensez que tort j'aye
D'obliger ainsi vous ozer,
Payez moy en autre monnoye
Aultant qu'estimez le baiser.

CCLXIII

REPLIQUE

De ce que ne chet soubz ung prix
Si ne sçauroys en rien mesprendre
Quand on le rend comme on l'a pris;
Parquoy ce baiser vous viens rendre
Tout ainsi que je le vins prendre;
Mais je n'oseroys m'entremettre
De donner le pris ou l'y mettre,
Car c'est finyr chose infinye,
Et donner cause de commettre
En l'estat d'Amours simonie.

CCLXIV

SUR FRANÇOYS VILLON, L'UN DE NOS MEILLEURS POËTES FRANÇOIS SOUS LOYS XI

(1532)

Peu de Villons en bon savoir :
Trop de Villons pour decevoir.

CCLXV

AU ROY FRANÇOIS 1er, PAR L'ORDRE DUQUEL MAROT AVOIT REVEU ET FAICT REIMPRIMER LES POESIES DE FRANÇOYS VILLON (1532)

Si en Villon on treuve encore à dire,
S'il n'est reduict ainsi qu'ay pretendu
A moy tout seul en soit le blasme (Sire)
Qui plus y ay travaillé qu'entendu :
Et s'il est mieulx en son ordre estendu
Que paravant, de sorte qu'on l'en prise,
Le gré à vous en doyt estre rendu,
Qui fustes seul cause de l'entreprise.

CCLXVI

REMEDE CONTRE LA PESTE

Recipé, assis sus un banc,
De Méance le bon jambon,
Avec la pinte de vin blanc,
Ou de clairet, mais qu'il soit bon :
Boire souvent de grand randon,
Le dos au feu, le ventre à table,
Avant partir de la maison,
C'est opiate prouffitable.
A vostre disner userez
De viandes creuses et legieres;
Beuf ne mouton ne mangerez,
Car ce sont trop dures matieres.
Connilz, perdriz, sous les paupieres
Passerez, aussi perdereaux,
Fuyez vieux oiseaux de rivieres,
Et mangez force faisandeaux.
Ne dormez point après disner,
Car le dormir est dangereux,
Et quand se viendra au souper,
Beuvez des vins delicieux ;
Puis après, entre deux lincieulx
Allez reposer vostre teste;
Continuez un an ou deux,
De trois moys ne mourrez de peste.

CCLXVII

AU ROY

Plaise au roy congé me donner
D'aller faire le tiers d'Ovide,
Et quelques deniers ordonner
Pour l'escrire, couvrir, orner,
Après que l'auray mis au vuide.
Ilz serviront aussi de guide
Pour me mener là où je veux :
Mais au retour, comme je cuyde,
Je m'en reviendray bien sans eulx.

CCLXVIII

SUR QUELQUES MAUVAISES MANIERES DE PARLER

Collin s'en allit au Lendit,
Où n'achetit ni ne vendit,
Mais seulement, à ce qu'on dict,
Derobit une jument noire.
La raison qu'on ne le penda
Fut que soudain il responda
Que jamais autre il n'entenda
Sinon que de la mener boire.

CCLXIX

DU JEU D'AMOURS

Pour un seul coup, sans y faire retour,
C'est proprement d'un malade le tour :
Deux bonnes foys à son aise le faire,
C'est d'homme sain suffisant ordinaire :
L'homme galand donne jusqu'à trois fois,
Quatre le moine, et cinq aucune fois :
Six et sept foys ce n'est point le mestier
D'homme d'honneur : c'est pour un muletier.

CCLXX

SUR LES APOPHTHEMES DES ANCIENS

(1543)

Si sçavoir veulx les rencontres plaisantes
Des saiges vieulx faictes en devisant,

O tu qui n'as lettres à ce duysantes,
Graces ne peulx rendre assez suffisantes
Au tien Macault, ce gentil traduisant;
Car en ta langue orras, icy lysant,
Mille bons motz propres à oindre et poindre,
Ditz par les Grecz et Latins, t'advisant,
Si bonne grace eurent en bien disant,
Qu'en escripvant Macault ne l'a pas moindre.

CCLXXI

SUR LE MESME SUBJECT

(1543)

Des bons propos cy dedans contenuz
Rends à Plutarque (ô Grec), un grand mercy;
Soyez (Latins), à Erasme tenuz,
Qui vous a tout traduyt et esclercy;
Tous les François en doibvent faire ainsi
Au translateur, car en ce livre apprennent
De bon sçavoir autant (quand à cecy)
Que les Latins et les Grecz en comprennent.

CCLXXII

CONTRE UN CENSEUR IGNORANT

Un gros garçon qui creve de santé,
Mais qui de sens a bien moins qu'une buse,
De m'attaquer a la temerité,
En mesdisant de ma gentille Muse.
De ce pourtant ne me chault, et l'excuse;
Car, demandant à gens de grand renom
S'il peult mon los m'oster par telle ruse,
Ilz m'ont tous dict assurément que non.

CCLXXIII

AULTRE

Le vin qui trop cher m'est vendu
M'a la force des yeulx ravye;
Pour autant il m'est defendu,
Dont tous les jours m'en croist envye;

Mais puisque luy seul est ma vie,
Maulgré les fortunes senestres,
Les yeux ne seront point les maistres
Sur tout le corps, car, par raison,
J'ayme mieulx perdre les fenestres
Que perdre toute la maison.

CCLXXIV

AULTRE

Baiser souvent, n'est ce pas grand plaisir?
Dites ouy, vous aultres amoureux;
Car du baiser vous provient le desir
De mettre en un ce qui estoit en deux
L'un est trèsbon, mais l'aultre vault trop mieux :
Car de baiser sans avoir jouyssance,
C'est un plaisir de fragile asseurance;
Mais tous les deux alliez d'un accord
Donnent au cœur si grand esjouyssance,
Que tel plaisir met oubly à la mort.

CCLXXV

DIXAIN

Le plus grand mal et le plus dangereux
Que d'une amye on puisse recevoir
N'est pas refuz ny congé rigoureux
Après qu'on a d'aymer fait son devoir;
Ce n'est aussi estre privé de veoir
Celle qu'on tient chere comme soy mesme.
Un mal y a en amours plus extreme,
Et qu'on ne peut sans l'essayer comprendre :
Diray je quel? c'est quand on est à mesme,
Et toutesfois on est contrainct d'attendre.

CCLXXVI

DIXAIN

J'apperçoy bien qu'amour est de nature estrange,
Difficile à cognoistre et facile à sentir;
Il se veult approcher quand de luy on s'estrange,

Et quand on s'en approche il en fait repentir;
Le suyvre maulgré moy me fallut consentir,
Mais soubz bonne esperance il me fut rigoreux,
Et lors que je pensois estre le moins heureux,
Entre plusieurs ennuyz je me veis prosperer.
Ayez donc souvenance, ô tristes amoureux,
Qu'il fault craindre tousjours et tousjours esperer.

CCLXXVII

DIXAIN DE N'OSER DESCOUVRIR SON AFFECTION

Force d'Amour me veult souvent contraindre
A declairer mon cœur appertement;
Mais un refus (pour honte) tant à craindre
M'a tousjours fait un grand empeschement.
Mon mal ainsi nourry couvertement,
Dissimulant l'ennuy tant que je puis;
D'aultre costé, du bien que je poursuys
Le souvenir renforce mon martyre.
Voyez (helas!) le tourment où je suys :
Voulant parler, un seul mot ne puis dire.

CCLXXVIII

D'UNE QUI CONTENTOIT SES SERVANS DE PAROLES

Dame, vous avez beau maintien,
Et grand grace en vostre langaige :
Mais tout cela est peu ou rien,
Si vous ne faites d'avantaige.
J'accorde bien que c'est un gaige
De pouvoir jouir quelque jour.
Si n'est ce pas le parfaict tour
Qu'il fault pour achever l'affaire :
Pour avoir le deduict d'amour,
Vault mieux peu dire et beaucoup faire.

CCLXXIX

DIXAIN

Robin mangeoit un quignon de pain bis
Par un matin tout petit à petit,
Et Marion, lors gardant ses brebis

Qui ce matin avoit grand appetit,
Luy dit : « Robin, donne m'en un petit,
Et je feray tout ce que tu vouldras.
— Non, dit Robin, ne lieve ja tes draps :
Mon pain vault mieulx. » Et ainsi s'en alla,
Et si l'avoit aussi gros que le bras :
Ne deust on pas mener pendre cela?

CCLXXX

DIXAIN

Un jour Robin vint Margot empoigner,
En luy monstrant l'oustil de son ouvraige,
Et sur le champ la voulut besongner;
Mais Margot dit : « Vous me feriez oultraige :
Il est trop gros et long à l'advantaige.
— Bien, dit Robin, tout en vostre fendasse
Ne le mettray; » et soudain il l'embrasse,
Et la moytié seulement y transporte.
« Ah! dit Margot en faisant la grimace,
Mettez y tout : aussi bien suis je morte. »

CCLXXXI

DIXAIN

En devisant à la belle Cathin,
Mon cueur esmeu le feu d'amour sentit
Lors je luy mis la main sur le tetin,
Pour luy donner un semblable appetit,
Ce qui l'esmeut encores bien petit.
Mais quand je feiz de ma bourse ouverture,
Je ne veiz onc plus paisible monture,
Ne plus aysée à se renger au poinct.
« Ainsi, dit elle, on me met en nature,
Sans me venir taster mon enbonpoinct. »

CCLXXXII

DIXAIN

Mars et Venus furent tous deux surpris
Par Vulcanus couchez dedans un lict,

Qui de lienz qu'il forgea les a pris,
Puis aux haultz dieux va compter leur delict.
Là viennent tous : lors l'un d'eulx riant dit :
« Mon compaignon, si tu te sens fasché
De ces lienz dont tu es attaché,
Je suis content de les porter pour toy. »
Que pleust aux dieux que sans estre caché
J'eusse m'amye ainsi auprès de moy.

CCLXXXIII

DIXAIN

Amour, voyant ma grande loyaulté,
Et le travail que j'ay eu en dormant,
A contre moy cessé sa cruaulté,
Et pourchassé mon seul contentement.
C'est de m'amye avoir bien promptement
La jouyssance, ainsi que je desire.
O heur plus grand que l'on ne pourroit dire !
Et toy, mon cœur, qui peuz tant endurer,
Or ne crains plus envie et son empire,
Puis que tel bien est pour jamais durer.

CCLXXXIV

HUICTAIN

Bonjour, la Dame au bel amy :
Vous estes maintenant contente,
Et si n'ay plaisir ny demy,
Car après vostre longue attente
Venu est celluy qui de rente
M'a laissé fascherie et soing;
Dieu doint que nul ne s'en repente :
L'amy se cognoist au besoing.

CCLXXXV

HUICTAIN

Je ne fais rien que plaindre et souspirer,
Desirant plus ce que moins puis avoir,
Et sens mon mal chascun jour empirer

En voyant moins ce que plus je veulx veoir.
Veoir semble peu à qui s'en peult pourveoir;
Mais j'ay cogneu par vraye experience
Que quand on fait en amour son devoir,
Il n'est ennuy que l'ennuy d'une absence.

CCLXXXVI

HUICTAIN

Vostre obligé (Monsieur) je me confesse,
Comme de vous ayant receu grand bien;
De vous payer ne vous feray promesse,
Car ne pourrois en trouver le moyen.
Si respondant voulez, je le veulx bien :
Mon cueur respond et se met en ostaige;
C'est mon thresor : d'autre bien je n'ay rien;
Je vous supply le retenir pour gaige.

CCLXXXVII

AULTRE HUICTAIN

Le lendemain des noces on vint veoir
Si l'espousée estoit point la nuict morte,
Et si l'espoux avoit fait son devoir,
Qui dit que ouy, et de ce s'en rapporte
A son espouse, en priant qu'elle en porte
Vray tesmoignage, et si par amytié,
Ne l'avoit faict six foys de bonne sorte :
« Ouy bien, dit elle, mais j'en feiz la moytié. »

CCLXXXVIII

RECEPTE

Recepte pour un flux de bourse :
Couchez vous avant qu'il soit nuict,
Dormez tousjours, et pourquoy? pource :
Car en dormant rien ne vous nuyt;
Mais si vous aymez le deduict
D'habiter la belle au corps gent,
Par nostre Dame, il fault argent.

CCLXXXIX

A UNE HONNESTE DAME

De bonne grace estes si bien pourveue,
Que je fus vostre avant vous avoir veue,
Tant que le bien de vous veoir et hanter
La peine a sceu, non l'amour, augmenter.
S'un autre donc vous aime d'adventure,
C'est accident, et j'ayme de nature;
Ne sçay lequel vostre faveur aura,
Mais je sçay bien qui mieux aymer sçaura.

CCXC

RESPONSE

Je ne me sens de graces tant pourveue
Que l'on me doibve aymer sans m'avoir veue,
Et ne cogneu qu'à me vouloir hanter
La peine eust peu, non l'amour, augmenter.
Si quelqu'un donc m'ayme, c'est adventure;
Je ne sçay pas si m'aimez de nature;
Mais quand sçauray qui mieulx aymer sçaura,
Je repondray qui mieulx aymé sera.

CCXCI

REPLIQUE

Quand je vous veulx descouvrir mon martyre,
Mes yeulx, ma langue et mon cueur sont en guerre:
L'œil veult parler, mais il ne sçait mot dire;
La langue sçait, mais paour la tient en serre;
Le povre cueur se travaille et souspire;
Mais que luy vault endurer sans requerre?
Enfin ma peine à vous se recommande,
Car l'œil qui parle assez prie et demande.

CCXCII

DIZAIN DU TROP SAOUL ET DE L'AFFAMÉ

L'autre jour un povre estranger
Me comptoit d'un qui mourut yvre,

Et me dit : « Je n'ay que manger,
Je me meurs et n'ay de quoy vivre.
Je serois heureux de le suyvre. »
Et demandoit lequel des deux
Me sembloit le plus malheureux.
« L'un est mort, dis je, et tu es sain.
— Las! dit il, j'ay, moy langoureux,
Faim sans fin, l'autre eut fin sans faim. »

CCXCIII

EPIGRAMME SUR « JUPITER EX ALTO PERJURIA RIDET AMANTUM »

Tous les sermens que femme peult jurer
A son amy quand elle est accusée,
Tous les propos que jeunesse abusée
Presente au cueur doubteux pour l'asseurer,
Ont ilz pouvoir de faire moins durer
Ou divertir mon malheureux soucy?
Non, car j'ay veu son mary murmurer
Souvent de moy qu'elle juroit ainsi.

CCXCIV

DIZAIN DE L'IMAGE DE VENUS ARMÉE R. F.

Vous chevalier de la basse bataille,
Canonisez de maint coup de faulcon,
Ne poussez plus du court estoc sans taille;
Ostez les gets de vostre vieulx faulcon.
Venus je suis au visage facond,
De main d'ouvrier faicte en ce temps armée,
Mais non pourtant moins forte desarmée.
Par maintz combatz, et chocz m'avez congneue,
Car bien sçavez que dans la mienne armée
Vaincu vous ay tant de foys toute nue.

PROVERBES

ENIGMATIQUES

I. Het en tient
Le pens cueur

II. Las mis frir
T pour nir maintz a.

III. Une foys il y en a
Ba pour se tre L e

IV. Pir vent venir
I. vient d'ung

V. G a d S pour contenter mes aa.

VI. Tilz vent bien
Trop sont pris.

VII. Prin bonne se pren faict bon dre.

VIII. per
3 t il a son 4.

IX. Sy pire
Vent vent
Jay dont

X. Son t l t pour nir son.

TRADUCTIONS

I

PREMIERE EGLOGUE DES BUCOLIQUES DE VIRGILE

(1512)

MELIBEE, TITYRE

MELIBÉE

Toy, Tityrus, gisant dessoubs l'ormeau
Large et espez, d'un petit chalumeau
Chantes chansons rustiques et beaulz chantz,
Et nous laissons (malgré nous) les doulx champs
Et nos pays. Toy, oysif en l'umbrage,
Fais resonner les forestz, qui font rage
De rechanter après ta chalemelle
La tienne amye, Amaryllis la belle.

TITYRE

O Melibée, amy cher et parfaict,
Un Dieu fort grand ce bien icy m'a faict,
Lequel aussi tousjours mon Dieu sera,
Et bien souvent son riche autel aura
Pour sacrifice un agneau le plus tendre
Qu'en mon trouppeau pourray choysir et prendre;
Car il permet mes brebis venir paistre,
Comme tu voys, en ce beau lieu champestre,
Et que je chante en mode pastorale
Ce que vouldray de ma fluste rurale.

MELIBÉE

Je te prometz que ta bonne fortune
Dedans mon cœur ne met envie aucune,
Mais m'esbahys comme en toutes saisons
Malheur nous suyt en noz champs et maisons.
Ne veois tu point, gentil berger, helas?
Je tout malade, et privé de soulas,
D'un lieu loingtain meine cy mes chevrettes
Accompaignées d'aigneaux et brebiettes?

Et (qui pis est) à grand labeur je meine
Celle que vois tant maigre en ceste plaine,
Laquelle estoit la totalle esperance
De mon troupeau : or n'y ay je asseurance,
Car maintenant (je te prometz) elle a
Faict en passant près de ces couldres là,
Qui sont espez, deux gemeaulx aigneletz,
Qu'elle a laissez (moy contrainct) tous seuletz,
Non dessus l'herbe ou aucune verdure,
Mais tout tremblans dessus la pierre dure.
Ha, Tityrus (si j'eusse esté bien sage),
Il me souvient que souvent par presage
Chesnes frappez de la fouldre des cieulx
Me predisoient ce mal pernicieux ;
Semblablement la sinistre corneille
Me disoit bien la fortune pareille.
Mais je te pry, Tityre, compte moy
Qui est ce Dieu qui t'a mis hors d'esmoy.

TITYRE

Je sot cuidois que ce que l'on dit Romme
Fust une ville ainsi petite comme
Celle de nous, là où maint aignelet
Nous retirons, et les bestes de laict.
Mais je faisois semblables à leurs peres
Les petits chiens, et aigneaux à leurs meres,
Accomparant (d'imprudence surpris)
Chose petite à celle de grand prix ;
Car, pour certain, Romme, noble et civile,
Leve son chef par sus toute autre ville
Ainsi que font les grans et haults cyprès
Sur ces buyssons que tu veois icy près.

MELIBÉE

Et quel motif si exprès t'a esté
D'aller veoir Romme ?

TITYRE

Amour de liberté,
Laquelle tard toutesfoys me veint veoir,

Car ains que veint, barbe povois avoir :
Si me veit elle en pitié bien exprès,
Et puis je l'euz assez long temps après,
C'est asçavoir, si tost qu'euz accoinctée
Amaryllis, et laissé Galathée.
Certainement je confesse ce poinct,
Que quand j'estois à Galathée joinct
Aucun espoir de liberté n'avoye,
Et en soucy de bestail ne vivoye.
Voyre, et combien que maintes fois je fisse
De mes troupeaux à noz Dieux sacrifice.
Et nonobstant que force gras fourmage
Se feist tousjours en nostre ingrat village,
Pour tout cela, jamais jour de semaine
Ma main chez nous ne s'en retournoit pleine.

MELIBÉE

O Amaryl', moult je m'esmerveillois
Parquoy les Dieux d'un cueur triste appellois,
Et m'estonnois pour qui d'entre nous hommes
Tu reservois en l'arbre tant de pommes.
Tityre lors n'y estoit (à vray dire),
Mais toutesfois (ô bien heureux Tityre),
Les pins très haults, les ruisseaulx qui coulloient,
Et les buyssons adonques t'appelloient.

TITYRE

Qu'eusse je faict sans de chez nous partir?
Je n'eusse peu de service sortir,
N'ailleurs que là n'eusse trouvé des Dieux
Si à propos, ne qui me duissent mieulx.
Là (pour certain) en estat triumphant
(O Melibée) je vey ce jeune enfant
Au los de qui nostre autel par coustume
Douze foys l'an en sacrifice fume.
Certes, c'est luy qui premier respondit
A ma requeste, et en ce poinct me dict :
« Allez, enfans, menez paistre vos bœufz,
Comme devant, je l'entends et le veulx :
Et faictes joindre aux vaches voz toreaux. »

MELILÉE

Heureux vieillard sur tous les pastoureaulx,
Doncques tes champs par ta bonne advanture
Te demourront, et assez de pasture.
Quoy que le roc d'herbe soit despouillé,
Et que le lac de bourbe tout souillé
Du jonc lymeux couvre le bon herbage,
Ce neanmoins le mauvais pasturage
Ne nourrira jamais tes brebis pleines,
Et les troupeaux de ces prochaines plaines
Desormais plus ne te les gasteront,
Quand quelque mal contagieux auront.
Heureux vieillard, desormais en ces prées,
Entre ruisseaux et fontaines sacrées,
A ton plaisir tu te rafreschiras;
Car d'un costé joingnant de toy auras
La grand' closture à la saulsaye espesse,
Là où viendront manger la fleur sans cesse
Mouches à miel, qui de leur bruyt tant doulx
T'inciteront à sommeil tous les coups.
De l'autre part sus un hault roc sera
Le rossignol qui en l'air chantera.
Mais cependant la palombe enrouée,
La tourte aussi, de chasteté louée,
Ne laisseront à gemir sans se taire
Sus un grand orme, et tout pour te complaire.

TITYRE

Donques plus tost cerfz legers et cornuz
Vivront en l'air, et les poissons tous nudz
Seront laissez de leurs fleuves taris;
Plus tost beuront les Parthes Araris
Le fleuve grand, et Tigris Germanie;
Plus tost sera ma personne bannie
En ces deux lieux, et leurs fins et limites
Circuiray, à journées petites,
Ains que celuy que je t'ay racompté
Du souvenir de mon cœur soit osté.

MELIBÉE

Helas! et nous irons sans demourée

Vers le pays d'Afrique l'alterée;
La plus grand' part en la froide Scythie
Habiterons, ou irons en Parthie,
Puis qu'en ce poinct fortune le decrete,
Au fleuve Oaxe impetueux de Crete;
Finablement viendrons tous esgarez
Vers les Angloys, du monde separez.
Long temps après, ou avant que je meure,
Verray je point mon pays et demeure?
Ma povre loge aussi faicte de chaume?
Las! s'il advient qu'en mon petit royaume
Revienne encor, je le regarderay
Et des ruynes fort je m'estonneray :
Las! fauldra il qu'un gendarme impiteux
Tienne ce champ tant culte et fructueux?
Las! fauldra il qu'un barbare estranger
Cueille ces bledz? O en quel grand danger
Discorde a mis et pasteurs et marchans!
Las! et pour qui avons semé noz champs?
O Melibée, plante arbres à la ligne,
Ente poyriers, metz en ordre la vigne :
Helas! pour qui? Allez, jadis heureuses,
Allez, brebis, maintenant malheureuses.
Après cecy, de ce grand creux tout vert,
Là où souvent me couchoys à couvert,
Ne vous verray jamais plus de loing paistre
Vers la montaigne espineuse et champestre;
Plus ne diray chansons recreatives,
Ny dessoubz moy, povres chievres chetives,
Plus ne paistrez le treffle fleurissant,
Ne l'aigre fueille au saule verdissant.

TITYRE

Tu pourras bien (et te pry que le vueilles)
Prendre repos dessus des vertes fueilles
Avecques moy ceste nuict seulement.
J'ay à soupper assez passablement
Pommes, pruneaux, tout plein de bon fruictage,
Chastaignes, aulx, avec force laictage.
Puis des citez les cheminées fument :
Desja le feu pour le soupper allument :

Il s'en va nuict, et des haults montz descendent
Les umbres grands, qui parmi l'air s'espandent.

II

JUGEMENT DE MINOS SUR LA PREFERENCE
D'ALEXANDRE LE GRAND, ANNIBAL DE CARTHAGE
ET SCIPION LE ROMAIN, DIT L'AFRICAIN
(1514)

ALEXANDRE

O Annibal, mon hault cueur magnanime
Ne peult souffrir que par gloire sublime
Vueilles marcher par devant mes charrois,
Quand à honneur et triumphans arroys;
Car seulement aucun ne doit en riens
Accomparer ses faictz d'armes aux miens,
Ains (comme nulz) est decent de les taire
Entre les preux.

ANNIBAL

Je soustien le contraire,
Et m'en rapporte à Minos, l'un des Dieux,
Juge infernal commis en ces bas lieux
A soustenir le glaive de justice,
Dont fault que droict avec raison juste ysse
Pour un chascun.

MINOS

Or me dictes, seigneurs,
Qui estes vous, qui touchant haults honneurs
Querez avoir l'un sur l'autre advantage?

ALEXANDRE

Cy est le duc Annibal de Carthage,
Et je, le grand empereur Alexandre,
Qui feis mon nom par tous climatz espandre
En subjugant chascune nation.

MINOS

Certes, voz noms sont en perfection
Dignes de los et des gloires supremes

Dont decorez sont voz clers diademes.
Si m'esbahys qui vous a meuz ensemble
Avoir debat.

ALEXANDRE

Minos (comme il me semble),
Tu dois sçavoir et n'es pas ignorant
Qu'onc ne souffris homme de moy plus grant,
Ne qui à moy fust pareil ou egal ;
Mais tout ainsi comme l'aigle royal
Estend son vol plus près des airs celestes
Que nul oyseau, par belliqueuses gestes
J'ay surmonté tous humains aux harnoys ;
Parquoy ne veulx que ce Carthaginoys
Ayt bruyt sur moy, ne costoye ma chaise.

MINOS

Or convient donc que l'un de vous se taise,
Affin que l'autre ayt loysir et saison
Pour racompter devant moy sa raison.

ANNIBAL

Certes, Minos, ceulx je repute dignes
D'estre eslevez jusques aux courts divines
Par bon renom, qui de basse puissance
Sont parvenuz à haultaine accroissance
D'honneur et biens, et qui nom glorieux
Ont conquesté par faictz laborieux,
Ainsi que moy, qui a peu de cohorte
Me departy de Carthage la forte,
Et en Sicile, où marcher desiroye,
Prins et ravy pour ma premiere proye
Une cité, Sarragosse nommée,
Des fiers Rommains très-grandement aymée,
Que maulgre eulx et leur force superbe
Je pestillay aux piedz ainsi que l'herbe,
Par mes haultz faictz et furieux combats.
On sçait aussi comme je mys au bas
Et dissipay (dont gloire j'en merite)
Des Gallicans le puissant exercite ;
Et par quel art, moyens et façons caultes
Taillay les montz, et les Alpes trèshaultes,

Mynay et mys les rochers en rompture,
Qui sont haultz murs massonnez par nature,
Et le renfort de toutes les Itales :
Auquel pays (quand mes armes ducales
Y flamboyoient) maint ruysseau tout ordy
Du sang rommain, que lors j'y espandy ;
Ce sont tesmoings et certaines espreuves,
Si est le Pau, Tibre et maints autres fleuves,
Desquelz souvent la très pure et claire unde
J'ay faict muer en couleur rubicunde.
  Pareillement les chasteaulx triumphans
Par sus lesquelz mes puissans elephants
Je feis marcher, jusques aux murs de Romme ;
Et n'est decent que je racompte ou nomme
Mes durs combatz, rencontres martiennes,
Et grans efforts par moy faictz devant Cannes.
  Grand' quantité de noblesse rommaine
Ruerent jus par puissance inhumaine
Lors mes deux bras, quand en signe notoire
De souverain triumphe meritoire
Trois muys d'aneaulx à Carthage transmis,
De trèsfin or, lesquelz furent desmis
Des doigts des mortz sur les terres humides
Tous estenduz ; car des charongnes vuydes
De leurs espritz, gisantes à l'envers,
Par mes conflictz furent les champs couverts,
De tel' façon qu'on en feit en maints lieux
Ponts à passer fleuves espacieux.
  Par maintesfoys et semblables conquestes
Plus que canons ou fouldroyans tempestes
Feis estonner du monde la monarche,
Tousjours content, quelque part où je marche,
Le tiltre seul de vray honneur avoir,
Sans vaine gloire en mon cueur concevoir.
Comme cestuy qui pour occasion
D'une incredible et vaine vision,
La nuict, dormant, apparue à sa mère,
Se disoit filz de Juppiter, le pere
De tous humains, aux astres honoré,
Et comme Dieu voulut estre adoré.
  Ainçoys, Minos, tousjours et ainsi comme

Petit souldart me suis reputé homme,
Carthaginois, qui pour heur ou malheur
Ne fuz attainct de liesse ou douleur.
Puis on congnoist comme au pays d'Afrique,
Durant mes jours, à la chose publique
Me suis voulu vray obeissant joindre ;
Et qu'ainsi soit, ainsi comme le moindre
De tout mon ost, au simple mandement
De mes consors, concluz soudainement
De m'en partir, et addressay ma voye
Vers Italie, où grand desir avoye.
  Que diray plus ? Par ma grande prouesse
Et par vertu de sens et hardiesse,
J'ay achevé maintz autres durs efforts
Contre et envers les plus puissans et forts :
Mes estendards et guidons martiens
Onc ne dressay vers les Armeniens
Ou les Medoys, qui se rendent vaincuz
Ains qu'employer leurs lances et escuz :
Mais feis trembler de main victorieuse
Les plus haultains, c'est Romme l'orgueilleuse,
Et ses souldars, que lors je combatis
Par maintesfoys, et non point des craintifz,
Mais des plus fiers, feiz un mortel deluge.
  Et d'autre part, Minos (comme bon juge),
Tu dois prevoir les aises d'Alexandre :
Car dès que Mort son pere voulut prendre,
A luy, par droict, le royaume survint,
Et fut receu, dès que sur terre vint,
Entre les mains d'amyable Fortune,
Qui ne fut onc en ses faictz importune ;
Et s'il veult dire avoir vaincu les roys
Dare et Pyrrhus, par militans arroys,
Aussi fut il vaincu en ses delices
D'immoderez et desordonnez vices ;
Car si son pere ayma bien en son cueur
Du dieu Bacchus la vineuse liqueur,
Aussi feit il, et si bien s'en troubloit,
Que non pas homme, ains beste, ressembloit.
  N'occist il pas (estant yvre à sa table)
Callisthenes, philosophe notable,

Qui reprenoit par discretes parolles
Les siennes mœurs vicieuses et folles ?
Certainement vice si detestable
En moy (peult estre) eust esté excusable.
Ou quelc'un autre en mœurs et disciplines
Peu introduict : mais les sainctes doctrines
Leues avoit d'Aristote son maistre,
Qui pour l'instruire, et en vertuz accroistre,
Par grand desir nuict et jour travailloit,
Et après luy trop plus qu'autre veilloit.
Et si plus hault esleve sa personne
Dont en son chef il a porté couronne,
Pourtant ne doit homme Duc despriser
Qui a voulu entre vivans user
De sens exquis et prouesse louable,
Plus que du bien de Fortune amyable.

MINOS

Certes, tes faictz de trèsclere vertu
Sont decorez. En après que dys tu,
Roy Alexandre ?

ALEXANDRE

A homme plein d'outrage
N'est de besoing tenir aucun langage :
Et mesmement la riche renommée
De mes haultz faictz aux astres sublimée,
Assez et trop te peuvent informer
Que par sus moy ne se doibt renommer.
Aussi tous ceulx de la vie mortelle,
Sont congnoissans la raison estre telle.
Mais neantmoins, pource qu'à maintenir
Loz et honneur je veulx la main tenir,
Sçache, Minos, juge plein de prudence,
Qu'en la verdeur de mon adolescence,
Portant en chef ma couronne invincible,
Au glaive aigu prins vengeance terrible
(Comme vray filz) de ceux qui la main meirent
Dessus mon pere, et à mort le submirent ;
Et, non content du royaume qu'avoye,
Cherchant honneur, mis et jectay en voye

Mes estendards, en à flotte petite
De combatans, par moy fut desconfite
Et mise au bas, en mes premiers assaulx,
Thebes, cité antique, et ses vassaulx ;
Puis subjuguay, par puissance royale,
Toutes citez d'Achaye et Thessale,
Et decouppay à foyson par les champs
Illyriens de mes glaives tranchans,
Dont je rendy toute Grece esbahie.
Par mon pouvoir fut Asie envahie.
Libye prins, le Phase surmontay ;
Bref, tous les lieux où passay et plantay
Mes estendards, redoubtans ma puissance,
Furent submis à mon obeissance.
  Le puissant roy Dare congneut à Tharse
Par quel' vigueur fut ma puissance esparse
Encontre luy, quand soubz lui chevaucherent
Cent mil Persoys, et fierement marcherent
Vers moy de front dessoubz ses estendards
Bien trois cent mil pietons, hardys souldards ;
Que diray plus ? Quand vint à l'eschauffer,
Le vieil Charon, grand nautonnier d'enfer,
Bien eut à faire à gouverner sa peautre
Pour celuy jour passer de rive en autre
Tous les espritz qu'à bas je luy transmys,
Des corps humains qu'à l'espée je mys.
  A celuy jour, en la mortelle estorce,
Pas n'espargnay ma corporelle force,
Car aux Enfers quatre vingtz mil esprits
J'envoyai lors ; et si hault cueur je pris,
Que me lançay par les flottes mortelles ;
De ce font foy mes playes corporelles.
  Et ja ne fault laisser aneantir
Mes grands combatz executez en Thyr,
Et ne convient que le loz on me rase
D'avoir passé le hault mont de Caucase.
Un chascun sçait qu'y fuz tant employé,
Que tout soubz moy fut rasé et ployé.
  En Inde feiz aborder mon charroy
Triumphamment, où Pyrrhus le fier roy,
A son meschef, de mes bras esprouva

La pesanteur, quand de moy se trouva
Prins et vaincu. Qui plus est, je marchay
En tant de lieux, qu'à la fin detrenchay
Le dur rocher où Hercules le fort,
Pour le passer, en vain meit son effort.
Bref, tout battys et vainquis sans repos,
Jusques à tant que la fiere Atropos,
Seule cruelle ennemye aux humains,
Mon pouvoir large osta hors de mes mains.
  Et s'ainsi est, que jadis en maint lieu
Fusse tenu des mondains pour un Dieu
Et du party des Dieuz immortelz né,
De tel erreur pardon leur soit donné ;
Car la haulteur de mes faictz, et la gloire
Qu'euz en mon temps, les mouvoit à ce croire.
  Encore plus, tant fuz fier belliqueur,
Que j'entreprins, et euz vouloir en cueur,
De tout le monde embrasser et saisir,
Si fiere mort m'eust presté le loysir.
  Or ça, Minos, je te supply, demande
A Annibal (puis qu'il me vilipende
De doulx plaisirs) si plus il est recors
De ses delictz de Capue, où son corps
Plus debrisa aux amoureux alarmes
Qu'à soustenir gros boys, haches et armes.
Ne fut sa mort meschante et furibonde,
Quand par despit de vivre au mortel monde
Fut homicide et bourreau de soymesmes,
En avallant les ordz venins extresmes ?
Et pour monstrer sa meschance infinie,
Soit demandé au roi de Bithynie,
Dit Prusias, vers lequel s'enfuyt,
S'il fut jamais digne de loz et bruyt.
Un chascun sçait qu'il fut le plus pollu
De tous plaisirs, et le plus dissolu,
Et que par fraude, et ses trahysons fainctes,
Il est venu de son nom aux attainctes.
Plusieurs grans faictz il feit en maintes terres :
Mais qu'est ce au prix de mes bruyts et tonnerres?
A tous mortelz le cas est evident
Que si jugé n'eusse tout Occident

Estre petit, ainsi que Thessalie,
J'eusse pour vray (en vainquant l'Italie)
Tout conquesté sans occision nulle,
Jusques au lieu des columnes d'Hercule.
Mais (pour certain) je n'y daignay descendre :
Car seulement ce hault nom Alexandre
Les feit mes serfz, redoubtans mes merveilles.
Parquoy, Minos, garde que tu ne vueilles
Devant le mien son honneur preferer.

SCIPION

Entens ainçoys ce que veulx proferer,
Juge Minos.

MINOS

Comment es tu nommé?

SCIPION

Scipion suis, l'Africain surnommé,
Homme rommain, de noble experience.

MINOS.

Or parle donc, je te donne audience.

SCIPION.

Certes, mon cueur ne veult dire ou penser
Chose pourquoy je desire exaulcer
La grand' haulteur de mes faictz singuliers
Par sus ces deux belliqueux chevaliers,
Car je n'eus onc de vaine gloire envie;
Mais s'il te plaist, Minos, entens ma vie.
Tu sçais assez que de mes jeunes ans
Faictz vicieux me furent desplaisans :
Et que vertu je voulus tant cherir,
Que tout mon cueur se meit à l'acquerir,
Jugeant en moy science peu valoir,
Si d'un hault vueil, et par ardant vouloir
D'acquerir bruyt et renom vertueux,
N'est employée en œuvres fructueux.
Bref, tant aimay vertu, que dès enfance
Je fuz nommé des Rommains l'esperance.
Car quand plusieurs du senat, esbahyz
De craincte et paour, à rendre le pays

Par maintesfoys furent condescendans,
Je de hault cueur, et assez jeune d'ans,
Sailly en place, ayant le glaive au poing,
Leur remonstrant que pas n'estoit besoing
Que le cler nom que par peine et vertu
Avions acquis fust par honte abbatu,
Et que celuy mon ennemy seroit
Qui la sentence ainsi prononceroit.
Lors, estimans cela estre un presage,
Et que les Dieux, pour le grand advantage
Du bien public, m'avoient donné hault cueur
En aage bas, comme un fort belliqueur
Fuz esleu chef de l'armée rommaine,
Dont sur le champ de bataille inhumaine
Je feis jetter mes bannieres au vent,
Et Hannibal pressay tant et souvent,
Qu'avec bon cueur et bien peu de conduicte
Le feis tourner en trop honteuse fuyte,
Tant qu'en la main de Romme l'excellente
Serve rendy Carthage l'opulente;
Et toutesfoys les rommains consistoires,
Après mes grands et louables victoires,
Aussi humain et courtoys m'ont trouvé
Qu'avant que fusse aux armes esprouvé.
Tous biens mondains prisay moins que petit;
L'amour du peuple estoit mon appetit,
Et d'acquerir maintz vertueux offices
A jeune prince honnestes et propices.
Et d'autre part, de Carthage amenay
Maintz prisonniers, lorsque j'en retournay
Victorieux. desquelz en la presence
Par moy fut pris le poete Terence;
Dont aux Rommains mon faict tant agréa
Qu'en plein senat censeur on me créa.
Ce faict, Asie et Libye couruz;
D'Egypte et Grece à force l'amour euz;
Et qu'ainsi soit, soubz querelle trèsjuste
Par plusieurs foys ma puissance robuste
Ont esprouvé. Puis le consul, voyant
Le nom rommain jadis reflamboyant
Lors chanceller, soy ternir et abatre,

Pour l'eslever fuz conquerir et batre
Une cité de force et bien nantie,
Dicte Numance, ès Espaignes bastie.
Trop long seroit (Minos) l'entier deduire
De mes haultz faitcz, qu'on verra tousjours luyre,
Et, d'autre part, simple vergongne honneste
D'en dire plus en rien ne m'admonneste.
Parquoy à toy en laisse l'achoison,
Qui sçais où sont les termes de raison.
Si t'adverty qu'oncques malheur en riens
Ne me troubla; ne, pour comble de biens
Que me donnast la deesse fatale,
Close ne fut ma main trèsliberale.
Bien l'ont congneu et assez le prouverent
Après ma mort ceulx qui rien ne trouverent
En mes tresors, des biens mondains delivres,
Fors seulement d'argent quatre vingtz livres.
Des Dieux aussi la bonté immortelle
M'a bien voulu douer de grace telle
Que cruauté et injustice au bas
Je dejectay, et ne mis mes esbatz
Aux vanitez et doulx plaisirs menus
De Cupido, le mol filz de Venus,
Dont les deduitz et mondaines enquestes
Nuysantes sont à louables conquestes.
Tous lesquelz motz je ne dy pour tascher
A leur honneur confondre ou surmacher,
Ainçoys le dy pour tousjours en prouesse
Du nom rommain soustenir la haultesse,
Dont tu en as plus ouy referer
Que n'en pourroit ma langue proferer.

SENTENCE DE MINOS

Certainement, vos martiaulx ouvrages
Sont achevez de trèsardans couraiges :
Mais s'ainsi est que par vertu doive estre
Honneur acquis, raison donne à congnoistre
Que Scipion, jadis fuyant delices,
Et non saillant de vertu hors des lices,
D'honneur dessert le tiltre precieux
Devant vous deux, qui fustes vitieux.

Parquoy jugeons Scipion preceder,
Et Alexandre Annibal exceder;
Et si de nous la sentence importune
Est à vous deux, demandez à Fortune
S'elle n'a pas tousjours favorisé
A vostre part. Après soit advisé
Au trop ardant et oultrageux desir
Qu'eustes jadis de prendre tout plaisir
A (sans cesser) espandre sang humain,
Et ruyner de fouldroyante main,
Sans nul propos, la fabrique du monde :
Où raison fault, vertu plus n'y abonde.

III

LES TRISTES VERS DE BEROALDE
SUR LE JOUR DU VENDREDY SAINCT

Or est venu le jour en dueil tourné;
Or est le temps plein de pleurs retourné;
Or sont ce jour les funerailles sainctes
De Jesuchrist celebrées et tainctes
D'aspre douleur : soient donques rougissans
Ores noz yeulx par larmes d'eulx yssans.
Tous estomacz en grefz vices tombez
Par coups de poing soient meurdriz et plombez;
Quiconques ayme, exalte, et qui decore
Le nom de Dieu, et son pouvoir adore,
Cœuvre son cueur et sensitif exprès
De gros sanglotz s'entresuyvant de près.
Voycy le jour lamentable sur terre,
Le jour qu'on doibt marquer de noire pierre.
Pourtant, plaisirs, amours, jeux et banquetz,
Ris, voluptez, broqúars et fins caquetz,
Tenez vous loing, et vienne douleur rude,
Soing, pleurs, souspirs, avec solicitude.
C'est le jour noir, auquel fault pour poincture
De dueil monstrer, porter noire taincture :
Soient donc vestuz de couleur noire et brune

Princes, prelatz, et toute gent commune;
Viennent aussi avec robe de dueil
Jeunes et vieulx, en plourant larmes d'œil,
Et toute femme où liesse est apperte
De noir habit soit vestue et couverte.
  Rivieres, champs, foretz, montz et vallées
Ce jourd'huy soient tristes et desolées.
  Bestes aussi privées et saulvages
En douleur soient. Par fleuves et rivages
Soient gemissans poissons couvers d'escaille,
Et tous oyseaulx painctz de diverse taille.
  Les elemens, la terre et mer profonde,
L'air et le feu, lune, soleil, le monde,
Le ciel aussi, de haulteur excellente,
Et toute chose à present soit dolente :
Car c'est le jour dolent et douloureux,
Triste, terny, trop rude et rigoureux.
  Maintenant donc fault usurper et prendre
Les larmes d'œil qu'Heracle sceut espandre;
De Xenocrate ou de Crassus doit on
Avoir la face, et le front de Caton :
La barbe aussi, longue, rude, et semblable
A celle là d'un prisonnier coulpable.
  Porter ne vueille homme ou femme qui vive
Robe de pourpre ou d'escarlate vive;
Ne soit luysant la chaine à grosse boucle
Dessus le col, ny l'ardante escarboucle;
Ne vueille aucun autour des doigts cercler
Verte emeraude ou dyamant très cler;
Sans pigner soit le poil au chef tremblant,
Et aux cheveulx soit la barbe semblant;
Ne soit la femme en son cheminer grave,
Et d'eau de fard son visage ne lave;
Ne soit sa gorge en blancheur decorée,
Ne d'aucun art sa bouche colorée;
Ne soient les chefz des grands dames coiffez
D'ornements fins, de gemmes estoffez;
Mais, sans porter brasseletz ne carcans,
Prennent habitz signe de dueil marquans.
  Car c'est le jour auquel le Redempteur,
De toute chose unique créateur,

Après tourmens, labeurs de corps et veines,
Mille soufflctz, flagellementz et peines,
Illusions de ces Juifz inhumains,
Pendit en croix, encloué piedz et mains,
Piquant' couronne au digne chef portant,
Et d'amertume un brevaige goustant.
  O jour funebre, ô lamentable mort,
O cruaulté, qui la pensée mord,
De ceste gent prophane et incredule!
O fiere tourbe emplie de macule,
Trop plus subjecte à rude felonnie
Que ours de Libye ou tigres d'Hyrcanie,
Ne que le salle et cruel domicile,
Où s'exerçoit tyrannye en Sicile!
Ainsi avez (sacrileges) mouillé
Voz mains au sang qui ne fut onc souillé,
Et iceluy mis à mort par envie
Qui vous avoit donné lumiere et vie,
Manoirs et champs de tous biens plantureux,
Puissant empire et siege bienheureux,
Et qui jadis, en faisant consommer
Pharaon roy dedans la Rouge mer,
En liberté remit soubz voz monarches
Tous voz parens, anciens patriarches.
  O crime, ô tache, ô monstre, ô cruel signe,
Dont par tout doibt apparoir la racine!
O faulce ligne extraicte de Judée,
As tu osé tant estre oultrecuydée
De perdre cil qui par siecles plusieurs
T'a preservé par dons superieurs,
Et t'a instruict en la doctrine exquise
Des sainctes loix du prophete Moyse,
En apportant sur le hault des limites
De Sinay les deux Tables escriptes,
Pour et affin qu'obtinses diademes,
Ou digne palme aux regions supremes?
  Las! quelz mercys tu rends pour un tel don!
O quel ingrat et contraire guerdon!
Et quel peché se pourroit-il trouver
Semblable au tien? Point ne te peulx laver.
  A tous humains certes est impossible

D'en perpetrer encor un si horrible;
Car beau parler, ny foy ferme et antique,
Religion ne vertu autentique
Des peres sainctz n'ont sceu si hault attaindre,
Que ta fureur ayes voulu refraindre.
Des vrays disans Prophetes les oracles,
Ne de Jesus les apparens miracles,
De faulx conseil ne t'ont sceu revoquer,
Tant t'es voulu à durté provoquer.
O gent sans cueur, gent de faulce nature,
Gent aveuglée en ta perte future,
En meurdrissant par peines et foiblesses
Un si grand roy, de ton cousteau te blesses;
Et qu'ainsi soit, à present tu en souffres
Cruel gehaine en feu, flambes et souffres,
Si qu'à jamais ton tourment merité
Veoys et verras, et ta posterité,
Si elle adhere à ta faulte importune,
Se sentira de semblable fortune :
Car il n'y a que luy qui sceust purger
Le trop cruel et horrible danger
De mort seconde; et sans luy n'auront grace
Voz filz vivans, n'aucune humaine race.
Quelconque Juif pour tel' faulte ancienne
N'a siege, champ ny maison qui soit sienne;
Et tout ainsi que la forte tourmente
En pleine mer la nasselle tourmente
Laquelle estant sans mast, sans voile et maistre,
De tous les ventz à dextre et à senestre
Est agitée, ainsi estes vous, Juifz,
De tous costez dechassez et fuiz,
Vivans tousjours soubz tributaire reigle:
Et tout ainsi que le cygne hait l'aigle,
Le chien le loup, Hannuyer le François,
Ainsi chascun, quelque part que tu soys,
Hayt et hayrra ta faulse progenie,
Pour l'inhumaine et dure tyrannie
Que feis à cil qui tant de biens t'offrit
Quand paradis et les enfers t'ouvrit.
O doulce mort, par salut manifeste
Tu nous repais de viande celeste :

Par toy fuyons le regne plutonique;
Par toy gist bas le serpent draconique :
Car le jour vient agreable sur terre,
Le jour qu'on doit noter de blanche pierre,
Le jour heureux en trois jours surviendra,
Que Jesuchrist des Enfers reviendra.
Parquoy, pecheur dont l'ame est delivrée,
Qui ce jourd'huy portes noire livrée,
Resjouy toy, pren plaisir pour douleur;
Pour noir habit, rouge et vive couleur;
Pour pleurs, motetz de liesse assignée;
Car c'est le jour d'heureuse destinée
Qui à Satan prepare affliction
Et aux mortelz seure salvation.
Dont congnoissant le bien de mort amère
Doulx Jesuchrist né d'une vierge mere,
S'il est ainsi que ton povoir honore,
S'il est ainsi que de bon cueur t'adore,
S'il est ainsi que j'ensuive ta loy,
S'il est ainsi que je vive en ta foy,
Et comme croy qu'es aux cieulx triumphant,
Secours (helas!) un chascun tien enfant,
Si qu'en vivant soit en santé la vie,
Et en mourant aux cieulx l'ame ravie.

IV

DE L'AMOUR FUGITIF, DE LUCIEN

Advint un jour que Venus Cytherée,
Mere pour lors dolente et esplorée,
Perdit son filz, qui çà et là voloit :
Et ainsi triste, en haste s'en alloit
Par maint carroy, par maint canton et place,
Pour le chercher : puis sus quelque terrace,
Ou sus un mont eslevé se plantoit,
Et devant tous à haulte voix chantoit
Ce qui s'ensuyt : Quiconques de bon vueil
M'enseignera, ou au doigt ou à l'œil,

En quelle voye, ou devers quel costé,
Mon Cupido fuyant s'est transporté :
Pour son loyer (qui faire le sçaura)
Un franc baiser de Venus il aura;
Et si quelc'un prisonnier le ramaine,
La mere lors, envers luy plus humaine,
Luy donnera (pour plus son cueur aiser)
Quelque autre don par dessus le baiser.
  Toy qui iras, affin que par tous lieux
Ce faulx garson puisses congnoistre mieulx,
Je t'en diray vingt enseignes et taches,
Que finement fault qu'en memoire caches :
  Blancheur aucune en luy n'est evidente :
Son corps est tainct de rougeur trèsardente;
Ses yeulx perçans, qui de travers regardent;
Incessamment estincellent et ardent;
Et son penser cauteleux et frivole
Jamais ne suyt sa doulcette parole.
Certainement le son de sa faconde
Passe en doulceur le plus doulx miel du monde;
Mais le droict sens et la cause effective
Correspond mal à sa voix deceptive;
Si en colere il se prend à monter,
Il porte un cueur impossible à dompter;
Et de son bec il sçait (tout au contraire)
Tromper, seduyre, et en ses laqz attraire
Les cueurs remplis d'aspre severité,
Sans que jamais confesse verité.
  Certes il est enfant plein de jeunesse,
Mais bien pourveu d'astuce et de finesse.
Souvent se joue et faict de l'inscient,
Mais en jouant tasche à bon escient
Faire son cas. Sur son dos, oultreplus,
Pendent en ordre uns cheveulx crespelus,
Et en sa face, ayant fiere apparence,
Jamais n'y a honte ne reverence.
  Après il a (si bien vous l'espiez)
Petites mains, avecques petits piedz;
Mais toutesfoys, en haut ou bas endroict,
D'un petit arc tire fort loing et droict.
  Jadis frappa de flesche et vireton

Jusque aux bas lieux le cruel roy Pluton:
Et des enfers les umbres et espritz
Veirent leur roy d'Amour vaincu et pris,
Lors que dedans son grand char stygieux
Il amena Proserpine aux beaulx yeulx.
  Son corps ardant, enflambé de nature,
Il a tout nud sans quelque couverture;
Mais le cueur cault et courage qu'il porte
Se vest de mainte et variable sorte ;
Et d'avantage, en soubzlevant en l'air
Les membres siens, par un subtil voler,
Aux Nymphes va, puis aux hommes descend,
Et quand reçeu de bon gré il se sent,
Son siége faict plus chauld que feu de pailles
Au plus profond de leurs cueurs et entrailles.
  Petit et court est son arc amoureux;
Mais le sien trait mortel et rigoureux
Va de droict fil jusques au firmament,
Depuis qu'il est descoché fermement.
  Sur son espaule ardante et colorée
Tu verras pendre une trousse dorée,
Et au dedans ses pestiferez traictz,
Dont le cruel abuseur plein d'attraictz
A bien souvent faict mainte playe amere,
Mesmes à moy, qui suis sa propre mere.
  Grefve chose est tout ce que j'ay dit ores,
Mais voycy (las!) plus grefve chose encores :
Sa dextre main jecte et darde un brandon
Qui brusle et ard sans mercy ne pardon
Les povres os. Brief, de son chauld extreme
Il brusleroit le bruslant soleil mesme.
  Si tu le peulx donc trouver et attaindre,
Et de cordons à fermes neudz estraindre,
Mene le moy estroictement lié;
Et si vers toy se rend humilié,
N'en prens mercy, quoy que devant toy face
Tomber ses yeulx larmes dessus sa face.
Garde toy bien qu'en ce ne te deçoives;
Et s'ainsi est que sa bouche apperçoives
Riant à toy, bien fault que tu recordes
De n'ordonner qu'on lui lasche les cordes

Si par doulz motz te venoit incitant
A te baiser, va cela evitant;
Car (pour certain) en ses levres habite
Mortel venin, qui cause mort subite.
Et si de franc et liberal visage
Il te promet des dons à son usage,
C'est asçavoir, fleches et arc turquoys,
La trousse paincte et le doré carquoys,
Fuy tous ces dons de nuysance et reproche :
Ilz vont bruslant tout ce qui d'eulx s'approche.

V

DES VISIONS DE PETRARQUE

DE TUSCAN EN FRANÇOYS

Un jour estant seulet à la fenestre,
Vey tant de cas nouveaulz devant mes yeulx,
Que d'en tant veoir fasché me convint estre.
Si m'apparut une bische à main dextre,
Belle pour plaire au souverain des dieux.
Chassée estoit de deux chiens envieux,
Un blanc, un noir, qui par mortel effort
La gente beste aux flans mordoient si fort,
Qu'au dernier pas en bref temps l'ont menée
Cheoir soubz un roc. Et là, la cruaulté
De mort vainquit une grande beauté,
Dont souspirer me feit sa destinée.
Puis en mer haulte un navire advisoye,
Qui tout d'hebene et blanc yvoire estoit,
A voiles d'or et à cordes de soye;
Doulx fut le vent, la mer paisible et coye,
Le ciel par tout cler se manifestoit.
La belle nef pour sa charge portoit
Riches tresors; mais tempeste subite,
En troublant l'air, ceste mer tant irrite,
Que la nef heurte un roc caché soubz l'onde.
O grand' fortune : ô crevecueur trop gref,
De veoir perir en un moment si bref

La grand' richesse à nulle autre seconde !
  Après je vey sortir divins rameaulx
D'un laurier jeune, en un nouveau boscage,
Et me sembla veoir un des arbriseaulx
De paradis, tant y avoit d'oyseaulx
Diversement chantans à son umbrage.
Ces grans delictz ravirent mon courage,
Et ayant l'œil fiché sur ce laurier,
Le ciel entour commence à varier
Et à noircir, dont la fouldre grand'erre
Vint arracher celuy plant bien heureux,
Qui me faict estre à jamais langoureux,
Car plus telle umbre on ne recouvre en terre.
  Au mesme boys sourdoit d'un vif rocher
Fontaine d'eau murmurant soefvement ;
De ce lieu frais tant excellent et cher
N'osoient pasteurs ne bouviers approcher,
Mais mainte Muse et Nymphe seulement,
Qui de leurs voix accordoient doulcement
Au son de l'eau. Là j'assis mon desir,
Et lors que plus j'y prenois de plaisir,
Je vey, helas ! de terre ouvrir un gouffre
Qui la fontaine et le lieu devora,
Dont le mien cueur grand regret encor a ;
Et y pensant, du seul penser je souffre.
  Au boys je vey un seul phenix portant
Aesles de pourpre, et le chef tout doré :
Estrange estoit, dont pensay en l'instant
Veoir quelque corps celeste, jusque à tant
Qu'il vint à l'arbre en pieces demouré,
Et au ruisseau que terre a devoré.
Que diray plus ? Toute chose enfin passe :
Quand ce phenix veit les rameaux en place,
Le tronc rompu, l'eau seche d'autre part,
Comme en desdaing, de son bec s'est feru,
Et des humains sur l'heure disparu,
Dont de pitié et d'amour mon cueur ard.
  Enfin je vey une dame si belle,
Qu'en y songeant tousjours je brusle et tremble
Entre herbe et fleurs pensive marchoit elle,
Humble de soy, mais contre amour rebelle,

Et blanche cotte avoit, comme il me semble,
Faicte en tel art, que neige et or ensemble
Sembloient meslez ; mais en sus la ceincture
Couverte estoit d'une grand' nue obscure,
Et au tallon un serpenteau la blesse,
Dont languissoit comme une fleur cueillie ;
Puis asseurée en liesse est saillie.
Las ! rien ne dure au monde que tristesse.
  O chanson mienne, en tes conclusions
Dy hardiment : Ces six grans visions
A mon seigneur donnent un doulx desir
De briefvement soubz la terre gesir.

VI

SIX SONNETZ DE PETRARQUE SUR LA MORT DE DAME LAURE

I

Voi ch'ascoltate in rime sparse il suono.....

  Vous qui oyez en mes rithmes le son
D'iceulx soupirs dont mon cueur nourrissoye
Lors qu'en erreur ma jeunesse passoye,
N'estant pas moy, mais bien d'autre façon ;
  De vains travaulx dont feis rithme et chanson,
Trouver m'attens (mais qu'on les lise et voye)
Non pitié seule, ains excuse en la voye
Où l'on congnoist Amour, ce faulx garson.
  Si voy je bien maintenant et entens
Que long temps fuz au peuple passetemps,
Dont à part moy honte le cueur me ronge.
  Ainsi le fruict de mon vain exercice
C'est repentance, avec honte et notice
Que ce qui plaist au monde n'est que songe.

II

O passi sparsi, o pensier' vaghi e pronti...

  O pas espars, ô pensées soudaines,
O aspre ardeur, ô memoire tenante !

O cueur debile, ô volunté puissante,
O vous mes yeulx; non plus yeulx, mais fontaines!
O branche, honneur des vainqueurs capitaines,
O seule enseigne aux poetes duysante,
O doulce erreur qui soubz vie cuysante
Me faict aller cherchant et montz et plaines!
O beau visage où amour mect la bride
Et l'esperon dont il me poinct et guide
Comme il luy plaist, et deffense y est vaine!
O gentilz cueurs et ames amoureuses,
S'il en fut onc, et vous umbres paoureuses,
Arrestez vous pour veoir quelle est ma peine!

III

Chi vuol veder quantunque può Natura...

Qui vouldra veoir tout ce que peult nature,
Contempler vienne une qui en tous lieux
Est un soleil, un soleil à mes yeulx,
Voyre aux ruraulx qui de vertu n'ont cure.
Et vienne tost, car mort prent (tant est dure)
Premier les bons, laissant les vicieux;
Puis ceste cy s'en va du reng des dieux :
Chose mortelle et belle bien peu dure.
S'il vient à temps, verra toute beauté,
Toute vertu, et meurs de royauté,
Joinctz en un corps par merveilleux secret.
Alors dira que muette est ma rithme
Et que clarté trop grande me supprime;
Mais si trop tarde, aura tousjours regret.

IV

Lasciato hai, Morte, senza sole il mundo...

Mort, sans soleil tu as laissé le monde
Froid et obscur, sans arc l'aveugle archer;
Graces, beautez, prestes à trebuscher;
Moy desolé en angoisse profonde.
Bas et bannys sont honneur et faconde;
Seul fasché suis, seul n'ay que me fascher;
Car de vertu feis la plante arracher,

8

C'est la première; où prendrons la seconde?
  Plaindre devroient l'air, la mer et la terre
Le genre humain, qui comme anneau sans pierre
Est demeuré, ou comme un pré sans fleurs.
  Le monde l'eut sans la congnoistre à l'heure;
Je la congneuz, qui maintenant la pleure;
Si feit le ciel, qui s'orne de mes pleurs.

V

Gli angeli eletti e l'anime beate.

  Le premier jour que trespassa la belle,
Les purs espritz, les anges precieux,
Sainctes et sainctz, citoyens des haultz cieulx,
Tout esbahys vindrent à l'entour d'elle.
  Quelle clarté, quelle beauté nouvelle,
(Ce disoient ilz) apparoist à noz yeulx?
Nous n'avons veu du monde vicieux
Monter ça hault encor une ame telle.
  Elle, contente avoir changé demeure,
Se parangonne aux anges d'heure à heure,
Puis coup à coup derriere soy regarde
  Si je la suy : il semble qu'elle attend ;
Dont mon desir ailleurs qu'au ciel ne tend,
Car je l'oy bien crier que trop je tarde.

VI

Da più belli occhi e dal più chiaro viso?...

  Des plus beaulx yeulx et du plus clair visage
Qui oncques fut, et des beaulx cheveulx longs,
Qui faisoient l'or et le soleil moins blonds,
Du plus doulx ris et du plus doulx langage;
  Des bras et mains qui eussent en servage,
Sans se bouger, mené les plus felons ;
De celle qui du chef jusqu'aux tallons
Sembloit divin plus qu'humain personnage,
  Je prenois vie. Or d'elle se consolent
Le roy celeste, et ses courriers qui volent,
Me laissant nud, aveugle en ce bas estre,
  Un seul confort attendant à mon dueil,

C'est que là hault *elle*, qui sçait mon vueil,
M'impetrera qu'avec elle puisse estre.

VII

EPITAPHE DE MA DAME LAURE

En petit lieu comprins vous povez veoir
Ce qui comprend beaucoup par renommée ;
Plume, labeur, la langue, le devoir
Furent vaincuz de l'amant par l'aymée.
O gentille ame, estant tant estimée,
Qui te pourra louer qu'en se taisant?
Car la parolle est tousjours reprimée
Quand le subject surmonte le disant.

VIII

EPIGRAMME DE SALMONIUS

MYS DE LATIN EN FRHNÇOIS

AU ROY

Ainsi qu'un jour au grand Palays tes yeulx
Veirent dressez les simulachres vieulx
Des Roys Françoys (Roy d'entre eulx l'excellence),
Numbrer voulus tous par ordre et sequence
Ces tiens ayeulx, qui ont de main en main
Baillé le sceptre à Prince tant humain ;
Mais quand le lieu vuyde tu vins à veoir
Lequel s'attend le tien image avoir :
Voyez (dis tu) la place à moy promise
Quand ceste chair au tumbeau sera mise.
Or je demande, en tenant ce propos
Fuz tu esmeu de la peur d'Atropos?
Non, car tu eus, maulgré Mort, asseurance
Qu'entre les Dieux sera ta demeurance.

IX

METAMORPHOSE D'OVIDE

MAROT AU ROY, TOUCHANT LA METAMORPHOSE

Long temps avant que vostre liberalité royale m'eust faict successeur de l'estat de mon pere, le mien plus affectionné (et non petit) desir avoit tousjours esté, Syre, de povoir faire œuvre en mon labeur poëtique qui tant vous agréast, que par là je peusse devenir (au fort) le moindre de vos domestiques. Et pour ce faire, mis en avant, comme pour mon Roy, tout ce que je peuz, et tant importunay les Muses, qu'elles en fin offrirent à ma plume inventions nouvelles et antiques, luy donnant le choix ou de tourner en nostre langue aucune chose de la latine, ou d'escrire œuvre nouvelle, par cy devant non jamais veue. Lors je consideray que à Prince de hault esprit haultes choses luy affierent, et tant ne me fiay en mes propres inventions, que pour vous trop basses ne les sentisse. Parquoy, les laissant reposer, jettay l'œil sur les livres latins, dont la gravité des sentences et le plaisir de la lecture (si peu que je y comprins) m'ont espris mes esprits, mené ma main et amusé ma Muse. Que dy je, amusée! mais incitée à renouveller, pour vous en faire offre, l'une des plus latines antiquitez, et des plus antiques latinitez. Entre lesquelles celle de la Metamorphose d'Ovide me sembla la plus belle, tant pour la grande doulceur du stile, que pour le grand nombre de propos tombans de l'un en l'autre par lyaisons si artificielles, qu'il semble que tout ne soit qu'un. Et toutesfoys aiséement (et peult estre point) ne se trouvera livre qui tant de diversitez de choses racompte. Parquoy, Syre, si la nature en la diversité se resjouyt, là ne se debvra elle melancolier.

Pour ces raisons et autres maintes, deliberay mettre la main à la besongne, et de tout mon povoir suyvre et contrefaire la veine du noble poëte Ovide, pour mieulx faire entendre et sçavoir à ceulx qui n'ont la langue latine, de quelle sorte il escrivoit, et quelle difference peult estre entre les anciens et les modernes. Oultre plus, tel lit en maint passage les noms d'Apollo, Daphné, Pyramus et Tisbée, qui a l'histoire aussi loing de l'esprit que les noms près de la bouche; ce qui pas ainsi ne iroit si en facile vulgaire estoit mise ceste belle Metamorphose, laquelle aux poëtes vulgaires et aux painctres seroit trèsproufitable, et aussi decoration grande en nostre langue, veu mesmement que l'arrogance greque l'a bien voulu mettre en la sienne. Or est ainsi, que Metamorphose est une diction greque vulgairement signifiant transformation, et a voulu Ovide ainsi intituler son livre contenant quinze volumes, pource qu'en icelny il transforme les uns en arbres, les autres en pierres, les autres en bestes, et les autres en autres formes. Et pour ceste mesme cause, je me suis pensé trop entreprendre de vouloir transmuer celuy qui les autres transmue: et après, jai contrepensé que double louenge peult venir de transmuer un transmueur, comme d'assaillir un assailleur, de tromper un trompeur, et moquer un moqueur. Mais pour rendre l'œuvre presentable à si grande majesté, fauldroit premierement que vostre plus que humaine puissance transmuast la Muse de Marot en celle de Maro. Toutesfoys, telle qu'elle est, soubz la confiance de vostre accoustumé bon recueil, elle a (par maniere d'essay) traduict et parachevé de ces quinze livres le premier, dont au chasteau d'Amboyse vous en pleut ouyr quelque commencement. Si l'eschantillon vous plaist, par temps aurez la piece entiere; car la plume du petit ouvrier ne desire voler sinon là où le vent de vostre royale bouche la vouldra poulser. Et à tant me tairay, Ovide veult parler.

8.

LIVRE PREMIER DE LA MÉTAMORPHOSE D'OVIDE

Intention du Poëte.

Ardant desir d'escrire un hault ouvrage
M'a vivement incité le courage
A reciter maintes choses formées,
En autre corps tous nouveaulx transformées.
Dieux souverains qui tout faire sçavez,
Puis qu'en ce poinct changées les avez,
Donnez faveur à mon commencement,
Et deduysez mes propos doulcement,
A commencer depuis le premier naistre
Du monde rond, jusque au temps de mon estre
Avant la mer, la terre et le grand œuvre
Du ciel trèshault qui toutes choses cœuvre,
Il y avoit en tout ce monde enorme,
Tant seulement de Nature une forme,
Dicte Chaos, un monceau amassé,
Gros, grand et lourd, nullement compassé;
Bref, ce n'estoit qu'une pesanteur vile
Sans aucun art, une masse immobile,
Là ou gisoyent les semences encloses
Desquelles sont produictes toutes choses,
Qui lors estoient ensemble mal couplées,
Et l'une en l'autre en grand discord troublées.
Aucun soleil encores au bas monde
N'eslargissoit lumière claire et munde;
La lune aussi ne se renouvelloit,
Et ramener ses cornes ne souloit
Par chascun moys. La terre compassée
En l'air espars ne pendoit balancée
Soubz son droict poix. La grand'fille immortelle
De l'Océan, Amphitrite la belle,
N'estendoit pas ses bras marins encores
Aux longues fins de la terre, ainsi que ores;
Et quelque part où fut la terre, illec
Estoit le feu, l'air et la mer avec.
Ainsi pour lors estoit la terre instable,
L'air sans clarté, la mer non navigable;
Rien n'avoit forme, office ne puissance,

Ainçoys faisoit l'un aux autres nuysance ;
Car froid au chauld menoit guerre et discords,
Sec à l'humide, et le tout en un corps,
Avec le dur le mol se combatoit,
Et le pesant au legier debatoit.
Mais Dieu, qui est la Nature excellente,
Appaisa bien leur noise violente :
Car terre adonc du ciel desempara,
De terre aussi les eaux il separa,
Et meit à part, pour mieulx faire leur paix,
Le ciel tout pur d'avecques l'air espais ;
Puis quand il eut demeslez et hors mys
De l'orde masse iceulx quatre ennemys,
Il va lier en concorde paisible
Chascun à part, en sa place duysible.

Chaos mué en quatre Elemens.

Le feu sans poix du ciel courbe et tout rond
Fut à monter naturellement prompt,
Et occupa le degré plus haultain.
L'air le suyvit, qui n'en est pas loingtain,
Ains du cler feu approche grandement
D'agilité, de lieu semblablement.
En espesseur la terre les surpasse,
Et emporta la matiere plus crasse
Du lourd monceau, dont en bas s'avalla
Par pesanteur ; puis la mer s'en alla
Aux derniers lieux sa demourance querre,
Environnant de tous costez la terre.
En tel' façon (quiconques ait esté
Celuy des Dieux) quand il eut projetté
Ce grand ouvrage, et en membres dressée
La grosse masse en ce poinct despecée,
Il arrondit et feit la terre, au moule,
Forme et façon d'une bien grande boule,
A celle fin qu'en son poix juste et droit
Egale fust par un chascun endroit :
Puis çà et là les grans mers espandit,
Et par grandz ventz enflées les rendit,
Leur commandant faire floter leur unde
Tout à l'entour des fins de terre ronde,
Parmy laquelle adjousta grans estangs,
Lacz et marestz, et fontaines sortans ;

Et puis de bors et rives tournoyantes
Ceinctures feit aux rivieres courantes,
Qui d'une part en la terre se boyvent,
Autres plusieurs en la mer se reçoivent,
Et là, au lieu de rives et de bors,
Ne battent plus que grans havres et ports.
Aux champs après commande de s'estendre,
Et aux forestz rameaux et fueilles prendre ;
Un chascun val en pendant feit baisser,
Et contre hault les montaignes dresser.
La terre divisée en cinq zones. Et tout ainsi que l'ouvrier advisé
Feit le hault ciel par cercles divisé,
Deux à la dextre, et sur senestre deux,
Dont le cinquiesme est le plus ardent d'eulx
Par tel' façon, et en semblable numbre,
Il divisa terre pesante et sombre;
Et en cela le hault ciel ne l'excede,
Car comme luy cinq regions possede,
Dont la moyenne habiter on ne peult,
Par le grand chault qui en elle se meult;
Puis elle en a deux couvertes de neige,
Et au milieu de ces deux est le siege
De deux encor, que Dieu, qui tout ouvroit,
Amodera par chault meslé de froit.
Sur tout cela l'air il voulut renger :
Lequel, d'autant comme il est plus leger
Que terre et l'eau, d'autant est il pesant
Plus que le feu tant subtil et luysant.
En celuy air les nues et nuées
Commanda estre ensemble situées,
Et le tonnerre et tempestes soudaines,
Espoventans les pensées humaines;
Semblablement avec la fouldre ardante
Les ventz causans froidure morfondante.
A iceulx ventz Dieu n'a permis d'aller
Confusement par la voye de l'air :
Et nonobstant que chascun d'eulx exerce
Ses soufflemens en region diverse,
Encore à peine on peult (quand s'esvertuent)
Y resister, qu'ilz ne rompent et ruent
Le monde jus par bouffemens austeres,

Tant terrible est la discorde des freres.
Le vent Eurus tout premier s'envolla
Vers Orient, et occuper alla
Nabathe et Perse, et les monts qui s'eslevent
Soubz les rayons qui au matin se levent;
Zephyrus fut soubz Vesper resident,
Près des ruisseaux tiediz de l'Occident.
Boreas froid envahyt la partie
Septentrionne, avecques la Scythie.
Et vers midy, qui est tout au contraire,
Auster moyteux jetta pluye ordinaire.
Sur tout cela que j'ay cy declairé,
Le grand Ouvrier meit le ciel etheré
Clair, pur, sans poix, et qui ne tient en rien
De l'espesseur et brouas terrien.
A peine avoit tous ces œuvres haultains
Ainsi assis, en lieux seurs et certains,
Que tout autour du ciel, claires et nettes
Vont commencer à luyre les planettes,
Qui de tout temps pressées et tachées
Soubz celle masse avoient esté cachées.
Aussi affin que region aucune
Vuyde ne fust d'animaulx à chascune
Propres et duictz, les estoilles et signes,
Et des haultz Dieux les formes trèsinsignes
Tindrent le ciel. Les poissons netz et beaulx
Eurent en part (pour leur manoir) les eaux.
La terre après print les bestes sauvages,
Et l'air subtil oyseaulx de tous plumages.
La trop plus saincte et noble creature
Capable plus de hault sens par nature,
Et qui sur tout pouvoit avoir puissance,
Restoit encor. Or print l'homme naissance,
Où l'Ouvrier grand, de tous biens origine,
Le composa de semence divine,
Où terre adonc (qui estoit separée,
Tout freschement de la part etherée)
Retint en soy semence supernelle
Du ciel, qui print sa facture avec elle :
Laquelle après Prometheus mesla
En eau de fleuve, et puis formée l'a

Les regions des quatre vents

L'origine de l'homme.

Au propre image et semblable effigie
Des Dieux par qui toute chose est regie.
Et neantmoins que tout aultre animal
Jette tousjours son regard principal
Encontre bas, Dieu à l'homme a donné
La face haulte, et luy a ordonné
De regarder l'excellence des cieulx,
Et d'eslever aux estoilles ses yeulx.
La terre donc, nagueres desnuée
D'art et d'image, ainsi fut transmuée
Et se couvrit d'hommes d'elle venuz,
Qui luy estoient nouveaulx et incongnuz.

Des quatre aages. De l'aage dorée.

L'aage doré, sur tout resplendissant,
Fut le premier au monde fleurissant,
Auquel chascun, sans correcteur et loy,
De son bon gré gardoit justice et foy.
En peine et peur aucun ne souloit vivre;
Loix menaçans ne se gravoient en cuyvre
Fiché en murs; povres gens sans refuge
Ne redoubtoient la face de leur juge,
Mais en seurté se sçavoient accointer,
Sans qu'il fallust juge à les appointer.
L'arbre du pin, charpenté et fendu,
N'estoit encor des haultz monts descendu
Sur les grans eaux, pour flotter et nager,
Et en pays estrange voyager.
Hommes mortelz ne congnoissoient à l'heure
Fors seulement le lieu de leur demeure.
Fossez profonds et murs de grans effors
N'environnoient encor villes et forts;
Trompes, clerons d'airain droit ou tortu,
L'armet, la lance et le glaive poinctu
N'estoient encor. Sans usage et alarmes
De chevaliers, de pietons et gensdarmes,
Les gens alors seurement en tous cas
Accomplissoient leurs plaisirs delicats.
La terre aussi, non froissée et ferue,
Par homme aucun, du soc de la charrue,
Donnoit de soy tous biens à grand' planté,
Sans qu'on y eust ne semé ne planté;
Et les vivans, contens de la pasture

Produicte alors sans labeur ne culture,
Cueilloient le fruict des sauvages pommiers,
Fraises aux monts, les cormes aux cormiers,
Pareillement les meures qui sont joinctes
Contre buyssons pleins d'espineuses poinctes,
Avec le gland qui leur tomboit à gré
Du large chesne à Jupiter sacré.
Printemps le verd regnoit incessamment,
Et Zephyrus souspirant doulcement
Soefves rendoit, par tiedes alenées,
Les belles fleurs sans semence bien nées :
Terre portoit les fruictz tost et à poinct,
Sans cultiver. Le champ, sans estre point
Renouvellé, par tout devenoit blanc
Par force espiz pleins de grain bel et franc,
Prestz à cueillir; fleuves de laict couloient
Fleuves de vin aussi couler souloient,
Et le doulx miel, dont lors chascun goustoit,
Des arbres vertz tout jaulne degoutoit.
Puis quand Saturne, hors du beau regne mis, L'aage d'argent
Fut au profond des tenebres transmis,
Soubz Juppiter estoit l'humaine gent :
Et en ce temps survint l'aage d'argent,
Qui est plus bas que l'or trèssouverain,
Aussi plus hault et riche que l'arain.
Ce Juppiter abaissa la vertu
Du beau printemps, qui tousjours avoit eu
Son cours entier, et soubz luy fut l'année
En quatre parts reduicte et ordonnée :
En froid yver et en esté qui tonne,
En court printemps et variable automne.
Lors commença blanche et vive splendeur
Reluyre en l'air espris de seche ardeur.
D'autre costé survint la glace froide,
Par vents d'yver pendue estraincte et roide.
Lors on se print à musser soubz maisons :
Maisons estoyent cavernes et cloisons,
Arbres espés, fresche ramée à force,
Et vertz osiers joinctz avecques escorce.
Lors de Cerès les bons grains secourables
Soubz longs seillons de terres labourables

Sont enterrez, et furent beufz puissans,
Pressez du joug, au labeur mugissans.
L'aage d'arain. Après cestuy troysiesme succeda
L'aage d'arain, qui les deux exceda
D'engin maulvais, et plus audacieux
Aux armes fut, non pourtant vicieux.
L'aage de fer. Le dernier est de fer dur et rouillé,
Où tout soudain chascun vice brouillé
Se vint fourrer, comme en l'aage total
Accomparé au plus meschant metal.
Honneste Honte et Verité certaine,
Avecques Foy, prindrent fuyte loingtaine,
Au lieu desquelz entrerent Flaterie,
Deception, Trahison, Menterie,
Et Folle Amour, Desir et Violence
D'aquerir gloire et mondaine opulence.
Telle Avarice adonc le plus souvent
Pour practiquer mettoit voiles au vent,
Lors mal congneu du nautonnier et maistre,
Et mainte nef dont le boys souloit estre
Planté debout sur montaignes cornues
Nageoit, saultoit par vagues incongneues.
Mesmes la terre (avant aussi commune
Que la clarté du soleil, air et lune)
Fut divisée en bornes et partiz
Par mesureurs fins, caultz et deceptifz.
Ne seulement humaines creatures
Chercherent bledz et autres nourritures,
Mais jusque au fond des entrailles allerent
De terre basse, ou prindrent et fouillerent
Les grans tresors et les richesses vaines
Qu'elle cachoit en ses profondes veines,
Comme metaulx et pierres de valeurs,
Incitemens à tous maulx et malheurs.
Ja hors de terre estoit le fer nuysant,
Avecques l'or, trop plus que fer cuysant;
Lors guerre sort, qui, par ces deux metaulx
Faict des combatz inhumains et brutaulx,
Et casse et rompt de main sanguinolente
Armes cliquans soubz force violente.
On vit desjà de ce qu'on emble et oste :

Chez l'hostelier n'est point asseuré l'hoste,
Ne le beaupere avecques le sien gendre;
Petite amour entre freres s'engendre;
Le mary s'offre à la mort de sa femme;
Femme au mary faict semblable diffame;
Par maltalent les marastres terribles
Meslent souvent venins froidz et horribles;
Le filz, affin qu'en biens mondains prospere,
Souhaite mort (avant ses jours) son pere.
  Dame Pitié gist vaincue et oultrée,
Justice aussi; la noble vierge Astrée,
Seule et derniere après tous Dieux sublimes,
Terre laissa, taincte de sang et crimes.
  Aussi affin que le ciel etheré
Ne fust de soy plus que terre asseuré,
Les fiers Geants (comme on dit) affecterent
Regner aux cieulx, et contre mont dresserent,
Pour y monter, mainte montaigne mise
L'une sur l'autre. Adoncques par transmise
Fouldre du ciel, l'omnipotent Facteur
Du mont Olympe abbatit la haulteur,
Et desbrisa en ruyne fort grosse
Pelion, mont assis sur celluy d'Osse.
  Quand par son poix ces corps faulx et cruelz
Furent gisans desrompuz et tuez,
La terre fut mouillée en façon telle,
De moult de sang des Geants enfans d'elle,
Que (comme on dit) trempée s'enyvra,
Puis en ce sang tout chauld ame livra,
Et pour garder enseigne de la race,
En feit des corps portans humaine face :
Mais ceste gent fut aspre et despiteuse,
Blasmant les Dieux, de meurdres convoiteuse,
Si qu'à la voir, bien l'eussiez devinée
Du cruel sang des Geants estre née.
  Cecy voyant des haultz cieulx, Juppiter
Crie, gemit, se prend à despiter,
Et sur le champ par luy fut allegué
Un autre faict, non encor divulgué,
Des banquetz pleins d'horreur espoventable,
Que Lycaon preparoit à sa table;

Le sang des Geants transmué en hommes cruels.

Dont en son cueur ire va concevoir
Telle qu'un roy comme luy peult avoir,
Et son conseil appella haultement,
Dont les mandez vindrent subitement.

Du cercle laicté.

Or d'icy bas là sus au lieu celeste
Est une voye aux humains manifeste,
Semblable à laict, dont laictée on l'appelle,
Aisée à veoir, pour sa blancheur tant belle;
Et par icelle est le chemin des Dieux,
Pour droict aller au trosne radieux
Du grand Tonnant, et sa maison royalle.
En ce lieu blanc, des nobles Dieux la salle
Fut frequentée alors par tout son estre,
A huys ouverts, sur dextre et à senestre.
Les moindres Dieux en divers lieux s'assirent
Et les puissans leurs riches sieges meirent
Vers le hault bout : bref, telle est ceste place
Que, si j'avois de tout dire l'audace,
Je ne craindrois dire que c'est la mesme
Qu'est du hault ciel le grand palays supresme.
Donc, quand les Dieux furent en ordre assis
Aux sieges bas, faictz de marbres massifs,
Juppiter mis au plus hault lieu de gloire,
Et appuyé sur son sceptre d'yvoire,
Comme indigné, par trois foys, voyre quatre,
De son grand chef feit bransler et debatre
L'horrible poil, duquel, par son povoir,
Feit terre et mer et estoiles mouvoir;
Puis tout despit devant tous il desbouche
En tel' façon son indignée bouche :

Lycaon transformé en loup.

« Je ne fuz onc pour le regne mondain
Plus triste en cueur, de l'orage soudain
Auquel Geantz qui ont serpentins piedz
Furent tous pretz, quand fusmes espiez,
De tendre et mettre au ciel recreatif
Chascun cent bras pour le rendre captif.
Car neantmoins que l'ennemy fust tant
Cruel et fier, celle guerre pourtant
Ne dependoit que d'une seule suyte,
Et d'une ligne en fin par moy destruicte;
Mais maintenant en toute voye et trasse

Par où la mer le monde entier embrasse
Perdre et tuer me fault pour son injure
Le mortel genre : et qu'ainsi soit, j'en jure
Des bas enfers les eaux noires et creuses
Coulans soubz terre aux forestz tenebreuses;
Quoy que devant fault toute chose vraye
Bien esprouver; mais l'incurable playe
Par glaive fault tousjours couper à haste,
Que la part saine elle n'infecte et gaste.
J'ay en forestz et sur fleuves antiques
Mes demidieux et mes Faunes rustiques;
Satyres gays, Nymphes nobles compaignes,
Et mes Sylvains residens aux montaignes;
Lesquelz d'autant que ne les sentons dignes
D'avoir encor des gloires celestines,
Souffrons, au moins, que seurement et bien
Ilz puissent vivre en terre, que du mien
Leur ay donnée. O Dieux intercesseurs,
Les pensez vous en bas estre assez seurs,
Quand Lycaon, noté de felonnie,
A conspiré mortelle vilenie
Encontre moy, qui par puissance eterne
La fouldre et vous ça hault tiens et gouverne? »
Lors tous ensemble en fremissant murmurent,
Et Juppiter (d'ardant desir qu'ilz eurent)
Vont suppliant qu'en leurs mains vueille mettre
Cil qui osa telle chose commettre.
Ainsi au temps que la cruelle main
D'aucuns voulut ternir le nom Rommain,
Tendant au sang Cesarien espandre,
Pour la terreur d'un tant subit esclandre
Fut l'humain genre asprement estonné,
Et tout le monde à horreur addonné.
Et la pitié des tiens, ô preux Auguste,
Ne te fut pas moins agreable et juste
Que ceste cy à Juppiter insigne,
Lequel, après avoir par voix et signe
Refrainct leur bruit, chascun d'eulx feit silence.
Le bruict cessé par la grave excellence
Du hault regent, de rechef tout despit,
D'un tel propos le silence rompit.

« Les peines a (ne vous chaille) souffertes;
Mais quoy qu'il ayt receu telles dessertes,
Si vous diray je en resolution
Quel est le crime et la punition.
De ce dur temps l'infamie à merveilles
Venoit souvent jusques à noz oreilles,
Lequel rapport desirant estre faulx,
Subit descens des cieulx luysans et haultz,
Et circuy le terrestre dommaine,
Estant vray Dieu dessoubz figure humaine.
Fort long seroit vous dire (ô Dieux sublimes)
Combien par tout il fut trouvé de crimes :
Car l'infamie et le bruict plein d'opprobre
Bien moindre fut que la verité propre.
De Menalus traversay les passages,
Craintz pour les trouz des grans bestes sauvages,
Et les haultz pins du froid mont Lyceus,
Et Cillené. Quand cela passé eus,
Du roy d'Archade ès lieux me viens renger,
Et en sa court dangereuse à loger
Entre tout droict, au poinct que la serée
Tire la nuict d'un peu de jour parée.
Par signes lors monstray que j'estois Dieu
Venu en terre, et le peuple du lieu
A m'adorer jà commence et m'invoque;
Mais Lycaon (d'entrée) raille et moque
Leurs doulx priers, en disant : Par un gref
Et cler peril, j'esprouveray de bref
Si mortel est ce Dieu cy qu'on redoubte,
Et n'en sera la verité en doubte.
Puis quand serois la nuict en pesant somme,
A me tuer s'appreste ce faulx homme
De mort subite : icelle experience
De verité luy plaist d'impatience.
Et non content est de si grefve coulpe,
Mais d'un poingnard la gorge il ouvre et coupe
A un qui là fut en ostage mis,
De par les gens de Molosse transmis;
Et l'une part des membres de ce corps
Va faire cuyre ainsi à demy morts
En eau bouillant, rendant l'autre partie

Sus ardant feu de gros charbon rostie,
Lesquelz sur table ensemble mect et pose,
Dont par grand feu, qui vengea telle chose,
Sur le seigneur tombe la maculée
Orde maison, digne d'estre bruslée.
  Adonc s'enfuyt troublé de peur terrible :
Et aussi tost qu'il sentit l'air paisible
Des champs et boys, de hurler luy fut force.
  Car pour neant à parler il s'efforce :
Son museau prend la fureur du premier,
Et du desir de meurdres coustumier
Sur les aigneaulx or en use et jouyt,
Et de veoir sang encores s'esjouyt.
Ses vestemens poil de beste devindrent,
Et ses deux bras façon de cuisses prindrent :
Il fut faict loup, et la marque conforme
Retient encore de sa premiere forme.
Tel poil vieillard, et tel frayeur de vis
Encores a; semblables yeulx tous vifz
Ardent en luy. Bref, tel' figure porte
De cruauté, comme en premiere sorte.
  Or est tombé un manoir en ruine, Deluge.
Mais un manoir tout seul n'a esté digne
D'estre pery : par tout où paroist terre
Regne Erinnys, aymant peché et guerre,
Et si diriez que tous ilz ont juré
De maintenir vice desmesuré.
Tous doncques soient par peine meritée
Puniz acoup : c'est sentence arrestée. »
  Alors de bouche aucuns des Dieux approuvent
L'arrest donné par Juppiter, et mouvent
Plus son courroux; les autres rien ne dirent,
Mais (sans parler) par signe y consentirent
Ce neantmoins, du genre humain la perte
A tous ensemble est douleur trèsaperte,
Et demander vont à Juppiter quelle
Forme adviendra sur la terre, après qu'elle
Sera privée ainsi d'hommes mortelz;
Qui portera l'encens sur les autelz :
Et si la terre aux bestes veult bailler,
Pour la destruyre et du tout despouiller.

Alors deffend Juppiter et commande
A un chascun qui tel' chose demande
De n'avoir paour, disant qu'à ce besoing
De toute chose il a la cure et soing,
Et leur promet lignée non semblable
Au premier peuple, en naissance admirable.
Soudain devoit, pour mettre humains en pouldre,
Par toute terre espandre ardante foudre :
Mais il craignit que du ciel la facture
Par tant de feux ne conceust d'aventure
Quelque grand' flamme, et que soudainement
Bruslé ne fust tout le hault firmament.
Puis luy souvint qu'il est predestiné,
Qu'advenir doibt un temps determiné,
Que mer, que terre et la maison prisée
Du ciel luysant, ardra toute embrasée,
Et qu'on doit veoir le trèsgrand edifice
Du monde rond en labeur et supplice.
Lors on cacha les dardz de feu chargez,
Des propres mains des Cyclopes forgez,
Et d'une peine au feu toute contraire
Luy plaist user : car soubz eaux veult deffaire
Le mortel genre, et sur les terres toutes
De tout le ciel jetter pluyes et goutes.
Incontinent aux cavernes de Eole
Enclost le vent Aquilon qui tost vole;
Semblablement en ses fosses estuye
Tous ventz chassans la nue apportant pluye,
Et seulement meit Notus hors d'icelles;
Lors Notus vole avec ses moytes esles;
Son vis terrible est couvert ceste foys
D'obscurité noire comme la poix;
Par force d'eau sa barbe poyse toute;
De ses cheveulx tous chenuz eau degoute;
Dessus son front moyteurs coulent et filent
Son sein par tout et ses plumes distilent.
Puis quand il eust çà et là nues maintes
Pendant en l'air dedans sa main estrainctes,
Gros bruyt se faict, esclers en terre abondent,
Et du hault ciel pluyes espesses fondent.
Iris aussi, de Juno messagere,

Vestant couleurs de façon estrangere,
Tire et conçoit grandes eaux et menues,
En apportant nourrissement aux nues,
Dont renversez sont les bledz à oultrance,
Mortz sont et vains les vœux et l'esperance
Des laboureurs, et fut perdu adonc
Tout le labeur de l'an, qui est si long.
Encor pour vray l'yre ouverte et patente
De Juppiter ne fut assez contente
Des grandes eaux que de son ciel jecta,
Mais Neptunus son frere s'appresta
De promptement à son ayde envoyer
Grand renfort d'eaux pour le monde noyer.
Et à l'instant tous ses fleuves il mande,
Lesquelz entrez dedans la maison grande
De leur seigneur, en bref dire leur vient :
« Pour le present user ne vous convient
De long propos : voz forces descouvrez,
Ainsi le fault, et voz maisons ouvrez :
Puis en ostant voz obstacles et bondes
Laschez la bride à voz eaux furibondes. »
  Ce commandé, s'en revont à grans courses
Tous les ruisseaulx. L'entrée de leurs sourses
Laschent à plein, et d'un cours effrené
Tout à l'entour des grans mers ont tourné.
  Neptune adonc de son sceptre massif
Frappa la terre, et du coup excessif
Elle trembla, si que du mouvement
Elle feit voye aux eaux apertement.
  Si vont courant tous fleuves espanduz
Parmy les champs ouvertz et estenduz,
En ravissant avec les fruictz les arbres,
Bestes, humains, maisons, palais de marbres
Sans espargner temples painctz et dorez,
Ne leurs grans Dieux sacrez et adorez.
  Et s'ainsi est qu'aucun logis debout
Soit demouré en resistant du tout
A si grand mal, toutesfoys l'eau plus haulte
Cœuvre le fest, et par dessus luy saulte.
Que diray plus? Grandes tours submergées
Cachées sont soubz les eaux desgorgées :

Et n'y avoit tant soit peu d'apparence
Qu'entre la mer et terre eust difference.
Tout estoit mer, et la mer, qui tout baigne,
N'a aucuns borts : l'un pour se saulver gaigne
Quelque hault mont; l'autre tout destourbé
Se sied dedans un navire courbé :
Endroit au lieu il tire l'aviron
Où labouroit n'agueres environ.
  L'un sur les bledz conduit nefz et bateaulx,
Ou sur le hault des villes et chasteaulx,
Qui sont noyez : l'autre sur les grans ormes
Prend à la main poissons de maintes formes.
L'ancre de mer se fiche au pré tout verd :
Fortune ainsi l'a voulu et souffert.
Bateaulx courbez couvrent les beaulx vignobles;
Gisans soubz l'eau, et plusieurs terres nobles,
Et au lieu propre où chevres et moutons
Broustoient n'agueres herbes, fleurs et boutons,
Là maintenant balaines monstrueuses
Posent leurs corps. Les Nymphes vertueuses,
Regnans en mer, et belles Nereides
S'estonnent fort de veoir soubz eaux liquides
Forestz, maisons, villages et citez;
Par les daulphins les boys sont habitez,
Et en courant parmi ces haultz rameaulx,
Heurtent maint tronc agité des grans eaux.
  Entre brebis nagent loups ravissans;
La mer soustient les roux lyons puissans;
Tigres legers porte l'eau undoyante;
De rien ne sert la force fouldroyante
Au dur sanglier, ne les jambes agiles
Au cerf ravy par les undes mobiles.
  Et quand l'oyseau vagant a bien cherché
Terres ou arbre où puisse estre branché,
A la fin tombe en la mer amassée,
Tant est du vol chascune esle lassée.
  Ja de la mer la fureur à grans brasses
Avoit couvert et mottes et terrasses;
Vagues aussi qui de nouveau flotoient,
Les haultz sommetz des montaignes batoient;
Bref, la pluspart gist engloutie et morte

Dedans la mer. Ceulx que la mer n'emporte,
Le long jeusner de tel' façon les mine,
Qu'à la parfin tombent mortz de famine.
  Or separez sont les champs trèsantiques
Aoniens d'avecques les Attiques,
De par Phocis, terre grasse, j'entens
Quand terre estoit; mais en iceluy temps
La plus grand' part n'estoit que mer comblée,
En un grand champ d'eau subit assemblée.
  En ce pays Parnassus, le hault mont
Tendant au ciel, se dresse contre mont
A double crouppe, et les nues surpasse
De sa haulteur. Sur ceste haulte place,
Pource que mer couvroit le demourant,
Deucalion aborda tout courant
En une nef, qui grande n'estoit mye,
Avec Pyrrha, sa compaigne et amye.
Les Dieux du mont et Nymphes Corycides
Là adoroient, prians à leurs subsides
Themys, disant les choses advenir,
Qui lors souloit des oracles tenir
Le temple sainct : oncques ne fut vivant
Meilleur que luy, ne de plus ensuyvant
Vraye equité, et n'eust onc au monde ame
Plus honorant les Dieux, que icelle dame.
  Quand Juppiter veit par l'eau continue
Que terre estoit un estang devenue,
Et ne rester de tant de milliers d'hommes
Maintenant qu'un sur la terre où nous sommes,
Et ne rester de tant de femmes que une;
Voyant aussi que sans malice aucune
Tous deux estoient, et tous deux amateurs
De son sainct nom et vrays adorateurs :
Cela voyant, les nues qui tant pleurent
Rompt et separe. Et quand les pluyes furent
Par Aquilon chassées en maintz lieux,
Aux cieulx la terre, à la terre les cieulx
Il va monstrer : aussi l'ire et tempeste
De la marine illec plus ne s'arreste.
  Puis Neptunus, sur la mer president,
Et mettant jus son grand sceptre et trident,

Les eaux appaise, et huche sans chommer
Le verd Triton flottant dessus la mer,
Le dos couvert de pourpre faict exprès
Sans artifice, et lui commande après
Souffler dedans la resonnant buccine,
Et r'appeler, après avoir faict signe,
Fleuves et flotz. Lors Triton prend et charge
Sa trompe creuse entortillée en large,
Et qui du bas vers le hault croist ainsi
Qu'un tourbillon; laquelle trompe aussi,
Après qu'elle a prins air tout au millieu
De la grand' mer, chascun rivage et lieu
Gisant soubz l'un et soubz l'autre soleil
Elle remplit de son bruict non pareil :
Laquelle aussi, quand elle fut joignante
Contre la bouche à Triton degoutante,
Pour la moyteur de sa barbe chargée,
Et qu'en soufflant la retraite enchargée
Elle eust sonné, par tout fut entendue,
Des eaux de terre et de mer estendue,
Tant que les eaux, qui l'ouyrent corner,
Contraignit lors toutes s'en retourner.
Desjà la mer prend borts et rives neufves;
Chascun canal se remplit de ses fleuves;
Fleuves on voit baisser et departir,
Et hors de l'eau les montaignes sortir;
Terre s'esleve, et les cieulx, qui paroissent,
Croissent aussi comme les eaux decroissent.
Longs jours après, boys et forestz mouillées
Manifestoient leurs testes despouillées
De fueille et fruict, au lieu de quoy retindrent
Les gras lymons, qui aux branches se prindrent
Restably fut tout pays despourveu,
Lequel estant par Deucalion veu
Large et ouvert, et que terrestre voye
Mise en desert faisoit silence coye,
La larme à l'œil adonc il souspira,
Parlant ainsi à sa femme Pyrrha.

Deucalion à Pyrrha.

« O chere espouse, ô ma sœur honorée,
O femme seule au monde demourée,
Que commun sang, puis parenté germaine,

Puis mariage ont joincte a moy prochaine,
Et à present joincte à moy de rechef
Par ce peril et dangereux meschef
De toute terre et pays evident
De l'Orient et de tout l'Occident;
Nous deux seuletz sommes tourbe du monde;
Le residu possede mer profonde,
Et n'est encor la fiance et durée
De nostre vie assez bien asseurée;
Et d'autre part, les nues qu'icy hantent
Nostre pensée asprement espoventent.
  Si par fortune eschappée sans moy
Fusses des eaux, quel courage or en toy
Fust demeuré? O chetifve et dolente,
Comme eusses tu tel' craincte violente
Seule souffert? Qui te fust consoleur,
Pour supporter maintenant ta douleur?
Certes, croy moy, si l'eau t'avoit ravie
Je te suyvrois, et l'eau auroit ma vie.
Que pleust aux Dieux qu'un si grand pouvoir j'eusse
Que par les arts de mon pere je peusse
Renouveller toute gent consommée,
Et mettre esprit dedans terre formée.
  Le genre humain reste en nous deux et pource
Doit en nous deux prendre fin ou resource,
Et des humains demourons la semblance :
Telle a esté des haultz Dieux l'ordonnance. »
  Après ces motz, après pleur et crier,
Bon leur sembla devotement prier
Themis celeste, et soubz divins miracles
Chercher secours en ses sacrez oracles.
Lors n'ont tardé : tous deux s'en vont aux undes
De Cephysus, non bien cleres et mundes
Encor du tout, mais bien ja retirées
Au droict vaisseau duquel s'estoient tirées;
Et quand jecté eurent de l'eau benye
Sur leurs habitz en grand' cerimonie
Et sur leurs chefz, ilz prindrent leur adresse
Droict vers le temple à la sacre Deesse,
Dont les sommetz et voultes se gastoient
De layde mousse, et les autels estoient

Sans sacrifice, et les lampes estainctes.
Puis quand du temple ont les marches attainctes :
Un chascun d'eulx s'encline contre terre,
Et tout craintif baise la froide pierre,
Disant ainsi : « Si en tristes saisons
Les Dieux vaincuz par justes oraisons
Sont amolliz, et si courroux et ire
Fleschist en eulx, helas! vueilles nous dire,
Dame Themys, par quel art ou sçavoir
Reparable est la perte que peulx veoir
De nostre genre, et aux choses noyées
Tes aydes soient par doulceur octroyées. »
Adonc s'esmeut ce divin simulacre,
Et leur respond : « Partez du temple sacre,
Couvrez vos chefz en devotions sainctes,
Et desliez vos robes qui sont ceinctes;
Après, jettez souvent par sus le dos
De vostre antique et grand' mere les os. »
Lors esbahiz demeurent longuement;
Et puis Pyrrha, parlant premierement,
Rompt la silence, et d'obeir refuse
Aux motz et dictz dont celle Deesse use,
En la priant (avec craintive face)
Devotement qu'en ce pardon luy face,
Et d'offenser crainct de sa mère l'ame,
Jettant ses os, et de luy faire blasme.
Tandis entre eulx revolvent et remirent
Les motz obscurs de l'oracle que ouyrent
Soubz couverture ambigüe donné,
Deucalion (comme moins estonné)
Rasseure après et doulcement console
La femme simple avec telle parolle :
« Croy moy, Pyrrha, que les Dieux pour nous veillent :
Ilz sont tous bons, et jamais ne conseillent
Rien de maulvais, et si trop fort je n'erre,
Nostre grand' mere antique, c'est la terre.
Ses ossements (selon le mien recors)
Les pierres sont, qu'elle a dedans son corps.
Et commandé nous est de les lancer
Derrière nous. » Combien qu'en bon penser
Pyrrha fut mue à cause de l'augure,

Que son mary bien expose et figure,
Ce nonobstant son espoir est doubteux,
Et moult encor se deffient tous deux
De cest oracle. En après vont disant :
« Mais que nuyra l'espreuve ce faisant? »
Sur ce s'en vont du temple où se humilient,
Couvrent leurs chefz, et leurs robes deslient,
Et derrière eulx (à toutes adventures),
Comme on leur dit jettent les pierres dures.
Les pierres lors vindrent à delaisser
Leur deureté, et rudesse abaisser,
A s'amollir, et en amollissant
Figure humaine en elles fut yssant.
Mais qui croira que ce soit verité,
Si pour tesmoing n'en est l'antiquité?
Bien tost après que croissance leur vint,
Et que nature en icelles devint
Plus doulce et tendre, aucune forme d'homme
On y peult veoir, non pas entiere, comme
Celle de nous, mais ainsi que esbauchée
D'un marbre dur, non assez bien touchée,
Et ressembloient du tout à ces images
Mal rabotez, et rudes en ouvrages.
Ce neantmoins, des pierres la partie
Qui fut terreuse, ou molle, ou amoytie
D'aucun humeur, elle fut transformée
En chair et sang d'homme ou femme formée.
Ce qui est dur, et point ne flechissoit,
En ossement tout se convertissoit :
Ce qui estoit veine de pierre, à l'heure
Fut veine d'homme, et soubz son nom demeure.
Si qu'en bref temps les pierres amassées,
Qui par les mains de l'homme sont lancées,
Des hommes ont (par le pouvoir des Dieux)
Prins la figure en corps, en face et yeulx ;
Aussi du ject de la femme esgarée
La femme fut refaicte et reparée.
Et de là vient que sommes (comme appert)
Un genre dur, aux gros labeurs expert,
Et bien donnons entiere congnoissance
D'où nous sortons, et de quelle naissance.

Pierres converties en hommes et femmes.

La terre transformée en diverses figures d'animaux

Quand l'humeur vieille alors des eaulx laissée
Fut par l'ardeur du cler soleil pressée
D'eschauffoyson, et que paludz et fanges
Furent enflez soubz ces chaleurs estranges,
Terre engendra tous autres animaulx,
De son vueil propre en formes inegaulx,
Pareillement les semences des choses
Concevans fruict, nourries et encloses
En terre grasse à produire propice,
Comme au gyron de leur mere et nourrice,
Vindrent à croistre, et demourance y tindrent
Si longuement qu'aucune forme prindrent.
Qu'il soit ainsi, quand l'eau du Nil, qui court
Par sept tuyaulx, a delaissé tout court
Les champs moillez, et chascun sien ruisseau
Rendu dedans son antique vaisseau ;
Après aussi que le lymon tout frais
Est eschauffé du soleil et ses rais,
Les paysans plusieurs animaulx trouvent.
Faictz et créez de mottes où se couvent;
Et en peult on en elles veoir assez
Qui seulement ne sont que commencez,
Pour le bref temps de leur tout nouveau naistre.
Semblablement d'autres ý voit on estre
Tous imparfaictz, qui à demy sont nez,
D'espaule, teste, ou jambes tronçonnez,
Et du corps mesme imparfaict l'une part
Bien souvent vit, l'autre est terre sans art.
Certes après que humeur de froid esprise,
Et chaleur aspre ont attrempance prise,
Produisans sont, et conçoivent et portent,
Et de ces deux toutes les choses sortent.
Et quoy que feu à l'eau contraire soit,
Humide chault toutes choses conçoit,
Et par ainsi concorde discordante
A geniture est apte et concordante.
Donques après que la terre mouillée,
Et du nouveau deluge fort souillée,
Vint à sentir de rechef le grand chault
De l'air prochain et du soleil trèshault,
Elle meit hors cent mille especes siennes,

Et d'une part les formes anciennes
Restitua, jadis mortes des eaux,
De l'autre part feit monstres tous nouveaulx.
O grand Phyton, monstre horrible et infect,
Terre vouldroit (certes) ne t'avoir faict;
Mais toutesfoys elle (dont se repent)
T'engendra lors, ô incongneu serpent;
Au peuple neuf aussi craincte donnois,
Tant large lieu de montaigne tenois.
Or Apollo, tenant pour faire alarmes
L'arc et la flesche, et qui de telles armes
Par cy devant n'usoit jamais que contre
Chevres fuyans, ou daims à sa rencontre,
Ce gros serpent rua mort estendu,
Par coups noirciz du venin espandu,
Soubz tant de traictz tirez à tel' secousse,
Que toute vuyde en fut quasi sa trousse.
Et puis affin que vieil Temps advenir
Ne sceust du faict la memoire ternir,
Il establit sacrez jeux et esbats
Solennisez par triumphans combats,
Phyties dictz du nom du grand Phyton,
Serpent vaincu; pour cela les feit on.
En celuy prix quiconque jeune enfant
A lucte, a course, ou au char triumphant
Estoit vainqueur, par honneur singulier
Prenoit chappeau de fueilles de meslier,
Car le laurier encores ne regnoit :
Et en ce temps Phebus environnoit
Sa blonde teste à long poil bien séante
De chascun arbre et fueille verdoyante.
L'amour premiere au cueur de Phebus née,
Ce fut Daphné, fille au fleuve Penée,
Laquelle amour d'aucun cas d'aventure,
Ne luy survint, mais de l'ire et poincture
De Cupido. Phebus, tout glorieux
D'avoir vaincu le serpent furieux,
Veit Cupido, qui de corde nerveuse
Bendoit son arc de corne sumptueuse :
Si luy a dit : « Dy moy pourquoy tu portes,
Enfant lascif, ces riches armes fortes ?

La mort du serpent Phyton, dont vindren les jeux nommés Phyties.

Daphné transformée en laurier.

Sagettes de Cupido.

Ce noble port qui sur ton col s'assiet
Mieulx en escharpe à mes espaules siet,
Qui bien en sçay donner playes certaines
Aux ennemys, aux bestes inhumaines;
Qui puis un peu par sagettes sans nombre
Ay rué jus le serpent plein d'encombre,
Phyton l'enflé, dont la mortelle pance
Fouloit de terre incredible distance.
  Tiens toy content d'esmouvoir en clamours,
Par ton brandon, ne sçay quelles amours,
Et desormais n'approprie à toy mesmes
Ainsi à tort noz louenges supresmes. »
  Lors luy respond de Venus le filz cher :
« Fiche ton arc ce qu'il pourra ficher,
O Dieu Phebus, le mien te fichera :
Ainsi ton bruit du mien est et sera
Moindre d'autant que bestes en tout lieu
Plus foibles sont et plus basses qu'un Dieu. »
  Ainsi disoit, et quand en ces volées
Eust trenché l'air des aesles esbranlées,
Il se planta prompt et leger dessus
L'obscur sommet du hault mont Parnassus.
Et de sa trousse où mect ses dardz pervers
Tira deux traictz d'ouvrages tous divers :
L'un chasse amour, et l'autre l'amour crée;
Tout doré est celluy qui la procrée,
Et à ferrure agüe, clere et coincte :
Cil qui la chasse est rebouché de poincte,
Et a du plomb tout confict en amer
Soubz l'empennon. Cupido, dieu d'aymer,
Ficha ce traict, qui est de mercy vuyde,
Contre Daphné, la nymphe Peneyde,
Et du doré les os il traversa
Du blond Phebus, et au cueur le blessa.
  Subitement l'un ayme, et l'autre non,
Ains va fuyant d'amoureuse le nom,
Et jusque aux trous des boys chasser venoit;
Bref, la despouille aux bestes que prenoit,
C'estoit sa grand' joye quotidiane,
En imitant la pucelle Dyane,
Et d'un bandeau ses cheveulx mal en ordre

Serroit au chef, sans les lyer ne tordre.
  Plusieurs l'ont quise, à l'espouser tendans,
Mais tousjours feit refuz aux demandans,
Sans vouloir homme; et, du plaisir exempte,
Va par les boys qui n'ont chemin ne sente,
Et ne luy chault sçavoir que c'est de nopces,
Ne aussi d'un tas d'amoureuses negoces.
  Son pere aussi luy a dit maintesfoys :
« Ma chere fille, un gendre tu me doys, »
Et luy a dict cent foys, blasmant ses vœux :
« Tu me dois, fille, enfans et beaulx nepveux. »
  Elle, abhorrant mariage aussi fort
Qui si ce fust un crime vil et ord,
Entremesloit parmi sa face blonde
Une rougeur honteuse et vereconde :
Puis en flatant son pere desolé,
Et le tenant doulcement accolé :
« Mon trèscher pere, helas! (ce disoit elle),
Fais moy ce bien, que j'use d'eternelle
Virginité. Juppiter immortel
Feit bien jadis à Diane un don tel. »
  Lors (ô Daphné) vray est qu'à ta demande
Ton pere entend : mais ceste beauté grande
A ton vouloir ne donne aucun adveu,
Et ta forme est repugnante à ton vœu.
  Phebus, qui tant la veit bien composée,
L'ayme, tousjours la souhaitte espousée;
Ce qu'il souhaitte espere, quoy que soit,
Mais son oracle à la fin le deçoit;
Et tout ainsi que le chaulme sec ard
Quand on a mis les espiz à l'escart,
Comme buyssons ardent par nuyct obscure
D'aucuns brandons, qu'un passant d'aventure
En s'esclerant a approchez trop près
D'iceulx buyssons, ou les y laisse après
Qu'il veoit le jour, ainsi Phebus en flamme
S'en va reduict, et d'amour qui l'enflamme
Par tout son cueur se brusle et se destruict,
Et en espoir nourrist amour sans fruict.
  Au long du col de Daphné veoit pendus
Ses blondz cheveulx, meslez et espandus.

« O dieux, dit il, si pignée elle estoit,
Que pourroit ce estre ? » En après s'arrestoit
A contempler ses estincellans yeulx,
Qui ressembloient deux estoilles des cieulx.
Sa bouche veoit petite par compas,
Dont le seul veoir ne le satisfaict pas ;
Prise ses mains aussi blanches que lys,
Prise ses doigts, prise ses bras polys,
Semblablement ses espaules charnues,
Plus qu'à demy descouvertes et nues.
S'il y a rien caché dessoubz l'habit,
Meilleur le pense : elle court plus subit
Que vent leger, et ne prend pied la belle
Aux dictz de cil qui en ce poinct l'appelle

Phebus à Daphné.

« Je te pry, Nymphe, arreste un peu tes pas :
Comme ennemy après toy ne cours pas :
Nymphe, demeure. Ainsi la brebiette
S'enfuyt du loup, et la bische foiblette
Du fort lyon ; ainsi les colombelles
Vont fuyant l'aigle avec fremissans aesles :
Ainsi chascun de ses hayneux prend fuyte,
Mais vraye amour est cause de ma suyte.
O que je crains que tombes et qu'espines
Poignent tes piedz et tes jambes, non dignes
D'avoir blessure ! ô pour moy grand malheur,
Si j'estois cause en rien de ta douleur !
Là où tu vas sont lieux fascheux et bestes ;
Je te supply (non pas que tu t'arrestes
Du tout sur pied), mais cours plus lentement,
Je te suivray aussi plus doulcement.
Enquiers, au moins, à qui tu plais, amye :
D'une montaigne habitant ne suis mye,
Ne pastoureau : point ne garde et fais paistre
Troupeaux icy, comme un vilain champestre.
Tu ne sçais point, sotte, tu ne sçais point
Qui est celuy que tu fuys en ce poinct ;
Pource me fuys. La puissante isle Clare,
Delphe, Tenede. et aussi de Patare
Le grand palais me sert et obtempere ;
Juppiter est mon geniteur et pere ;
Tout ce qui est, sera et a esté

Aux hommes est par moy manifesté.
  Par moy encor maint beau vers poëtique
Accorde au son des cordes de musique,
Et ma sagette est pour vray bien certaine;
Mais une autre est trop plus seure et soudaine,
Laquelle a faict playe en mon triste cueur,
Dont n'avoit onc Amour esté vainqueur.
  Medecine est de mon invention,
Et si suis dit par toute nation
Dieu de secours, et la grande puissance
Des herbes est soubz mon obeissance.
O moy chetif, ô moy trop miserable,
De ce qu'Amour n'est par herbes curable,
Et que les arts qui un chascun conservent
A leur seigneur ne prouffitent ne servent! »
  Alors Daphné craintive se retire
Loing de Phebus, qui vouloit encor dire
Maints autres motz, et laissa sur ces faitez
Avecques luy ses propos imparfaictz.
Lors en fuyant moult gente se monstroit :
Le vent par coups ses membres descouvroit
Et voleter faisoit ses vestemens,
Qui resistoient contre les soufflemens;
Puis l'air subtil repoulsoit en arriere
Ses beaulx cheveulx espanduz par derriere,
Dont sa fuyte a sa beauté augmentée;
Mais le dieu plein de jeunesse tentée
Plus endurer ne peult à ce besoing
Perdre et jetter son beau parler au loing,
Ains, comme amour l'admonneste et poursuyt,
D'un pas leger les traces d'elle suyt.
Et tout ainsi que le levrier agile,
Quand il a veu le lievre moins habile,
En un champ vague, et qu'au pied l'un conclud
Gaigner sa proye et l'autre son salut,
Le chien leger de près le semble joindre,
Et pense bien ja le tenir et poindre;
Puis de ses dentz (ouvrant sa gueulle gloute)
Rase ses piedz; lors le lievre est en doubte
S'il est point prins : ceste morsure eschappe,
Et de la dent qui coup sur coup le happe

Il se desmesle, et fuyt tout estonné.
Ainsi est il de Phebus et Daphné :
Espoir le rend fert leger à la suyte,
Craincte la rend fort legere à la fuyte :
Mais le suyvant, qui des esles d'amours
Est soulagé, va de plus soudain cours,
Sans point donner de repos ne d'arrest
A la fuyante, et si prochain il est
De ses talons, que ja de son alaine
Ses beaulx cheveulx tous espars il alaine.
  Quand de Daphné la force fut estaincte,
Pasle devint : lors vaincue et attaincte
Par le travail d'une si longue course,
Va regarder de Peneus la source,
Disant : « Mon pere, ayde à mon cueur tant las
Si puissance est en voz fleuves et lacs. »
Puis dit : « O terre, or me perds et efface,
En transmuant ma figure et ma face,
Par qui trop plais, ou la transgloutis vive,
Elle qui est de mon ennuy motive. »
  Ceste priere ainsi finie à peine,
Grand pasmoyson luy surprend membre et veine:
De son cueur fut la subtile toilette
Tournée en tendre escorce verdelette;
En fueilles lors croissent ses cheveulx beaulx.
Et ses deux bras en branches et rameaulx.
Le pied qui fut tant prompt avec la plante,
En tige morne et racine se plante.
D'un arbre entier son chef la haulteur a,
Et sa verdeur (sans plus) lui demeura,
Parquoy Phebus l'arbre ayma dèsadonc;
Et quant eust mis sa dextre sur le tronc
Encor sentoit le cueur de la pucelle
Se demener soubz l'escorce nouvelle.
En embrassant aussi ses rameaulx vertz
Comme eust bien faict ses membres descouvertz,
Il baise l'arbre, et tout ce nonobstant
A ses baisers l'arbre va resistant.
  Auquel Phebus a dict : « Puis que impossible
Est que tu sois mon espouse sensible,
Certainement mon arbre approprié

Seras du tout, et à moy dedié.
O vert laurier, tousjours t'aura ma harpe,
Ma claire teste et ma trousse en escharpe,
Et si seras des capitaines gloire
Tous resjouys, quand triumphe et victoire
Chanteront hault les claires voix et trompes,
Et qu'on verra les grans et longues pompes
Au Capitole, aux consacrez posteaux,
Seras debout devant les grans portaulx,
Féale garde, et au loz de ton regne
Entrelassé seras autour du chesne :
Et tout ainsi que mon beau chef doré
Est tousjours jeune et de poil decoré,
Vueilles aussi porter en chascun aage
Perpetuel honneur de vert feuillage. »
Ces motz finiz, le laurier se y consent
En ses rameaulx qui sont faitz de recent,
Et si sembloit bransler en sorte honneste
Sa sommité, comme on bransle la teste.
  En Thessalie une haulte forest
Par tout enclost un val, qui encor est
Nommé Tempé, tempéré, fleurissant,
Parmi lequel Peneus, fleuve yssant
Du fons du pied de Pindus, grand' montaigne,
D'eaux escumans le pays tourne et baigne.
D'un roide cours les nues embrumées
Va conduisant, qui petites fumées
Semblent jetter, et va si roidement
Contre les rocz, que du redondement
Les boys arrousse, et de son bruyt, qui sonne,
Les lieux plus loing que ses voisins estonne.
  Là la maison, là le siege l'on treuve
Et lieu secret de Peneus, grand fleuve :
Là comme roy resident en ses terres,
En sa caverne estant faicte de pierres,
Gardoit justice aux undes là courantes,
Pareillement aux Nymphes demourantes
En celles eaulx. Premier sont là venuz
Tous les prochains fleuves à luy tenuz,
Non bien sachans si chere luy feront,
Ou pour sa fille ilz le consoleront,

Que perdue a. Sperche y vint à propos,
Portant peupliers, Eniphe sans repos,
Le doulx Amphryse et le vieil Apidain,
Avec Eas; d'autres fleuves soudain
Y sont venuz, qui de quelque costé
Où soient portez d'impetuosité,
En la mer font leurs undes retourner
Quand lassez sont de courir et tourner.
  Le fleuve Inache, à par soy tout fasché,
Seul est absent, et au profond caché
De son grand creux, l'eau par larmes augmente,
Et tout chetif sa fille Yo lamente
Comme perdue : il ne sçait si en vie
Elle est au monde, ou aux enfers ravie;
Mais pour autant que point ne l'apperçoit
En aucun lieu, cuide qu'elle ne soit
En aucun lieu, et crainct en ses esprits
Que pirement encores luy soit pris.
  Or quelquefoys Juppiter eternel
La veit venir du fleuve paternel;
Si luy a dict : « O vierge bien formée;
De Juppiter trèsdigne d'estre aymée,
Et qui dois faire un jour par grand delict
Je ne sçay qui bien heureux en ton lict,
Ce temps pendant que le soleil trèshault
Est au milieu du monde ardant et chault,
Vien à l'umbrage en ce boys de grand' monstre;
Ou en cestuy : » et tous deux les luy monstre ;
« Et si tu crains entrer seulette aux creuses
Fosses et trouz des bestes dangereuses,
Croy qu'à seurté iras doresnavant
Soubz les secretz des forestz, moy devant,
Qui suis un Dieu, non point des moindres Dieux
Mais qui en main le grand sceptre des cieulx
Tiens et possede, et qui darde et envoye
La fouldre esparse en mainte place et voye;
Ne me fuy point. » Or fuyoit elle fort;
Et ja de Lerne avoit, par son effort,
Oultrepassé les pastiz et les plains,
Et les beaulx champs Lycées, d'arbres pleins,
Quand Juppiter couvrit terre estendue

D'obscurité parmy l'air espandue,
Retint la fuyte à Yo, jeune d'aage,
Et par ardeur ravit son pucellage.
Ce temps pendant, Juno des courtz haultaines
Regarde en bas, au milieu des grans plaines :
Si s'esbahit dont les nues subites
Soubz le jour cler avoient aux bas limites
Faict et formé la face de la nuict.
Et bien jugea que d'aucun fleuve induict
A grans moyteurs ne sont faictes ces nues,
Ne de l'humeur de terre en l'air venues.
Puis çà et là regarde d'œil marry
Où estre peult Juppiter son mary,
Comme sachant les emblées secretes
Du sien espoux, tant de foys en cachetes
D'elle surpris, et après que apperceu
Ne l'a au ciel : « Ou mon cueur est deceu
(Dit elle alors), ou je suis offensée. »
Puis du hault ciel soudainement baissée
Se plante en terre, et commande aux nuées
Loing s'en aller, d'obscurté desnuées :
Mais Juppiter, qui bon temps se donnoit,
Prevoioyt bien que sa femme venoit,
Et ja avoit d'Yo, fille de Inache, Yo en vache.
Mué la forme en une blanche vache,
Belle de corps comme Yo fut en vis.
Adonc Juno (quoy que ce fut envis)
En estima la forme et le poil beau,
Et si s'enquiert à qui, de quel troupeau
Et d'où elle est, comme non congnoissant
La verité. Juppiter, dieu puissant,
Dit en mentant qu'elle est née de terre,
A celle fin que l'on cesse d'enquerre
S'il l'a poinct faicte ; et lors Juno la grande
Icelle vache en pur don luy demande.
Que pourra il or faire ou devenir ?
C'est cruauté ses amours forbannir :
Ne luy donnant, la faict souspeçonner ;
Honte en après l'incite à lui donner ;
Puis amour est à l'en divertir prompte,
Et en effect amour eust vaincu honte ;

Mais si la vache (un don qui peu montoit)
Eust refusée à celle qui estoit
Sa femme et sœur, sembler eust peu adonque
Visiblement que vache ne fut oncques.
Quand Juno eut en don son ennemye,
Du premier coup elle ne laissa mye
Toute sa paour, et craignit grandement
Que Juppiter luy prinst furtivement
Jusques à tant qu'ès mains d'Argus l'eust mise
Filz d'Aristo, pour en garde estre prise.
Or tout le chef avoit cestuy Argus
Environné de cent yeulx bien agus,
Qui deux à deux à leur tour sommeillans,
Prenoient repos : tous les autres veillans
Gardoient Yo, et en faisant bon guet
Demouroient tous arrestez en aguet ;
En quelque lieu où fut Yo la belle,
Incessamment regardoit devers elle ;
Devant ses yeulx Yo toujours il voit,
Quoy que sa face ailleurs tournée avoit.
Quand le jour luyst, il seuffre qu'elle paisse :
Quand le soleil est soubz la terre espaisse,
L'enferme et clost, et du rude chevestre
Lye son col, qui n'a merité d'estre
Ainsi traicté. De fueille d'arbre dure
Et d'herbe amere elle prend sa pasture :
Puis la povrette en lieu de molle couche
Toute la nuict dessus la terre couche,
N'ayant tousjours de la paille qu'à peine,
Et boyt de l'eau de bourbier toute pleine.
Quand elle aussi, qui si fort se douloit,
Devers Argus ses bras tendre vouloit,
S'humiliant, las ! la doulcette et tendre
N'a aucuns bras qu'à Argus puisse tendre,
Et s'efforçant lamenter, de sa gorge
Un cry de vache et mugissant desgorge.
Tant que du son en craincte se bouta,
Et de sa voix propre s'espoventa.
Après s'en vint aux rives de son pere
Le fleuve Inache, où en soulas prospere
Souloit jouer souvent avec pucelles,

Et quant en l'eau veit ses cornes nouvelles,
Eut grande peur, et de la craincte extresme
S'effarouchoit et se fuyoit soymesme.
Ignorans sont les Nayades encore,
Voyre Inachus le fleuve mesme ignore
Qui elle soit : mais pour les rendre seurs,
Suyvoit son pere, et si suyvoit ses sœurs :
Estre touchée assez elle souffroit,
Et à iceux (tous esbahys) s'offroit.
Le bon vieillard Inachus à jonchées
Luy presenta des herbes arrachées :
Soudain ses mains elle luy vint lecher,
Baisant la paulme à son pere trèscher,
Et retenir onc ses larmes ne sceut,
Et se orendroit de parler la grace eust,
Elle eust requis secours et ayde aucune,
Et recité son nom et sa fortune.
En lieu de motz la lettre qu'imprima
Son pied en terre, adoncques exprima
Parfaictement et mit en descouvrance
Du corps mué la triste demonstrance.
« O moy chetif, cria lors esperdu
Son pere Inache, et aux cornes pendu,
Aussi au col de la vache luysante
En son poil blanc, et en dueil gemissante,
« O moy chetif (dit il par plusieurs foys),
N'est ce pas toy, ma fille, que je voys
Cherchant partout ? Or est chose esprouvée
Qu'en te trouvant je ne t'ay point trouvée,
Et mes douleurs plus que devant son grandes.
Las ! tu te tays, et aux miennes demandes
Tu ne rens point responses reciproques,
Tant seulement aigres souspirs evoques
Du cueur profond, et ce que faire peulx,
A mon parler mugis comme les beufz.
Las ! je, povret, ignorant tout ce mal,
Te preparois cierge et lict nuptial ;
D'un gendre fut l'espoir premier de moy,
Et le second de veoir enfans de toy,
Or d'un troupeau mary te fault avoir,
Et d'un troupeau lignée recevoir,

Et n'est possible à moy que finir face
Tant de douleurs par mort qui tout efface,
Ains estre Dieu ce m'est nuysante chose,
Et de la mort la porte qui m'est close
Prolonge et faict le mien regret durable
En aage et temps eternel perdurable. »
  Comme Inachus disoit son desconfort,
Argus se leve, et, en le poulsant fort,
Mene par force en pasturages maintz
La povre fille arrachée des mains
De son cher pere, et puis occupe et gaigne
Legerement le hault d'une montaigne
Assez loingtaine, où se sied et acule,
Et là séant en toutes partz specule.
  Lors Juppiter, roy de tous les celestes,
Plus endurer ne peult tant de molestes
A celle Yo, du bon Phorone extraicte.
Si appella son filz que une parfaicte
Clere Pleiade eust en enfantement :
Mercure eust nom : luy feit commandement
D'occire Argus. Si ne demoura gueres
Mercure à prendre aux piedz esles legeres,
En main puissante aussi la verge preste
D'endormir gens, et son chappeau en teste.
  Tantost après que celuy dieu Mercure
Eust disposé tout cela par grand'cure,
Du hault manoir de son pere saulta
Jusques en terre, où son chappeau osta ;
Semblablement des esles se denue,
Et seulement sa verge a retenue.
D'icelle verge (en s'en allant) convoye
Brebis en troupe, à travers champs sans voye,
Comme un pasteur chantant de chalumeaulx
Faictz et construictz de pailles ou roseaulx.
  Argus, vacher de Juno, tout espris
Du son de l'art nouvellement apris,
Luy dit ainsi : « Quiconques sois, approche :
Tu pourras bien te seoir sur ceste roche
Avecques moy. En autre lieu du monde
L'herbe n'est point (pour certain) plus feconde
Pour le bestail ; tu veois aussi l'umbrage

Bon aux pasteurs en cestuy pasturage. »
  Mercure adonc s'assit auprès d'Argus,
Tint et passa en propos et argus
Le jour coulant, parlant de plusieurs poinctz ;
Et en chantant de ses chalumeaulx joinctz
L'un avec l'autre, à surmonter il tasche
Les yeulx d'Argus gardans Yo la vache ;
Et toutesfoys Argus vaincre s'efforce
Le doulx sommeil amolissant sa force.
Voyre, et combien que jusques au demy
De tous ses yeulx se trouvast endormy,
Ce nonobstant veille de l'autre part ;
S'enquiert aussi pourquoy et par quel art
Trouvée fut la fluste dont chantoit,
Car puis un peu inventée elle estoit.
  Lors dit Mercure : « Aux montz gelez d'Arcade,
En Nonacris, sur toute Hamadriade
Une Nayade y eut trèsrenommée :
Syringue estoit par les Nymphes nommée.
  Non une foys, mais par diverses tires,
Avoit moqué grand numbre de Satyres
Qui la suyvoient, et tous les Dieux avecques
Du boys umbreux et champ fertil d'illecques.
  En venerie et virginal' noblesse
Elle ensuyvoit Diana, la deesse
De l'isle Ortige, et accoustrée et ceincte
A la façon de ceste noble saincte,
Maintz eust deceu, et pour Diane aussi
Prendre on l'eust peu, ne fust que ceste cy
Avoit un arc de corne decoré,
Et ceste là en avoit un doré :
Encore ainsi maintes gens decevoit.
  Or le dieu Pan un jour venir la veoit
Du mont Lycée, et ayant sur sa teste
Chappeau de pin, luy feit ceste requeste :
  « O noble Nymphe, obtempere au plaisir
D'un Dieu qui a grand vouloir et desir
De t'espouser. » Bref, mainte autre adventure
Restoit encor à dire par Mercure :
C'est asçavoir (tel priere ennuyante
Mise à despris) la nymphe estre fuyante

Par boys espez, tant que de grand randon
Vint jusque au bort du sablonneux Ladon,
Fleuve arresté, et comment à la suyte,
Lorsque les eaux empescherent sa fuyte,
Ses claires sœurs pria illecques près
Syringue en roseau. De la muer : aussi comment après
Que Pan cuyda Syringue par luy prise,
Au lieu du corps de la Nymphe requise
Tint en ses mains des cannes et roseaux
Croissans autour des paludz et des eaux :
Comment aussi, quand dedans anhela,
Le vent esmeu dedans ses cannes là
Y feit un son delicat en voix faincte,
Semblable à cil d'un cueur qui faict sa plaincte ;
Et comment Pan, surpris de son predict,
Et du doulx art tout nouveau, luy a dict :
« Cestuy parler et chant en qui te deulx
Sera commun tousjours entre nous deux. »
Aussi comment pour eternel renom
Dèslors retint et donna le droict nom
De la pucelle à ses flustes rurales,
Joinctes de cire, en grandeur inegales.
Ainsi pour vray que Mercure debvoit
Dire telz mots, les yeulx d'Argus il veoit
Tous succomber, et sa lumiere forte
De grand sommeil enveloppée et morte.
Soudain sa voix refraignit et cessa,
Et puis d'Argus le dormir renforça,
Adoulcissant de la verge charmée
Les yeulx foibletz de sa teste assommée.
Mort d'Argus. Lors tout subit d'un glaive renversé,
Baissant le chef, en dormant l'a blessé
Au propre endroict auquel est joincte et proche
La teste au col : puis du hault de la roche
Le jecte à val, et le mont hault et droict
Souille du sang. Ainsi es orendroit
Gisant par terre, ô Argus, qui vivois,
Et la clarté qu'en cent yeulx tu avois
Est or estaincte, et la seule obscurté
De mort surprent cent yeulx et leur clarté.
Adonc Juno prend ces yeulx, et les fiche

Dessus la plume au paon, son oyseau riche,
Et luy emplit toute la queue d'yeulx,
Clers et luysans comme estoilles des cieulx.

Les yeulx d'Argus mys à la queue du Paon.

Soudain Juno en ire ardante brusle,
Et du courroux le temps ne dissimule ;
Car Erinnys, la deesse de rage,
Mit au devant des yeulx et du courage
D'icelle Yo, et cacha l'insensée
Maint aiguillon secret en sa pensée,
Espoventant par rage furibonde
La povre Yo fuyant' par tout le monde.
O fleuve Nil, en grand labeur et plaindre
Tu luy restois le dernier à attaindre,
Auquel pourtant à la fin elle arrive,
Et en posant tout au bout de la rive
Ses deux genoulx, se veautra en la place,
Et en levant sa telle quelle face
Vers le hault ciel, renversant en arriere
Son col de vache, en piteuse priere,
En larmes d'œil et en gemissemens,
Et en plainctifz et gros mugissemens,
Elle sembloit à Juppiter crier,
Et de ses maulx fin final' luy prier.
Lors Juppiter de ses deux bras embrasse
Sa femme au col, la priant que de grace
Vueille de Yo finablement finir
La grande peine : « Et quant à l'advenir,
De moy, dit-il, toute craincte demects,
Car ceste cy ne te sera jamais
Cause de dueil ; et aux stygieux fleuves
Commande ouyr cestuy serment pour preuves. »
Quand Juno eust appaisé sa poincture,
Yo reprint sa premiere stature,
Et faicte fut ce que devant estoit :
Du corps s'enfuyt le poil qu'elle vestoit ;
Lors luy descroist des cornes la grandeur,
Moindre devient de ses yeulx la rondeur.
Gueule et museau plus petis luy deviennent,
Espaules, bras, et les mains luy reviennent ;
L'ongle de vache en nouveaulx piedz et mains
Fut devisée en cinq ongles humains.

Yo retourne en forme humaine.

Bref, rien n'y eut de la vache sur elle,
Fors seulement la blancheur naturelle,
Et tout debout fut la Nymphe plantée
Du cheminer de deux piedz contentée,
N'osant parler, que de la gorge n'ysse
Mugissement comme d'une jenisse,
Et avec craincte essayoit à redire
Ce qu'autresfoys elle avoit bien sceu dire.
Or maintenant en deesse honorée,
Elle est du peuple en Egypte adorée,
Parquoy en elle Epaphus on pourpense
Estre engendré de la noble semence
De Juppiter, et bref, en lieux certains
Cestuy Epaphe a ses temples haultains.
Faicts à l'honneur de son pere et de luy.
Or en ce temps vray est qu'à icelluy
Estoit esgal de cueur, d'aage et puissance
Un qui avoit du Soleil prins naissance,
Dict Phaëton, qui jadis devisant
De ses grans faictz, et honneur non faisant
A Epaphus, en gloire se mectoit
Dont le Soleil son propre pere estoit.

Debat de Phaëton et Epaphus.

Ce qu'Epaphus ne peut pas bonnement
Lors endurer, et luy dit pleinement :
« O povre sot, tu mectz foy et credit
A tout cela que ta mere te dit,
Et te tiens fier, et louenges retiens
D'un pere fainct, qui pour vray ne t'est riens. »
Lors Phaëton rougit d'ouyr ce dire,
Et refraignit de vergogne son ire;
Puis s'encourut à Clymene sa mere,
Luy apporter l'injure tant amere,
Et si luy dit : « Chere mere, au surplus,
Cela dequoy tu te dois douloir plus,
C'est que rien n'ay repliqué sur l'injure ;
Car, quant à moy, je suis de ma nature
Doulx et courtois, et l'autre insupportant
Et oultrageux : mais j'ay honte pourtant
Dont tel opprobre on m'a peu imputer,
Et que sur champ ne l'ay sceu confuter.
Donc si creé suis de ligne celeste,

Monstre à present le signe manifeste
D'un genre tel, tant digne et precieux,
En maintenant que je suis des haultz cieulx. »
  Ces motz finiz, ses deux bras avança,
Et de sa mere au col les enlassa,
La suppliant par son chef tant chery,
Et par celluy de Merops son mary,
Et en l'honneur des nopces de ses sœurs,
De luy donner signes certains et seurs
De son vray pere. En effect, à grand' peine
Sçait on lequel a plus esmeu Clymene,
Ou le prier par son filz proposé,
Ou le despit du reproche imposé.
  Les bras au ciel lors tendit et leva,
Et regardant le Soleil elle va
Dire ces motz : « Par la lumiere saincte,
De luysans raiz environnez et ceincte,
Qui nous veoit bien, et qui entend noz voix,
Je jure, filz, que ce Soleil que vois,
Et qui le monde illumine et tempere,
T'a engendré, et que c'est ton vray pere.
Si menterie en mes propos je mets,
Je me consens qu'il face que jamais.
Je ne le voye, et que ceste lumiere
Soit maintenant à mes yeulx la derniere.
  Or tu n'as pas grand affaire à congnoistre
La demourance à ton pere, et son estre,
Car la maison dont il se leve et part
Est fort voysine à nostre terre et part.
Si aller là tu desires et quiers,
Pars de ceste heure, et à luy t'en enquiers. »
  Quand Phaëton de sa mere eust ouy
Un tel propos, soudain fut resjouy,
Tressault de joye, et se promet soymesme
Les plus haultz dons des regions supresmes.
  Bref, son pays d'Ethiope il traverse,
Et les Indoys gisant soubz la diverse
Chaleur du ciel, et promptement de là
En la maison de son clair pere alla.

FIN DU LIVRE PREMIER

Description du palais de Phebus.

Le grand palais où Phebus habitoit
Hault eslevé sur columnes estoit,
Tout luysant d'or et d'escarboucles fines,
Qui du clair feu en splendeur sont affines;
De blanc yvoire estoit la couverture;
Le grand portail fut à double ouverture,
De fin argent espandant mille raiz;
Moult sumptueux estoit et de grans fraiz:
Mais la façon les estoffes surpasse,
Car Mulciber, des fevres l'oultrepasse,
Y entailla de la mer la claire unde,
Qui tournoyoit la terre ferme et ronde,
Et y grava des terres le grand tour,
Avec le ciel qui se courbe à l'entour.
En ceste mer les Dieux marins veoit on,
C'est asçavoir, le resonnant Triton,
Puis Protheus, qui se transforme ainsi
Comme il luy plaist, et Egeon aussi,
Lequel estrainct parmy les undes pleines
De ses grans bras les gros dos des baleines:
Doris aussi, et ses filles ensemble,
Dont l'une part en la mer nouer semble;
L'autre, seant' en quelque isle ou rocher,
Ses vertz cheveulx semble faire secher;
L'autre au vif semble estre sur un poisson.
Visages n'ont toutes d'une façon,
Non pas aussi trop differens à veoir,
Mais comme il fault entre sœurs les avoir.
La terre, après, qui là estoit empraincte,
Hommes portoit, fleuves et ville mainte,
Bestes, forestz : Nymphes illec cherchans
Leur demourance, et autres Dieux des champs.
Puis là dessus estoit fort bien gravée
Du ciel luysant la figure eslevée,

Et y avoit dessus la porte dextre
Six signes clairs, et six à la senestre.
En la maison que j'ay cy racomptée Phaëton.
Vint Phaëton par une grand' montée,
Et de prinsault devant les yeulx se boute
Du pere sien, dont il estoit en doubte :
Si se tint loing, car de plus près estant
N'eust peu souffrir clarté qui luysoit tant.
Le clair Phebus à la barbe dorée,
Robbe portant de pourpre colorée,
Seoit en trosne à sa haulteur duysant,
Garny de mainte esmeraude luysant.
Autour de luy sont en ce beau sejour
L'An et les Moys, les Siecles et le Jour.
Les Heures là tiennent aussi leurs places,
Toutes de reng par egales espaces.
Là est debout Printemps le nouveau né.
Qui d'un chappeau de fleurs est couronné;
Là est sur piedz l'Esté, nud sans chemise,
D'espiz de bled la couronne au chef mise;
Automne aussi, qui les membres tachez
Avoit par tout de raisins escachez,
Avec Yver, qui tremble et qui frissonne,
Et dont le poil tout chenu herissonne.
Au milieu d'eulx Phebus son siege avoit;
Lors de ses yeulx, dont toute chose voit,
Veit ce jeune homme estonné à merveilles
De veoir là hault choses si nompareilles ;
Si luy a dit à chef de temps ainsi :
« Que cherches tu en ce palais icy,
O Phaëton, enfant tresrecevable
De moy ton pere, et non desavouable?
Que cherche tu? — O lumiere pudique,
Ce respond il, Phebus, mon pere unique,
S'il est ainsi que tu vueilles que j'use
De ce nom là, sans ce que j'en abuse,
Et s'il est vray que ma mere, qui faict
Tant de sermens, ne couvre son meffaict
Soubz couleur faulse, en te monstrant vray pere,
Fais moy un don par lequel il appere
Que je suis tien, et hors de ma pensée

Soit, je te pry, ceste doubte chassée.
  Ces motz finiz, Phebus, qui l'escouta,
Ses clairs rayons estincellans osta
D'entour du chef, et luy commande après
De s'approcher hardiment de plus près;
Puis l'accolla, disant : « En verité,
Mon cher enfant, tu n'as point merité
Que te renonce, et Clymene a produict
Vray, naturel et legitime fruict
S'il en fut onc : or sans autres tesmoings,
A celle fin que tu en doubtes moins,
Demande un don tel que tu le vouldras :
Tien toy certain que de moy ne fauldras
A l'obtenir. O grand serment des Dieux :
Paluds d'enfer, incongneuz à mes yeulx,
Soyez presens à ce que j'ay promis. »
  A peine avait à fin son propos mis,
Que Phaëton, d'une ardeur jeune et grande,
Le chariot de son pere demande,
Avec la charge et le gouvernement
De ses chevaulx, pour un jour seulement.
Dont tout à coup Phebus se repentit
D'avoir juré, et du grief qu'il sentit
Son chef luysant secoua plusieurs foys,
Disant : « Mon filz, ma parolle et ma voix
Trop de leger s'accorda à la tienne.
Que pleust aux Dieux que la promesse mienne
Retinse encor : je confesse ce poinct,
Que ce seul don ne t'accorderois point.
  Or est besoing de ton propos changer,
Car ton desir est plein de grand danger:
O Phaëton, ton sens peu raisonnable
Quiert un hault don, voyre mal convenable
A ceste force encor' si peu virile,
Et à cest aage encor si puerile.
Tu es mortel et subject à trespas :
Ce que tu quiers mortel certes n'est pas,
Ainçoys te dy qu'il y a plus d'affaire
Qu'il n'est permis aux Dieux d'en pouvoir faire.
Bref, tu ne sçais que tu vas affectant;
Les autres Dieux auront du pouvoir tant

Qu'il leur plaira : mais celuy seul je suis
Qui le flambant chariot mener puis.
  Le roy du ciel, dont la main merveilleuse
Jecte où luy plaist la fouldre perilleuse,
Ne s'y pourroit luy mesme habiliter,
Et qu'est il rien plus grand que Juppiter?
  Si difficile est la voye premiere,
Que mes chevaulx ont peine coustumiere
A la monter, partans au poinct du jour,
Combien qu'ilz soient tous frais et de sejour.
  Le hault chemin est du ciel au milieu,
D'où bien souvent moy mesmes, qui suis Dieu
Tremble et fremy de frayeur et d'esmoy,
Voyant la terre et la mer dessoubz moy.
  L'autre chemin dernier est en descente.
Et a besoing de conduite decente.
Aussi Thetys, qui en mer me reçoit,
Toujours s'effraye alors qu'elle apperçoit
Que je descens, et entre en paour subite
Que je ne tombe et ne me precipite.
  Et d'autre part, du hault ciel la rondeur
Incessamment tourne de tel' roydeur
Qu'avecques soy les estoilles il tire,
Et d'un grand branle impetueux les vire;
Mais j'y resiste, et la force qui dompte
Les autres tous, jamais ne me surmonte;
Ains en allant du ciel tout au contraire
On voit du bas au plus haut me retraire.
  Prens donc le cas que le chariot myen
Je t'ay donné ; entreprendras tu bien
Tirer devers les deux poles, en sorte
Que la roydeur du hault ciel ne t'emporte?
  Tu crois (peult estre) en tes discours debiles,
Que là hault sont forestz, temples et villes :
Je t'averty (affin que ne tresbuches)
Qu'aller il fault par dangers et embusches,
Et que passer te fault devant les formes
Des animaulx horribles et difformes.
Donques, affin que tu tiennes la voye
Si seurement que rien ne te desvoye
Passer auprès des cornes conviendra

Du fier Taureau, qui contre toy viendra;
Du Sagittaire ayant l'arc en la main,
Et du Lyon cruel et inhumain;
Puis le chemin du Scorpion suyvras,
Qui d'un grand tour courbe ses villains bras;
Celluy du Cancre aussi finablement,
Qui les deux bras courbe tout autrement.
 Et n'est en toy povoir par nulz travaulx
Du premier coup regir mes fiers chevaulx :
Fiers pour le feu qui ard en leurs poictrines,
Et qui leur sort par bouches et narines.
Certes, depuis que leurs aigres courages
Sont eschaufez, tant sont folz et volages,
Qu'à bien grand' peine ilz souffrent pour leur guide
Ma propre main, et tirent à la bride.
 Donques, affin que d'un don mortifere
Je ne t'estrene, helas! mon filz, differe :
Prens garde à toy, et refrains ton desir
Ce temps pendant que tu as le loysir.
Tu veulx, affin d'avoir la congnoissance
Comme tu as de mon sang pris naissance,
Qu'un gage seur en tes mains s'abandonne :
Las! en craingnant gage seur je te donne,
Et ceste peur que celer je ne puis
Tesmoingne assez que ton pere je suis.
Jecte un petit sur ma face tes yeulx,
Et voy mon tainct : que pleust ores aux Dieux
Que jusque au cueur me peusses veoir aussi
Et là dedans comprendre mon soucy.
 Au demeurant, veoys tout ce qui abonde
En cestuy riche et universel monde,
Et de si grans et tant d'autres richesses
Dont terre et mer et ciel font leurs largesses
Demande m'en ce que bon tu verras;
D'estre esconduit au danger ne cherras :
Fors qu'en cecy je ne te diray non,
Qui n'est que peine (à bien dire son nom)
Non point honneur. O mon enfant trèscher,
Peine pour don tu viens icy chercher.
Qui te fait tant estre à mon col pendu?
Oste tes bras, flateur mal entendu

Tu obtiendras (et t'en tiens asseuré,
Puis que les eaux d'enfer j'en ay juré)
Ce que vouldras, tant soit la chose grande;
Mais sois au moins plus sage en ta demande. »
Ainsi Phebus son filz admonnestoit,
Qui à ses dictz fort repugnant estoit,
Opiniastre en son premier propos,
Et le beau char convoyte sans repos.
Donc quand son pere avec peine indicible
Eust differé tant qu'il luy fut possible,
Il le mena au lieu hault où rengé
Estoit ce char, par Vulcanus forgé :
D'or fut l'aisseul ; d'or luysoient tout autour
Les deux lymons ; d'or estoit le hault tour
De chasque roue, et l'ordre bel et gent
De chascun ray fut estoffé d'argent.
Sur les coliers sont belles chrysolithes
Mises par ordre, avec gemmes eslites,
Desquelles fut grande lumiere issant,
Pour le soleil contre resplendissant.
Et ce pendant que l'œil et hault courage
De Phaëton contemploit cest ouvrage,
Aurore vint ouvrir les portes closes
De l'orient, toutes plaines de roses.
Si vont fuyant les estoilles par routes,
Que Lucifer devant soy chasse toutes
A grans troupeaux ; et après tout le reste
Sort le dernier de la maison celeste.
Lors, aussi tost que Phebus apperçoit
Que terre et monde à rougir commençoit,
Et qu'il eust veu toutes pasles et mornes
Esvanouyr du croissant les deux cornes,
Il va soudain les Heures appeller,
Et les chevaulx leur commande atteler,
Ce qu'elles font : et les chevaulx superbes,
Fort bien repeuz d'ambrosiennes herbes,
Hors de l'estable ont tirez et guidez,
Et de leurs frains bien resonnans bridez.
Le pere adonc d'un unguent precieux
Oingnit le blanc visage gracieux
De son cher filz, et de tendre et sensible

Contre l'ardeur le rendit deffensible ;
Si luy a mis les raiz autour du chef,
Et les mectant redoubla de rechef
Mille souspirs, qui son prochain martyre
Pronostiquoient, et sur ce luy va dire :
« Au moins, mon filz, à l'advis que ton pere
Te veult donner, si tu peulx, obtempere :
Les fiers chevaulx piquer donne toy garde,
Ains par la resne à force les retarde.
De leur gré vont, voyre si roide et fort,
Qu'à les tenir fault merveilleux effort ;
Et ne fault pas que d'aller t'aventures
Directement le long des cinq arctures :
Le vray chemin qu'à tenir je t'encharge
Va de travers en curvature large,
Et seulement jusque à l'extremité,
De trois cerceaux son but est lymité,
Du pole austral tant qu'il peult s'esloingnant,
Aussi de l'Ourse, à l'Aquillon joingnant.
D'aller par là, non par ailleurs, t'advoue :
Tu verras bien les traces de la roue.
Et pour donner eschauffoison egale
A terre et ciel, ne monte ne devalle :
Car si ton char en l'air hault monter laisses,
Le ciel ardras : si aussi tu l'abaisses,
Par mesme feu la terre destruyras.
Tiens le moyen, à seurté tu yras.
Aussi, affin que la roue qui tourne
Du costé droict ne te meine et destourne
Au Serpent tors, et qu'au signe de l'Arc
La gauche roue aussi point ne t'esgare,
Tien l'entredeux, ne fais destorse aucune ;
Le demourant le laisse à la Fortune,
Laquelle puisse à ton secours veiller.
Et mieulx que toy te vueille conseiller.
Or ce pendant que t'ay propos tenu,
L'humide nuict parataindre est venu
L'extremité de l'Hesperide mer ;
Honnestement ne pouvons plus chommer :
On me demande, et Aurore advancée
Reluyt desja, toute obscurté chassée.

Prens ceste resne, il est temps de partir,
Ou si tu veois que puisses divertir
Ta fantasie, use pour ton grand bien
De mon conseil, non du chariot mien.
Oultre, tandis qu'as d'y penser le terme,
Et que tu es encores en lieu ferme,
Sans que mal duit tu sois encor jecté
Dessus le char follement convoité,
Concede moy clarté en terre espandre
Laquelle veoir tu puisses sans esclandre. »
Lors Phaëton, de corps jeune et habile, Phaëton monté au chariot.
Saulta dedans le chariot mobile,
Sur piedz se plante, et grand plaisir prenoit
A manier la resne qu'il tenoit,
Puis mercia son pere plein d'ennuy.
Contre et maulgré la volenté de luy
Ainsi s'en va le jeune Phaëton.
Lors Pyrois, Eous et Æthon, Les quatre chevaulx du Soleil.
Phlegon aussi, chevaulx du Soleil clair,
En hennissant de feu remplirent l'air,
Et du ciel clos les barres grans et lées
Heurtent des piedz, lesquelles reculées
Furent soudain par Thetys, qui encore
De son nepveu les fortunes ignore.
Donc quand le ciel ainsi par elle ouvert
Se fut monstré bien large et descouvert,
Les fiers chevaulx deslogeans galoperent
Parmy les airs, et les nues coupperent,
Oultrepassans, tant fut prompt leur depart,
Le vent yssu d'icelle mesme part.
Mais trop à l'aise et peu chargez se treuvent,
Ne, qui pis est, bien congnoistre ne peuvent
Qui les conduit, et pas ne leur pesoit
Le joug ainsi que paravant faisoit,
Ains comme danse en la mer le navire
Sans juste poix, et sur l'eau tourne et vire,
Puis çà, puis là, instable et sans arrest,
Pour ce que vague et par trop leger est;
Ainsi, n'ayant l'accoustumée charge,
Ce chariot par le ciel hault et large
Saulte et ressaulte, et l'air le poulse et guide

Encontremont, comme une chose vuide.
Ce que sentant les chevaulx attelez,
Hors du chemin battu s'en sont allez,
Et d'un grand cueur leurs frains vindrent à mordre
Sans plus courir selon le premier ordre.
Dont Phaëton se print à estonner,
Ne sçait la bride à quelle main tourner,
Ne sçait la voye, et quand il la sçauroit,
Sur les chevaulx nulle puissance auroit.
  Les sept trions tous gelez de froidure
Furent surpris de chaleur aspre et dure,
Et se baigner pour neant ont tendu
En l'Occean, qui leur est deffendu.
La grand' serpente au pole arctique empraincte,
Morne de froid, et à nul donnant craincte,
Sentit ardeur, et du chauld irritée,
Conceut en soy fureur inusitée.
On dit aussi par tout (ô Bootes)
Que moult troublé alors enfuy t'es,
Quoy que courir ne povois ne voulusses,
Et qu'empesché à ta charrette fusses.
  Dont aussi tost que du hault des clers cieulx
Le miserable en bas jecta les yeulx,
La terre veit en rondeur bien formée
Totalement dessoubz luy abysmée.
Si devint pasle, et de peur promptement
Aux deux genoulx luy vint un tremblement ;
Et par si claire et grand' resplendissance
Obscurité print en ses yeulx naissance.
  Ja vouldroit il qu'en ces lieux supernelz
N'eust onc mené les chevaulx paternelz ;
Ja se repent dont sa race a congneue,
Et plus, d'avoir sa requeste obtenue,
Ja souhaittant de Merops estre né.
Le malheureux est ainsi pourmené
Que le navire agité des oraiges,
Auquel le maistre a lasché les cordaiges,
L'abandonnant du tout à la mercy
Des oraisons, des veuz, des Dieux aussi.
  Que fera il ? Il a laissé derriere
Beaucoup de ciel, et si en veoit arriere

Plus devant soy : il mesure, il compasse
En son cerveau et l'une et l'autre espace :
Aucunesfois vers l'occident se tourne,
Aucunesfoys son œil jette et sejourne
Sur l'orient; mais il est fort à craindre
Que jamais plus ne les puisse restraindre;
Car rien ne fait de ce que faire tasche,
Tant y est neuf : la bride point ne lasche ;
La tenir court ne luy sert d'un seul poinct,
Et des chevaulx les noms ne congnoist point :
Puis, tout tremblant, veoit les merveilles sacres
Qui sont là sus, et les grans simulacres
Des monstres fiers qui en diverses parts
Par tout le ciel sont semez et espars.
  Là est un lieu où parmy ceste tourbe
Le Scorpion sa queue et ses bras courbe
En forme d'arc, et jusques aux manoirs
De ses voisins estend ses membres noirs.
  Quand l'enfant veit la beste monstrueuse,
De noir venin toute moyte et sueuse,
Le menassant à luy de près se joindre,
Et de sa queue aiguillonnant le poindre,
Povre de sens, tellement s'estonna,
Que de frayeur la bride abandonna.
Quand sur le dos les chevaulx la sentirent,
En s'escartant parmy les airs bondirent,
Et librement d'allées et venues
Vont galopant regions incongnues.
Là où leurs cours impetueux les porte,
Là sans compas chascun d'eux se transporte.
Jusques au ciel des estoilles ilz vont ;
Le charyot trainent et rouller font
A travers lieux où n'a chemin ne sente :
Plustost vont hault, plustost vont en descente,
Et de droict fil viennent fondre grand' erre
Jusques à l'air plus prochain de la terre,
Si qu'esbahie est la Lune en sa sphere
De veoir courir les chevaulx de son frere
Dessoubz les siens ;et les nues esparses
Parmy les airs fument à demy arses ;
Mesmes la Terre, au plus bas lieu assise, Le monde en feu.

De flambes est (comme le reste) esprise :
Toute se fend pour l'humeur qui tarit,
L'herbe se fene, arbre et fueille perit ;
Le champ du blé à son dommage baille
Au feu ardant foison de seiche paille.
Cela n'est rien : les grans villes et fortes,
Murs et remparts bruslent, jusques aux portes.
Et pour neant du feu les gens se gardent :
En cendre vont ; boys et montaignes ardent ;
Tmolus en ard, le mont Athos s'enflambe,
Taurus se brusle, Oete est tout en flambe ;
Si fut Ida pour lors seiche et sans eaux,
Qui paravant triumphoit en ruisseaux :
Et Helicon, des neuf Muses aymé,
Aussi Æmus, non encore surnommé
Œagrien ; grand flamme feit Ætna,
Car pour un feu à ce coup deux en a,
Cynthus, Eryx, Parnassus à deux testes ;
Cytheron, propre à celebrer les festes ;
Mimas, Othrys et Dindyma s'allument ;
De Rhodopé les neiges se consument ;
En feu s'en va Mycalé et Caucase ;
Maulgré son froid la Scythie s'embrase ;
Le grand mont d'Osse avec Pindus brusla
Voyre Olympus, plus grand que ces deux là,
Si feirent bien les grans Alpes cornues,
Et Apennin, lequel soustient les nues.
Lors Phaëton va adviser le monde
Qui flamboyoit de feu tout à la ronde,
Si que du chauld grand' angoisse portoit,
Et, anhelant, de sa bouche sortoit
Comme d'un four vapeur de chaleur pleine.
Son char s'enflambe : intolerable peine
Luy ont en l'air les bluettes donné,
Et, de fumée espesse environné,
Ne sçait où va, ne où il est, et l'emmenent
Les promptz chevaulx ou leurs plaisirs les menent.

Pourquoy les Æthiopes sont noirs

On tient qu'alors les Æthiopes prindent
Tainct si haslé, que Mores ilz devindrent,
Et que du chault qui l'humeur estancha,
Comme on la veoit la Libye secha.

Nymphes adonc, pleurans escheveléés,
Foisoient le dueil des sources escoulées ;
La Beotie avec une soif grande
Cherche Dircé ; Argos par tout demande
Amymoné, sa fontaine liquide ;
Ephiré quiert la source Pirenide ;
Les fleuves grans, grans de rives et fons,
Ne furent pas en leurs canaux profons
Bien asseurez, mais trop plus qu'esbahys.
Au fil de l'eau a fumé Tanays,
Aussi a faict Peneus l'ancien,
Et Caycus, fleuve Teuthrancien,
Et Ismenos, riviere non dormante,
Et de Phocis le beau fleuve Erymanthe,
Et Xantus clair, qui devoit ardre encor,
Et Lycormas, qui est aussi blond qu'or,
Et Meander, qui va s'esbanoyant
Dedans son eau çà et là tournoyant ;
Eurotas brusle, et Melas de Mygdone,
Et Euphrates, arrousant Babylone.
Thermodoon, Phasis, Ganges, Ister,
A ceste ardeur ne peurent resister.
Orontes ard ; d'Alpheus les eaux vives
Et Sperchius ardent jusques aux rives.
Et le fin or qui en Tagus se treuve,
Fondu du feu, couloit comme le fleuve.
Les cygnes blancz qui de leur melodie
Solennisoient les fleuves de Lydie
Ardoient, avec nombre infini d'oyseaux,
Dedans Caystre, au beau milieu des eaux.
  Le Nil fuyt, effrayé du meschef,
Au bout du monde, et retira son chef
Si bien que point n'apparoist aujourd'huy
Encor voit on sept entrées de luy,
De qui les eaux s'en sont toutes allées ;
Maintenant sont sept pouldreuses vallées.
  Pareil malheur a les undes taries
D'Hebre et Strymon, aux terres Ismaries,
Et des plus beaulx qu'en Occident congnois,
Du Pau, du Rhin, du Rhosne Lyonnois,
Aussi du Tibre, à qui estoit promis

Qu'à luy seroit tout le monde submis.
La terre fend, et parmy les fendaces
La grand' lueur jusqu'aux regions basses
A penetré, et si clair y raya,
Que Proserpine et Pluton s'effraya.
La mer se serre, et ce qu'on disoit mer
De sable sec un champ se peult nommer.
Les montz terreux soubz l'eau profonde estans
Sont descouvers, et, se manifestans,
Le nombre accreu ont des Cyclades isles.
Aux fons s'en vont les poissons moult debiles
Nobles daulphins pour la chaleur n'osoient
Saillir en l'air, comme devant faisoient,
Maint beuf de mer, et mainte grand' baleine
Au fons de l'eau gisent mors sur l'areine;
Doris, Nerée et leurs filles, faschées,
Mesmes se sont (ainsi qu'on dit) cachées
Dessoubz l'eau tiede, et le grand Neptunus
Tout renfrongné osa ses bras tous nuds
Trois foys hors l'eau mectre et advanturer :
Trois foys ne sceut l'air ardant endurer.
Finablement Terre, dame trèssaincte,
Des eaux de mer environnée et ceincte,
Et des ruisseaux que l'infortune amere
Feit retirer au ventre de leur mere,
Va mettre hors parmy une crevace
Jusques au col sa liberale face,
La main au front, et d'un grand tremblement
Esbranlant tout universellement,
Plus bas un peu s'assit et s'avalla
Que de coustume, et puis ainsi parla :
Oraison de la Terre.
« Si tout cecy (supreme Deité)
A gré te vient, et je l'ay merité,
A quel propos cesse à present ta fouldre?
Puis que finir me convient, et resouldre
Par feu cruel, vien moy du tien ferir :
Regret n'auray de telle main perir.
A peine puis dire un mot (et sans doubte
La grand' vapeur quasi l'estouffoit toute);
Regarde moy, et entens à mes veux;
Grillez et ars sont desja mes cheveulx;

Flambe et fumée aussi mes yeulx affollent,
Et sur mon chef les estincelles volent.
Est ce l'honneur, le fruict, le benefice
Que tu me rens de mon fertile office,
Et pour l'ennuy, la froissure et l'ahan
Que j'ay de herce et de soc, d'an à an?
O Dieu des Dieux, me traictes tu ainsi
Pour mon loyer d'administrer icy
L'herbe aux troupeaux, les fruictz meurs et recens
Au genre humain, et à vous de l'encens?
Or prens encor que merité je l'aye :
Qu'ont faict les eaux pour souffrir ceste playe?
Qu'a desservy ton bon frere Neptune?
Pourquoy la mer (qui luy est par Fortune
Escheue en lot) va elle en descroissant,
De jour en jour loing du ciel s'abaissant?
Las! si l'amour de moy et de ton cher
Frere germain ton cueur ne vient toucher,
Vueilles au moins, par pitié, prendre garde
A ton clair ciel; ô Dieu puissant, regarde :
Bas et hault fume et l'un et l'autre pole;
Si tant soit peu la flambe les viole,
Voz beaulx manoirs ruyneront, helas!
Ne vois tu point comment ahane Athlas?
A peine peult soustenir sur l'eschine
Du ciel trèshault l'enflambée machine.
Si mer, si terre et ciel s'en vont perduz,
Au vieil Chaos retournons confonduz.
Retire donc du feu si peu de chose
Qui reste encor, et le tout mieulx dispose. »
A tant se teut la Terre douloureuse,
Car endurer la vapeur chaleureuse
Plus ne pouvoit, ne parler nullement,
Parquoy son chef retira promptement
Tout dedans soy, aux fosses soubzterraines
Qui des enfers estoient les plus prochaines.
Lors Juppiter misericordieux,
Après avoir bien faict entendre aux Dieux,
Mesme à celuy qui le char a donné,
Que sans secours tout s'en va ruyné,
Droict au plus hault de la tour se retire

D'où d'icy bas les nues il attire.
Et de laquelle, en tel endroict qu'il veult
Lance la fouldre et le tonnerre esmeut.
Mais pour celle heure il n'eust pas sceu où querre
Nues qu'il peust attirer de la terre,
N'aucunes eaux que du ciel feist pleuvoir :
Parquoy tonna, et de tout son pouvoir
Darda la fouldre avecques le bras dextre
Sur le nouveau charretier mal adextre,
Luy osta l'ame et le char embrasé,
Et par le feu a le feu appaisé.
Les fortz chevaulx, qui de peur trebuscherent,
Culebutans tous ensemble, arracherent
Leurs colz des jougs; les harnois ont laissez
Sur le chemin, rompuz et despecez.
Loing d'un costé gist le mort tombé seul;
De l'autre gist hors des lymons l'aysseul;
Roues et raiz et pieces esclatées,
Du chariot au loing sont escartées,
Cheute de Phaëton. Et Phaëton, à qui les aspres feux
Faisoient flamber les beaulx crespes cheveulx,
Cheut renversé, Fortune ainsi le traicte,
Et parmy l'air fut porté longue traicte,
Comme par foys des serains et clairs cieulx
Chet une estoille, ou cheoir semble à noz yeulx.
A la fin s'est sa cheute rencontrée
Loing de sa terre, en contraire contrée,
Où le receut le Pau, fleuve fameux,
Et luy lava son visage fumeux.
Les Nymphes lors Nayades d'Italie
En tumbeau faict de pierre bien polie
Le corps fumant poserent à l'envers,
Et au dessus feirent graver ces vers :
Cy dessoubz gist Phaëton, conducteur
Du chariot de son clair geniteur;
S'on dict que mal sceut conduyre sa prise,
Si tomba il ayant faict haulte emprise.
Le pere, alors, miserable et fasché,
Son larmoyant visage avoit caché,
Voyre, et tient l'on (si croire ainsi le fault)
Que de soleil au monde y eut deffault

Un jour entier : la flambe seulement
Du survenu cruel embrasement
Donna clarté en terre longue pose,
Et ce malheur servit de quelque chose.
Clymene, après avoir dit par grand' ire
D'un tel malheur ce qu'il en falloit dire,
Hors de son sens, en habit dessiré,
Par tout le monde a couru et viré,
Cherchant par tout premier le corps sans ame
Et puis les os. Enfin la bonne dame
Trouva les os soubz dur tumbeau serrez,
Et sur rivage estranger enterrez;
Lors sur le lieu, quasi pasmée, tombe,
Et ayant leu le nom dessus la tumbe,
Le marbre froid de larmes a couvert,
Et l'eschauffa de son sein descouvert.
Ses sœurs aussi, les Heliades belles,
Non moins pleurant, feirent des larmes d'elles
Dons à la Mort inutiles et vains,
Et se frappans l'estomach de leurs mains
Ont appellé par jours et par nuictz mainctes
Leur frere cher Phaëton, qui leurs plainctes
Ne peult ouyr; puis, de douleur touchées,
Se sont dessus le sepulchre couchées.
Là quatre moys ce dueil plein d'amertume
Avoient mené à leur mode et coustume
(Car ja la mode estoit faicte d'usage);
Des sœurs adonc celle qui eust plus d'aage,
Se voulant seoir dessus la terre froide,
Crie et se plainct que des piedz devient roide,
Vers qui taschant la seconde venir,
Ses plantes sent racines devenir.
La tierce, ainsi que ses cheveulx taschoit
Rompre des mains, des fueilles arrachoit;
L'une se plainct dont ses cuisses chernues
En tronc de bois tout court sont retenues;
L'autre se plainct de quoy ses bras tant beaulx
A veue d'œil deviennent longs rameaux;
Et cependant qu'elles sont en ces peines
L'escorce vert leur croist au tour des aynes,
Des aynes monte au ventre bellement,

Clymene

Les sœurs de Phaëton muées en arbres.

Au sein, aux bras et aux mains, tellement
Que plus n'appert, sinon leur bouche belle
Qui au secours encor la mere appelle;
Mais que fera la mere martyrée,
Sinon courir là où elle est tirée,
D'amour d'enfans, puis deçà, puis delà,
En les baisant, si l'aisement elle a?
Ce n'est pas tout : elle a tasché adonc
A retirer les corps hors de leur tronc,
Et pour ce faire, avecques ses mains blanches
De tous costez rompoit les jeunes branches,
Dont il saillit dessus l'escorce verte
Gouttes de sang, comme de playe ouverte.
Chascune adonc qui sent ce mal, s'escrye :
« Laissez cela, ma mere, je vous prie,
Laissez cela, et voz mains retirez,
Car nostre corps en l'arbre deschirez.
Adieu disons. » Lors l'escorce et le bois
Couvrit leur bouche et empescha la voix.

L'ambre provenu des larmes des filles du Soleil.

De ces nouveaulx arbres encor degoutte
Journellement de larmes mainte goutte,
Larmes de gomme en ambre durcissant,
Lequel le Pau, fleuve clair et puissant,
Souvent envoye aux dames d'Italie,
Pour le porter sur leur gorge polie.

Là fut present Cygnus, filz de Sthenel,
Parent sans plus du costé maternel
A Phaëton, toutesfoys son plus proche
En zele vray d'amytié sans reproche.
Luy donc ayant son regne abandonné
(Car de Ligure estoit roy couronné),
Avoit remply de grans clameurs plaintives
D'Eridanus les verdoyantes rives
Et la forest qui d'arbres et ramées
Accreue estoit par les sœurs transformées.
Mesmes le fleuve en avoit retenty,
Quand le dolent sa voix d'homme a senty
Attenuer, et son chesnu pelage
Se transmuer en semblable pennage :
Son col veit loing de l'estomach s'estendre,
Ses doigts rougir et l'un l'autre se prendre,

Puis eust un esle à chascun costé joincte,
Et faicte fut sa bouche un bec sans poincte.
Enfin Cygnus entierement devint
Un oyseau blanc, auquel depuis n'advint
D'avoir au ciel n'a Juppiter fiance,
Comme n'ayant pas mis en oubliance
Le feu à tort sur Phaëton jecté,
Parquoy depuis a son refuge esté
Parmy estangs et grans lacs spacieux,
Et luy fut lors le feu tant odieux
Qu'il s'est depuis tousjours voulu retraire
En l'eau, qui est au feu toute contraire.

Cygnus changé en oyseau.

Tandis Phebus terny, de dueil attainct,
Et aussi fort decheu de son beau tainct
Que quand il souffre esclipse bien extresme,
La clarté hait, hait le jour et soymesme;
Pleure, et pleurant tant se despite et deult,
Que plus au monde esclairer il ne veult :
« Ma destinée a (ce dit il) assez
Eu de travaulx par les siecles passez,
Et me repens du labeur que j'ay pris,
Labeur sans fin, sans honneur et sans prix.
Qui vouldra voyse à cest heure conduire
Le chariot qui le monde faict luyre;
Et si aucun des Dieux ne le peult faire,
Vienne luy mesme entreprendre l'affaire :
Au moins, tandis que mes resnes tiendra,
De faire oultrage il ne luy souviendra,
Et chommeront ses fouldres trop severes,
Dont si bien sçait priver d'enfant les peres.
Lors sçaura il, ayant experience
De mes chevaulx trop pleins d'impatience,
Que cestuy là qui regir ne les sceut
N'avoit gaigné que la mort en receut. »
Comme Phebus se plainct de ses molestes,
Circuy l'ont les autres Dieu celestes,
Le supplians d'affection profonde
De ne laisser en tenebres le monde.
Juppiter mesme à luy bien fort s'excuse
Du feu jecté, et de prieres use.
Finablement, d'une royalle audace

A la priere adjousta la menace.
Sur ce, Phebus ses grans chevaulx r'assemble
Dont le plus seur de peur encores tremble,
Les bat, les frappe, en cholere les broche,
Et le trespas de son filz leur reproche.
Le tout puissant adonc de toutes pars
A tournoyé du ciel les haults rempars,
Pour visiter avecques providence
Si le feu a rien mis en decadence :
Puis quand il veit que de chascun quartier
Tout estoit seur, ferme et en son entier,
Du ciel s'en vint aussi bas que nous sommes,
Pour veoir la terre et le labeur des hommes;
Mais par sus tout il meit son estudie
A reparer son pays d'Arcadie,
Et restablir les fleuves et ruisseaux
Qui n'osoient faire encor couler leurs eaux;
Herbes et fleurs à la terre rendit,
Fueilles et fruictz sur les arbres pendit,
Et les forestz gastées de l'ardeur
Feit revestir de nouvelle verdeur.

Jupiter amoureux de Calisto.

Tant il alla et tant il en revint,
Qu'ardentement amoureux il devint
De Calisto, vierge qui de Nonacre
Native estoit : ceste pucelle sacre
Pas ne faisoit ouvrages delicats.
Parer son chef aussi n'estoit son cas,
Ains le tenoit d'un blanc fronteau serré,
Et se ceignoit d'un gros tyssu ferré.
Aucunesfoys un dard elle tenoit,
Aucunesfoys un arc elle prenoit,
Car elle estoit de Diane compaigne,
Et n'y eut fille en toute la montaigne
De Menalon d'elle plus fort aymée;
Mais grand' faveur passe comme fumée.
Ja le soleil haultement eslevé
Son mychemin avoit plus qu'achevé
Quand elle entra dans un bois dont nul aage
N'avoit faict cheoir ne branche ne fueillage;
Là sur un lieu feutré d'herbe et de mousse
Va despouiller de l'espaule sa trousse;

Puis son bel arc bien tendu destendit,
Et dessus l'herbe à terre s'estendit
Tout de son long, de reposer contraincte,
Faisant chevet de sa trousse bien paincte.
Quand Juppiter, qui de loing la regarde,
La vit seulette et sans aucune garde,
« Ja (ce dit il) ne sçaura mon espouse
Ce coup d'emblée, et n'en sera jalouse ;
Ou s'ell' le sçait, elle aura beau s'en plaindre.
Sont les courroux des dames tant à craindre ? »
En ce disant il va prendre subit
De Dyana le visaige et l'habit,
Puis s'approcha de la vierge, en disant :
« Ma chere sœur, que fais tu cy gisant,
Et en quel boys as tu cherché ta prise? »
Lors se leva la vierge bien aprise,
Et luy respond : « De cœur je te salue,
Deesse chaste, et de plus grand' value
Que Juppiter; j'en dy ce qu'il m'en semble,
Me deust il or ouyr et veoir ensemble. »
Et luy de rire avecques joye extreme,
D'ainsi se veoir preferé à soy mesme.
Puis la baisa, non assez chastement,
Ne comme font vierges communement.
Et comme estoit de luy racompter preste
Dedans quel boys avoit esté en queste,
Il l'empescha, l'embrassant ferme et fort :
Si se declaire usant de grand effort;
Elle de luy mect peine à se deffaire,
Autant pour vray que femme sçauroit faire ;
Que pleust aux Dieux, Juno, que veoir la peusses!
Vers elle usé de plus grand' doulceur eusses;
Moult se debat : mais où pourroit on prendre
Fille qui peust d'un tel Dieu se deffendre?
Au ciel après victorieux il monte,
Et Calisto, pleine d'ennuy et honte,
Faisant en l'air sa complaincte et querelle,
En haine print la forest maquerelle,
D'où s'en allant, tant eust le cœur saisi
Et perturbé, qu'elle oublia quasi
Ses dards, sa trousse et son arc destendu,

Jupiter transformé en Diane.

Qui là estoit contre un arbre pendu.
Sur ce voicy (avec sa chaste bande)
Venir Diane aval la forest grande
De Menalon, bien fiere en son couraige
D'avoir occis mainte beste saulvaige;
Si apperceut la Nymphe et l'appela :
Elle l'oyant soudain se reculla,
Et de prinsault qu'eut Diane advisé,
Craingnit que fust Juppiter desguisé;
Mais quand ses yeulx en se retournant veirent
Les Nymphes sœurs qui leur dame suyvirent,
Elle congneut que ce n'estoient cautelles,
Parquoy s'en vint droict en la trouppe d'elles.
O combien est malaisé qu'on ne face
Congnoistre aux gens son crime par la face!
Les yeulx en hault à grand' peine elle dresse,
Ne n'osoit plus costoyer sa maistresse
Ne cheminer en son reng la premiere,
Comme elle estoit paravant coustumiere,
Ains ne dit mot, et rougissant tesmoingne
Qu'en son honneur elle a receu vergoingne;
Voyre, et ne fust que Diane est pucelle,
Juger eust peu de la coulpe d'icelle
En cent façons, et dit on que ses sœurs
Congneurent bien du faict des signes seurs.
Le temps coulla, et la lune cornue
Jusqu'à neuf foys estoit ja revenue,
Quand il advint qu'au retour de la chasse,
Diane estant du chault pesante et lasse,
Entra dedans une forest ramée,
D'arbres espez à l'entour bien fermée,
Où murmurant un clair ruisseau coulloit,
Duquel le sable au fons de l'eau rouloit.
Après qu'elle eut de sa divine bouche
Loué le lieu, l'eau du pied elle touche,
Puis dit ainsi : « Loing de nous pour le moins
Sont à present regardeurs et tesmoings :
Je suis d'advis, mes filles cher tenues,
Qu'en ce beau lieu nous baignons toutes nues. »
A ce mot là rougit la povre fille :
Toute la troupe adonc se deshabille,

Hors Calisto, qui triste et pensive est :
Voyant cela, chascune la devest,
Et dès que fut mise jus sa vesture,
Avec le corps parut sa forfaicture,
Dont plus avant en trouble et peur elle entre;
Et comme veult des mains cacher son ventre :
« Va (dit Diane) ailleurs ton corps mouiller,
Et le sacré ruisseau ne vien souiller, »
Luy commandant, puis qu'elle estoit enceincte,
De s'en aller hors de la bande saincte.
Juno, deesse arrogante et austere
De longue main sçavoit tout ce mystere :
Elle attendit l'heure propre et le poinct
Pour s'en venger grefvement et appoinct.
Or de tarder n'avoit plus cause aucune;
Et ce qui plus augmentoit sa rancune,
Son ennemye avoit ja faict l'enfant, Arcas.
Nommé Arcas, en beauté triumphant,
Devers lequel Juno plaine de rage
Tourna ses yeulx et son cruel courage,
Disant ainsi : « Adultere villaine,
Encor falloit qu'eusses la pance plaine,
Et que le tort que de toy j'ay receu
Fust par ton fruict manifesté et sceu,
Et que par là fust aussi tesmoingné
Le deshonneur qu'a mon mary gaigné.
Mais impunie or ne te laisseray,
Car pour jamais ta forme effaceray,
Qui trop te plaist, et qui trop fut prisée
De mon mary, garse mal advisée. » Calisto transformée en ourse.
Ces motz finiz, de main cruelle et forte
La prend au poil, et par terre la porte
Le front premier; elle, la suppliant,
Luy tend les bras, bien fort s'humiliant.
Ses bras adonc, ainsi qu'ilz s'avancerent,
Un gros poil noir à vestir commencerent;
Ses mains, ses doigts, à se courber se prindrent,
Et peu à peu crochuz ongles devindrent,
Servans de piedz pour marcher en tous lieux;
Sa bouche aussi, que le plus grand des Dieux
Baisa jadis, changea sa belle forme

En gueulle grand', rechinée et difforme.
Aussi, affin que par humble prier
Elle ne peust les couraiges plyer,
Osté luy fut le pouvoir de bien dire;
Une voix raucque, une voix pleine d'ire
Et de terreur, luy sortoit seulement
Hors du gosier espoventablement;
Mais nonobstant que du tout devint ourse,
Son premier sens ne perdit elle pource,
Ains tesmoingnant ses douleurs et tourmens
Par continuz aigres gemissemens,
Elle a levé, comme font les humains,
Devers le ciel ses telles quelles mains,
Et quand ne peult son Juppiter absent
Nommer ingrat, ingrat elle le sent.
Las! quantesfois en la prarye sienne
Et par devant sa demeure ancienne
Se pourmena sans repos ny arrest,
N'osant coucher seullette en la forest!
Las! quantesfois par rochers et par bois
Les chiens courans l'ont tenue aux abbois!
Las! quantesfois elle, qui fut chasseuse,
Devant chasseurs fuit toute paoureuse!
Souvent, voyant mainte beste champestre,
S'alloit cacher, ne se souvenant estre
Ce qu'elle estoit, si qu'en mont ne rocher
L'ourse n'osoit des ourses approcher;
Et, voyant loups, de paour se desespere,
Combien qu'entre eulx fust Lycaon son pere.
A chef de temps survint son filz Arcas,
Né de quinze ans, ignorant tout ce cas,
Qui en allant les bestes pourchasser,
Et eslisant propre boys pour chasser,
Dès que ses retz et filetz eut tenduz
Aux environs du boys d'Erymanthus,
Par grand hazard sus à sa mere il court,
Qui, le voyant, sur pieds s'arresta court,
Comme si elle eust congnoissance bonne
De son enfant. Arcas adonc s'estonne,
Et recula, de craincte espovanté,
Voyant l'œil d'elle en luy tousjours planté;

Et non sachant que sa mere fust telle,
Il ne voulut plus près s'approcher d'elle.
Lors de son dard freschement esmoulu
Par l'estomac enferrer l'a voulu ;
Mais Juppiter, souveraine deffence,
Retint le coup, empeschant cette offense :
Puis par le vent en l'air hault emportez
En un moment il les a transportez
Jusques au ciel, où il en feit deux signes
Clairs et luysans en mansions voisines.

Arcas, filz de Calisto, mué en estoille.

Juno s'enfla, dès que devant ses yeulx
Veit resplendir son adversaire aux cieulx,
D'où descendant, en mer s'en est venue
Devers Thetis, la deesse chenue,
Et l'Ocean, tous deux pour leurs vieillesses
Moult reverez des Dieux et des Deesses.
Si ont prié Juno qu'elle leur dist
Pourquoy venoit, laquelle respondit :
« Vous demandez pourquoy si diligente
Je viens ça bas, qui du ciel suis regente :
Sçavoir vous fais qu'une autre maintenant
Est au clair ciel en lieu de moy regnant.
Et mentir veulx, si dès que sera nuict
Vous ne voyez (qui trop au cueur me nuit)
Deux astres neufz, qui d'amour favorable
Ont eu naguere au ciel place honorable,
Droict au cerceau dont la rondeur accolle
En petit tour des cieulx le dernier pole.
O Dieux marins, est cela pour penser
Qu'on ne vouldra Juno plus offenser ?
Est ce par là qu'on craindra ma puissance,
Qui fais prouffit quand je porte nuysance ?
O combien grande et habile je suis !
O que j'ay bien monstré ce que je puis !
D'estre plus femme ay gardé la traistresse,
Et maintenant elle est faicte Deesse ;
Ainsi puniz sont ceulx qui me font faulte ;
Voilà comment est ma puissance haulte ;
Je suis d'advis que femme il la reface,
Et que de beste il luy oste la face,
Ainsi qu'il feit à Yo mugissant.

A quoy tient il qu'en me forbannissant
Il ne l'espouse, et qu'il ne delibere
De recevoir Lycaon pour beaupere?
O puissans Dieux, si la grefve poincture
Et le mespris de vostre nourriture
Vous touche au cueur, commander vous prions
A vostre mer que les Septentrions
N'y entrent point, et les Astres chassez
Qui par mal faire au ciel sont advancez,
A celle fin que l'orde concubine
Point ne se baigne en l'eau pure marine. »
Juno trèsbien sa demande impetra
Des Dieux de mer, puis dedans l'air entra,
En chariot ayant lymons dorez,
Tiré par paons bien painctz et colorez,
Aussi bien painctz des yeux d'Argus tué
Comme en noir fut ton pennage mué,
Corbeau jaseur, qui avois de coustume
Par cy devant de porter blanche plume.
Certes, l'oyseau par moy ores chanté
Estoit jadis si blanc et argenté,
Qu'egal estoit aux colombelles coyes,
Et de blancheur ne devoit rien aux oyes
Qui preserver devoient le Capitole,
N'au cygne avec, qui loing des eaux ne vole.
Coronis transformée en corneille.
Mais tant luy feit sa langue de dommage,
Qu'ores, pour blanc, il porte noir plumage.
Jadis n'y eut fille en toute Æmonie
Qui fust de grace et beauté mieulx garnye
Que Coronis, la nymphe Larissée,
Que Phebus eut sur toutes en pensée,
Elle estant vierge, ou elle ayant forfaict;
Mais le corbeau s'apperceut de son faict,
Et ne sceut on jamais le divertir
D'aller Phebus son maistre en advertir;
En y allant, la corneille esvolée
(Pour sçavoir tout) après luy est volée,
Et aussi tost que la cause entendit
De son chemin, rondement luy a dict :
« Tu vas trèsmal, croy moy si tu es saige,
Sans mespriser de mon bec le presaige :

Escoute un peu ce que je fuz un tems,
Voy ce que suis, et le pourquoy entens;
Tu trouveras que ma fidelité
M'a faict nuysance en disant verité.
  Pallas un jour, par son sens et practique,
En corbillon tyssu d'ozier attique
Avoit l'enfant Erichthone enfermé,
Lequel sans mere avoit esté formé;
Et deffendant que point on n'y regarde,
Elle bailla ce corbillon en garde
Entre les mains de trois pucelles nées
Du roy Cecrops, sans ce qu'acertenées
Pallas les eut de l'estrange merveille
Qui enfermée estoit en la corbeille.
Je, qui estois de fueilles bien cachée,
Du haut d'un orme où je m'estois branchée
Les espyois : les deux, Herse et Pandrose,
Gardoient trèsbien ceste corbeille close;
Mais Agloros, l'une de ces trois gardes, Agloros.
En appelant les deux autres couardes,
La defferma si bien que l'enfant veirent
Demy serpent : la faulte qu'elles feirent
Je rapportay à la sage Pallas,
Qui m'en rendit si dur loyer, helas!
Que pour jamais par tout suis appellée
De Minerva la garde reculée;
Et par avoir esté mal taciturne,
Va devant moy la cheveche nocturne.
Certes, ma peine et ma punition
Doibt estre exemple et admonition
A tous oyseaulx de quelconque plumaige
De ne chercher par leur langue dommaige.
Tu me diras qu'en mon premier degré
Jamais Pallas ne me print de son gré,
Ne sans l'avoir de ce bien fort requise;
Quand tu l'auras elle mesmes enquise,
Point ne vouldra (quoi que irritée l'aye)
Nier, ce croy je, une chose si vraye.
Car sçavoir dois que jadis je fuz née
Dedans Phocis, du noble Coronée,
Qui me nourrit en triumphant arroy;

Chascun le sçait, j'estois fille de roy,
Et maintz seigneurs (je le dis sans ventance)
Riches et grans cherchoient mon accoinctance.
Las! ma beauté me causa dueil amer :
Car comme un jour sur le bort de la mer
Je m'en allois pas à pas pourmenant,
Comme je fais encores maintenant,
Le Dieu des eaux me veit et m'escria,
Et plein d'ardeur de l'aymer me pria;
Puis quand son temps et sa doulce requeste
Perdre sentit, la force meit en queste :
Me suyt, je fuy, j'abandonne la rive,
Et en fuyant je voy qu'en vain j'estrive,
Dont j'appelay et Dieux et humains : somme,
Ma voix ne vint en nulle oreille d'homme;
Pallas, sans plus, en souvenance m'eut
(Pour une vierge une vierge s'esmeut),
Et me donna secours que j'attendoye;
Les bras au ciel en pleurant je tendoye;
Mes bras soudain je vins à mescongnoistre,
Et aperceu plumes noires y croistre;
Mes vestemens despouiller je presume
Mais je trouvay que c'estoit desja plume,
Dont la racine en la peau je cachois;
Frapper des mains l'estomac nud taschois,
Mais il estoit ja certes advenu
Que plus n'avois ne mains n'estomac nu;
J'allois courant, et mes piedz ne fouloient
Plus le sablon, ainsi comme ilz souloient,
Ains soubzlevée estois à fleur de terre.
Puis hault en l'air je m'envolay grand' erre,
Et de Minerve, en qui prudence abonde,
Faicte je fuz servante chaste et munde.
Mais quel prouffit m'en vient ne quel service,
Quand Nictymene estant pour son gref vice
Faicte cheveche, a eu tant de bon heur
Qu'elle succede à mon premier honneur?

Nyctimene muée en chouette.

Ne sçais tu point le propos qu'on demeine
Par tout Lesbos de ceste Nyctimene,
Fille lascive, ayant par gref delict
Contaminé de son pere le lict?

Vray est qu'elle a d'oyseau receu la forme,
Mais du remors de son forfaict enorme
Craint qu'on la voye, et la lumiere fuit,
Cachant sa honte à l'umbre de la nuict;
Ou s'on la voit, tous les autres l'agassent,
Et hors de l'air de tous costez la chassent. »
Lors le corbeau se moquant respondit :
« A toy sans plus puisse nuyre ton dit!
Quand est à moy, ces presages menteurs
J'ay à mespris, et tous leurs inventeurs. »
Puis acheva son chemin commencé,
Et à Phebus compter s'est advancé
Que Coronis a veue en acte sale,
Couchée avec un beau filz de Thessale.
Dès que Phebus entendit que s'amye
Estoit tombée en si lourde infamie,
Du chef tomba sa couronne laurée,
Luy cheut aussi la beauté colorée
De son clair vis, et l'archet de sa lyre.
Lors à la chaude, enflé d'une telle ire,
Enfonsa l'arc d'une force robuste,
Et de sa fleche inevitable et juste
Tout atravers à la poictrine poincte
Qui tant de foys à la sienne fut joincte. Coronis transpercée par Apollo.
Sentant le coup, la dolente gemit,
Le fer tranchant hors de la playe mit,
Dont en maintz lieux sa chair blanche et polie
De rouge sang fut trempée et salie,
Disant: « Amy, bien me povois deffaire,
Mais tu debvois l'enfant me laisser faire :
Or nous convient puis qu'il plaist à Fortune,
Presentement trepasser deux en une. »
Sur ce poinct l'ame avec le sang rendit,
Et la froideur par le corps s'espandit.
Las! de si dure aigre punition
Receut l'amant tarde contrition;
Grand mal se veult dont le rapport ouyt,
Et dont si fort son ire l'esblouyt,
Mauldit l'oyseau qui l'a contrainct sçavoir
Ce qui luy faict tant de tristesse avoir;
Sa trousse hayt, et son arc et sa main,

Avec le traict qui trop fut inhumain.
S'amye eschauffe, et nettoyant sa playe,
Par un secours trop tard venu s'essaye
A surmonter la mort dure et perverse,
Et l'art en vain de medecine exerce.
Ce que voyant, et le feu alumer
Pour le corps ardre, et la cendre inhumer,
Point ne pleura (car il n'affiert aux Dieux
Mouiller leur face avecques larmes d'yeulx)
Mais un souspir tira de cueur profond,
Non autrement ne moins grand que les fon
Ceulx qui les beufz avec un maillet tuent,
Lors que le coup pour les assommer ruent.
Après (pourtant) que sa jadis aymée
D'ingrate odeur Phebus eust embaumée,
Que plaincte l'eut et embrassée avecques,
Et mis à fin l'injuste droict d'obseques,
Pas ne souffrit sa divine clemence
Au mesme feu veoir perir sa semence,
Ainçoys l'enfant prochain de mort amere
Tira du feu, et du ventre à sa mere,
Puis le porta luy mesme en son gyron
Dedans la fosse au centaure Chiron.

Le corbeau devenu noir.

Et le corbeau, qui pour avoir vray dit
Pensoit avoir recompense et credit,
Il condemna, d'une colere grande,
Des blancz oyseaulx n'estre plus de la bande.
Ce temps pendant Chiron s'esjouyssoit
Dont d'un tel Dieu l'enfant il nourrissoit :
L'aise qu'il a de peine le descharge,
Voyant honneur joinct avecques sa charge;
Sur ce voicy venir eschevellée
Sa propre fille, Ocyroe appellée,
Dont une nymphe accoucha (comme on treuve
Dessus le bort de l'impetueux fleuve
De Caicus ; elle ne fut contente
D'avoir apris et mis en son entente
Du père sien l'art de medeciner,

Ocyroe divineresse.

Ains tout son cueur meit à vaticiner,
Dont quand fureur de deviner l'eut prise,
Et qu'eschauffée elle fut, et esprise

De cest esprit qui bouilloit dedans elle,
L'enfant petit regarda d'un grand zele :
Disant : « Enfant en qui vertu abonde,
Croissance prens pour l'heur de tout le monde :
Les corps mortelz, grans, moyens et menuz
A toy seront plusieurs foys bien tenuz ;
Puissance auras par ta science ardue
Rendre la vie à qui l'aura perdue ;
Et dès qu'auras une foys l'osé faire,
Les Dieux du ciel, despitz d'un tel affaire,
Feront que plus faire ne le pourras,
Et par le feu de ton ayeul mourras,
Et que d'un Dieu un corps mort seras faict,
Puis d'un corps mort un puissant Dieu parfaict,
Renouvellant encore un coup ta vie
Après que mort l'aura de toy ravie.
Et toy, Chiron, mon pere que j'honore,
Qui n'es subject à mort qui tout devore,
Ains par la loy de divin parentage
Faict et creé pour durer en tout aage,
De trespasser te prendra le desir,
Lors que viendra la douleur te saisir
Que sentiras par la cruelle attaincte
D'une sagette au sang de l'Idre taincte ;
Et d'immortel par les Dieux tu seras
Rendu mortel, et si trespasseras. »
Voulant encor prophetiser et dire — Ocyroe en jument.
Quelque autre cas, un souspir elle tire
Du fons du cueur, et sentant peine et dueil,
Dessus sa face espandit larmes d'œil,
Disant : « Helas ! les choses devinées
Font avancer trop tost mes destinées :
Je sens en moy la parole faillir ;
Plus de mon corps ne peult ma voix saillir.
Maudit soit l'art (tant peu vault et merite)
Qui contre moy l'ire des Dieux irrite.
Las ! beaucoup mieulx m'eust vallu abstenir
De tant sçavoir des choses advenir.
Ja m'est advis que de fille la face
En moy se perd, et peu à peu s'efface :
Ja de desir, ja d'appetit suis pleine

D'herbe manger, et courir en la plaine;
Ne sçay quel Dieu en jument me transforme;
Prendre m'en voys de mon pere la forme.
Mais pourquoy dois je estre toute jument ?
Demy cheval mon pere est seulement. »
Ainsi parlant, la Nymphe jeune et tendre
Sur le dernier ne povoit bien s'entendre,
Car de sa bouche est son parler sorty
Confusement, tost après amorty:
Ny ne sembla de jument sa voix faicte,
Ains de jument quelque voix contrefaicte.
Puis peu à peu hennit de grand courage,
Et ses deux bras marchoient dedans l'herbage;
Chascun des doigts l'un à l'autre s'assemble,
Ses ongles platz tous cinq liez ensemble
Feirent un ongle espais et endurcy;
Luy creut le col, luy creut la bouche aussi.
De son habit la plus longue partie
Fut par derriere en queue convertie,
Et ses cheveulx volans de toutes pars
Devindrent crins (comme devant) espars
Dessus le col; et la face et la voix
Elle mua toutes deux à la foys;
Bref, tous ces cas monstrueux la tournerent
Si bien, que nom de jument luy donnerent.
Pleurs infiniz son cher pere espandit,
Et pour neant ton secours attendit,
O cler Phebus: mais rompre l'ordonnance
De Juppiter n'estoit en ta puissance;
Et quand en toy eust la puissance esté,
Tu estois lors bien ailleurs arresté;
Car par les champs Messeniens à l'heure
Et en Elys tu faisois ta demeure:
C'estoit au temps que l'habit de berger
Et la houllette il te convint charger,
Et que portois à la mode rurale
De sept roseaulx la fluste pastorale.
Or ce pendant qu'en tes amours pensois,
Ou bien tandis que flustois ou dansois,
On dit qu'alors tes vaches mal gardées
S'estoient aux champs Pyliens escartées,

Phebus habillé en berger.

Et que Mercure illec les apperceut,
Qui en un boys trèsbien cacher les sceut;
Ce larrecin faict de grand artifice
D'homme vivant ne vint en la notice,
Fors d'un villain congneu en ce champ là,
Par son droit nom Battus on l'appela,
Qui garde estoit de l'herbeuse vallée
Et du haras du riche roi Nelée.
Mercure eut peur de ce villain, parquoy
Il le tira doulcement à recoy,
Et luy a dit: « Amy, quel que tu sois,
Si d'adventure icy tu apperçois
Quelcun cherchant ses beufz esvanouys,
Dy luy que veuz tu ne les as n'ouys:
Et pour loyer du tour que m'auras faict,
Pren ceste vache, » et la bailla de faict.
L'autre la print, et luy dit l'ayant prise:
« Va hardiment, poursuy ton entreprise:
Le larrecin duquel tu t'es meslé,
Sera plus tost compté et revelé
Par ceste pierre, » et luy en monstra une.
Mercure encor n'y eust fiance aucune,
Parquoy il feit de s'en aller semblant,
Et puis revint en rien ne ressemblant
De voix ne corps à sa premiere forme.
Lors au villain, appuyé contre un orme,
Va dire ainsi: « Bon homme, si tu peux,
Enseigne moy où sont allez mes beufz
Que l'on m'a pris; ce larrecin ne cache:
Je te donray un beuf et une vache. »
Quand le villain qui promit de se taire
Ouyt parler de doubler son salaire:
« Je les ay veuz (dit-il) qui se jettoient
Dessoubz ces montz. » Et de faict y estoient.
Adonc se print à soubzrire Mercure,
Puis luy a dict: « Double villain parjure,
Me trahis tu, m'accuses tu à moy? »
Et transmua son estomac sans foy
En un caillou nommé Touche, ou Indice, Battus converty en Touche.
Qui d'accuser faict encore l'office;
Et au caillou, qui pourtant n'en peult mais,

Demourée est l'infamie à jamais.
De là s'en va ses esles esbranlant
De Juppiter le messager volant ;
Et, hault en l'air, d'Athenes il contemple
La belle assiette, et la ville et le temple,
Et les jardins de prouffit et soulas,
Terre, pour vray, agreable à Pallas.
Advint ce jour que les vierges honnestes
Au temple hault porterent sur leurs testes
De Minerva les sacrifices sainctz,
En beaulx penniers de fleurs couverts et ceincts.
A leur retour Mercure les voyant
Ne vola droict, mais ainsi tournoyant
Que le milan qui les pouletz regarde,
Quant il crainct ceulx qui en font bonne garde
Il tourne, il roue, et n'ose s'esloingner,
Bien s'attendant quelque proye empoingner;
Mercure ainsi d'Athenes sur les tours
Faisoit en l'air maintz circuitz et tours,
Et bassement sans s'esloigner voloit
Pour mieulx choisir la proye qu'il vouloit.
D'autant qu'Aurore est reluysante et claire
Par sus toute autre estoille qui esclaire,
Et que Phebé l'est par dessus Aurore,
La belle Hersé d'autant et plus encore
Oultrepassoit ses compaignes pucelles,
Si qu'elle estoit l'honneur et fleur d'icelles.
Mercure en l'air de la veoir s'esmerveille,
Et s'embrasoit en la sorte pareille
Que le caillou qu'avec la fonde on tire,
Qui tant plus va plus de chaleur attire,
Et sont au cueur de Mercure advenues
Flambes ardantz dessoubz les froides nues.
Ainsi espris, son premier chemin laisse,
Descend de l'air, en la terre s'abaisse,
Sans que sa forme il change ne desguise,
Tant se fyoit en sa beauté exquise,
Voyre à bon droit; toutesfoys par grand cure
Aydoit encor à sa beauté Mercure :
Pigna son chef, sa cappe il accoustra,
Si que par tout rien qu'or ne se monstra,

Et sur l'espaule à dextre l'a troussée,
Affin qu'on veist en main son caducée,
Qui gens endort, et qu'à ses plantes belles
Reluyre on veist ses beaulx patins à esles.
  En la maison où demouroit Hersé,
Sur le derriere estoit son lict dressé,
Entre celluy de Pandrose à la dextre,
Et cestuy là d'Aglauros à senestre :
Ceste Aglauros nota de prime face
Venir Mercure, et eust bien ceste audace
De s'enquerir du nom d'un si grand Dieu,
Et qui l'a meu de venir en ce lieu ;
Lors respondit Mercure en ceste sorte :
«Celuy je suis qui les nouvelles porte
Du pere mien, et celuy est mon pere
A qui la terre et le ciel obtempere :
Ne desguiser te veulx pourquoy je vien,
Pourveu sans plus qu'à ta sœur, pour son bien,
Vueilles en bref te monstrer sœur fidelle,
Et estre tante aux enfans qu'auray d'elle ;
Sçais tu que c'est ? d'Hersé suis amoureux.
Las! favorise à l'amant douloureux. »
  Lors Aglauros vient à le regarder
Du mesmes œil qui ne se sceut garder
De veoir naguere en trop grand' hardiesse
Le clos secret de Pallas la deesse ;
Puis pour loyer du plaisir qu'il demande
Luy demanda de l'or quantité grande,
Et quant et quant de desloger le somme
Jusques à tant qu'il apporte la somme.
  Pallas, qui veit tous ces actes pervers,
Contre Aglauros jecta l'œil de travers,
Et du profond de son cueur courroucé
Si puissamment un souspir a poulsé,
Que bransler feit l'estomac en avant,
Et son escu qu'elle avoit au devant.
Si luy souvint du corbillon couvert
Qu'Aglaure avoit de main prophane ouvert,
Lors qu'elle veit par desobeissance
L'enfant lequel sans mere print naissance ;
Veoit en après qu'au celeste annonceur

Elle est ingrate, et ingrate à sa sœur,
Et que de l'or dont requeste elle fit
L'avare avoit desja faict son prouffit.
Que feit Pallas ? Pour punir telle vie,
Delibera de parler à Envie,
Description d'Envie.
Et s'en alla tout droict en son manoir,
Plastré de sang melencolicque et noir.
Son manoir est caché en un bas centre
Où le soleil ne le vent jamais n'entre,
Triste en tout temps, en tout temps froit et sombre,
Tousjours sans feu, tousjours plein d'obscure umbre.
  Quand la Deesse au faict des armes craincte
De l'orde vieille eust la maison attaincte,
Devant l'entrée arresta court ses pas,
Car d'y entrer à elle ce n'est pas,
Et du fin bout du long bois qu'elle porte
De grand' vigueur donna contre la porte ;
La porte s'ouvre : Envie elle apperçoit,
Qui, accroupie à terre, se paissoit
De gros serpens, viperes et couleuvres,
Nourrissemens de ses iniques œuvres.
L'appercevant destourna son bel œil ;
L'autre se leve avec paresse et dueil,
Et ses serpens demy mengez laissa :
Puis lentement vers Pallas s'addressa,
Et la voyant armée, belle et blonde,
De grand despit au visage luy gronde.
  Sa face est blesme, et a le corps ethicque,
La rouille aux denz, aux yeulx la veue oblique ;
Toute de fiel est sa poictrine verte ;
De noir venin est sa langue couverte;
Jamais ne rit si elle ne rencontre
Devant ses yeulx meschef ou malencontre ;
Tant a de soing qui la picque et resvoille,
Que point ne dort, ains son œil tousjours veille
Pour veoir s'il vient honneur ou bien à l'homme,
Et le voyant se deseche et consomme,
Si qu'offensant ensemble est offensée,
Et son tourment se donne l'insensée ;
Pallas pourtant, quoy que ne l'aymast point,
Luy a parlé brefvement en ce poinct :

« De ton noir sang empoisonne et enchante
Du roi Cecrops ceste fille meschante
Qu'on nomme Aglaure ; or va si onc allas,
Ainsi le fault. » A tant se teut Pallas,
Et repoulsant de sa picque la terre,
Print à fuyr et deslogea grand' erre ;
Et s'enfuyant, Envie rechignée
D'un mauvais œil de travers l'a guignée,
Entre ses dents murmurante et despite
De la valeur qui en Pallas habite.
Puis print en main son baston plein de neuz,
Entortillé d'un lien espineux,
Et d'une nue obscure bien couverte ;
Par où passoit, renversoit l'herbe verte,
Les champz fleuriz çà et là desechoit,
Et des pavotz les testes arrachoit ;
Villes, maisons et peuples la villaine
Contaminoit de sa puante alaine.
Finablement de Minerve va veoir
La grand' cité triumphante en sçavoir,
D'entendemens et richesses puissante,
Pleine d'esbatz, et en paix florissante :
Ce que voyant Envie l'execrable,
Quasy pleura, n'y trouvant rien pleurable.
Mais quand d'Aglaure en la chambre se veit
Ains que bouger sa commission feit,
Et de sa main taincte de vieille rouille,
Premierement la poictrine luy souille,
Puis luy emplit l'entour du cueur d'espines,
Et luy soufla jusques aux intestines
Son noir venin, qui aux os s'estendit,
Et au milieu du poulmon s'espandit :
Et puis affin que la cause recente
De sa douleur loing d'elle ne s'absente,
Devant ses yeulx luy met sa sœur germaine,
Devant ses yeulx à tous coups luy amaine
Pourtraicte au vif de Mercure l'image,
Et de tous deux l'excellent mariage,
Faisant bien grande une chascune chose,
Dont Aglauros souffroit douleur enclose
En cueur marry, si que, triste de jour,

Triste de nuict, gemissoit sans sejour,
Fondant sur piedz d'ennuy et maltalent,
Comme la glace au soleil foible et lent;
Et de l'honneur de la bien heureuse Herse
Ne plus ne moins ardoit la seur perverse
Qu'herbes de champs qui au feu mises fument
Et peu à peu sans flamber se consument.
Par plusieurs foys fut souhaitant la mort,
Pour ne veoir plus le bien qui tant la mord
Par plusieurs foys à son pere plain d'ire
Voulut en mal le cas compter et dire;
Enfin, voyant Mercurius venir,
S'en va assise à la porte tenir
Pour le chasser : il l'abborde, il la flate,
Il la supplie : « Oste toy, dit l'ingrate,
Car de ce lieu jamais ne bougeray,
Jusques à tant que t'en deslogeray.
— Eh bien, dit il, suyvant ton ordonnance,
Content je suis de ceste convenance. »

Aglauros enpierre.

Mercure adonc de sa verge charmée
Ouvrit la porte à gros verroux fermée,
Et elle assise, en se cuydant lever
Sentit son corps si pesamment grever,
Qu'oncques ne sceut mouvoir une joincture;
Sur piedz se mectre essaya d'aventure,
Mais ses genoulx se prindrent à roidir,
Et peu à peu ses ongles à froidir.
Consequemment, perdant son sang, les veines
Luy devenoient bien fort pasles et vaines :
Et comme on veoit que le chancre incurable
Gaigne pays sur un corps miserable,
Et tant s'espand qu'aux parties gastées
Sont bien souvent les saines adjoustées,
Ainsi froideur et mortifere glace
Print peu à peu en sa poictrine place,
Luy estoupant les conduictz de la vie
Et le respir sans lequel on desvie;
Ny ne se meit en effort de parler,
Et ores quand s'en fust voulu mesler,
Sa voix n'avoit passage n'ouverture :
Son col, sa bouche, estoient ja pierre dure.

Finablement, assise, morte et roide,
Ce fut de marbre une statue froide ;
Non marbre blanc : son cueur d'Envie attainct
De sang infect tout son corps avait tainct.
  Après qu'elle eust receu punition
De sa parolle et male intention,
Mercurius d'Athenes se partit,
Et vers le ciel son chemin convertit.
Au ciel venu, son pere à part le huche,
Et sans vouloir luy descouvrir l'embusche
De ses amours, luy dit, pour abreger :
« Mon trèscher filz et feal messager,
Descens là bas : va t'en, et point ne tarde,
Droict au pays qui à gauche regarde
Le ciel, où luyt de ta mère le signe,
C'est en Sidon, cité noble et insigne,
Et le troupeau royal que tu veois paistre
Là loing dessus la montaigne champestre,
Fais le venir sans bruyt et sans chommer
Là bas au long des rives de la mer.
  Ces mots finiz, soudain du hault herbage
Les beufz chassez allerent au rivage,
Là où du roy la fille trèscherie
Jouoit avec les filles de Tyrie.

Europa, fil de Agenor, aimée de Juppiter.

  Majesté grande et amour mal conviennent,
Et en un siege ensemble ne se tiennent.
Parquoy, laissant son sceptre glorieux
Ce pere et roy des hommes et des dieux,
Qui main armée a des trois feuz ensemble,
Qui d'un clin d'œil fait que le monde tremble,
La forme print d'un toreau mugissant,
Et chemina sur l'herbe verdissant
Avec les beufz. Bel estoit le possible :
La couleur fut de blancheur indicible ;
Neige sembloit, d'aucun pied non foulée,
Ne par Auster pluvieux escoulée ;
De muscles a un gros col evident,
Sur l'estomac est sa gorge pendant ;
Cornes avoit certainement petites,
Mais à les veoir un chascun les eust dictes
Faictes de main à bien ouvrer idoine,

Et transluysoient plus que pur cassidoine.
Le front n'avoit ridé ne redoubtable,
Ne tant soit peu la veue espoventable ;
Rien, sinon paix, en la face n'avoit.
  La fille au roy, qui de bon cueur le veoit
S'esbahit fort de ce qu'il est si beau,
Et qu'il ne faict guerre à nul du troupeau ;
Mais quoy qu'il eust de la doulceur beaucoup,
D'en approcher craingnit du premier coup :
En fin s'approche, et fleurs et herbe franche
Luy apporta près de sa gueule blanche,
Dont eut l'amant un merveilleux plaisir ;
Et attendant son esperé desir,
Baise la main de la vierge modeste,
Et peu s'en fault qu'il ne prenne le reste.
Ores se joue à elle expressement,
Pour l'asseurer peu à peu doulcement ;
Ores il saulte au milieu des prez vers,
Ores se veaultre en l'areine à l'envers.
Puis quand il veoit qu'elle n'est plus farouche,
A elle vient : elle sans peur le touche,
Et de sa main virginale luy orne
De fresches fleurs et l'une et l'autre corne.
Enfin elle a tel' hardiesse prise,
Que sur le dos du toreau s'est assise,
Sans sçavoir, las ! à qui elle se frotte.
Europa ravie et forcée par Juppiter.
Lors pas à pas droict à la mer qui flotte
Il la porta, et dès qu'il y arrive,
A mis ses piedz dedans l'eau de la rive.
De là, soudain, plus oultre se transporte,
Et son butin parmy la mer emporte.
La peur la prend, et regarde estonnée
Desja de loin la rive abandonnée.
De la main dextre une des cornes tient,
De l'autre main sur le dos se soustient,
Et ses habitz de soye et fine toile
Bransloient en l'air, et au vent feirent voille.

FIN DU LIVRE SECOND

X

HISTOIRE DE LEANDER ET HERO

MAROT AUX LECTEURS

(1541)

A peine estoit la presente histoire hors de mes mains (lecteurs debonnaires) que je ne sçay quel avare libraire de Paris, qui la guettoit au passage, la treuva et l'emporta tout ainsi qu'un loup affamé emporte une brebiz, puis me la va imprimer en bifferie du Palais, c'est asçavoir en belle apparence de papier et de lettre, mais les vers si corrompuz et le sens si descíré, que vous eussiez dict que c'estoit la dicte brebiz eschappée d'entre les dents du loup : et qui pis est, ceulx de Poictiers, trompez sur l'exemplaire des autres, m'en ont faict autant. Quand je vey le fruict de mes labeurs ainsy accoustré, je vous laisse à penser de quel cueur je donnay au diable monsieur le babouin de parisien, car à la verité il sembloit qu'il eust autant pris de peine à gaster mon livre que moy à le bien traduire. Ce que voyant, en passant par la noble ville de Lyon, je priay maistre Sebastien Griphius, excellent homme en l'art de l'imprimerie, d'y vouloir mettre la main, ce qu'il a faict, et le vous a imprimé bien correct, et sur la copie de l'autheur, lequel vous prie (pour vostre contentement et le sien) si avez envie d'en lire, de vous arrester à ceulx cy. Dieu tout puissant soit tousjours vostre garde. De Lyon, ce 20e jour d'octobre 1541.

HYSTOIRE DE LEANDER ET HERO

Muse, dy moi le flambeau qu'on feit luyre
Pour les amours secretes mieulx conduire ;
Dy moy l'amant qui, nouant en la mer,
Alloit de nuict les nopces consommer,
Et le nocturne embrassement receu
Qui d'Aurora ne fut onc apperceu
Ne descouvert. Declaire moy au reste
Les murs d'Abyde, et la grand tour de Seste,
Là où Hero par amour tant osa,
Que Leander de nuict elle espousa.
J'oy Leander desja nouer, ce semble,
Et flamboyer le flambeau tout ensemble :
Flambeau luysant annonçant la nouvelle
De seure amour, et qui d'Hero la belle
Toute la nuict la feste decora,
Quand le doulx fruict des nopces savoura :
Flambeau d'amour, le signal mis exprès,
Que Juppiter devoit planter auprès
Des astres clers, pour le hault benefice
D'avoir si bien de nuict faict son office,
Et le nommer l'estoille bien heureuse,
Favorisant toute espouse amoureuse ;
Car il servit Amour en ses negoces,
Et si sauva cestuy là qui aux nopces
Alla et vint par les undes souvent,
Ains que le fort et trop malheureux vent
Se fust esmeu. Vien donc, ma Muse, affin
De me chanter le tout jusqu'à la fin,
Qui telle fut, que par un dur esclandre
Elle estaingnit le flambeau et Leandre.
Seste jadis fut ville frequentée ;
Vis à vis d'elle Abyde estoit plantée,
Et entre deux flotoit l'eau de la mer.
En ces deux lieux Cupido, dieu d'aymer,
Tira de l'arc une mesme sagette,

Rendant d'un coup à ses flammes subjecte
Une pucelle et un adolescent
Nommé Leandre, agreable entre cent,
Et l'autre Hero, pucelle desja meure.
Elle faisoit en Seste sa demeure,
Luy en Abyde, et furent en leurs ans
Des deux citez les deux astres luysans,
Pareilz entre eulx. Je te supply, lecteur,
Quand par la mer seras navigateur,
Fais moy ce bien (si passes là autour)
De t'enquerir d'une certaine tour
Là où Hero (un temps fut) demouroit,
Et des creneaulx à Leandre esclairoit.
De demander mesmement te souvienne
La mer bruyant d'Abyde l'ancienne,
Qui en son bruyt plainct encores bien fort
De Leander et l'amour et la mort.
  Mais dont advint que Leander, estant
En la cité Abydaine habitant,
Fut amoureux d'Hero, jeune pucelle,
Jusques à vaincre enfin le cueur d'icelle ?
  Hero, jadis, pleine de bonne grace,
Née de riche et de gentille race,
Estoit nonnain à Venus dediée,
Et se tenoit, vierge et non mariée,
En une tour dessus la mer assise,
Où ses parens, bien jeune, l'avoient mise.
C'estoit, de vray, une Venus seconde,
Mais si honteuse et chaste, que le monde
Luy desplaisoit, et tant s'en absenta,
Qu'onc l'assemblée aux femmes ne hanta.
Et davantage, aux lieux jamais n'alloit
Où la jeunesse amoureuse balloit,
Ny aux festins, ny à nopces aucunes,
En evitant des femmes les rancunes ;
Car pour raison des beautez gracieuses
Les femmes sont vouluntiers envieuses.
Mais humblement elle faisoit sans cesse
Veuz et offrande à Venus la deesse.
Souvent aussi alloit sacrifier
A Cupido, pour le pacifier,

Non moins craignant sa trouse trop amere
Que le brandon de sa celeste mere ;
Mais pour cela ne sceut finablement
Les traictz à feu eviter nullement.
Or estoient ja les moys et jours venus
Que Sestiens celebroient de Venus
La grande feste, et du bel Adonis.
Là vindrent lors les peuples infinis
Qui habitoient les petites et grandes
Isles d'autour ; tous y vindrent par bandes.
Du fons de Cypre à la cerimonie
Vindrent les uns, les autres d'Hemonie.
Femme du monde en toute Cytherée
N'est en faubourg ne cité demourée ;
N'y eut danseur ny autre demourant
Dessus Lyban, le mont bien odorant,
Ne Phrygien (tant aymast le sejour)
Qui ne courust veoir la feste ce jour,
Tous ceulx d'Abyde, aux Sestiens voisine,
Tous jouvenceaux qu'Amour tient en saisine,
Y sont venuz : car vouluntiers ilz vont
Là où l'on dit que les festes se font,
Plus pour y veoir des dames les beautez
Que pour offrir leurs dons sur les autels.
Dedans le temple où se faisoit la feste
Hero marchoit en gravité honneste,
Rendant par tout de sa face amyable
Une splendeur à tous yeulx agreable.
Telle blancheur au visage elle avoit
Que Cynthia, quand lever on la voit ;
Car sur le hault des joues paroissoient
Deux cercles ronds, qui un peu rougissoient
Comme le fons d'une rose nayfve,
Meslé de blanche et rouge couleur vive.
Vous eussiez dict ce corps tant bien formé
Sembler un champ de roses tout semé,
Car par dessus sa blancheur non pareille
La vierge estoit de membres si vermeille,
Qu'en cheminant ses habitz blancz et longs
Monstroient par foys deux roses aux tallons.
D'elle au surplus surtoient bien apparentes

Graces sans nombre, et toutes differentes.
Vray est qu'en tout trois Graces nous sont painctes
Des anciens : mais ce ne sont que fainctes,
Veu que d'Hero un chascun œil friant
Multiplioit cent graces en riant,
Si que Venus (si trop ne me deçoy)
Avoit trouvé nonnain digne de soy.
Ainsi passant de beauté toutes celles
Qu'on estimoit en son temps les plus belles,
L'humble novice à Venus bien decente
Apparoissoit une Venus recente ;
Dont il advint, quand ainsi se monstra,
Qu'aux tendres cueurs des jouvenceaulx entra,
Et n'en fut un qui n'eust en son courage
Desir d'avoir Hero par mariage.
Chascun l'admire et chascun la contemple,
Si qu'en allant çà et là par le temple,
L'œil et le cueur de tous ceulx qui la veirent
Où qu'elle allast) tout le jour la suyvirent.
  Et un jeune homme entre autres estoit là,
Qui en ce poinct tout esbahy parla :
« J'ay plusieurs foys veu Sparte la cité,
Lacedemone ay par tout visité,
Là où on oyt, par maniere d'esbat,
Sur les beautez chascun jour maint debat ;
Mais telle fille encores n'ay je veue,
Qui soit de grace et beauté si pourveue.
Peult estre aussi que Venus en ces places
A faict venir quelc'une des trois Graces.
Certes, lassé de regarder je suis,
Mais de la veoir saouler je ne me puis.
Content serois d'estre en terre bouté
Après avoir au lict d'Hero monté ;
Et dieu du ciel estre ne vouldrois mye,
L'ayant chez moy pour espouse et amye.
Helas ! Venus, si c'est chose odieuse
Que de toucher à ta religieuse,
A tout le moins avecques moy assemble
Par mariage une qui luy ressemble. »
  Ainsi disoient maintz gracieux et doulx
Jeunes amans. Mais un autre sur tous,

Taisant son mal, hors du sens se jectoit
Pour la beauté qui en la vierge estoit.
O Leander, qui tant souffris, si est ce
Qu'après avoir veu là demy deesse
Tu ne voulois soubz l'aguillon d'aymer
Couvertement ta vie consommer,
Ainçoys, estant à l'improviste attainct
Des traicts chargez d'un feu qui ne s'estainct,
Tu n'eusses eu de vivre patience
Sans de la belle avoir experience.
Aux raiz des yeulx creut le brandon plus fort
D'amour cruel, dont par le grand effort
Impetueux de la flambe invincible
Brusloit sans fin le povre cueur paisible.
Aussi beauté excellente bien née
En femme honneste et non contaminée,
Aux hommes est plus aigüe et perçante
Que traict volant tiré de main puissante :
L'œil est la voye, et quand frappé se sent,
La playe coule, et droict au cueur descend.
Si devint lors l'amant dont je vous compte
Ravy, tremblant, tout honteux et sans honte ;
Du cueur trembla : honte le tenoit pris.
Ravy estoit en beauté de tel prix ;
Finablement, amour l'a tant dompté,
Que de honteux le rendit eshonté.
Par amour donc de soymesmes cherchant
A n'avoir honte, il s'en alloit marchant
Tout pas à pas, et print l'audace après
De costoyer la vierge d'assez près ;
Puis de travers tourne de bonne grace
Ses yeulx tous pleins d'amoureuse fallace,
Et l'induisant par signes sans mot dire
A desirer la chose qu'il desire.
Incontinent qu'elle se veit aymée,
Bien ayse fut, se sentant estimée,
Et plusieurs foys tout bellement baissa
Sa belle face, et puis la redressa,
Guignant de l'œil Leander doulcement,
Qui en son cueur fut ayse grandement
De ce qu'Hero son amour entendit

Et l'entendant point ne se deffendit.
Donques tandis que son heure opportune
Il espyoit pour suivre sa fortune,
Le clair soleil vers Occident tiroit,
Et peu à peu sa clarté retiroit,
Si que Vesper on veit de l'autre part,
Qui ja du jour tesmoignoit le depart,
Parquoy, voyant le jouvenceau Leandre
De toutes parts les tenebres s'espandre,
Plus hardiment d'elle s'approcher ose,
Et luy serra les doigts plus blancs que rose,
En souspirant ; et elle sans mot dire
Comme en courroux sa main blanche retire.
Dès qu'il sentit aux gestes la pensée
D'Hero en branle, et demy eslancée,
De la tirer print très bien l'aventure
Par l'un des plis de sa riche vesture,
La destournant, et la menant adonc
A l'un des boutz du temple grand et long :
Et elle alloit après luy pas à pas
Tout lentement, comme ne voulant pas;
Puis de propos femenins l'a tencé,
Disant ainsi : « Estes vous insensé,
Mon gentilhomme ? Entreprenez vous bien
D'ainsi tirer une fille de bien?
Croyez qu'icy fort mal vous adressez :
Allez ailleurs, et ma robe laissez,
Que n'esprouviez, à vostre grand dommage,
L'ire et fureur de mon grand parentage.
Prier d'amour est chose deffendue
Nonnain qui s'est vierge à Venus rendue,
Et n'est loysible inventer achoison
D'aller au lict de fille de maison. »
Telle parolle aux filles convenable
Tenoit Hero à l'amant bien aymable.
Et quand Leandre eut de la vierge ouy
Le doulx courroux, il fut tout resjouy,
Sentant en elle (à cette occasion)
Les signes vrays de persuasion :
Car lors que femme à un amant conteste,
Son contester signe d'amour atteste.

Doncques, après qu'il eut de grand' ardeur
Baisé son col blanc et de bonne odeur,
Desir d'amour qui l'aguillonne et poinct
Le feit parler à sa dame en ce poinct :
« Chere Venus, après Venus la gente,
Noble Pallas, après Pallas prudente,
Je parle ainsi, car trop grandement erre
Qui t'accompare aux femmes de la terre,
Veu que tu es, à bien te visiter,
Toute semblable aux filles Juppiter ;
Bienheureux est celluy qui te planta,
Et pleine d'heur celle qui t'enfanta.
Si te supply, enten à mes clamours,
Et pren pitié des contrainctes d'amours.
Tu te dis fille à Venus consacrée :
Fais donc cela qui à Venus agrée ;
Vien, vien, m'amye, et d'une amour egale
Entrons tous deux en sa loy conjugale ;
Ce n'est pas chose aux vierges bien propice,
D'administrer à Venus sacrifice :
Venus ne prend aux pucelles plaisir ;
Ses vraiz statutz (si tu as le desir
De les sçavoir) et ses mysteres dignes
Ce sont anneaulx, nopces, lictz et courtines.
Puis qu'aymes donc Venus doulce et traictable,
Ayme la loy d'amour tant delectable,
Et me reçoy, en laissant tous ces vœux,
Pour humble serf, ou mary, si tu veulx :
Serf que pour toy Cupido a vené,
A coups de traict poursuivy et mené,
Usant, hélas ! en moy de tel effort
Que feit Mercure en Hercules le fort,
Quand le mena soubz sa verge dorée
Servir la nymphe en Lydie honorée.
Las ! quant à moi, Venus au beau corsage
M'a rendu tien, non Mercure le sage.
O noble vierge, il ne faut qu'on te die
D'Athalanta, la belle d'Arcadie :
Tu sçais comment en amour soulager
Ne vouloit pas le beau Meleager,
Pour demourer tousjours vierge obstinée ;

Mais au moyen de Venus indignée
Elle devint de luy plus amoureuse
Qu'au paravant ne luy fut rigoureuse.
Pourtant, m'amye, aux choses que j'ay dictes
Te fault renger, que Venus tu n'irrites. »
Ainsi l'amant persuadoit de bouche
La belle Hero, encor toute farouche,
Si que les motz tant doulx qu'ouys elle a
Feirent son cueur vaciller çà et là.
La vierge adonc, muette devenue,
Sa veue en terre a longuement tenue,
Cachant sa face, en laquelle luy monte
Ce sang vermeil tesmoingnage de honte,
Plus cheminant pensive se monstroit,
Et sans besoing bien souvent accoustroit
Ses vestemens, tous signes en partie
D'une pucelle à aymer convertie;
Et silence est la promesse accordée
De toute fille ainsi persuadée.
Or sentoit ja ceste cy les secousses
Et aiguillons des amours aigresdoulces,
Pource qu'en cueur si noble et de hault prix
Facilement le doulx feu s'estoit pris ;
Puis esbahie estoit d'autre costé
Du doulx Leandre et de sa grand' beauté.
Donc, ce pendant qu'en la terre ses yeulx
Elle eust fichez, Leander, curieux
Et plein d'amour, de veoir n'estoit lassé
Son tendre col, qu'elle tenoit baissé,
Lequel pourtant finablement leva,
Puis, rougissant, ainsi dire elle va:
« Je ne croy pas, Seigneur, que le pouvoir
Tu n'eusses bien d'une roche esmouvoir
Par tes devis. Qui t'a faict si sçavant
A mettre motz deceptifs en avant,
O povre moy ! et qui t'a incité
De venir veoir mon pays et cité?
Si est ce en vain que m'as propos tenu;
Car, veu que errant tu es et incongnu,
Et qu'en toy n'a seureté de fiance,
Comment peulx tu avoir mon alliance?

Nous ne povons (pour bien te l'exposer
Publicquement tous deux nous espouser,
Pource que j'ay mes parens au contraire ;
Et quand vouldrois par deçà te retraire
En te faingnant personne fugitive,
Tu ne pourrois cacher l'amour furtive,
Car en tout temps les langues sont amyes
De faulx rapportz et toutes infamyes ;
Et ce que faire en secret on pretend,
En plein marché Malebouche l'entend.
Ce neantmoins, je te pry que je sache
D'où tu es né, et ton nom ne me cache ;
Si quiers le mien, ne te diray de non :
Sçache de vray qu'Hero est mon droict nom,
Et ma maison une tour haulte et droicte,
Là où j'habite, en menant vie estroicte,
Sans entretien de personne vivante,
Fors seulement d'une simple servante.
  Ceste grand' tour devant Seste a son estre
Sur creux rivage, auquel de ma fenestre
Me sont les flots de la mer apparens ;
Tel fut l'advis de mes rudes parens.
Autres voysins autour de moy ne hantent,
Ne jeunes gens point n'y dansent ne chantent.
Mais sans cesser, et de jour et de nuict,
La mer venteuse à l'oreille me bruit. »
  Adonc Hero, honteuse de rechef,
Vers son manteau baissa un peu le chef,
Et en couvrit sa face illustre et claire,
Pensant en soy : « Hero, que veulx tu faire? »
De l'autre part, Leander, d'une extreme
Desir qu'il a, consulte avec soymesme
Comme il pourra devenir si heureux
De parvenir au combat amoureux.
  Certes, Amour, variable en conseil,
Fait playe aux cueurs, puis baille l'appareil
Et luy, par qui sommes tous surmontez,
Conseille ceulx qu'il a priz et domptez :
Ainsi feit il, ainsi donna secours
A Leander, qui après tous discours
Triste, et faisant d'un vray amant l'office,

Va dire un mot plein de grand artifice :
« Vierge (dit il), tant peu craintif seray
Que l'aspre mer pour toy je passeray,
Fust ce un endroict d'innavigable gouffre,
Voyre fust l'eau bouillante en feu et souffre ;
Je ne crains point la mer desesperée,
S'il fault aller en ta chambre parée,
Et si n'auray frayeur en escoutant
L'horrible bruit de la grand' mer flottant.
Ains tous les soirs, mouillé, sans paour ne honte
Nageray nud en la mer Hellesponte :
Car il y a distance assez petite
De la cité Abydaine où j'habite
Jusques chez toy ; fais moy sans plus ce tour
De me monstrer sur le hault de ta tour
Quelque lanterne ou brandon flamboyant
Devers la nuict, afin qu'en le voyant
Je sois d'amour le navire sans voile,
Ayant sur mer ton flambeau pour estoille ;
Aussi affin qu'en le voyant, ne voye
De Bootes l'occidentale voye,
Ny Orion cruel et pluvieux,
Ne le train sec du chariot des cieulx,
Qui de venir me pourroit bien garder
A ce doulx port où je veulx aborder.
Mais par sus tout (helas ! ma chere dame)
Si tu ne veulx qu'acoup je perde l'ame,
Pren garde aux ventz ; vueilles avoir le soing
Que, trop esmeuz, n'estaingnent au besoing
Le clair flambeau conducteur de ma vie.
Si au surplus de sçavoir as envie,
Quel est nom, Leander je m'appelle,
Mary d'Hero, la gracieuse belle. »
Ainsi tous deux ordonnoient le decret
Du mariage, entre eulx clos et secret,
Et de garder tout l'ordre taciturne
Servant au faict de l'amytié nocturne,
Dont le flambeau seroit seul tesmoingnage,
En promectant tout d'un mesme courage,
Elle, de faire esclairer le brandon ;
Luy, de se mectre en l'eau à l'abandon.

Puis, confirmans la nuict des espousailles
Par un baiser donné en fiansailles,
Force leur fut (à regret et envis)
Se separer et rompre leurs devis.
Si s'en alla Hero en sa tour haulte,
Et Leander (affin que par sa faulte
Ne s'esgarast de nuict en son retour)
Merquoit de l'œil le chemin de la tour
Et naviguoit vers Abyde tendant.
Pensez en vous quantesfoys ce pendant
Ont desiré tous deux l'heure propice
D'entrer au lict d'amoureux exercice.
Or avoit ja la nuict d'eulx attendue
Sa robe noire en l'air toute estendue,
Et les humains rendit par tout dormans,
Fors Leander, le plus beau des amans,
Qui sus le bord de la mer pour nager
Attend pied coy le luysant messager
De ses amours, et guette de ce pas
Le luminaire et feu de son trespas,
Lequel luy doibt de loing monstrer par signes
Le droict chemin des nopces clandestines.
Si tost qu'Hero veit que la nuict umbreuse
Noircie estoit d'obscurté tenebreuse,
Songneusement comme elle avoit promis
A le flambeau en evidence mis,
Qui ne fut pas plus subit allumé
Que Leander ne fust tout enflammé
Du feu d'amour, si que son cueur ravy
Et le flambeau s'allumoient à l'envy :
Bien est il vray qu'oyant les sons horribles
Que font en mer ces grands undes terribles
Il eut en soy frayeur de prime face;
Mais, peu à peu prenant cueur et audace,
Pour s'asseurer parloit tout seul ainsi :
« Amour est dur, la mer cruelle aussi :
Un bien y a : ce n'est qu'eau en la mer,
Et dedans moy ce n'est que feu d'aymer.
Sus donc, mon cueur : prens le feu de ta part,
Et ne crains l'eau qui en la mer s'espart;
A ce coup fault qu'en amour me secondes.

Dequoy crains tu les vagues et les undes?
O cueur d'amant, n'as tu point congnoissance
Que Venus print des undes sa naissance,
Et qu'elle a force et domination
Dessus la mer, et sur l'affection
Qui nous conduict? » Mis à fin ce propos,
Il despouilla ses membres bien dispos,
Et des deux mains ses habitz desliez
Autour du col a serrez et liez;
Puis, s'esloingnant du bort un peu en ça,
D'un sault de course en la mer se lança,
Tirant tousjours vers la chere lanterne,
Et tellement en la mer se gouverne,
Que luy tout seul navigant vers sa dame
Estoit sa nef, son passeur et sa rame.
Hero, tandis, qui des creneaulx esclaire,
De son manteau couvroit la lampe claire
Quand s'eslevoit quelque nuysible vent,
Et la garda d'estaindre bien souvent,
Jusques à tant que Leander passé
Au port de Seste arriva tout lassé,
Et que la vierge en sa tour haulte et forte
Le feit monter; mais sachez qu'à la porte
Elle embrassa, d'amour et d'aise pleine,
Son cher espoux quasi tout hors d'haleine,
Ayant encor ses blancz cheveulx mouillez,
Tous degoutans, et d'escume souillez.
Lors le mena dedans son cabinet,
Et quand son corps eust essuyé bien net,
D'huille rosat bien odorant l'oingnit,
Et de la mer la senteur estaingnit.
En un lict hault adonques il se couche.
Et elle auprès, qui sa vermeille bouche
Ouvrit, ainsi parlant à son espoux,
Auquel encor bien fort battoit le poulx :
« Amy, tu as beaucoup de travail pris,
Plus qu'autre espoux n'en a onc entrepris;
Assez te dois contenter pour un coup
De l'eau sallée et de l'odeur maulvaise
De la marine : or te metz à ton aise,
Et en mon sein (cher amy qui tant vaulx)

Ensevely tes labeurs et travaulx. »
Leandre adonc la ceincture impollue
Qu'elle portoit soudain luy a tollue
D'autour du corps, et entrerent tous nuds
Aux sainctes loix de la doulce Venus.
Helas! c'estoient des nopces, mais sans danses
C'estoit un lict, mais lict sans accordances
D'hymnes chantez : nul poëte on n'y veit
Qui du sacré mariage escrivist;
Cierge beneit aucun n'y fut posé
Pour illustrer le lict de l'espousé;
Là menestriers ne sonnerent aulbades;
Là balladins ne jecterent gambades;
Chantz nuptiaulx point n'y furent chantez
Par les amys et les deux parentez,
Ainçoys à l'heure à coucher disposée
Silence feit le lict de l'espousée,
Et l'ornement et principale cure
De ceste feste estoit la nuict obscure,
Si qu'Aurora, qui le monde embellit,
Ne veit jamais couché dedans ce lict
Le marié : car sans jour et sans guyde
Tous les matins repassoit vers Abyde,
Insatiable et plein d'ardant desir
De retourner au nocturne plaisir.
Quant à Hero, pour si seurement faire
Que ses parens ne congneussent l'affaire,
Tousjours d'habit de nonnain se vestoit.
Et de jour vierge et de nuict femme estoit.
O quantesfoys le beau jour evident
Ont souhaitté descendre en Occident!
Ainsi leur grande amytié conduysoient
Et en plaisir secret se deduysoient;
Mais peu vescu ont en ceste maniere,
Et peu jouy de l'amour mariniere;
Car dès que vint le bruyneux yver,
Voycy les vents tous esmeuz arriver,
Qui esbranloient les fondemens profons
De l'eau debile, et battoient jusqu'au fons,
Faisans mouvoir d'orage horriblement
Toute la mer çà et là, tellement

Que les nochers, fuyans les eaux irées,
Avoient aux portz leurs voiles retirées.
Mais le fort vent ne l'yver ne l'orage
N'espoventa jamais ton fort courage,
O Leander! ains la lampe allumée
Dessus la tour à l'heure accoustumée
Te donna cueur d'entrer en la marine
Par ce dur temps, la faulse et la maligne.
Helas! Hero, de bon sens despourveue,
Devoit l'yver se passer de la veue
De son amy, sans plus faire reluyre
Le brandon prest à ses plaisirs destruire;
Mais Destinée à son malheur la meine,
Si faict Amour : car de son plaisir pleine
Meit sur la tour le flambeau sans propos,
Non plus flambeau d'Amour, mais d'Atropos.
Or estoit nuict : quand les vents vehemens,
Par merveilleux et divers soufflemens
Poulsans l'un l'autre, en mer se remuerent,
Et peslemesle en fureur se ruerent
Sur le rivage, à celle mauvaise heure
Le povre amant, que faulx espoir asseure
D'aller encor aux ordinaires nopces,
Estoit porté des bruyantes et grosses
Vagues de mer. Ja les undes ensemble
S'entrebatoient; l'eau sallée s'assemble
Tout en un mont; les flotz sont jusqu'aux cieulx;
La terre esmeue est des ventz en tous lieux
Par leur combat; car Boreas se vire
Contre Notus, Eurus contre Zephyre,
Si que l'orage en mer bruyante espars
Inevitable estoit de toutes pars.
Leandre alors, qui maulx intolerables
Avoit souffert des undes implacables,
Prioit Venus de luy estre opportune,
Prioit Thetis, se vouoit à Neptune,
Et n'oublia de diro à Boreas :
« O Aquilon, qui tant labouré as
Au faict d'amour pour la pucelle Attique,
Entens à moy. » Mais nul dieu aquatique
A son prier n'a l'oreille inclinée,

Et n'a l'Amour peu vaincre destinée;
Car, tout rompu de ceste impetueuse,
Emotion de la mer fluctueuse,
Aux jambes eust les puissances debiles,
Ses bras mouvans devindrent immobiles,
Et en sa gorge entroit avec l'escume
Grand' quantité d'eau pleine d'amertume.
Finablement, le vent par sa rudesse
Estaindre vint la lanterne traistresse,
Avec la vie et l'ardante amytié
De Leander, digne de grand' pitié.
Tandis Hero avoit ses beaulx yeulx vers
Tousjours au guet, vigilans et ouvers,
Et lors sur piedz pleurant, pensant, resvant,
La miserable, en sa face levant,
Va veoir du jour la claire estoile Aurore,
Et ne veoit point son cher espoux encore.
Parquoy, estant ja estainct le flambeau,
Deçà, delà, jecta son œil tant beau
Sur le grand doz de la mer, pour sçavoir
Si son amy navigant pourra veoir :
Mais, las! si tost qu'elle eust jecté sa veue
Encontrebas, la povre despourveue
Va veoir au pied de la tour, desciré
Contre les rocs, son amy desiré,
Dont par fureur rompit son vestement
Autour du sein, puis tout subitement
Jectant un cry de personne insensée,
Du hault en bas de la tour s'est lancée.
Ainsi Hero mourut le cueur marry
D'avoir veu mort Leander son mary :
Et après mort, qui amans desassemble,
Se sont encor tous deux trouvez ensemble.

DEUX COLLOQUES D'ERASME

COLLOQUE D'ERASME

TRADUIT DE LATIN EN FRANÇOIS PAR CLEMENT MAROT

INTITULÉ

ABBATIS ET ERUDITÆ

AUX LECTEURS

Qui le sçavoir d'Erasme vouldra veoir,
Et de Marot la rythme ensemble avoir,
Lise cestuy colloque tant bien faict,
Car c'est d'Erasme et de Marot le faict.

AU LECTEUR

Entends (lecteur) que ce colloque,
Qui est d'un abbé ignorant
Duquel une femme se mocque,
Religion ne met à neant :
Mais, l'abus un peu descouvrant,
Des gens sçavants l'honneur ne touche :
Ainsi l'entends en le lisant.
Qui sera morveux, si se mouche.

COLLOQUE

DE L'ABBÉ ET DE LA FEMME SÇAVANTE

Interlocuteurs : l'ABBÉ et YSABEAU

L'ABBÉ

Quel mesnage, dame Isabeau,
Voy je ceans?

YSABEAU

N'est il pas beau?

L'ABBÉ

Je ne sçay quel beau, mais vraiment
Il ne sied pas fort proprement
A fille ne femme.

YSABEAU

Pourquoy?

L'ABBÉ

Pour ce qu'en ce lieu de requoy
Tout est plein de livres.

YSABEAU

Tant mieulx :
Et dea! vous qui estes si vieux,
Abbé nourry en seigneurie,
Veistes vous jamais librairie
Chés les grands dames?

L'ABBÉ

Si ay, si,
Tout en beau françois : mais ceux cy
Ce sont livres latins et grecz.

YSABEAU

J'entens bien, ilz vous sont aigretz :
Mais dictes moy en conscience
N'apprend on sagesse ou science
Qu'en livres françoys seulement?

L'ABBÉ

Cela n'appartient nullement
Qu'à princesses de hault affaire,

Quand elles ne sçavent que faire
Pour recréer un peu leurs ames.

YSABEAU

Et n'appartient il qu'aux grandz dames
De sçavoir et de vivre à l'aise?

L'ABBÉ

Or escoutons, ne vous desplaise;
C'est mal accouplé, ce me semble,
Vivre à l'aise et sçavoir ensemble;
Aux femmes n'appartient sçavoir,
Et est aux princesses d'avoir
Leur plaisir, et à l'aise vivre.

YSABEAU

Il fault que l'assault je vous livre :
Dictes moy, n'appartient il point
A chascun de venir au poinct
De bien vivre?

L'ABBÉ

Je croy qu'ouy.

YSABEAU

Et venez çà, povre esblouy;
Doy je dire aveugle? Qui est ce
Qui peult vivre en aise et liesse
Sans vivre bien?

L'ABBÉ

Mais je demande
Qui peult vivre en liesse grande
En vivant bien?

YSABEAU

Par ainsi donques,
Vous approuvez tous ceux quiconques
Vivent d'une vie mauvaise,
Pourveu qu'ilz vivent à leur aise :
Ne faictes pas?

L'ABBÉ

Je cuyde, moy,
Que ceux qui vivent sans esmoy
Et à plaisir vivent trèsbien.

YSABEAU

Mais ce tant grand plaisir, ou bien
Vient il des choses de dehors,
Ou de l'esprit?

L'ABBÉ

Il ne vient fors
De ce que je sens et saveure,
Ou que je voy.

YSABEAU

Je vous asseure
Que ne vous estes destourbé,
Et estes un subtil abbé,
Mais un très lourdault philosophe :
Respondez moy, de quel estophe
Est le grand aise? A vostre advis
Où le prenez vous?

L'ABBÉ

En convis,
A boire et dormir tant qu'on peult,
A faire tout ce que l'on veult,
En argent, honneur, tout cela.

YSABEAU

Et si Dieu en ces choses là
D'adventure avoit mis science
Et ce beau don de sapience,
En vivriez vous moins plaisamment?

L'ABBÉ

Qu'appelez vous premierement
Sapience, à fin qu'on le sçache?

YSABEAU

Chose dont vous ne tenez tache,
C'est à sçavoir, congnoistre en somme
Que la felicité de l'homme
Ne gist fors qu'aux biens de l'esprit,
Et que tout le bien qui perit,
Comme argent, honneur, noble race,
Ne le rend (sauve vostre grace)
Plus heureux, ne meilleur aussi.

L'ABBÉ

C'est le moindre de mon soucy
Que ceste sapience.

YSABEAU

Voire :
Or ça, pourriez vous jamais croire
Que je sens plus d'aise et grand heur
A lire quelque bon autheur
Moral, naturel ou divin,
Que vous à boire de bon vin,
Ou jouer quand on a disné?
Que vous en semble, *Domine*?
Ne vis je pas en grands esbas?

L'ABBÉ

Quant à moy, je n'y en voy pas,
Sans mentir.

YSABEAU

Je ne m'enquiers point
Qui vous delecte ou qui vous point,
Mais de ce qui doibt delecter.

L'ABBÉ

Je ne vouldrois point alecter
Mes moynes dispos et delivres
Ordinairement en ces livres :
C'est bien livré.

YSABEAU

Et mon mary,
Tant s'en fault qu'il en soit marry,
Qu'il m'en aime mille foys mieulx :
Pourquoy en voz religieux
Les livres doncques n'approuvez?

L'ABBÉ

Je les en ay tousjours trouvez
Moins obeissans la moitié,
Et si hardiz que c'est pitié
A me respondre : ilz me repliquent
D'un tas de decrets qu'ilz expliquent,
De Sainct Pierre et Sainct Mathieu
Et de Sainct Paul.

YSABEAU

Ho! de par Dieu,
Vous leur commandez donc de lire
Choses qui peuvent contredire
A Sainct Pierre et Sainct Paul l'apostre?

L'ABBÉ

Par mon ame, sauve la vostre,
Je ne sçay quell' doctrine ilz ont,
Mais je hay les moines qui sont
Repliquans, et vouldrois n'avoir
Moine qui eust plus de sçavoir
Que j'en ay.

YSABEAU

Pour y obvier,
Il ne fault rien qu'estudier
Si bien que soyez fort sçavant.

L'ABBÉ

Ja n'ay loisir mettre en avant
Toutes ces choses.

YSABEAU

La raison?

L'ABBÉ

Pour autant qu'en nulle saison
N'y puis vacquer.

YSABEAU

Quoy, nostre maistre,
Ne pouvez vous vacquer a estre
Prudent et sage?

L'ABBÉ

Ma foy non.

YSABEAU

Vous n'en aurez donc point le nom.
Etqui vous garde d'y entendre?

L'ABBÉ

Tout plein de soing qu'il me fault prendre
Pour ma maison; faire la court:
Mon service, qui n'est pas court;
Chevaulx, chiens, oiseaux, choses telles.

YSABEAU

Ces choses là vous semblent elles
Meilleures que devenir sage?

L'ABBÉ

Que voulez vous? c'est un usage
Que nous avons.

YSABEAU

Je vous demande,
Si vous aviez vertu si grande
De muer les corps et les testes
De vous et voz moines en bestes,
Les feriez vous pas estre veaux,
Et vous cheval?

L'ABBÉ

Quels motz nouveaux!
Non vrayement.

YSABEAU

Si seroit ce bien
Pour garder qu'ilz ne fussent rien
Plus que vous, en faisant ainsi.

L'ABBÉ

Je n'aurois pas trop grand soucy
Quelz animaux fussent les moynes,
Ne les curez, ne les chanoines,
Pourveu qu'homme je fusse.

YSABEAU

Somme,
Vous pensez donc celuy estre homme
Qui n'est sage et n'y veult pourvoir?

L'ABBÉ

Je suis, si le voulez sçavoir,
Pour moy, assez sage et heureux.

YSABEAU

Sy sont bien les pourceaux pour eux
En leur qualité.

L'ABBÉ

Par mon ame,
Vous estes une estrange dame,
Et me semblez une sophiste.

YSABEAU

Par ma foy, Monsieur le Buliste,
Ce que me semblez ne diray :
Mais bien je vous demanderay
Pourquoy mes livres faschent tant
A vostre veue.

L'ABBÉ

Pour autant
Que la quenoille et le fuseau
Sont armes de femmes.

YSABEAU

Tout beau!
La femme ne doibt elle point
Gouverner sa maison à poinct,
Instruire ses enfans?

L'ABBÉ

Si faict.

YSABEAU

Et pensez vous qu'un tel effect
Se puisse mener sans prudence?

L'ABBÉ

Nenny vrayement, comme je pense.

YSABEAU

A fin qu'adverty en soyez,
Les livres que vous me voyez
Me font telle chose cognoistre.

L'ABBÉ

On voit tous les jours en mon cloistre
Soixante et quatre moines vivre :
Toutesfoys au diable le livre
Qu'en leur chambre encor on a veu!

YSABEAU

A ce conte, c'est bien proveu,
A voz moines de bonne sorte.

L'ABBÉ

Quant des livres, je vous supporte,
Mais non latiner.

YSABEAU

Voicy rage :
Pourquoy!

L'ABBÉ

Pourceque tel langage
Aux femmes n'est pas bien seant.

YSABEAU

Ne respondez point pour neant :
Raison?

L'ABBÉ

A tout bien regarder,
Cela sert bien peu à garder
Leur chasteté.

YSABEAU

Doncques les songes,
Les fables et sottes mensonges
Des romans ont proprieté
De garder nostre chasteté?
N'ont pas?

L'ABBÉ

Ce n'est pas tout.

YSABEAU

Là donc,
Dictes hardiment tout du long
Sans rien obmettre.

L'ABBÉ

Toutes femmes
Qui craignent tomber en diffames
En si grand danger ne seront
Des prestres, quand point ne sçauront
Parler latin.

YSABEAU

En bonne foy,
Le moindre danger que j'y voy
C'est cestuy là : car du latin
Vous travaillez soir et matin
A rien n'en sçavoir, Dieu mercy.

L'ABBÉ

La commune l'estime ainsi
Que je le vous ay recité,

Parce qu'il n'est pas usité
Ne commun qu'une femme ou fille
Sçache tant, ne qu'elle babille
Latin, ne gros ny elegant.

YSABEAU

Pourquoy m'allez vous allegant
La commune, qui est le pire
Autheur que vous me sçauriez dire
Pour faire bien? Et d'advantage,
Pourquoy m'alleguez vous l'usage
Et la coustume qui s'oppose
Tousjours à faire bonne chose?
Aux bonnes choses conviendroit
S'accoustumer : lors adviendroit
Qu'on verroit la chose en usance
Qui estoit hors d'accoustumance;
Ce qui estoit amer à tous
Seroit d'un chascun trouvé doulx;
Ce qui semble laid si longtemps
Seroit fort beau.

L'ABBÉ

Je vous entends.

YSABEAU

Par vostre foy, je vous demande :
Sied il mal à une Allemande
Sçavoir françoys!

L'ABBÉ

Non.

YSABEAU

Raison quelle?

L'ABBÉ

Et que sçay je, moy! A fin qu'elle
Parle aux Françoys, ou leur responde :
Dy je pas bien?

YSABEAU

Le mieulx du monde :
Pourquoy donc me venez reprendre
Si le latin je veux aprendre,
Pour parler avec tant d'autheurs

Sages, sçavans, consolateurs,
Tant bien disans, tant bien vueillans,
Et en tout si biens conseillans
Ceux qui les lisent ?

L'ABBÉ

Je vous jure
Que de ces livres la lecture
Diminue merveilleusement
A la femme l'entendement;
Avec ce qu'elles n'en ont gueres,
Et qu'elles sont un peu legeres
Du cerveau.

YSABEAU

De dire combien
Vous en avez, je n'en sçay rien;
Si peu que j'en ay, toutesfoys,
J'aymerois mieulx cent mille foys
L'user en quelque bonne estude
Qu'en une grande multitude
D'oraisons sans cueur barbotées,
Ou en jambons ou en tostées,
Toutes nuictz après qu'estes yvres.

L'ABBÉ

La frequentation des livres
Pour vray engendre frenaisie.

YSABEAU

Voicy estrange fantasie :
Les propos de tous ces beuveurs
Que vous avez, buffons, baveurs,
Vous font ilz frenatique?

L'ABBÉ

Moy!
Mais bien me mettent hors d'esmoy
Et d'ennuy, c'est bien le contraire.

YSABEAU

Comment donc se pourroit il faire
Que si honnestes deviseurs
Que mes livres tant beaulx diseurs
Me feissent nuysance?

L'ABBÉ

On le dict.

YSABEAU

Ce qu'on en voit y contredict.
Combien des vostres voit on plus
A qui le jeu des detz ou flus,
Le long veiller, les beuveries,
Ont engendré des resveries
Et des fureurs?

L'ABBÉ

Ma foy, Madame,
Si ne vouldrois je point de femme
Qui de sçavoir eust le degré.

YSABEAU

Et je me sçay un trèsbon gré
D'avoir un homme pour espoux
Qui est tout different à vous;
Car la science qu'ay apprise
Faict que davantage il me prise,
Et que je l'ayme beaucoup mieux.

L'ABBÉ

Quand j'y pense, je deviens vieux.

YSABEAU

A quoy?

L'ABBÉ

A la peine qu'on prend
Quand les sciences on aprend,
Puis fault mourir.

YSABEAU

Hé! grosse teste
Aimeriez vous mieux mourir beste,
Si demain vous passiez le pas,
Que de mourir sçavant?

L'ABBÉ

Non pas :
Pourveu que je n'eusse jamais
Peine d'apprendre.

YSABEAU

Voire mais,

Sans peine au monde nul ne peult
Attaindre à rien de ce qu'il veult;
Encor tout ce qui est acquis,
Tant soit il à grand' peine quis,
En mourant il faut qu'on le lasche;
Pourquoy donc est ce qu'il vous fasche
De prendre quelque peu de peine
Pour chose tant noble et certaine,
Et dont le fruict à l'autre vie
Nous accompaigne?

L'ABBÉ

J'ay envie
De dire qu'en commun langage
Nous disons une femme sage
Folle deux foys.

YSABEAU

Certainement
Cela se dict communement
Par les folz : mais quoy, nostre maistre?
La bien sage ne le peult estre;
Et celle qui faict son arrest
D'estre bien sage, et point ne l'est,
Est folle deux foys.

L'ABBÉ

Mais d'où vient
Qu'aux femmes aussi mal advient
Science, qu'un bast à un beuf?

YSABEAU.

Entendez-vous un bast tout neuf?
Croyez, *Domine Abbate*,
Qu'au beuf sied mieux d'estre basté,
Qu'à un asne de porter mitre.
Que tient on en vostre chapitre
De la Vierge mere?

L'ABBÉ

J'en tien,
Quant à moy, ce qu'un bon chrestien
Doibt tenir.

YSABEAU

Elle ne lisoit

Donc jamais livre ?

L'ABBÉ

Si faisoit ;
Mais sans doubte elle ne leut oncques
En ces livres cy.

YSABEAU

En quoy doncques?
Je ne l'ay encor apprins d'ame.

L'ABBÉ

En ses Heures de Nostredame
Devotement.

YSABEAU

Voycy bon homme !
Et à quel usage?

L'ABBÉ

De Romme,
Comme je croy.

YSABEAU

Paule et Eustoche,
Femmes aymant Dieu et leur proche,
Ne furent elles pas expertes
En la saincte Escripture?

L'ABBÉ

Certes.
Aujourd'hui nous n'en voyons point,
Au moins bien peu.

YSABEAU

Tout en ce poinct,
C'estoit jadis chose bien rare
Que de veoir un abbé ignare :
Aujourd'huy il est si commun,
Que cent mille aussi bien comme un
Se trouveront; jadis les princes,
Roys, Cesars et chefz de provinces
N'estoyent moins exquis en sçavoir
Qu'en armes, puissance et avoir ;
Et n'est encores ceste chose
Si rare comme l'on propose.
Aux Itales et en Espaigne,
Aujourd'huy voyre en Allemaigne,

Force femmes se trouveront
Qui aux plus clers disputeront;
En Angleterre sont encore
Les filles du chancelier More;
En France tenons pour Minerve
La sœur du roy, que Dieu conserve;
Et aux lettres fort on y prise
Les nobles filles de Soubize;
Et si garde à vous ne prenez,
Il adviendra qu'à vostre nez
Aux escoles presideront,
En pleine eglise prescheront,
Et auront voz mitres et crosses.

L'ABBÉ

Dieu nous gard de pertes si grosses
Toutesfois.

YSABEAU

Que Dieu vous en garde?
C'est à vous à y prendre garde :
Car si tenez tousjours ces voyes,
A prescher se mettront les oyes,
Plus tost qu'elles vous souffrent estre
Pasteurs sans voz brebis repaistre.
Vous voyez quel est le danger
La farce du monde changer :
Son personnage quitter fault
Au beau milieu de l'eschafault,
Ou que de faict ou de parolle
Chascun sache jouer son rolle;
Le temps vient, l'affaire est pressé.

L'ABBÉ

Quel grand diable m'a adressé
A ceste femme? En bonne foy,
Si jamais chez nous je vous voy,
Plus gracieux nous vous serons.

YSABEAU

Et comme quoy?

L'ABBÉ

Nous danserons,
Banqueterons, irons chasser,

Pour vous faire le temps passer,
Et si jamais vous veistes rire,
Nous rirons bien.

YSABEAU

Vrayment, beau Sire,
J'ay prou de quoy rire en ce lieu,
Sans aller là

L'ABBÉ

Adieu.

YSABEAU

Adieu.

FIN DU PREMIER COLLOQUE

COLLOQUE D'ERASME

TRADUIT DE LATIN EN FRANÇOIS PAR CLEMENT MAROT

INTITULÉ

VIRGO Μισογάμος.

AU LECTEUR FRANÇOYS

Amy lecteur, sois adverty,
Qu'au latin n'a rien d'advantage
Que ce qui est icy verty
Par Marot en nostre langage.

COLLOQUE DE LA VIERGE MEPRISANT MARIAGE

CLEMENT

Bien aise suis de veoir la fin
Du souper (Catherine), à fin
D'aller se pourmener ensemble :
Car, veu la saison, il me semble
Qu'il n'est chose plus delectable.

CATHERINE

Je vieillissois aussi à table,
Et si m'ennuyois d'estre assise.

CLEMENT

Qu'il faict beau temps, quand je m'advise!
Voyez, voyez tout à la ronde
Comment le monde rit au monde ;
Aussi est il en sa jeunesse.

CATHERINE

Vous dictes vray.

CLEMENT

Et pourquoy est ce
Que vostre printemps çà et là
Ne rit aussi ?

CATHERINE

Pourquoy cela?

CLEMENT

Pourcе que n'estes pas bien gaye
A mon gré.

CATHERINE

Paroist il que j'aye
Autre visage que le mien
Accoustumé?

CLEMENT

Voulez vous bien,
Sans que vostre œil soit esblouy,
Que je vous monstre à vous?

CATHERINE

Ouy.

CLEMENT

Voyez vous bien là ceste rose,
Qui s'est toute retraicte et close
Vers le soir?

CATHERINE

Je la voy. Et puis?
Vous voulez dire que je suis
Ainsi decheue?

CLEMENT

Toute telle.

CATHERINE

La comparaison est plus belle
Que propre.

CLEMENT

Si ne m'en croyez,
Mirez vous bien, et vous voyez
En ce ruisseau : mais dictes moy
Pourquoy avec si grand esmoy
Durant le souper souspiriez.

CATHERINE

Il ne fault que vous enqueriez
De chose qui aucunement
Ne vous touche.

CLEMENT

Mais grandement;
Car, quand vous estes en soucy,

Je suis tout fasché : qu'est cecy ?
Vous souspirez encor, Madame;
Comme il vient du profond de l'ame
Ce souspir là !

CATHERINE

Sans point mentir,
J'ay qui au cueur se faict sentir :
Mais le dire n'est pas bien seur.

CLEMENT

A moy qui vous tiens pour ma sœur?
Non, non, Catherine, m'amie,
N'ayez ne craincte ne demye;
Dictes moy tout sans rien obmettre :
Car à seurté vous pouvez mettre
Vostre secret en ces oreilles,
Tant il soit grand.

CATHERINE

Voicy merveilles.
Peult estre, quand vous le sçaurez,
Aucune puissance n'aurez
De m'y servir.

CLEMENT

On vous orra.
Et qui par effect ne pourra
Vous secourir, peult estre, au fort,
Qu'on vous servira de confort
Ou de conseil.

CATHERINE

J'ay la pepie.

CLEMENT

D'où vient cecy? suis je une espie,
Ou ne m'aymez vous point autant
Que vous souliez?

CATHERINE

Je vous hay tant,
Que j'ay moins cher mon propre frere;
Et toutesfoys mon cueur differe
D'en dire rien.

CLEMENT

Vous estes fine.

Venez ça : si je le devine,
Le confesserez vous adonc?
Vous reculez? Promettez donc,
Ou j'importuneray sans fin.

CATHERINE

C'est vous mesmes qui estes fin.
Or sus, puisque promettre fault.

CLEMENT

Tout premier rien ne vous deffault,
Que je voy, en felicité.

CATHERINE

Pleust à Dieu que la verité
Vous en dissiez.

CLEMENT

Quant à vostre age,
Vous estes en la fleur; et gage
Que le plus de voz ans ne monte
Qu'à dix et sept.

CATHERINE

Non.

CLEMENT

A ce compte,
Je croy que la peur de vieillesse
Ne vous met pas en grand' tristesse.

CATHERINE

Nenny.

CLEMENT

On voit de tous costez
En vous cent parfaictes beaultez,
Grands dons de Dieu.

CATHERINE

Je vous afiie
Que ne me plains ny glorifie
De beauté quelle qu'elle soit.

CLEMENT

Après, assez on aperçoit
Que n'avez maladie aucune,
Sinon qu'il y en eust quelqu'une
Qu'on ne voit point.

CATHERINE

La Dieu mercy
Je n'ay rien eu jusques icy
De mal caché.

CLEMENT

Quant au renom,
Il n'est point mal.

CATHERINE

Je croy que non.

CLEMENT

Puis vous avez, je suis records,
Un esprit digne de ce corps,
Voire tel, sur ma conscience,
Que pour moy en toute science
Je le vouldrois.

CATHERINE

S'il y en a,
Il vient de Dieu qui le donna,
Et en loue sa bonté haulte.

CLEMENT

Au reste, vous n'avez point faulte
De ceste bonne grace exquise
Laquelle est tousjours tant requise
En la beauté.

CATHERINE

Je vous asseure
Que je vouldrois bien estre seure
D'avoir bonnes meurs.

CLEMENT

Au surplus,
Il n'est rien qui abaisse plus
Beaucoup de cueurs que povre race,
Mais Dieu vous a faict ceste grace
D'estre yssue de bons parens,
Bien naiz, riches et apparens,
Et qui vous aiment.

CATHERINE

Je n'en doubte.

CLEMENT

Que diray plus? Voyez qu'en toute
Ceste ville je ne vois point
Fille qui me vient mieulx à poinct,
Ne que pour moy si tost j'esleusse,
S'il plaisoit à Dieu que je l'eusse
Pour ma femme.

CATHERINE

Aussi pour espoux
Je n'en vouldrois autre que vous,
Si c'estoit à moi à choisir,
Et que j'eusse quelque desir
De mariage.

CLEMENT

Il fault bien dire
Que le regret qui vous martyre
Soit un grand cas.

CATHERINE

Pour abreger,
Il n'est pas du tout si leger
Comme l'on diroit bien.

CLEMENT

Or sus,
Si je vous metz le doigt dessus,
Ne vous en fascherez vous ja?

CATHERINE

Je vous l'ay accordé desja;
Besongnez.

CLEMENT

Sans mentir, je sçay,
Et de faict j'en ay faict l'essay,
Combien le mal d'amour tourmente;
C'est vostre douleur vehemente;
Confessez, vous l'avez promis.

CATHERINE

Je confesse qu'amour a mis
En mon cueur l'ennuy que je porte:
Mais non pas amour de la sorte
Que celle que vous entendez.

CLEMENT

Si plus grand clerc ne me rendez,
Garde n'ay que plus en devine.
Quelle amour est ce?

CATHERINE

Amour divine.

CLEMENT

Brief, quand dix ans je penserois,
Plus deviner je ne sçaurois :
Mais vostre bouche le dira,
Ou ceste main ne partira
Jamais de la mienne.

CATHERINE

Quel homme!
Vous me pressez aussi fort comme
S'il vous touchoit.

CLEMENT

Or quelque chose
Qui soit en vostre cueur enclose,
Mettez le hardiment icy.

CATHERINE

Puisque vous m'efforcez ainsi,
Je la diray : quasy de l'age
D'enfance me vint en courage
Une affection si trèsgrande.

CLEMENT

Et de quoy?

CATHERINE

D'estre de la bande
Des vierges sacrées.

CLEMENT

Comment!
D'estre moinesse?

CATHERINE

Justement.

CLEMENT

Hem! c'est prendre bran pour farine.

CATHERINE

Que dictes vous?

CLEMENT

Rien, Catherine;
Je toussois. Dictes à loysir.

CATHERINE

Mes parens à ce mien desir
N'ont jamais faict que resister.

CLEMENT

Et vous?

CATHERINE

Et moy de persister,
Et de prieres et de larmes
Leur donnois souvent force allarmes
Pour les gaigner.

CLEMENT

Et eulx que feirent?

CATHERINE

Finablement, après qu'ilz veirent
Que je ne cessois de prier,
De requerir, pleurer, crier,
Ilz s'amollirent, promettans
Dès que j'aurois dix et sept ans
De faire à mon intention,
Pourveu que ma devotion
Continuast; or suis je au terme,
Et mon vouloir est tousjours ferme;
Toutesfoys, parens et amis,
Contre tout ce que m'ont promis,
Me refusent cela que tant
Jour et nuict me va contristant.
Je vous ay dict ma maladie :
Si pouvez, faictes que je die
Que j'ay trouvé un medecin.

CLEMENT

Vierge plus blonde qu'un bassin,
Tout premier conseiller vous veux
Que voz affections et vœux
Vous moderez; et si contente

L'on ne vous faict de vostre attente,
D'en prendre ennuy ne vous jouez,
Mais vouez ce que vous povez
Pour le plus seur.

CATHERINE

Morte je suis
Si je n'ay ce que je poursuis,
Voire bientost.

CLEMENT

Mais voirement
D'où prinstes vous premierement
Ce mortel desir?

CATHERINE

Une fois
Que guere d'age je n'avois,
En un convent on nous mena
De nonnains : on nous pourmena,
On nous montra là toutes choses.
Ces nonnains fresches comme roses
Me plaisoyent et me sembloient anges.
Tout reluisoit jusques aux franges
En leur eglise : leurs préaux
Et jardins estoient si trèsbeaulx,
Quand tout est dit, en tous les lieux
Où je voulois tourner les yeux,
Tout me rioit : sur ce venoyent
Mille propos que nous tenoyent
Ces nonnains en leur doulx langage.
J'en trouvay là deux de mon age,
Et avec qui je m'esbatois
Du temps que petite j'estois.
De ce temps là, sans point mentir,
Commença mon cueur à sentir
Le desir d'une telle vie.

CLEMENT

De rien condemner n'ay envie :
Si est ce qu'à toutes personnes
Toutes choses ne sont pas bonnes;
Et veu la gentille nature
Laquelle en vous je conjecture,

Tant par les meurs que par la face,
Il me semble, sauf vostre grace,
Que devriez prendre pour espoux
Quelque beau filz, pareil à vous :
Et instituer bien et beau
Chez vous un convent tout nouveau,
Dont vous serez la mere abbesse,
Et luy l'abbé.

CATHERINE

Quoy ! que je laisse
Le propos de virginité?
Plustost mourir.

CLEMENT

En verité,
Virginité grand'chose vault,
Pourveu qu'elle soit comme il fault;
Mais pour cela n'est ja mestier
Qu'entriez en cloistre ne monstier
D'où ne puissiez sortir après.
Vous pouvez vivre vierge auprès
De pere et mere.

CATHERINE

Il est ainsi;
Mais non trop seurement aussi.

CLEMENT

Dictes vous? Mais le plus souvent
Plus à seurté qu'en un convent;
Parmy ces diables de porceaux
De moynes remplis de morceaux,
Il fault que tant de moy tenez
Qu'ilz ne sont chatrez ne sanez,
Et tous nuds ressemblent un homme.
Tout par tout peres on les nomme,
Et, de faict, plusieurs fois advient
Que ce nom trèsbien leur convient.
Les vierges de cueur pur et monde
Au temps passé en lieu du monde
Plus honnestement ne vivoient
Qu'avec leurs parens, et n'avoient
Que l'evesque pour leur beau pere.

Mais nommez moy le monastere,
Je vous pry, que vous voulez prendre
Pour en servitude vous rendre
A jamais.

CATHERINE

Celluy de Tempert.

CLEMENT

N'est ce pas celluy qui appert
Sur la montaigne, par delà
Le boys de vostre pere?

CATHERINE

Là.

CLEMENT

Je cognois toute la mesnie
De léans : quelle compagnie!
Elle merite bien, pensez,
Que pour elle vous delaissez
Vos parens si bons et honnestes.
Quant au prieur, sur toutes bestes
Je la vous plevy la plus sotte :
Il y a six ans qu'il radotte
D'aage et d'ivrongnerie extreme,
Et a deux compagnons de mesme,
Frere Jehan et frere Gervais ;
Frere Jehan n'est pas trop mauvais,
Mais au reste il n'y a rien d'homme
Fors seulement la barbe; somme,
Il n'a ne sçavoir ne cerveau;
Et frere Gervais est si beau,
De contenance si badine,
Que sans le froc sacré et digne
Qui couvre tout, il troteroit
Parmy la ville, et porteroit
Ce beau chaperon à oreilles
Et les deux sonnettes pareilles
Publiquement.

CATHERINE

Ils sont tant doux!

CLEMENT

Si les congnois je mieux que vous.

Mais ilz sont (j'entends bien le cas)
Vers voz parens vos advocats
Pour vous faire estre leur novice.

CATHERINE

Frere Jehan m'y faict du service
Et est mon grand solliciteur,
Je le sçay bien.

CLEMENT

Quel serviteur!
Or prenons qu'ilz soyent maintenant
Doctes, et bons à l'advenant
Pour ceste affaire : dès demain,
En moins que de tourner la main,
Sotz et mauvais se trouveront,
Et telz que baillez vous seront
Vous les fault recevoir et prendre
Pour tout jamais.

CATHERINE

Il fault entendre
Que souvent on faict des banquetz
Chez nous, où on tient des caquetz
Qui m'offensent et scandalisent :
Car tousjours les propos que disent
Ces mariez par vanité
Ne sentent pas virginité;
Et parfoys, dont faschée suis,
Le baiser refuser ne puis
Honnestement.

CLEMENT

Qui fuir veult
Tout ce qui offenser le peult,
Quand et quand se face inhumer.
L'oreille doibt s'accoustumer
A ouyr toutes choses dire,
Prendre le bon, laisser le pire
Pour le meilleur; et, d'autre part,
Je croy que vous avez à part
Vostre chambre chés vostre pere.

CATHERINE

Ouy dea.

CLEMENT

Si on delibere
De faire quelque gros banquet,
Tandis qu'ilz tiendront leur caquet
Tenez vous en vostre chambrette,
Et en devotion secrette
Avecques Dieu là devisez,
Psalmodiez, priez, lisez,
Louez sa bonté eternelle.
Ainsi la maison paternelle
Ne vous fera brin de souilleure,
Mais bien vous la rendrez meilleure
Et plus nette, ma bonne sœur.

CATHERINE

Si est il toutesfoys plus seur
Parmy les vierges se trouver.

CLEMENT

Je ne veulx certes reprouver
La compaignie chaste et honneste;
Mais gardez bien qu'en vostre teste
Vous n'ayez une impression
De faulse imagination :
Quand un temps y aurez esté,
Et bien veu d'un chacun costé,
Peult estre que toutes les choses
Entre les murailles encloses,
Et lesquelles voz yeux y veirent,
Ne vous riront comme elles feirent.
Toutes celles qui voiles ont,
Et m'en croyez, vierges ne sont.

CATHERINE

Voilà bons motz.

CLEMENT

Bons et notables
Sont les motz qui sont veritables;
Sinon qu'à maintes du Chapitre
Soit permis de prendre le tiltre
De Marie mere pucelle,
A celle fin qu'on les appelle
Vierges après l'enfantement.

CATHERINE

Vous parleriez bien autrement
Si vous vouliez.

CLEMENT

Propos final :
Souvent tout n'est pas virginal
Parmy ces vierges.

CATHERINE

Non, beau sire !
Et pourquoy?

CLEMENT

Je le vous voys dire :
Pource que parmy ces pucelles
Se trouvent grand nombre de celles
Qui de meurs ressemblent Sapho
Plus que d'entendement.

CATHERINE

Ho, ho!
Quel jargon! je ne l'entends point.

CLEMENT

Aussi l'ay je dit tout à poinct
A fin que ne.fut entendu.

CATHERINE

Or voylà, mon cueur est rendu
A ce desir : il fault bien dire
Que l'esprit qui à ce me tire
Vient de Dieu, puisqu'il continue
Depuis tant d'ans que m'a tenue,
Et ne faict que croistre et m'attraire
De jour en jour.

CLEMENT

Mais au contraire,
Cet esprit là suspect me semble,
Veu que tous voz parens ensemble
Fuyent à ce que desirez.
Ilz eussent esté inspirez,
Si vostre desir fust de Dieu.
Mais la plaisance de ce lieu
Que vous vistes petite fille,

Des nonnains la doulce babille,
Leur habit sainct, le chant d'icelles,
Leurs ceremonies tant belles,
Voylà l'esprit qui attira
Vostre cueur, et qui l'inspira,
Avec les caphardes parolles
De ces moynes à testes folles
Qui vous chevalent pour leur bien
Et pour dringuer; ilz sçavent bien
Que vostre pere est homme large :
A souper l'auront, à la charge
Qu'il portera du vin assez
Pour dix buveurs maistres passez,
Ou bien chez luy en iront boire.
Parquoy, si vous m'en voulez croire,
Rien contre le gré ne ferez
De pere et mere, et penserez
Que Dieu veult que soubz leur puissance
Demouriez en obeissance.
Songez y bien.

CATHERINE

En tel affaire,
C'est chose saincte de ne faire
Compte de ses parens.

CLEMENT

Sans faincte,
Pour Jesuchrist c'est chose sainte
N'obéir à pere ne mere.
Au contraire, c'est chose amere
Les mespriser en autre endroict :
Car un filz chrestien qui vouldroit
De male faim laisser mourir
(J'entens si le peult secourir)
Son pere idolastre ou ethnicque,
Il seroit un vray filz inique.
Mais si vous n'avez le baptesme,
Et la mere ou le pere mesmé
Vous veulent garder de le prendre,
Lors à eulx ne devez entendre ;
Ou s'ilz vous vouloient mettre en teste

De faire chose deshonneste,
Alors pourriez en verité
Contemner leur authorité.
Mais qu'a besoing tout ce mystere
De convent ne de monastere ?
Vous avez en toute saison
Jesus Christ en vostre maison.
D'avantage, ainsi que je trouve,
Nature dict, et Dieu approuve,
Sainct Paul remonstre fort et ferme,
Et la loy humaine conferme,
Qu'enfans obeir sont tenuz
Aux peres dont ilz sont venuz.
Voulez vous de dessoubz les mains
De voz parens doux et humains
Vous retirer, et faire change
D'un vray pere à un pere estrange,
Et la propre mere tant chere
Permuter à une estrangere ?
Ou pour mieulx dire, voulez vous
Pour des parens benings et doulx
Des maistres et maistresses rudes,
Et acheter les servitudes,
Vous qui meritez qu'on vous serve,
Fille de maison, non point serve ?
Certes, charité chrestienne
Rompt toute coustume ancienne
D'esclaves et serfz qu'on avoit,
Fors que les marques on en voit
Encor' en quelque region.
Mais soubz nom de religion,
Ce monde fol en son cerveau
A trouvé un genre nouveau
De servitude : on n'y permet
Sinon ce que la reigle y met.
Quelque bien qu'on vous donne et baille,
C'est au prouffict de la canaille ;
Trois pas allez vous pourmener,
Soudain vous feront retourner,
Comme si la fuite aviez prise
Pour avoir vostre mere occise.

Et afin qu'on congnoisse mieulx
La servitude desdictz lieulx,
Il faut qu'elle soit despouillée,
La robbe des parens baillée ;
Et à la mode qu'on traictoit
Jadis les serfz qu'on achetoit,
Ilz changent, qui est grand mespris,
Le nom qu'au baptesme on a pris,
De sorte que pour Pierre ou Blaise,
Fault avoir nom Jehan ou Nicaise.
Jacques aura, dès qu'il fut né,
A Jesus Christ son nom donné;
Et quand Cordelier se rendra,
Le nom de Françoys il prendra.
Souldard qui laisse la livrée
Que son seigneur luy a livrée
Semble renoncer à son maistre,
Et sainct homme nous pensons estre
Celuy qui une robbe vest
Laquelle Jesus Christ, qui est
Seigneur de tout, point ne luy donne;
Et s'il despouille et abandonne
L'habit que d'ailleurs il a pris,
Il en sera plus fort repris
Que s'il laissoit par griefve offense
La blanche robbe d'innocence
Qu'il eust de Jesus Christ son roy.

CATHERINE

Certes on dict, et je le croy,
Que c'est chose de grand merite
Si quelqu'un sa liberté quitte
Et en tel servage se boute
De son gré.

CLEMENT

Cela vient sans doubte
De Pharisaique doctrine :
Sainct Paul au rebours endoctrine
Que qui est franc s'y doibt tenir,
Sans point vouloir serf devenir,
Mais plustost qu'on se delibere
De devenir franc et libere.

Et ce qui rend plus malheureuse
Ceste servitude fascheuse,
Il vous fault servir plusieurs maistres,
Souvent grosses bestes champestres,
Bien souvent trop longtemps tenuz,
Aucunefois nouveaulx venuz.
Or ça, est il loy ny usance
Qui vous mette hors la puissance
Et hors des droictz de pere et mere?

CATHERINE

Nenny.

CLEMENT

Et venez ça, commere :
Povez vous donc oultre leur gré
Vendre ou acheter champ ou pré
Qui soit de leur bien ?

CATHERINE

Rien quelconques

CLÉMENT

Qui vous baille ceste loy doncques
De vous livrer en main estrange,
Veu que pere et mere à ce change
Ne veulent consentir à rien?
N'estes vous pas leur propre bien
Et leur chere possession ?

CATHERINE

La foy et la devotion
Font cesser toute loy humaine.

CLEMENT

Le faict de la loy se demaine
Ailleurs, et principalement
Au baptesme : icy seulement
N'est question que de changer
D'accoustremens, et se renger
Par une extraordinaire envie
A ne sçay quel genre de vie,
Qui n'est bon ne mauvais de soy.
Je suis marry quand j'apperçoy
Combien avec la liberté

Vous perdrez de commodité.
Maintenant il vous est licite
Dedans vostre chambre petite
Rire à part vous, estudier,
Faire oraison, psalmodier
Quand et autant qu'il vous plaira;
Et dès qu'il vous y faschera,
Vous povez ouyr les cantiques
Et hymnes ecclesiastiques,
Au service divin aller,
De Dieu en chaire ouyr parler,
Ou bien si quelque fille ou dame
Qui soit bonne de corps ou d'ame
Vous trouvez, ou homme sçavant,
Ilz vous pourront mettre en avant
Cent bons propos, desquelz à l'heure
Vous pourrez devenir meilleure,
Et pourrez eslire ou chercher
Homme qui sçache bien prescher
Jesus Christ sans capharderie.
Si une fois en moynerie
Vous entrez, perdre vous convient
Ces choses là, desquelles vient
Un grand prouffit quant à la foy.

CATHERINE

Mais tandis, à ce que je voy,
Je ne seray point nonnain.

CLEMENT

Non.

Et si serez, puisque ce nom
Vous plaist si fort, et audience.
Elles s'enflent d'obedience :
Et vous, n'avez vous pas cest heur
D'obeir à vostre pasteur
Et aux parens, comme est escript
En la reigle de Jesus Christ ?
Quant à povreté qu'elles vouent,
Et dont tant s'estiment et louent,
Ne l'avez vous, quand tous voz biens
Vos parens les ont, et vous riens ?
Toutesfois les vierges vouées

Jadis estoient surtout louées
Des doctes et des sainctes gens
De subvenir aux indigens
Selon la fortune et l'affaire,
Ce qu'elles n'eussent pas sceu faire
Si leur bien eussent rejecté.
Au reste, quant à chasteté,
La vostre n'empirera point
A vostre maison ; par ce poinct,
Vous voilà nonnain, autant vault.
Dictes moy que c'est que s'en fault?
Un certain voile, une chemise
Qui dessus la robbe soit mise,
En lieu que dessoubz on la porte,
Et des mines de mainte sorte,
Qui de soy ne font valoir mieulx
La personne devant les yeulx
De Dieu, qui nostre cueur regarde.

CATHERINE

Vous me comptez, quand j'y prens garde,
Choses estranges et nouvelles.

CLEMENT

Je dy choses vrayes et belles,
Et de raison.

CATHERINE

Certes, si est ce
Qu'au cueur jamais n'auray liesse,
Si sans espoir on m'interdict
Religion.

CLEMENT

Voilà bien dict :
Promistes vous pas au baptesme
Religion ?

CATHERINE

Si feis.

CLEMENT

Et mesme
Tous ceulx qui soubz Jesus Christ vivent,
Et ses commandemens ensuyvent,

Ne sont ilz point religieux?

CATHERINE

Si sont.

CLEMENT

Je suis fort envieux
De sçavoir donc comment s'appelle
Ceste religion nouvelle,
Qui rend ainsi de nul effect
Ce que loy de nature a faict,
Ce qu'enseigne la loy antique,
Et ce qu'apprend l'evangelique,
Et l'apostolique conferme.
Ce decret là, tant soit il ferme,
De Dieu n'est faict ne approuvé,
Mais par les moines controuvé.
A ce propos plusieurs se trouvent
Qui les mariages approuvent
Des jeunes gens, lesquelz s'attachent
Sans que pere et mere le sçachent,
Voyre malgré eulx plusieurs fois;
Raison humaine toutesfois,
Ne les loix les plus anciennes,
Ne Moyse dedans les siennes.
Ne l'Evangile, ne canon
Ne tient cela.

CATHERINE

Je croy que non.
Pour ce donc voulez proposer
Que je ne sçaurois espouser
Jesus Christ, s'il ne vient à plaire
A mes parens?

CLEMENT

Je vous declaire
Que desja espousé l'avez,
Quand tous par luy fusmes lavez
Au baptesme. Et qui est l'espouse
Qui deux fois un mary espouse?
Il n'est question seulement
Que du lieu, de l'habilement,
Des ceremonies ensemble.

Pour cela ne fault, ce me semble,
Pere et mere ainsi mespriser.
Et puis, il fault bien adviser
Qu'en voulant encor entreprendre
De Jesus Christ pour mary prendre,
A d'autre ne vous mariez.

CATHERINE

A les escouter, vous diriez
Qu'on ne peult plus sainctement faire
Que ne tenir à cest affaire
Conte de parens ne tuteurs.

CLEMENT

Priez doncques ces beaux docteurs
Qu'aux sainctz escripts ilz vous en treuvent
Quelque passage : et s'ilz ne peuvent,
Commandez leur de boire un voirre
De bon vin de Beaune ou d'Auxerre ;
Ilz pourront bien faire cela.
Quand ses parens on laisse là,
Infideles, pour Jesus suyvre,
Cela, c'est son salut poursuyvre ;
Mais ses parens chrestiens quitter
Pour en moynerie habiter
(Qui est souvent, et j'en responds
Pour les maulvais laisser les bons),
Quelle devotion peult ce estre?
Encores ceux que le bon maistre
Jesus Christ avoit convertiz
A la foy, du temps des Gentilz,
Estoient tenus par tous moyens
Servir à leur pere et parens
Autant comme il se povoit faire
Sans la loy chrestienne forfaire.

CATHERINE

Vous tenez doncques pour maulvais
Cest ordre de vivre?

CLEMENT

Non fais;
Mais tout ainsi qu'aux enserrées
Et qui du tout s'y sont fourrées,

Je ne vouldrois persuader
D'en sortir hors ne d'evader ;
Ainsi, sans scrupule ny doubte,
Puis conseiller à fille toute,
Mesmes de gentille nature,
De n'entrer point à l'adventure
En lieu d'où ne puisse sortir;
De ce vous puis bien advertir,
Veu mesmes que le plus souvent
Virginité en un convent
Plus tost qu'ailleurs est en danger,
Et que sans vostre habit changer
Povez faire autant d'œuvres bonnes
Au logis, comme font les nonnes
En leur convent.

CATHERINE

Voz argumens
Sont infiniz et vehemens ;
Toutesfois de ce mien desir
Ne se peult mon cueur dessaisir,
Et j'en suis là.

CLEMENT

Eh bien, m'amie,
Si attirer je ne puis mye
Vostre volunté à la mienne,
A tout le moins qu'il vous souvienne
Des propos tenuz en ce lieu.
Ce temps pendant je prie à Dieu
Que l'affection desireuse
Que vous avez soit plus heureuse
Que mon conseil n'a pas esté
De n'avoir sceu estre accepté.

FIN DU SECOND COLLOQUE

ORAISONS

I

ORAISON DEVANT LE CRUCIFIX

(1530)

Las! je ne puis ne parler ne crier,
Doulx Jesuchrist : plaise toi deslier
L'estroict lien de ma langue perie,
Comme jadis feis au vieil Zacharie.
La quantité de mes vieux pechez bouche
Mortellement ma pecheresse bouche;
Puis l'ennemy des humains, en pechant,
Est de ma voix les conduictz empeschant,
Si que ne puis poulser dehors le crime
Qui en mon cueur par ma faulte s'imprime.
Quand le loup veult (sans le sceu du berger),
Ravir l'aigneau, et fuir sans danger,
De peur du cry le gosier il luy coupe :
Ainsi, quand suis au remors de ma coulpe,
Le faulx Satan fait mon parler refraindre,
Affin qu'à toy je ne puisse me plaindre,
Affin, mon Dieu, qu'à mes maulx et perilz
N'invoque toy ne tes sainctz Esperitz,
Et que ma langue, à mal dire apprestée,
Laquelle m'as pour confesser prestée,
Taise du tout mon meffaict inhumain,
Disant tousjours : Attendz jusque à demain.
Ainsi sans cesse à mal va incitant,
Par nouveaulz artz, mon cueur peu resistant.
O mon Saulveur, trop ma veue est troublée
Et de te veoir j'ay pitié redoublée,
Rememorant celle benignité
Qui te feit prendre habit d'humanité,

Voyant aussi de mon temps la grand' perte,
Ma conscience a sa puissance ouverte,
Pour stimuler et poindre ma pensée
De ce que j'ay ta haultesse offensée,
Et dont par trop en paresse te sers,
Mal recordant que t'amour ne dessers,
Trop mal piteulx quand voy souffrir mon proche,
Et à gemir plus dur que fer ne roche.
Donc, ô seul Dieu, qui tous noz biens accrois,
Descends, helas! de ceste haulte croix,
Jusques au bas de ce trèssacré temple,
A celle fin que mieulx je te contemple.
Pas n'est si longue icelle voye comme
Quand descendis du ciel pour te faire homme;
Si te supply de me prester la grace
Que tes genoulx d'affection j'embrasse,
Et que je sois de baiser advoué
Ce divin pied, qui sur l'autre est cloué,
En plus hault lieu te toucher ne m'encline,
Car du plus bas je me sens trop indigne :
Mais si par foy suis digne que me voyes
Et qu'à mon cas par ta bonté pourvoies,
Sans me chasser comme non legitime,
De si hault bien trop heureux je m'estime :
Et s'ainsi est que pour soy arrouser
De larmes d'œil on te puisse appaiser,
Je veulx qu'en pleurs tout fondant on me treuve.
Soit le mien chef dès maintenant un fleuve;
Soient mes deux bras ruisseaux où eau s'espande,
Et ma poictrine une mer haulte et grande;
Mes jambes soient torrent qui coure roide,
Et mes deux yeulx deux fontaines d'eau froide,
Pour mieulx laver la coulpe de moymesmes.
Et si de pleurs et de sanglotz extremes
Cure tu n'as, desirant qu'on te serve
A genoulz secs, dès or je me reserve,
Je suis tout prest (pour plus brefve response)
D'estre plus sec que de la pierre ponce,
Et d'autre part, si humbles oraisons
Tu aymes mieulx, las! par vives raisons,
Fais que ma voix soit plus repercussive

Que celle là d'Echo, qui semble, vive,
Respondre aux gens et aux bestes farouches,
Et que mon corps soit tout fendu en bouches,
Pour mieulx à plein et en plus de manieres
Te rendre grace et chanter mes prieres.
  Bref, moyen n'est qui appaiser te face
Que je ne cherche affin d'avoir ta grace;
Mais tant y a que si le mien tourment
Au gré de toy n'est assez vehement,
Certes, mon Dieu, tout ce qu'il te plaira
Je souffriray, comme cil qui sera
Le tien subject; car rien ne veulx souffrir
Que comme tien, qui viens à toy m'offrir,
Et à qui seul est mon ame subjecte.
  Mon prier donc ennuyeux ne rejecte,
Puis que jadis une femme ennuyante
Ne rejectas, qui tant fut suppliante,
Et en ses dictz si fort t'importuna,
Qu'a son desir ta bonté ramena,
Pour luy oster de ses pechez le numbre
Qui tant faisoient à sa vie d'encombre.
  L'estroicte loy que tu as prononcée
Espoventer pourroit bien ma pensée;
Mais je prens cueur en ta doulceur immense,
A qui ta loy donne lieu par clemence;
Et quoy que j'aye envers toy tant meffaict
Que si aucun m'en avoit autant faict
Je ne croy pas que pardon luy en feisse,
De toy, pourtant, j'attens salut propice,
Bien congnoissant que ta benignité
Trop plus grande est que mon iniquité.
  Tu sçavois bien que pecher je devoye :
M'as tu donc faict pour d'enfer tenir voye?
Non, mais affin qu'on congneust au remede
Que ta pitié toute rigueur excede.
  Veulx tu souffrir qu'en ma pensée agüe
De droict et loix encontre toy argüe?
  Qui d'aucun mal donne l'occasion,
Luy mesmes faict mal et abusion.
Ce nonobstant, tu as créé les femmes,
Et nous deffens d'amours suyvre les flammes

Si l'on ne prend marital sacrement
Avec l'amour d'une tant seulement :
Certes, plus doulx tu es aux bestes toutes,
Quand soubz telz loix ne les contrains et boutes.
Pourquoy as tu produict pour vieil et jeune
Tant de grans biens, puisque tu veulx qu'on jeusne?
Et dequoy sert pain et vin et fruictage,
Si tu ne veulx qu'on en use en tout aage,
Veu que tu fais terre fertile et grasse?
Certainement, tel' grace n'est point grace,
Ne celuy don n'est don d'aucune chose,
Mais plus tost dam (si ce mot dire j'ose),
Et ressemblons, parmy les biens du monde,
A Tantalus, qui meurt de soif en l'onde.
Et d'autre part, si aucun est venuste,
Prudent et beau, gorgias et robuste
Plus que nul autre, est ce pas bien raison,
Qu'il en soit fier, puisqu'il a l'achoison?
Tu nous as faict les nuictz longues et grandes,
Et toutesfoys à veiller nous commandes.
Tu ne veulx pas que negligence on hante,
Et si as faict mainte chose attrayante
Le cueur des gens à oysive paresse.
Las! qu'ay je dict? Quelle fureur me presse?
Pers je le sens? Helas! mon Dieu, reffrain
Par ta bonté de ma bouche le frain :
Le desvoyé vueilles remettre en voye,
Et mon injure au loing de moi envoye;
Car tant sont vains mes argumentz obliques,
Qu'il ne leur fault responses ne repliques.
Tu veulx que aucuns en povreté mendient,
Mais c'est affin qu'en s'excusant ne dient
Que la richesse à mal les a induictz;
Et à plusieurs les grans tresors produictz
A celle fin que de dire n'ayent garde
Que povreté de bien faire les garde.
Tel est ton droict, voyre et si croy que pour ce
Tu feis Judas gouverneur de ta bourse :
Et au regard du faulx riche inhumain,
Les biens livras en son ingrate main
A celle fin qu'il n'eust faulte de rien

Quand il vouldroit user de mal ou bien.
Mais (ô Jesus) Roy doulx et amyable,
Dieu trèsclement et juge pitoyable,
Fais qu'en mes ans ta haultesse me donne
Pour te servir saine pensée et bonne;
Ne faire rien qu'à ton honneur et gloire,
Tes mandements ouyr, garder et croire,
Avec souspirs, regretz et repentence
De t'avoir faict par tant de foys offense.
Puis quand la vie à mort donnera lieu,
Las! tire moy, mon redempteur et Dieu,
Là hault, où joye indicible sentit
Celuy larron qui tard se repentit,
Pour et affin qu'en laissant tout moleste,
Je sois remply de liesse celeste,
Et que t'amour, dedans mon cueur encrée,
Qui m'a creé, près de toy me recrée.

II

L'ORAISON DE NOSTRE SEIGNEUR JESUCHRIST

Pere de nous, qui es là hault ès cieulx,
Sanctifié soit ton nom precieux;
Advienne tost ton sainct regne parfaict;
Ton vueil en terre ainsi qu'au ciel soit faict;
A ce jourd'huy sois nous tant debonnaire,
De nous donner nostre pain ordinaire;
Pardonne nous les maulx vers toy commis,
Comme faisons à tous nos ennemis,
Et ne permetz en ce bas territoire
Tentation sur nous avoir victoire;
Mais du maling cauteleux et subtil
Delivre nous, ô Pere. Ainsi soit il.

III

LA SALUTATION ANGELIQUE

Benoiste soit celle incarnation
Du hault des cieulx icy bas annoncée
Pour noz salutz, en salutation
Qui fut ainsi par l'ange prononcée:

Resjouy toy, vierge Marie,
Pleine de grace abondamment,

Le Seigneur qui tout seigneurie
Est avec toy divinement.
Benoiste, certes, tu es entre
Celles dessoubz le firmament,
Car le fruict qui est en ton ventre
Est beneit eternellement.

IV

LES ARTICLES DE LA FOY

Je croy en Dieu le pere tout puissant,
Qui crea terre et ciel resplendissant,
Et en son Filz unique Jesuchrist,
Nostre Seigneur, conceu du Sainct Esprit,
Et de Marie entiere Vierge né,
Dessoubz Pilate à tort passionné,
Crucifié, mort, en croix estendu,
Au tumbeau mis, aux enfers descendu,
Et qui de mort reprint vie au tiers jour,
Monta lassus au celeste sejour,
Là où il sied à la dextre du pere,
Pere eternel qui tout peult et tempere :
Et doibt encor de là venir icy
Juger les morts, et les vivants aussi.
Au Sainct Esprit ma ferme foy est mise;
Je croy la saincte et catholique Eglise
Estre des sainctz et des fideles une
Vraye union, entre eulx en tout commune;
De noz pechez pleine remission,
Et de la chair la resurrection;
Finablement, croy la vie eternelle.
Telle est ma foy, et veulx mourir en elle.

V

GRACES POUR UN ENFANT

Vers alexandrins.

Nous te remercions, nostre Pere celeste,
Du repas qu'avons pris, aussi de tout le reste,
Soit des biens, soit des maulx, Messieurs, bon prou vous face;
Priez Dieu qu'il me doint de bien croistre la grace,
A la gloire de luy, au prouffit de mon proche,
Tant que sus mes parens il n'en tombe reproche.

VI

LES COMMANDEMENS DE DIEU

Exode, C. 20.

Leve le cueur, ouvre l'oreille,
Peuple endurcy, pour escouter
De ton Dieu la voix nompareille,
Et ses commandementz gouster.
Je suis, dit il, ton Dieu celeste,
Qui t'ay retiré hors d'esmoy
Et de servitude moleste :
Tu n'auras autre Dieu que moy.
Tailler ne te feras image
De quelque chose que ce soit :
Si honneur luy fais et hommage,
Ton Dieu jalousie en reçoit.
En vain son nom tant venerable
Ne jureras, car c'est mespris,
Et Dieu ne tiendra incoulpable
Qui en vain son nom aura pris.
Six jours travaille, et au septiesme
Sois du repos observateur,
Toy et les tiens; car ce jour mesme
Se reposa le Createur.
Honneur à pere et mere porte,
A fin de tes jours allonger
Sur la terre qui tout apporte,
Là où Dieu t'a voulu loger.
D'estre meurdrier ne te hazarde,
Metz toute paillardise au loing;
Ne sois larron, donne t'en garde,
Ne sois menteur ne faulx tesmoing.
De convoiter point ne t'advienne
La maison et femme d'aultruy,
Son servant, ne la beste sienne,
N'aucune chose estant à luy.
O Dieu, ton parler d'efficace
Sonne plus clair que fin alloy :
En noz cueurs imprime la grace
De t'obeir selon ta loy.

VII

PRIERE DEVANT LE REPAS

O souverain pasteur et maistre,
Regarde ce troupeau petit,
Et de tes biens souffre le paistre,
Sans desordonné appetit,
Nourrissant petit à petit
A ce jourd'huy ta creature
Par celuy qui pour nous vestit
Un corps subject à nourriture.

VIII

AUTRE

Nostre bon pere tout puissant,
Qui gouvernes ta creature,
Ouvre ta main nous benissant,
Pour sobrement prendre pasture;
Donne nous par ton escripture
Que noz espritz soyent nourriz,
Et les biens donnez par ta cure
Aussi de toy soyent beniz.

IX

PRIERE APRÈS LE REPAS

Pere eternel, qui nous ordonnes
N'avoir soucy du lendemain,
Des biens que pour ce jour nous donnes
Te mercions de cueur humain.
Or puis qu'il t'a pleu de ta main
Donner au corps manger et boire,
Plaise toy du celeste pain
Paistre noz ames, à ta gloire.
Amen.

X

ADAM ET EVE

Clercz et lays, nobles et gentilz,
Sont de nous deux filles et filz,
Et n'y a point de difference,

Sinon povreté ou chevance.
S'il y a mal, il vient de nostre part;
S'il y a bien, il vient d'ond le bien part.

XI

PETITS DEVIS CHRESTIENS

Christ est il mort? Ouy certainement.
Qui l'a tué? Parfaicte charité.
L'occasion? Pour aymer ardemment.
Quoy? Nous, pecheurs, qui l'avons irrité.
De quoy sert il? Il nous a merité
Son paradis, que sans luy nullement
Nous eussions eu, mais par austerité,
Jeusner, veiller, honte, croix et tourmen
Le povre Adam damné trèsjustement
Il a saulvé, et sa posterité,
Luy acquerant le haultain firmament,
Dont par peché estoit desherité.
Et-qui croira en ceste verité
Par foy passant sens et entendement,
Aymant d'un cueur remply de purité,
En grand' clarté congnoistra vivement
Que par Dieu seul il a son saulvement,
Sans que jamais en rien l'ait merité.

PSEAUMES DE DAVID

CLEMENT MAROT AU ROY TRÈSCHRESTIEN FRANÇOYS PREMIER DE CE NOM SUR LA TRADUCTION DES PSEAUMES DE DAVID

(1539)

Ja n'est besoing, Roy qui n'as ton pareil,
Me soucier ne demander conseil
A qui je doy dedier cest ouvrage.
Car oultre encor qu'en toy gist mon courage,
Tant est cest œuvre et royal et chrestien,
Que de soy mesme il se dit estre tien,
Qui as par droict de trèschrestien le nom,
Et qui es Roy, non de moindre renom
Que cestuy là qui, meu du sainct Esprit,
A le dicter et le chanter se prit.
Certainement, la grande conference
De ta haulteur avec sa preference
Me monstre au doigt qu'à toy le dedier,
C'est à son point la chose approprier;
Car il fut roy de prudence vestu,
Et tu es roy tout orné de vertu;
Dieu le donna aux peuples Hebraïques :
Dieu te devoit, ce pense je, aux Galliques.
Il estoit roy des siens fort honoré :
Tu es des tiens, peu s'en fault, adoré;
Fort bien porta ses fortunes adverses :
Fort constamment les tiennes tu renverses;
Sçavoir voulut toutes sciences bonnes,
Et qui est celle à quoy tu ne t'adonnes?
En Dieu remit et soy et son affaire :
Tu as trèsbien le semblable sceu faire;
Il eust en fin la paix par luy requise :
Tant quise l'as, qu'en fin tu l'as acquise;

Que diray plus? vous estes les deux roys
Qui au milieu des martiaulx desroys
Avez acquis nom d'immortalité,
Et qui durant paix et tranquillité
L'avez acquis par sciences infuses,
Daignans tous deux tant honorer les Muses
Que d'employer la mesme forte dextre,
Sceptre portant et aux armes adextre,
A faire escriptz qui si grande force ont
Qu'en rien subjectz à la mort ilz ne sont.
  O donques, Roy, prens l'œuvre de David,
Œuvre plus tost de Dieu qui le ravit,
D'autant que Dieu son Apollo estoit,
Qui luy en train et sa harpe mettoit.
Le sainct Esprit estoit sa Calliope;
Son Parnassus, montaigne à double croppe,
Fut le sommet du hault ciel cristalin;
Finalement, son ruisseau cabalin
De Grace fut la fontaine profonde,
Où à grans traictz il beut de la claire unde,
Dont il devint poëte en un moment
Le plus profond dessoubz le firmament,
Car le subject qui la plume en la main
Prendre luy feit est bien autre qu'humain.
  Icy n'est pas l'aventure d'Enée,
Ne d'Achilles la vie demenée;
Fables n'y sont plaisantes mensongeres,
Ne de mondains les amours trop legeres;
Ce n'est pas cy le poëte escrivant
Au gré du corps à l'esprit estrivant;
Ses vers divins, ses chansons mesurées,
Plaisent, sans plus, aux ames bienheurées,
Pource que là trouvent leur doulx amant
Plus ferme et clair que nul vray diamant,
Et que ses faicts, sa bonté et son prix
Y sont au long recitez et compris.
  Icy sont donc les louenges escrites
Du Roy des Roys, du Dieu des exercites;
Icy David, le grand prophete Hebrieu,
Nous chante et dit quel est ce puissant Dieu
Qui de berger en grand roy l'erigea,

Et sa houlette en sceptre luy changea.
Vous y orrez de Dieu la pure loy
Plus clair sonner qu'argent de fin alloy,
Et y verrez quelz maulx et biens adviennent
A tous ceulx là qui la rompent et tiennent.
  Icy sa voix sur les reprouvez tonne,
Et aux esleuz toute asseurance donne,
Estant aux uns aussi doulx et traictable
Qu'aux autres est terrible et redoubtable.
Icy oyt on l'esprit de Dieu, qui crie
Dedans David, alors que David prie,
Et faict de luy ne plus ne moins que faict
De sa musette un bon joueur parfaict.
Christ y verrez par David figuré,
Et ce qu'il a pour noz maulx enduré,
Voyre mieulx painct, mille ans ains sa venue,
Qu'après la chose escripte et advenue
Ne le paindroient, qui est cas bien estrange,
Le tien Janet, ne le grand Miquel l'Ange.
  Qui bien y lit, à congnoistre il apprend
Soy et celuy qui tout veoit et comprend,
Et y orra sur la harpe chanter
Que d'estre rien rien ne se peult vanter,
Et qu'il est tout en ses faictz. Quant au reste,
Fort admirable icy se manifeste,
Soit par l'effect des grands signes monstrez
Aux siens estans par Pharaon oultrez,
Soit par le grand et merveilleux chef d'œuvre
Au ciel vousté, qui toutes choses cœuvre,
Ou par le cours que faict l'obscure nuit,
Et le clair jour, qui par compas la suit;
Soit par la terre en l'air espars pendue,
Ou par la mer autour d'elle espandue,
Ou par le tout, qui aux deux prend naissance,
Surquoy il veult qu'ayons toute puissance,
Nous apprenant à le glorifier,
Et de quel cueur nous fault en luy fier.
  O gentilz cueurs et ames amoureuses,
S'il en fut onc, quand serez langoureuses
D'infirmité, prison, peché, soucy,
Perte ou opprobre, arrestez vous icy :

Espèce n'est de tribulation
Qui n'ait icy sa consolation :
C'est un jardin plein d'herbes et racines
Où de tous maulx se trouvent medecines.
  Quant est de l'art aux Muses reservé,
Homere grec ne l'a mieulx observé :
Descriptions y sont propres et belles;
D'affection, il n'en est point de telles,
Et trouveras, Sire, que sa couronne,
Ne celle là qui ton chef environne,
N'est mieulx ne plus de gemmes entournée
Que son œuvre est de figures ornée;
Tu trouveras le sens en estre tel,
Qu'il rend là hault son David immortel,
Et immortel ça bas son livre, pource
Que l'Eternel en est premiere source,
Et voulentiers toutes choses retiennent
Le naturel du lieu dont elles viennent.
  Pas ne fault donc qu'auprès de luy Horace
Se mette en jeu, s'il ne veult perdre grace;
Car par sus luy vole nostre poëte
Comme feroit l'aigle sur l'alouette,
Soit à escrire en beaux lyriques vers,
Soit à toucher la lyre en sons divers.
  N'a il souvent au doulx son de sa lyre
Bien appaisé de Dieu courroucé l'ire?
N'en a il pas souvent de ces bas lieux
Les escoutans ravy jusques aux cieulx,
Et faict cesser de Saül la manie
Pendant le temps que duroit l'armonie?
  Si Orpheus jadis l'eust entendue,
La sienne il eust à quelque arbre pendue;
Si Arion l'eust ouy resonner,
Plus de la sienne il n'eust voulu sonner;
Et si Phebus un coup l'eust escoutée,
La sienne il eust en cent pieces boutée,
Au moins laissé le sonner pour l'ouyr,
A fin d'apprendre et de se resjouyr
En luy quittant son laurier de bon cueur,
Comme en escriptz et en armes vainqueur.
  Or sont en l'air perduz les plaisans sons

De ceste lyre, et non pas ses chansons,
Dieu a voulu jusque icy qu'en son temple
Par ces beaulx vers on le serve et contemple;
Bien est il vray, comme encores se voit,
Que la rigueur du long temps les avoit
Renduz obscurs et durs d'intelligence;
  Mais tout ainsi qu'avecques diligence
Sont esclairciz, par bons espritz rusez,
Les escripteaux des vieulx fragmentz usez,
Ainsi, ô Roy, par les divins espritz
Qui ont soubz toy hebrieu langage appris
Nous sont jettez les Pseaumes en lumiere,
Clairs, et au sens de la forme premiere.
Dont après eulx, si peu que faire sçay,
T'en ay traduict, par maniere d'essay,
Trente, sans plus, en ton noble langage,
Te suppliant les recevoir pour gage
Du residu, qui ja t'est consacré
Si les veoir tous il te venoit à gré.

AU ROY ENCORES

  Puisque voulez que je poursuive, ô Sire,
L'œuvre royal du Psaultier commencé,
Et que tout cueur aymant Dieu le desire,
D'y besongner me tiens pour dispensé.
  S'en sente donc qui vouldra offensé,
Car ceulx à qui un tel bien ne peult plaire
Doivent penser, si ja ne l'ont pensé,
Qu'en vous plaisant me plaist de leur desplaire.

AUX DAMES DE FRANCE
TOUCHANT LESDICTS PSEAUMES

  Quand viendra le siecle doré
Qu'on verra Dieu seul adoré,
Loué, chanté, comme il l'ordonne,
Sans qu'ailleurs sa gloire l'on donne?
Quand n'auront plus ne cours ne lieu
Les chansons de ce petit Dieu
A qui les painctres font des esles?
O vous, dames et damoyselles,

Que Dieu feit pour estre son temple,
Et faictes soubz mauvais exemple
Retentir et chambres et salles
De chansons mondaines ou salles,
Je veulx icy vous presenter
Dequoy sans offense chanter;
Et sçachant que point ne vous plaisent
Chansons qui de l'amour se taisent,
Celles qu'icy presenter j'ose
Ne parlent, certes, d'autre chose.
Ce n'est qu'amour : Amour luy mesme
Par sa sapience supresme,
Les composa, et l'homme vain
N'en a esté que l'escrivain.
  Amour duquel parlant je voys
A faict en vous langage et voix
Pour chanter ces haultes louenges,
Non point celles des dieux estranges,
Qui n'ont ne pouvoir ny aveu
De faire en vous un seul cheveu.
  L'Amour dont je veulx que chantez
Ne rendra voz cueurs tourmentez
Ainsi que l'autre; mais, sans doubte,
Il vous remplira l'ame toute
De ce plaisir solacieux
Que sentent les anges aux cieulx;
Car son esprit vous fera grace
De venir prendre en voz cueurs place,
Et les convertir et muer,
Faisant voz levres remuer,
Et voz doigtz sur les espinettes,
Pour dire sainctes chansonnettes.
  O bienheureux qui veoir pourra
Fleurir le temps que l'on orra
Le laboureur à sa charrue,
Le charretier parmy la rue,
Et l'artisan en sa boutique,
Avecques un pseaume ou cantique
En son labeur se soulager!
Heureux qui orra le berger
Et la bergere au boys estans,

Faire que rochers et estangs
Après eulx chantent la haulteur
Du sainct nom de leur Créateur!
Souffrirez vous qu'à joye telle
Plus tost que vous Dieu les appelle?
Commencez, dames, commencez,
Le siecle doré avancez,
En chantant d'un cueur debonnaire
Dedans ce sainct cancionnaire,
A fin que du monde s'envole
Ce Dieu inconstant d'Amour fole,
Place faisant à l'amyable
Vray Dieu d'Amour non variable.

PSEAUME IX

Chantez en exultation
Au Dieu qui habite en Syon.

DISTICHUM

Desinite Hebræam jam Galli discere linguam :
Discunt Hebræi Gallica verba loqui.

QUARANTE-NEUF PSEAUMES DE DAVID

TRADUICTZ EN RITHME FRANÇOYSE, SELON LA VERITÉ HEBRAIQUE

I

PSEAUME I

Beatus vir qui non abiit.

Ce pseaume chante que ceulx sont bien heureux qui, rejectans les mœurs et les conseils des mauvais, s'addonnent à congnoistre et mettre à effect la loy de **Dieu, et malheureux ceulx** qui font au contraire.

Qui au conseil des malings n'a esté;
Qui n'est au trac des pecheurs arresté;
Qui des mocqueurs au banc place n'a prise,
Mais nuict et jour la loy contemple et prise
De l'Eternel, et en est desireux,
Certainement cestuy là est heureux.
Et si sera semblable à l'arbrisseau
Planté au long d'un clair courant ruisseau,
Et qui son fruict en sa saison apporte,
Duquel aussi la fueille ne chet morte,
Si qu'un tel homme et tout ce qu'il fera
Tousjours heureux et prospere sera.
Pas les pervers n'auront telles vertus,
Ainçoys seront semblables aux festus
Et à la pouldre au gré du vent chassée.
Parquoy sera leur cause renversée
En jugement, et tous ces reprouvez
Au reng des bons ne seront point trouvez;
Car l'Eternel les justes congnoist bien,
Et est soygneux et d'eulx et de leur bien;
Pourtant auront felicité qui dure.
Et pour autant qu'il n'a ne soing ne cure
Des mal vivans, le chemin qu'ilz tiendront,
Eulx et leurs faictz en ruyne viendront.

II

PSEAUME II

Quare fremuerunt gentes.

Icy veoit on comment David et son royaume sont vraye figure et indubitable prophetie de Jesus Christ et de son regne.

Pourquoy font bruyt et s'assemblent les gens?
Quelle folie à murmurer les meine?
Pourquoy sont tant les peuples diligens
A mettre sus une entreprise vaine?
Bandez se sont les grans roys de la terre,
Et les primatz ont bien tant presumé
De conspirer et vouloir faire guerre
Tous contre Dieu et son Roy bien aymé.
Disans entre eulx : Desrompons et brisons
Tous les lyens dont lyer nous pretendent;
Au loing de nous jectons et mesprisons
Le joug lequel mettre sur nous s'attendent.
Mais cestuy là qui les haultz cieulz habite
Ne s'en fera que rire de là hault.
Le Tout puissant de leur façon despite
Se moquera, car d'eulx il ne luy chault.
Lors, s'il luy plaist, parler à eulx viendra
En son courroux, plus qu'autre espoventable,
Et tous ensemble estonnez les rendra,
En sa fureur terrible et redoutable.
Roys, dira il, d'où vient ceste entreprise?
De mon vray Roy j'ay faict election,
Je l'ay sacré, sa couronne il a prise
Sur mon très sainct et hault mont de Sion.
Et je, qui suis le Roy qui luy ay pleu,
Racompteray sa sentence donnée :
C'est qu'il m'a dict : Tu es mon filz esleu;
Engendré t'ay ceste heureuse journée.
Demande moy, et pour ton heritage
Subjectz à toy tous peuples je rendray,
Et ton empire aura cest advantage
Que jusqu'aux bordz du monde l'estendray.
Verge de fer en ta main porteras
Pour les dompter et les tenir en serre,

Et s'il te plaist menu les briseras
Aussi aisé comme un vaisseau de terre.
  Maintenant donc, ô vous, et Roys et Princes,
Plus entenduz et sages devenez.
Juges aussi des terres et provinces,
Instruction à ceste heure prenez.
  Du Seigneur Dieu serviteurs rendez vous,
Craingnez son ire, et luy vueillez complaire,
Et d'estre à luy vous resjouyssez tous,
Ayans tousjours craincte de luy desplaire.
  Faictes hommage au Filz qu'il vous envoye,
Que courroucé ne soit amerement,
Affin aussi que de vie et de voye
Ne perissez trop malheureusement.
  Car tout à coup son courroux rigoureux,
S'embrasera, qu'on ne s'en donra garde.
O combien lors ceulx là seront heureux,
Qui se seront mis en sa sauvegarde!

III

PSEAUME III

Domine, quàm multiplicati sunt.

David, assailly d'une grosse armée, s'estonne du commencement, puis prend une si grande fiance en Dieu, qu'après l'avoir imploré il s'asseure de la victoire.

  O Seigneur, que de gens
A nuyre diligens
Qui me troublent et grevent!
Mon Dieu, que d'ennemys
Qui aux champs se sont mis
Et contre moy s'eslevent!
  Certes, plusieurs j'en voy
Qui vont disant de moy :
« Sa force est abolie :
Plus ne trouve en son Dieu
Secours en aucun lieu. »
Mais c'est à eulx folie.
  Car tu es mon trèsseur
Bouclier et deffenseur,
Et ma gloire esprouvée :
C'est toy, à bref parler,

Qui fais que puis aller
Hault la teste levée.
  J'ay crié de ma voix
Au Seigneur maintesfois,
Luy faisant ma complaincte,
Et ne m'a repoulsé,
Mais tousjours exaulcé,
De sa montaigne saincte.
  Dont coucher m'en iray,
En seurté dormiray,
Sans craincte de mesgarde;
Puis me reveilleray,
Et sans peur veilleray,
Ayant Dieu pour ma garde.
  Cent mil' hommes de front
Craindre ne me feront,
Encor qu'ilz l'entreprinsent,
Et que, pour m'estonner,
Clore et environner
De tous costez me vinsent.
  Vien donc, declaire toy
Pour moy, mon Dieu, mon roy,
Qui de buffes renverses
Mes ennemys mordentz,
Et qui leur rompz les dentz
En leurs bouches perverses.
  C'est de toy, Dieu trèshault.
De qui attendre fault
Vray secours et deffense ;
Car sur ton peuple estends
Tousjours, en lieu et temps,
Ta grand' beneficence.

IV

PSEAUME IV

Cum invocarem, exaudivit me.

En la conspiration d'Absalon, il invoque Dieu, reprend les princes d'Israël conspirans contre luy, les appelle à repentence, et conclud qu'il se trouve bien de se fier en Dieu.

  Quand je t'invocque, helas! escoute,
O Dieu, de ma cause et raison·

Mon cueur serré au large boute,
De ta pitié ne me reboute,
Mais exaulce mon oraison.
  Jusques à quand, gens inhumaines,
Ma gloire abbatre tascherez ?
Jusques à quand emprises vaines
Sans fruict, et d'abusion pleines
Aymerez vous et chercherez?
  Sçachez, puisqu'il le convient dire,
Que Dieu pour son roy gracieux
Entre tous m'a voulu eslire;
Et si à luy crie et souspire,
Il m'entendra de ses haultz cieulx.
  Tremblez doncques de telle chose,
Sans plus contre son vueil pecher ;
Pensez en vous ce que propose
Dessus vos lictz en chambre close,
Et cessez de plus me fascher.
  Puis offrez juste sacrifice
De cueur contrit bien humblement,
Pour repentance d'un tel vice,
Mettant au Seigneur Dieu propice
Voz fiances entierement.
  Plusieurs gens disent : Qui sera ce
Qui nous fera veoir force biens?
O Seigneur, par ta saincte grace,
Vueilles la clarté de ta face
Eslever sur moy et les miens.
  Car plus de joye m'est donnée
Par ce moyen (ô Dieu trèshault)
Que n'ont ceulx qui ont grand' année
De froment, et bonne vinée,
D'huiles, et tout ce qu'il leur fault.
  Si qu'en paix et en seurté bonne
Coucheray et reposeray ;
Car, Seigneur, ta bonté l'ordonne,
Et elle seule espoir me donne,
Que seur et seul regnant seray.

V

PSEAUME V

Verba mea auribus percipe.

David en exil ayant beaucoup souffert, et s'attendant souffrir davantage par les flatteurs qui estoient autour de Saül, dresse sa priere à Dieu, puis se console quand il pense que le Seigneur a toujours les mauvais en haine, et qu'il favorise les bons.

Aux parolles que je veulx dire
Plaise toy l'oreille prester,
Et à congnoistre t'arrester
Pourquoy mon cueur pense et souspire,
Souverain Sire.

Entens à la voix trèsardante
De ma clameur, mon Dieu, mon Roy,
Veu que tant seulement à toy
Ma supplication presente
J'offre et presente.

Matin devant que jour il face
S'il te plaist, tu m'exauceras;
Car bien matin prié seras
De moy, levant au ciel la face,
Attendant grace.

Tu es le vray Dieu, qui meschance
N'aymes point, ne malignité,
Et avec qui, en verité,
Malfaicteurs n'auront accointance
Ne demourance.

Jamais le fol et temeraire
N'ose apparoir devant tes yeulx,
Car tousjours te sont odieux
Ceulx qui prennent plaisir à faire
Maulvais affaire.

Ta fureur perd et extermine
Finablement tous les menteurs;
Quant aux meurtriers et decepteurs,
Celuy qui terre et ciel domine
Les abomine.

Mais moy, en la grand' bonté mainte,
Laquelle m'as faict savourer.

Iray encores t'adorer
En ton temple, en ta maison saincte,
Dessoubz ta craincte.

Mon Dieu, guide moy et convoye
Par ta bonté, que ne soys mis
Soubz la main de mes ennemis,
Et dresse devant moy ta voye,
Que ne fourvoye.

Leur bouche rien de vray n'ameine;
Leur cueur est fainct, faulx et couvert;
Leur gosier un sepulchre ouvert;
De flaterie faulse et vaine
Leur langue est pleine.

O Dieu, monstre leur qu'ilz mesprennent :
Ce qu'ilz pensent faire deffais;
Chasse les pour leurs grans meffaicts;
Car c'est contre toy qu'ilz se prennent,
Tant entreprennent.

Et que tous ceulx se resjouyssent
Qui en toy ont espoir et foy :
Joye auront sans fin dessoubz toy
Avec ceulx qui ton nom cherissent
Et te benissent.

Car de bien faire tu es large
A l'homme juste, ô vray Saulveur,
Et les couvres de ta faveur
Tout ainsi comme d'une targe
Espesse et large.

VI

PSEAUME VI

Domine, ne in furore tuo arguas me.

David malade à l'extresmité a horreur de la mort; desire, avan que de mourir, glorifier encore le nom de Dieu; puis tout à coup se resjouyt de sa convalescence et de la honte de ceulx qu s'attendoient a sa mort.

Ne vueilles pas, ô Sire,
Me reprendre en ton ire,
Moy qui t'ay irrité,

N'en ta fureur terrible
Me punir de l'horrible
Tourment qu'ay merité.
  Ains, Seigneur, viens estendre
Sur moy ta pitié tendre,
Car malade me sens.
Santé doncques me donne,
Car mon grand mal estonne
Tous mes os et mes sens.
  Et mon esprit se trouble,
Grandement, et au double,
En extreme soucy.
O Seigneur plein de grace,
Jusques à quand sera ce
Que me lairras ainsi?
  Helas! Sire, retourne :
D'entour de moy destourne
Ce merveilleux esmoy;
Certes, grande est ma faulte,
Mais, par ta bonté haulte,
De mourir garde moy.
  Car en la mort cruelle
Il n'est de toy nouvelle,
Memoire ne renom;
Qui penses tu qui die,
Qui loue et psalmodie
En la fosse ton nom?
  Toute nuict tant travaille,
Que lict, chalit et paille
En pleurs je fais noyer;
Et en eau goute à goute
S'en va ma couche toute,
Par si fort larmoyer.
  Mon œil, pleurant sans cesse
De despit et destresse,
En un grand trouble est mis;
Il est envieilly d'ire
De veoir entour moy rire
Mes plus grans ennemis.
  Sus, sus, arriere, iniques,
Deslogez, tyranniques,

De moy tous à la foys,
Car le Dieu debonnaire
De ma plaincte ordinaire
A bien ouy la voix.
Le Seigneur en arriere
N'a point mis ma priere :
Exaulcé m'a des cieulx;
Receu a ma demande,
Et ce que luy demande
Accordé m'a, et mieulx.
Doncques, honteux deviennent,
Et pour vaincuz se tiennent
Mes adversaires tous :
Que chascun d'eulx s'eslongne
Subit, en grand vergongne,
Puis que Dieu m'est si doulx.

VII

PSEAUME VII

Domine Deus meus, in te speravi.

Il prie d'estre preservé de la grande persecution de Saül, mect en avant son innocence, requiert le royaume à luy promis, et confusion à ses adversaires. Finablement il chante qu'ilz perront de leurs propres glaives, et en loue Dieu.

Mon Dieu, j'ay en toy esperance,
Donne moy donc sauve asseurance
De tant d'ennemys inhumains,
Et fais que ne tombe en leurs mains,
Affin que leur chef ne me grippe,
Et ne me desrompe et dissipe,
Ainsi qu'un lyon devorant,
Sans que nul me soit secourant.
Mon Dieu sur qui je me repose,
Si j'ay commis ce qu'il propose,
Si de luy faire ay projetté
De ma main tour de lascheté;
Si mal pour mal j'ay voulu faire
A cest ingrat; mais au contraire,
Si faict ne luy ay tour d'amy,
Quoy qu'à tort me soit ennemy,
Je veulx qu'il me poursuyve en guerre,

Qu'il m'attaingne et rue par terre,
Soit de ma vie ruyneur,
Et mette à neant mon honneur.
  Leve toy donc, leve toy, Sire,
Sur mes ennemys, en ton ire;
Veille pour moy, que je sois mis
Au droict lequel tu m'as promis.
  A grans troupeaux le peuple vienne
Au tour de la majesté tienne :
Sois pour la cause de nous deux
Hault eslevé au milieu d'eulx.
  Là des peuples Dieu sera juge,
Et alors, mon Dieu, mon refuge,
Juge moy en mon equité,
Et selon mon int grité.
  La malice aux malins consomme,
Et soutien le droict et juste homme,
Toy, juste Dieu, qui jusqu'au fons
Sondes les cueurs mauvais et bons.
  C'est Dieu qui est mon asseurance.
Et mon pavois : j'ay esperance
En luy, qui garde et faict vainqueur
Un chascun qui est droict de cueur.
  Dieu est le juge veritable
De celuy qui est equitable
Et de celuy semblablement
Qui l'irrite journellement :
  Si celuy qui tasche à me nuyre
Ne se veult changer et reduire,
Dieu viendra son glaive aguiser
Et bander son arc pour viser.
  Desja le grand Dieu des alarmes
Luy prepare mortelles armes :
Il faict dards propres et servans
A poursuyvre mes poursuyvans;
  Et l'autre engendre chose vaine,
Ne conçoit que travail et peine
Pour enfanter (quoy qu'il en soit)
Le rebours de ce qu'il pensoit.
  A caver une grande fosse
Il mect solicitude grosse;

Mais en la fosse qu'il fera,
Luy mesmes il tresbuchera.
  Le mal qu'il me forge et appreste
Retournera dessus sa teste :
Bref, je voy le mal qu'il commet
Luy descendre sur le sommet.
  Dont louenge au Seigneur je donne,
Pour sa justice droicte et bonne :
Et tant que terre hanteray,
Le nom du Trèshault chanteray.

VIII

PSEAUME VIII

Domine, dominus noster, quàm admirabile.

Avec grande admiration David celebre ici la merveilleuse puissance du Createur de toutes choses, et la grande bonté dont il a daigné user envers l'homme, l'ayant faict tel qu'il est.

  O nostre Dieu et Seigneur amiable,
Combien ton nom est grand et admirable
Par tout ce val terrestre spacieux
Qui ta puissance esleve sur les cieulx!
  En tout se veoit ta grand' vertu parfaicte,
Jusqu'à la bouche aux enfans qu'on alaicte,
Et rendz par là confuz et abbatu
Ton ennemy qui nie ta vertu.
  Mais quand je voy et contemple en courage
Tes cieulx, qui sont de tes doigts hault ouvrage,
Estoilles, lune, et signes differentz
Que tu as faictz et assis en leurs rengz,
  Adonc je dy apart moy (ainsi comme
Tous esbahy) : Et qu'est-ce que de l'homme,
D'avoir daigné de luy te souvenir,
Et de vouloir en ton soing le tenir?
  Tu l'as faict tel que plus il ne luy reste
Fors estre Dieu, car tu l'as, quant au reste,
Abondamment de gloire environné,
Remply de biens et d'honneur couronné.
  Regner le fais sur les œuvres tant belles
De tes deux mains, comme seigneur d'icelles.
Tu as, de vray, sans quelque exception
Mis soubz ses piedz tout en subjection.

Brebis et beufz, et leurs peaulx et leurs laines,
Tous les trouppeaulx des haultz monts et des plaines,
En general toutes bestes cherchans
A pasturer par les bois et les champs;
Oyseaulx de l'air, qui volent et qui chantent,
Poissons de mer, ceulx qui nagent et hantent
Par les sentiers de mer grans et petis,
Tu les as tous à l'homme assubjectiz.
O nostre Dieu et Seigneur amyable,
Comme à bon droict est grand et admirable
L'excellent bruit de ton nom precieux.
Par tout ce val terrestre spacieux!

IX

PSEAUME IX

Confitebor tibi, Domine, in toto corde meo.

C'est un chant triumphal. par lequel David rend graces à Dieu de certaine bataille qu'il gaigna, en laquelle mourut son principal ennemy (aucuns estiment que ce fut Goliath). Après, il magnifie la justice de Dieu qui venge les siens en temps et lieu.

De tout mon cueur t'exalteray
Seigneur, et si racompteray
Toutes tes œuvres nompareilles,
Qui sont dignes de grans merveilles.
En toy je me veulx resjouyr,
D'autre soulas ne veulx jouyr;
O Trèshault, je veulx en cantique
Celebrer ton nom authentique.
Pource que par ta grand' vertu
Mon ennemy s'en fuyt batu,
Desconfit de corps et courage,
Au seul regard de ton visage.
Car tu m'as esté si humain
Que tu as pris ma cause en main,
Et t'es assis, pour mon refuge,
En chaire comme juste juge.
Tu as deffaict mes ennemis,
Le meschant en ruyne mis;
Pour tout jamais leur renommée,
Tu as estaincte et consumée.
Or ça, ennemy cault et fin,

As tu mis ton emprinse à fin?
As tu rasé noz citez belles?
Leur nom est il mort avec elles?
  Non, non; le Dieu qui est là hault,
En regne qui jamais ne fault,
Son throsne a dressé tout propice
Pour faire raison et justice.
  Là jugera il justement
La terre ronde entierement,
Pesant les causes en droicture
De toute humaine creature.
  Et Dieu la retraicte sera
Du povre qu'on pourchassera,
Voyre sa retraicte opportune
Au plus dur temps de sa fortune.
  Dont ceulx qui ton nom congnoistront
Leur asseurance en toy mectront;
Car, Seigneur, qui à toy s'addonne,
Ta bonté point ne l'abandonne.
  Chantez en exultation
Au Dieu qui habite en Sion;
Noncez à gens de toutes guises
Ses œuvres grandes et exquises.
  Car du sang des justes s'enquiert,
Luy en souvient et le requiert;
Jamais la clameur il n'oublie
De l'affligé qui le supplie.
  Seigneur Dieu, ce disois je en moy,
Voy, par pitié, que j'ay d'esmoy
Par mes ennemis remplys d'ire,
Et du pas de mort me retire.
  Affin qu'au milieu de l'enclos
De Sion j'annonce ton los,
En demenant resjouyssance,
D'estre rescoux par ta puissance.
  Incontinent les malheureux
Sont cheuz au piege faict par eulx;
Leur pied mesme s'est venu prendre
Au filé qu'ilz ont osé tendre.
  Ainsi est congneu l'Immortel,
D'avoir faict un jugement tel,

Que l'inique a senty l'oultrage,
Et le mal de son propre ouvrage.
  Croyez que tousjours les meschans
S'en iront à bas trebuschans,
Et toutes ces gens insensées
Qui n'ont point Dieu en leurs pensées.
  Mais l'homme povre, humilié,
Ne sera jamais oublié.
Jamais de l'humble estant en peine
L'esperance ne sera vaine.
  Vien, Seigneur, monstre ton effort,
Que l'homme ne soit le plus fort;
Ton pouvoir les gens venir face
En jugement devant ta face.
  Seigneur Dieu, qui immortel es,
Tressaillir de craincte fais les;
Donne leur à congnoistre comme
Nully d'entre eulx n'est rien fors qu'homme.

X

PSEAUME X

Domine, ut quid recessisti longè ?

Ce pseaume est une priere contre les pervers, nuysans et malicieux hommes, qui par dol et par force oppressent les bons et les plus foibles : et y sont descriptz l'orgueil, et les moyens dont envers eulx usent les maulvais.

  D'ont vient cela, Seigneur, je te supply,
Que loing de nous te tiens les yeulx couvers?
Te caches tu pour nous mettre en oubly
Mesmes au temps qui est dur et divers?
  Par leur orgueil sont ardantz les pervers
A tourmenter l'humble qui peu se prise :
Fais que sur eulx tombe leur entreprise.

  Car le maling se vante et se faict seur
Qu'en ses desirs n'aura aucun default,
Ne prisant rien que l'avare amasseur,
Et mesprisant l'Eternel de là hault.
  Tant il est fier que de Dieu ne lui chault,
Mais tout cela qu'il pense en sa memoire,
C'est : Dieu n'est point, et si ne le veult croire.

Tout ce qu'il faict tend à mal sans cesser;
De sa pensée est loing ton jugement;
Tant est enflé, qu'il cuyde renverser
Ses ennemys à soufler seulement.
En son cueur dit : D'esbranler nullement
Garde je n'ay : car je sçay qu'en nul aage
Ne peult tomber sur moy aucun dommage.

D'un parler fainct plein de deception
Le faulx parjure est toujours embouché;
Dessoubz sa langue, avec oppression,
Desir de nuyre est toujours embusché.
Semble au brigand qui, sur les champs caché,
L'innocent tue en caverne secrette,
Et qui de l'œil povres passans aguette.

Aussi l'inique use du tour secret
Du lyon cault en sa tasniere, helas!
Pour attraper l'homme simple et povret,
Et l'engloutir quand l'a pris en ses laqs.
Il faict le doulx, le marmiteux, le las;
Mais soubz cela, par sa force perverse,
Grand' quantité de povres gens renverse.

Et dit encor en son cueur vitieux
Que Dieu ne veult la souvenance avoir
De tout cela, et qu'il couvre ses yeulx
A celle fin de jamais n'en rien veoir.
Leve toy donc, Seigneur, pour y pourveoir :
Haulse la main dessus, je te supplie,
Et ceulx qui sont persecutez n'oublie.

Pourquoy irrite et contemne en ses faictz
L'homme meschant le Dieu doulx et humain?
En son cueur dit qu'enqueste tu n'en fais;
Mais tu veois bien son meffaict inhumain.
Et voyant tout, prens les causes en main :
Voyla pourquoy s'appuye le debile
Sur toy, qui es le support du pupille.

Brise la force et le bras plein d'excès
Du malfaicteur inique et reprouvé :
Fais de ses maulx l'enqueste et le procès,
Plus n'en sera par toy un seul trouvé.

Lors à jamais Roy de tous approuvé
Regnera Dieu, quand en sa terre saincte
Sera la race aux iniques estaincte.

O Seigneur donc, s'il te plaist tu orras
Mon povre peuple en ceste aspre saison :
Et bon courage et espoir luy donras
Prestant l'oreille à son humble oraison,
Qui est de faire aux plus petis raison,
Droict aux foulez, si que l'homme de terre
Ne vienne plus leur faire paour ne guerre.

XI

PSEAUME XI

In Domino confido.

Il se complainct de ceux qui le chassoient de toute la terre d'Israel. Puis chante sa confiance en Dieu, et le jugement d'iceluy sur les bons et sur les mauvais.

Veu que du tout en Dieu mon cueur s'appuye,
Je m'esbahy comment de vostre mont
Plus tost qu'oyseau dictes que je m'enfuye.
Vray est que l'arc les malings tendu m'ont,
Et sur la corde ont assis leurs sagettes,
Pour contre ceulx qui de cueur justes sont
Les descocher, jusques en leurs cachettes.
Mais on verra bien tost à neant mise
L'intention de telz malicieux,
Quel' faulte aussi a le juste commise.
Sçachez que Dieu a son palais aux cieulx;
Dessus son throsne est l'eternel monarque;
Là hault assis, il veoit tout de ses yeulx,
Et son regard les humains note et marque.
Tout il espreuve et le juste il approuve :
Mais son cueur hayt qui ayme extorsion,
Et l'homme en qui violence se trouve.
Plouvoir fera feu de punition
Sur les malings, soulphre chauld, flamme ardante,
Vent fouldroyant : voylà la portion
De leur bruvage, et leur paye evidente.
Car il est juste, et pource ayme justice :
Tournant tousjours, par doulce affection,
Vers l'homme droict son œil doulx et propice.

XII

PSEAUME XII

Salvum me fac, Domine.

Il parle contre les flattours de la court de Saül, qui par flatteries, dissimulations et arrogances, estoient molestes à chascun, et prie Dieu y donner ordre.

Donne cours, Seigneur, il en est heure,
Car d'hommes droicts sommes tous desnuez :
Entre les filz des hommes ne demeure
Un qui ait foy, tant sont diminuez.
Certes chascun vanité, menteries,
A son prochain dict ordinairement;
Aux levres n'a l'homme que flatteries,
Et disant l'un, son cueur pense autrement.
Dieu vueille donc ces levres blandissantes
Tout à travers pour jamais inciser,
Pareillement ces langues arrogantes
Qui bravement ne font que deviser;
Qui mesmement entre eulx ce propos tiennent :
Nous serons granz par nos langues sur tous :
A nous de droict noz levres appartiennent,
Flattons, mentons : qui est maistre sur nous?
Pour l'affligé, pour les petis qui crient,
Dit le Seigneur, ores me leveray :
Loing les mettray des langues qui varient
Et de leurs laz chascun d'eulx saulveray.
Certes de Dieu la parolle se treuve
Parolle nette, et trèspure est sa voix :
Ce n'est qu'argent affiné à l'espreuve,
Argent au feu espuré par sept foys.
Toy donc, Seigneur, ta promesse et tes hommes
Garde et maintien par ta gratuité,
Et de ces gens dont tant molestez sommes
Delivre nous à perpetuité.
Car les malings à grans troupes cheminent;
Deçà, delà, tout est plein d'inhumains,
Lors que d'iceulx les plus meschans dominent,
Et qu'eslevez sont entre les humains.

XIII

PSEAUME XIII

Usquequo, Domine, oblivisceris.

Après plusieurs batailles perdues il se complainct de ce que Dieu tarde tant à le secourir : puis le prie luy donner la joye de victoire obtenue.

Jusques à quand as étably
Seigneur, de me mettre en oubly?
Est ce à jamais? Par combien d'aage
Destourneras tu ton visage
De moy, las! d'angoisse remply?
Jusques à quand sera mon cueur
Veillant, conseillant, practiqueur,
Et plein de soucy ordinaire?
Jusques à quand mon adversaire
Sera il dessus moy vainqueur?
Regarde moy, mon Dieu puissant,
Respons à mon cueur gemissant,
Et mes yeulx troublez illumine,
Que mortel dormir ne domine
Dessus moy quasy perissant.
Que celluy qui guerre me faict
Ne die point : Je l'ay deffaict;
Et que tous ceulx qui tant me troublent
Le plaisir qu'ils ont ne redoublent,
Par me veoir trebuscher de faict.
En toy gist tout l'espoir de moy :
Par ton secours fait que l'esmoy
De mon cueur en plaisir se change;
Lors à Dieu chanteray louenge,
Car de chanter j'auray dequoy.

XIV

PSEAUME XIV

Dixit insipiens in corde suo.

Il dit que tout est plein d'infideles et ethniques : descrit leur entendement corrompu : souhaitte et predict leur ruine, et la delivrance du peuple de Dieu, par eulx devoré.

Le fol maling en son cueur dit et croit
Que Dieu n'est point, et corrompt et renverse

Ses mœurs, sa vie, horribles faictz exerce :
Pas un tout seul ne faict rien bon ne droict,
Ny ne vouldroit.

Dieu du hault ciel a regardé icy
Sur les humains, avecques diligence,
S'il en verroit quelqu'un d'intelligence
Qui d'invocquer la divine mercy
Fust en soucy.

Mais, tout bien veu, a trouvé que chascun
A fourvoyé, tenans chemins damnables;
Ensemble tous sont faictz abominables.
Et n'est celluy qui face bien aucun,
Non jusqu'à un.

N'ont ilz nul sens, tous ces pernicieux,
Qui font tout mal, et jamais ne se changent?
Qui comme pain mon povre peuple mangent,
Et d'invocquer ne sont point soucieux
Le Dieu des cieulx?

Certainement tous esbahiz seront,
Que sur le champ ilz trembleront de craincte :
Car l'Eternel, par sa faveur tressaincte,
Tiendra pour ceulx qui droitcz se trouveront
Et l'aymeront.

Ha, malheureux, vous vous estudiez
A vous moquer de l'intention bonne
Que l'Immortel au povre affligé donne,
Pource qu'ilz sont sur luy tous appuyez,
Et en riez.

O qui, et quand de Sion sortira,
Pour Israel secours en sa souffrance?
Quand Dieu mettra son peuple à delivrance
De joye adonc Israel jouyra,
Jacob rira.

XV

PSEAUME XV

Domine, quis habitabit.

Ce pseaume chante de quelles mœurs doivent estre ornez les vrays citoyens des cieulx.

Qui est ce qui conversera
O Seigneur, en ton tabernacle,
Et qui est celluy qui sera
Si heureux que par grace aura
Sur ton saint mont seur habitacle?
Ce sera celuy droictement
Qui va rondement en besongne,
Qui ne faict rien que justement,
Et dont la bouche apertement
Verité en son cueur tesmoingne;
Qui par sa langue poinct ne faict
Rapport qui los d'autruy efface;
Qui à son prochain ne meffaict;
Qui aussi ne souffre de faict
Qu'opprobre à son voysin on face.
Ce sera l'homme contemnant
Les vitieux, aussi qui prise
Ceulx qui craignent le Dieu regnant;
Ce sera l'homme bien tenant
(Fust ce à son dam) la foy promise.
Qui à usure n'entendra,
Et qui si bien justice exerce,
Que le droict d'autruy ne vendra:
Qui charier ainsi vouldra,
Craindre ne fault que jamais verse.

XVI

PSEAUME XVIII

Diligam te, Domine.

Hymne trèsexcellent, lequel David chanta au Seigneur Dieu après qu'il l'eut rendu paisible et victorieux sur Saül, et sur tous ses autres ennemis, prophetisant de Jesus Christ en la conclusion du pseaume.

Je t'aymeray en toute obeissance
Tant que vivray, ô mon Dieu, ma puissance :

Dieu c'est mon roc, mon rempart hault et seur,
C'est ma rançon, c'est mon fort deffenseur.
En luy seul gist ma fiance parfaicte,
C'est mon pavois, mes armes, ma retraicte ;
Quant je l'exalte et prie en ferme foy,
Soudain rescoux des ennemis me voy.
Dangers de mort un jour m'environnerent,
Et grans torrentz de malings m'estonnerent ;
J'estois bien près du sepulchre venu
Et des filez de la mort parvenu :
Ainsi pressé soudain j'invocque et prie
Le Toutpuissant, hault à mon Dieu je crie :
Mon cry au ciel jusqu'à luy penetra,
Si que ma voix en son oreille entra.
Incontinent tremblerent les campaignes ;
Les fondementz des plus haultes montaignes,
Tous esbranlez, s'esmeurent grandement,
Car il estoit courroucé ardamment.
En ses naseaux luy monta la fumée ;
Feu aspre yssoit de sa bouche allumée ;
Si enflambé en son courage estoit,
Qu'ardentz charbons de toutes pars jectoit ;
Baissa le ciel, de descendre print cure,
Ayant soubz piedz une brouée obscure ;
Monté estoit sur un esprit mouvent,
Voloit guindé sur les esles du vent,
Et se cachoit dedans les noires nues
Pour tabernacle autour de luy tendues ;
Enfin rendit par sa grande clarté
Ce gros amas de nues escarté.
Gresle jectant et charbons vifz en terre,
Au ciel menoit l'Eternel grand tonnerre :
L'Altitonant sa voix grosse hors meit,
Et gresle et feu sur la terre transmeit,
Lança ses dards, rompit toutes leurs bandes,
Doubla l'esclair, leur donna frayeurs grandes.
A ta menace, et du fort vent poulsé
Par toy, Seigneur, en ce poinct courroucé,
Furent canaulx desnuez de leur unde,
Et descouvertz les fondemens du monde.
Sa main d'enhault icy bas me tendit,

Et hors des eaux sain et sauf me rendit.
Me recourut des puissans et haulsaires
(Et plus que moy renforcez) adversaires;
A mes dangers il preveut et prevint;
Quand il fut temps, secours de Dieu me vint,
Me meit au large, et si fit entreprise
De me garder, car il me favorise.
  Or m'a rendu selon mon equité,
Et de mes mains selon la purité.
Car du Seigneur j'avois suivy la voye,
Ne révolté mon cueur de luy n'avoye.
Ains tousjours eu devant l'œil tous ses dictz,
Sans rejecter un seul de ses edictz,
Si qu'envers luy entier en tout affaire
Me suis monstré, me gardant de mal faire.
Or m'a rendu selon mon equité,
Et de mes mains selon la pureté.
  Certes, Seigneur, qui sçais telles mes œuvres.
Au bon trèsbon, pur au pur te descœuvres,
Tu es entier à qui entier sera,
Et deffaillant à qui failly aura.
  Les humbles vivre en ta garde tu laisses,
Et les sourcilz des braves tu rabaisses :
Aussi, mon Dieu, ma lanterne alumas,
Et esclairé en tenebres tu m'as :
Par toy donnay à travers la bataille;
Mon Dieu devant, je saultay la muraille.
C'est l'Eternel qui entier est trouvé,
Son parler est comme au feu esprouvé;
C'est un bouclier de forte resistance,
Pour tous ceulx là qui ont en luy fiance.
  Mais qui est Dieu sinon le supernel?
Ou qui est fort si ce n'est l'Eternel?
De hardiesse et force il m'environne,
Et seure voye à mes emprises donne;
Mes piedz à ceulx de chevreulz faict egaulx,
Pour monter lieux difficiles et haultz;
Ma main par luy aux armes est aprise,
Si que du bras un arc d'acier je brise.
  De ton secours l'escu m'as apporté,
Et m'a ta dextre au besoing supporté

Ta grand' bonté, où mon espoir mettoie,
M'a faict plus grand encor que je n'estoie :
Preparer vins mon chemin soubz mes pas,
Dont mes talons glissans ne furent pas.
Car ennemis sceu poursuyvre et attaindre,
Et ne revins sans du tout les estaindre;
Durer n'ont peu, tant bien les ay secoux,
Ains à mes piedz trebuscherent de coups ;
  Circuy m'as de belliqueuse force,
Ployant soubz moy qui m'envahir s'efforce;
Tu me monstras le dos des ennemis,
Et mes hayneux j'ay en ruyne mis;
Ilz ont crié, n'ont eu secours quelconques,
Mesmes à Dieu, et ne les ouyt oncques;
Comme la pouldre au vent les ay renduz
Et comme fange en la place estenduz.
  Delivré m'as du mutin populaire,
Et t'a pleu chef des nations me faire;
Voyre le peuple, à moy peuple incongnu,
Soubz mon renom obeir m'est venu;
Maints estrangers par servile contraincte
M'ont faict honneur d'obeissance faincte :
Maintz estrangers redoubtans mes effortz,
Espoventez, ont tremblé en leurs fortz.
  Vive mon Dieu, à mon saulveur soit gloire,
Exalté soit le Dieu de ma victoire,
Qui m'a donné povoir de me venger,
Et qui soubz moy les peuples faict renger,
Me garentit qu'ennemys ne me grevent,
M'esleve hault sur tous ceulx qui s'eslevent
Encontre moy, me delivrant à plein
De l'homme ayant le cueur d'oultrage plein.
  Pourtant, mon Dieu, parmy les gens estranges
Te beniray en chantant tes louanges.
Ce Dieu, je dy, qui magnifiquement
Saulva son roy, et qui uniquement
David son oinct traicte en grande clemence,
Traictant de mesme à jamais sa semence.

XVII

PSEAUME XIX

Cœli enarrant gloriam Dei.

Il monstre par le merveilleux ouvrage des cieulx combien Dieu est puissant : loue et exalte la loy divine, et en fin prie le Seigneur qu'il le preserve de peché, affin de luy estre agréable.

Les cieux en chascun lieu
La puissance de Dieu
Racomptent aux humains;
Ce grand entour espars
Nonce de toutes pars
L'ouvrage de ses mains.
Jour après jour coulant
Du Seigneur va parlant
Par longue experience;
La nuict suyvant la nuict
Nous presche et nous instruict
De sa grand' sapience.
Et n'y a nation,
Langue, prolation,
Tant soit d'estranges lieux,
Qui n'oye bien le son,
La manière et façon
Du langage des cieulx.
Leur tour par tout s'estend,
Et leur propos s'entend,
Jusques au bout du monde;
Dieu en eulx a posé
Palais bien composé
Au soleil clair et munde;
Dont il sort ainsi beau
Comme un espoux nouveau
De son paré pourpris;
Semble un grand prince à veoir,
S'esgayant pour avoir
D'une course le prix.
D'un bout des cieulx il part,
Et attainct l'autre part
En un jour, tant est vite :
Oultre plus, n'y a rien
En ce val terrien

Qui sa chaleur evite.
  La trèsentiere loy
De Dieu, souverain roy,
Vient l'ame restaurant.
Son tesmoingnage seur
Sapience en doulceur
Monstre à l'humble ignorant.
  D'iceluy roy des roys
Les mandemens sont droicts
Et joye au cueur assignent;
Les commandemens saincts
De Dieu sont purs et sains
Et les yeulx illuminent.
  L'obeissance à luy
Est un trèssainct appuy
A perpetuité;
Dieu ne faict jugement
Qui veritablement
Ne soit plein d'equité.
  Ces choses sont encor
Plus desirables qu'or,
Fust ce fin or de touche :
Et en un cueur sans fiel
Sont plus doulces que miel
Ne pain de miel en bouche.
  Qui servir te vouldra,
Par ces poinctz apprendra
A ne se fourvoyer,
Et en les observant
En aura le servant
Grand et riche loyer.
  Mais où se trouvera
Qui ses faultes sçaura
Nombrer, penser ne dire?
Las! de tant de pechez
Qui me sont tous cachez,
Purge moy, trèscher Sire.
  Aussi de grans forfaictz
Temerairement faictz
Soit ton serf relasché,
Qu'ilz ne regnent en moi;

Si seray hors d'esmoy
Et net de grand peché.
  Ma bouche prononcer
Ne mon cueur rien penser
Ne puisse, qui ne plaise
A toy, mon deffendeur,
Saulveur et amendeur
De ma vie mauvaise.

XVIII

PSEAUME XXII

Deus, Deus meus, respice in me; quare me dereliquisti?

Prophetie de Jesus Christ, en laquelle David chante d'entrée sa basse et honteuse dejection : puis l'exaltation et l'estendue de son royaume jusques aux fins de la terre, et la perpetuelle durée d'icelluy.

Mon Dieu, mon Dieu, pourquoy m'as tu laissé
Loing de secours, d'ennuy tant oppressé,
Et loing du cry que je t'ay addressé
En ma complaincte?

De jour, mon Dieu, je t'invocque sans faincte,
Et toutesfoys ne respond ta voix saincte;
De nuict aussi, et n'ay dequoy estaincte
Soit ma clameur.

Helas! tu es le sainct et la tremeur,
Et d'Israel le resident bonheur,
Là où t'a pleu que ton loz et honneur
On chante et prise.

Noz peres ont leur fiance en toy mise,
Leur confiance ilz ont sur toy assise,
Et tu les as de captifz en franchise
Tousjours boutez.

A toy crians, d'ennuy furent ostez;
Esperé ont en tes sainctes bontez,
Et ont receu sans être reboutez
Ta grace prompte.

Mais moy je suis un ver qui rien ne monte,
Et non plus homme, ains des hommes la honte

Et plus ne sers que de fable et de compte
Au peuple bas.

Chascun qui veoit comme ainsi tu m'abas
De moy se mocque et y prend ses esbas;
Me font la moue, et puis hault et puis bas
Hochent la teste.

Puis vont disans : Il s'appuye et s'arreste
Du tout sur Dieu, et lui faict sa requeste :
Donc qu'il le sauve, et que secours luy preste,
S'il l'ayme tant.

Si m'as tu mis hors du ventre pourtant,
Causes d'espoir tu me fuz apportant
Dès que j'estois les mammelles tetant
De ma nourrice.

Et, qui plus est, sortant de la matrice
Me recueillit ta saincte ma main tutrice,
Et te monstras estre mon Dieu propice
Dès que fuz né.

Ne te tiens donc de moy si destourné,
Car le peril m'a de près adjourné,
Et n'est aucun par qui me soit donné
Secours ne grace.

Maint gros toreau m'environne et menace :
Les gros toreaux de Basan, terre grasse,
Pour m'assieger m'ont suivi à la trace
En me pressant.

Et tout ainsi qu'un lyon ravissant,
Après la proye en fureur rugissant,
Ilz ont ouvert dessus moy languissant
Leur gueule gloute.

Las! ma vertu comme eau s'escoule toute,
N'ay os qui n'ait la joincture dissoulte,
Et comme cire en moy fond goutte à goutte
Mon cueur fasché.

D'humeur je suis comme tuile asseché;
Mon palais est à ma langue attaché;

Tu m'as faict prest d'estre au tumbeau couché,
Reduyt en cendre.

Car circuy m'ont les chiens pour me prendre;
La faulse trouppe est venue m'offendre ;
Venue elle est me transpercer, et fendre
Mes piedz et mains.

Compter je puis mes os du plus au moins,
Ce que voyans les cruelz inhumains,
Tous resjouiz me jectent regardz maints,
Avec risée.

Ja ma despouille entre eulx ont divisée
Entre eulx desja ma robe deposée
Ilz ont au sort hazardeux exposée
A qui l'aura.

Seigneur, ta main donc ne s'eslongnera,
Ains par pitié secours me donnera,
Et, s'il te plaist, elle se hastera,
Mon Dieu, ma force.

Sauve de glaive et de mortelle estorce
Mon ame, helas! que de perdre on s'efforce;
Delivre la, que du chien ne soit morse,
Chien enragé.

Du leonin gosier encouragé
Delivre moy; respons à l'affligé
Qui est par grans licornes assiegé
Des cornes d'elles.

Si compteray à mes freres fideles
Ton nom trèshault; tes vertus immortelles
Diray parmy les assemblées belles,
Parlant ainsi :

Vous, craingnans Dieu, confessez le sans si;
Filz de Jacob, exaltez sa mercy;
Crains le tousjours, toy d'Israel aussi
La race entiere :

Car debouté n'a l'humble en sa priere
Ne destourné de luy sa face arriere :

S'il a crié, sa bonté singuliere
L'a exaulcé.

Ainsi ton loz par moy sera haulsé
En grande troupe, et mon vœu ja dressé
Rendray devant le bon peuple amassé,
Qui te crainct, Sire.

Là mengeront lés povres à suffire,
Benira Dieu qui Dieu crainct et desire.
O vous ceulx là, sans fin, je le puis dire,
Voz cueurs vivront.

Cela pensant tous se convertiront
Les boutz du monde, et à Dieu serviront :
Bref, toutes gens leurs genoulx flechiront
En ta presence.

Car ilz sçauront qu'à la divine essence
Seule appartient regne et magnificence;
Donc sur les gens seras par excellence
Roy conquerant.

Gras et repeuz te viendront adorant :
Voire le maigre à la fosse courant,
Et dont la vie est hors de restorant,
Te donra gloire.

Puis leurs enfans à te servir et croire
S'enclineront, et en tout territoire,
De filz en filz il sera faict memoire
Du Toutpuissant.

Tousjours viendra quelc'un d'entre eulx yssant,
Lequel au peuple à l'advenir nayssant
Ira partout ta bonté annonçant,
Sur moy notoire.

XIX

PSEAUME XXIII

Dominus regit me, et nihil.

Il chante les biens et la felicité qu'il a, et d'une merveilleuse fiance se promect que Dieu, duquel ce bien luy vient, le traictera tousjours de mesmes.

Mon Dieu me paist soubz sa puissance haulte,
C'est mon berger, de rien je n'auray faulte.

En tect bien seur, joingnant les beaulx herbages,
Coucher me faict, me mene aux clairs rivages,
Traicte ma vie en doulceur trèshumaine,
Et pour son nom par droictz sentiers me meine
Si seurement, que quand au val viendroye
D'umbre de mort, rien de mal ne craindroye,
Car avec moy tu es à chascune heure,
Puis ta houlette et conduicte m'asseure.
Tu enrichis de vivres necessaires
Ma table, aux yeulx de tous mes adversaires.
Tu oings mon chef d'huiles et senteurs bonnes
Et jusqu'aux bordz pleine tasse me donnes.
Voyre, et feras que ceste faveur tienne,
Tant que vivray compaignie me tienne,
Si que tousjours de faire ay esperance
En la maison du Seigneur demourance.

XX

PSEAUME XXIV

Domini est terra et plenitudo.

David feit ce pseaume pour dire quand on ameneroit l'arche où habitoit la divinité dedans le temple que Salomon devoit faire.

La terre au Seigneur appartient,
Tout ce qu'en sa rondeur contient,
Et ceulx qui habitent en elle;
Sur mer fondemens luy donna,
L'enrichit et l'environna
De mainte rivière trèsbelle.

Mais sa montaigne est un sainct lieu;
Qui viendra donc au mont de Dieu,
Qui est ce qui là tiendra place?
L'homme de mains et cueur lavé,
En vanitez non eslevé,
Et qui n'a juré en fallace.

L'homme tel, Dieu le benira :
Dieu son sauveur le munira
De misericorde et clemence.
Telle est la generation
Cherchant, cherchant d'affection
Du Dieu de Jacob la presence.

Haulsez vos testes, grans portaulx,
Huys eternelz, tenez vous haultz,
Si entrera le Roy de gloire.
Qui est ce Roy tant glorieux?
C'est le fort Dieu victorieux,
Le plus fort qu'en guerre on peult croire.

Haulsez vos testes, grans portaulx,
Huys eternelz, tenez vous haultz,
Si entrera le Roy de gloire.
Qui est ce Roy tant glorieux?
Le Dieu d'armes victorieux,
C'est luy qui est le Roy de gloire.

XXI

PSEAUME XXV

Ad te, Domine, levavi animam meam.

Icy l'homme pressé de ses pechez et de la malice de ses ennemis prie le Seigneur Dieu pour soy, et generalement pour tout le peuple.

A toy, mon Dieu, mon cueur monte,
En toy mon espoir ay mis :
Fais que je ne tombe à honte
Au gré de mes ennemys.
Honte n'auront voyrement
Ceulx qui dessus toy s'appuient,
Mais bien ceulx qui durement
Et sans cause les ennuyent.
Le chemin que tu nous dresses
Fais moy cognoistre, Seigneur;
De tes sentes et addresses
Vueilles moy estre enseigneur.
Achemine moy au cours
De ta verité patente,
Comme Dieu de mon secours
Où j'ay chascun jour attente.
De tes bontez te recorde;
Metz en memoire et estends
Ceste grand' misericorde
Dont usé as de tout temps.
Oublie la mauvestié

De l'orde jeunesse mienne ;
De moy selon ta pitié
Par ta bonté te souvienne.
  Dieu est bon et veritable,
L'a esté et le sera,
Parquoy en voye equitable
Les pecheurs radressera.
  Les humbles fera venir
A vie juste et decente ;
Aux humbles fera tenir
L'Eternel sa droicte sente.
  Bonté, seurté, souvenance,
Ce sont de Dieu les sentiers
A ceulx qui sa convenance
Gardent bien et voulentiers.
  Helas! Seigneur tout parfaict,
Pour l'amour de ton nom mesme
Pardonne moy mon forfaict,
Car c'est un forfaict extresme.
  Quel homme c'est, à vray dire,
Qui en Dieu son desir a,
Du chemin qu'il doit eslire
L'Eternel l'advertira :
  A repos parmy ses biens
Vivra son cueur en grand' aage,
Puis auront les enfants siens
La terre pour heritage.
  Dieu faict son secret paroistre
A ceulx qui l'ont en honneur,
Et leur monstre et faict cognoistre
De son contract la teneur.
  Quant a moy, yeulx et espritz
En tout temps à Dieu je tourne,
Car mes piedz, quand ils sont pris,
Du filé tire et destourne.
  Jecte donc sur moy ta veue,
Prens de moy compassion ;
Personne suis despourveue,
Seule et en affliction.
  Ja mon cueur sans empirer
Et augmenter ses destresses :

Las! vueille moy retirer
De ces miennes grans oppresses :
  Tourne à mon tourment ta face,
Voy ma peine et mon souci,
Et tous mes pechez efface,
Qui sont cause de cecy.
  Voy mes ennemis qui sont
Non seulement grosse bande,
Mais qui sur moy, certes, ont
Hayne furieuse et grande.
  Preserve de leur embusche
Ma vie et delivre moy,
Qu'à honte je ne trebusche,
Puisque j'ay espoir en toy.
  Que ma simple integrité
(Comme à l'un des tiens) me serve
Et de toute adversité
Israël tire et conserve.

XXII

PSEAUME XXXII

Beati quorum remissæ sunt iniquitates.

David, puny par maladie pour son peché, chante que heureux sont ceulx qui par leur coulpe ne tombent point en l'inconvenient où il est ; confesse son peché ; Dieu luy pardonne ; enhorte les maulvais à bien vivre, et les bons à se resjouyr.

  O bien heureux celuy dont les commises
Transgressions sont par grace remises,
Duquel aussi les iniques pechez
Devant son Dieu sont couverts et cachez !
  O combien plein de bonheur je repute
L'homme à qui Dieu son peché point n'impute,
Et en l'esprit duquel n'habite point
D'hypocrisie et de fraude un seul poinct !
  Durant mon mal, soit que vinse à me taire,
Las de crier, soit que me prinse à braire
Et à gemir tout le jour sans cesser,
Mes os n'ont faict que fondre et s'abaisser.
  Car jour et nuict ta main dure ay sentie,
Par mon peché sur moy appesantie,
Si que l'humeur de moy ainsi traicté

Sembloit du tout sécheresse d'esté.
Mais mon peché je t'ay déclairé, Sire;
Caché ne l'ay, et n'ay sceu si tost dire :
Il fault à Dieu confesser mon meffaict,
Que ta bonté vray pardon ne m'ayt faict.
Pour ceste cause, à heure propre et bonne
Te requerra toute saincte personne :
Et quand de maulx un déluge courroit,
D'icelle donc approcher ne pourroit.
C'est toy qui es mon fort et ma retraite;
C'est toy qui fais qu'ennuy mal ne me traicte;
C'est toy par qui à tous coups m'est livré
Dequoy chanter, par me veoir delivré.
Viença chascun, je te veulx faire entendre
Et te monstrer la voye où tu dois tendre,
En ayant l'œil droict dessus toy planté,
Pour t'adresser, comme experimenté.
Ne sois semblable à cheval ny à mulle,
Qui n'ont en eulx intelligence nulle.
Pour les garder de mordre tu refrains
Leurs dents et gueule avecques mors et freins.
L'homme endurcy sera dompté de mesmes,
Par maulx sans nombre et par douleurs extresmes;
Mais qui en Dieu mectra tout son appuy
Par grand' doulceur sera traicté de luy.
Or ayez donc de plaisir jouyssance,
Et tous en Dieu prenez resjouyssance,
Justes humains : menez joye orendroit
Chascun de vous qui avez le cueur droict.

XXIII

PSEAUME XXXIII

Exultate justi in Domino, rectos.

C'est un bel hymne, auquel le prophete invite d'entrée a celebrer le Toutpuissant, puis chante que tout est plein de sa bonté, recite ses merveilles, admoneste les princes de ne se fier en leurs forces et que Dieu assiste à ceulx qui le reverent; puis invoque sa bonté.

Resveillez vous, chascun fidèle,
Menez en Dieu joye orendroit
Louenge est trèsseante et belle
En la bouche de l'homme droict.

Sur la doulce harpe
Pendue en escharpe
Le Seigneur louez;
De luz, d'espinettes,
Sainctes chansonnettes
A son nom jouez.

Chantez de luy par melodie,
Nouveau vers, nouvelle chanson,
Et que bien on la psalmodie
A haulte voix et plaisant son.
Car ce que Dieu mande,
Qu'il dit et commande,
Est juste et parfaict;
Tout ce qu'il propose,
Qu'il faict et dispose,
A fiance est faict.

Il ayme d'amour souveraine
Que droict regne et justice ait lieu;
Quand tout est dict, la terre est pleine
De la grande bonté de Dieu.
Dieu par sa parole
Forma chascun pole
Et ciel precieux;
Du vent de sa bouche
Feit ce qui attouche,
Et orne les cieulx.

Il a les grans eaux amassées
En la mer comme en un vaisseau,
Aux abysmes les a mussées
Comme un tresor en un monceau.
Que la terre toute
Ce grand Dieu redoubte,
Qui feit tout de rien;
Qu'il n'y ayt personne
Qui ne s'en estonne
Au val terrien.

Car toute chose qu'il a dicte
A esté faicte promptement :
L'obeissance aussi subite

A esté que le mandement.
Le conseil, l'emprise
Des gens il debrise
Et mect à l'envers;
Vaines et cassées
Il rend les pensées
Des peuples divers.

Mais la divine providence
Son conseil sçait perpetuer;
Ce que son cueur une foys pense
Dure à jamais sans se muer.
O gent bienheurée
Qui toute asseurée,
Pour son Dieu le tient!
Heureux le lignage
Que Dieu en partage
Choisit et retient!

Le Seigneur eternel regarde
Icy bas du plus hault des cieulx;
Dessus les humains il prend garde
Et les veoit tous devant ses yeulx.
De son throne stable,
Paisible, equitable,
Ses clairs yeulx aussi
Jusqu'au fons visitent
Tous ceulx qui habitent
En ce monde icy.

Car luy seul, sans autruy puissance,
Forma leurs cueurs telz qu'ilz les ont:
C'est luy seul qui a cognoissance
Quelles toutes leurs œuvres sont.
Nombre de gensdarmes
En assaulx n'allarmes
Ne saulvent le Roy;
Bras ny hallebarde
L'homme fort ne garde
De mortel desroy.

Celuy se trompe qui cuyde estre
Sauvé par cheval bon et fort:

Ce n'est point par sa force adextre
Que l'homme eschape un dur effort.
Mais l'œil de Dieu veille
Sur ceulx, à merveille,
Qui de volunté
Craincti*f*z le reverent,
Qui aussi esperent
En sa grand' bonté,

Affin que leur vie il delivre
Quand la mort les menacera,
Et qu'il leur donne de quoy vivre
Au temps que famine sera.
Que doncques nostre ame
L'Eternel reclame,
S'attendant à luy :
Il est nostre adresse,
Nostre forteresse,
Pavoys et appuy.

Et par luy grand' resjouyssance
Dedans nos cueurs tousjours aurons,
Pourveu qu'en la haulte puissance
De son nom sainct nous esperons.
Or ta bonté grande
Dessus nous s'espande,
Nostre Dieu et Roy,
Tout ainsi qu'entente,
Espoir et attente
Nous avons en toy.

XXIV

PSEAUME XXXVI

Dixit injustus, ut delinquat in semetipso.

Il s'esmerveille de la grande bonté de Dieu, laquelle est si espandue par tout, que mesmes les mauvais s'en sentent; puis chante que les esleuz la sentent singulierement sur tous, comme par benediction, et prie Dieu la continuer plus longuement à ceulx qui le congnoissent, et le garder de la violence des mauvais, desquelz il predict aussi la ruyne.

Du maling les faictz vicieux
Me disent que devant ses yeulx

N'a point de Dieu la craincte :
Car tant se plaist en son erreur,
Que l'avoir en hayne et horreur
C'est bien force et contraincte.

Son parler est nuysant et fin;
Doctrine va fuyant, affin
De jamais bien ne faire;
Songe en son lict meschanceté;
Au chemin tors est arresté;
A nul mal n'est contraire.

O Seigneur, ta benignité
Touche aux cieulx, et ta verité
Dresse aux nues la teste.
Tes jugements semblent haults monts :
Un abysme tes actes bons;
Tu gardes homme et beste.

O que tes graces nobles sont
Aux hommes qui confiance ont
En l'umbre de tes esles!
De tes biens saoules leurs desirs,
Et au fleuve de tes plaisirs
Pour boire les appelles.

Car source de vie en toy gist.
Et ta clarté nous eslargist
Ce qu'avons de lumiere.
Continue, ô Dieu tout puissant,
A tout cueur droict te cognoissant
Ta bonté coustumiere.

Que le pied de l'homme inhumain
De moy n'approche, et que sa main
Ne m'esbranle ne greve.
C'est faict, les iniques cherront,
Et, repoulsez, trebuscheront,
Sans qu'un d'eulx se releve.

XXV

PSEAUME XXXVII

Noli æmulari in malignantibus.

A fin que les bons ne s'esbahyssent de veoir prosperer les mauvais, David chante que toutes choses viendront à souhait à ceulx qui ayment et craingnent Dieu, et que ceulx qui n'en font compte (combien qu'ilz semblent florir pour quelque temps) seront enfin esracinez.

Ne sois fasché si durant ceste vie
Souvent tu veois prosperer les meschans,
Et des malings aux biens ne porte envie,
Car, en ruyne à la fin tresbuchans,
Seront fauchez comme foin en peu d'heure,
Et secheront comme l'herbe des champs.
En Dieu te fie, à bien faire labeure:
La terre auras pour habitation,
Et jouyras de rente vraye et seure;
En Dieu sera ta delectation,
Et des souhaitz que ton cueur vouldra faire
Te donnera pleine fruition.
Remectz en Dieu et toy et ton affaire,
En luy te fie, et il accomplira
Ce que tu veulx accomplir et parfaire :
Ta preudhommie en veue il produira
Comme le jour, si que ta vie bonne
Comme un midy par tout resplendira.
Laisse Dieu faire, atten le, et ne te donne
Soucy aucun, regret ne desplaisir
Du prosperant qui à fraude s'addonne.
Si deuil en as, vueilles t'en dessaisir,
Et de te joindre à eulx n'aye courage
Pour faire mal et suyvre leur desir :
Car il cherra sur les malings orage,
Mais ceulx qui Dieu attendront constamment
Possederont la terre en heritage.
Le faux fauldra si tost et tellement,
Que quand sa place iras chercher et querre,
N'y trouveras la trace seulement.
Mais les benings heriteront la terre,
Et y auront, sans moleste d'autruy,

Tout le plaisir que l'homme sçauroit querre.
Il est certain que tout mal et ennuy
L'homme pervers au bien vivant machine,
Et par fureur grince les dentz sur luy.
  Mais cependant la majesté divine
Rit du meschant, car de ses yeulx ouvers
Veoit bien venir le jour de sa ruyne.
Tirer leur glaive on verra les pervers
Et bander l'arc pour l'humble et povre battre
Et pour les bons ruer morts à l'envers.
  Mais leur couteau sera pour les combattre,
Et percera leur cueur, tant soit il cault;
Verront leur arc aussi rompre et abattre.
Certes, le peu de l'homme juste vault
Mille foys mieulx que la riche abondance
D'un mal vivant, tant soit eslevé hault.
  Car du meschant le bras et la puissance
Seront rompuz; mais le Dieu supernel
Sera des bons tousjours la soustenance.
Il veoit et sçait, par un soing paternel,
Les jours de ceulx qui ont vie innocente,
Et d'iceulx est l'heritage eternel.
  Point ne seront frustrez de leur attente
Au mauvais temps, et si seront soulez
Aux plus longs jours de famine dolente;
Mais les malings periront desolez,
Et, n'aymans Dieu, s'en iront en fumée,
Ou deviendront comme gresse escoulez.
  Leur main sera d'emprunter affamée,
Sans pouvoir rendre, et les justes auront
Dequoy monstrer charité enflammée,
Car les benitz de Dieu possederont
Finablement terre pleine de gresse,
Et les mauldictz en povreté cherront.
  Dieu tous les pas du vertueux adresse,
Et au chemin qu'il veult suyvre et tenir
Donne faveur, et l'unist et le dresse.
Si de tomber ne se peult contenir,
D'estre froissé ne luy fault avoir craincte,
Car Dieu viendra la main luy soustenir.
  J'ay esté jeune, et vieillesse ay attaincte

Et n'ay point veu le juste abandonner,
Ne ses enfans mandier par contraincte,
Ains chascun jour ne faire que donner,
Prester, nourrir, et si voit on sa race
Accroistre en heur, et en bien foisonner.
  Fuy donc le mal, suy le bien à la trace,
Et de durer à perpetuité
Le Seigneur Dieu te donnera la grace,
Car il ne perd, tant il ayme equité,
Nul de ses bons : ilz ont garde eternelle;
Mais il destruict les filz d'iniquité.
  Les bien vivans en joye solennelle
Possederont la terre qui produict
Et à jamais habiteront en elle.
Du bien vivant la bouche rien n'instruict
Que sapience, et sa langue n'expose
Rien qui ne soit trèsjuste et plein de fruict.
  Car en son cueur la loy de Dieu repose,
Parquoy son pied ne sera point glissant,
Quelque chemin que tirer il propose.
Il est bien vray que l'inique puissant
Le juste espie, et pour à mort le mettre
Par tout le quiert comme un loup ravissant.
  Mais en sa main Dieu ne vouldra permettre
Qu'il soit submis de le veoir condemner
Quant à justice il se viendra submettre.
Dieu donc attens, vueille en luy cheminer :
Hault te mettra sus la terre feconde,
Et les malings verras exterminer.
  J'ay veu l'inique enflé et crainct au monde,
Qui, s'estendant grand et hault, verdissoit
Comme un laurier qui en rameaux abonde :
Puis, repassant par où il florissoit,
N'y estoit plus, et le cherchay à force,
Mais ne le sceu trouver en lieu qui soit.
  Garde de nuyre, à veoir le droict t'efforce,
Car l'homme tel, en fin, pour son loyer
Aura repos, loing d'ennuy et divorce.
Mais tous fauldront les promptz à fourvoyer,
Et des nuysans tout le dernier salaire
Sera que Dieu les viendra fouldroyer.

Que diray plus? Dieu est le salutaire
Des bien vivans : c'est celuy qui sera
Tousjours leur force au temps dur et contraire.
Les secourant, il les delivrera;
Les delivrant, garde il en vouldra faire,
Pource qu'en luy chascun d'eulx espoir a.

XXVI

PSEAUME XXXVIII

Domine, ne in furore tuo arguas me.

David ayant la peste, ou quelque autre ulcere en la cuisse, se plainct fort à Dieu de la vehemence de son mal, du deffault de ses amys de la cruaulté de ses ennemys, et implore l'ayde de Dieu.

Las! en ta fureur aigüe
Ne m'argüe
De mon faict, Dieu toutpuissant :
Ton ardeur un peu retire,
N'en ton ire
Ne me puniz languissant.

Car tes flesches descochées
Sont fichées
Bien fort en moy, sans mentir,
Et as voulu, dont j'endure
Ta main dure
Dessus moy appesantir.

Je n'ay sur moy chair ne veine
Qui soit saine,
Par l'ire en quoy je t'ay mis.
Mes os n'ont de repos ferme,
Jour ne terme,
Par les maulx que j'ay commis.

Car les peines de mes faultes
Sont si haultes
Qu'elles surmontent mon chef;
Ce m'est un faix importable
Qui m'accable,
Tant croist sur moy ce meschef.

Mes cicatrices puantes
Sont fluantes

De sang de corruption;
Las! par ma folle sottie
M'est sortie
Toute ceste infection.

Tant me faict mon mal la guerre,
Que vers terre
Suis courbé totalement :
Avec triste et noire mine
Je chemine
Tout en pleurs journellement.

Car mes cuisses et mes aines
Sont ja pleines
Du mal dont suis tourmenté,
Tellement qu'en ma chair toute
N'y a goutte
D'apparence de santé.

Je qui souloye estre habile,
Suis debile,
Cassé de corps, pieds et mains,
Si que de la douleur forte
Qu'au cueur porte
Je jecte cris inhumains.

Or tout ce que je desire,
Tréscher Sire,
Tu le veois clair et ouvert :
Le souspir de ma pensée
Transpercée
Ne t'est caché ne couvert.

Le cueur me bat à oultrance.
Ma puissance
M'a delaissé tout perclus,
Et de mes yeulx, la lumière
Coustumiere,
Voyre mes yeulx, je n'ai plus.

Les plus grans amys que j'aye
De ma playe
Sont vis à vis sans grand soing,
Et, hormis toutes reprosches,

Mes plus proches
La regardent de bien loing.

Ceulx qui à ma mort s'attendent
Leurs laz tendent;
D'autres, voulans me grever,
Mille maulx de moy recensent;
Et ne pensent
Que fraudes pour m'achever.

Et je, comme n'oyant goutte
Les escoute;
Leur cueur ont beau descouvrir :
Je suis là comme une souche,
Sans ma bouche
Non plus qu'un muet ouvrir.

Je suis devenu, en somme,
Comme un homme
Du tout sourd et qui n'oit point,
Et qui n'a, quand on le pique,
De replique
Dedans sa bouche un seul poinct.

Mais avecques esperance
L'asseurance
De ton bon secours j'attends.
Et ainsi, mon Dieu, mon pere.
Que j'espere,
Tu me respondras à temps.

Je le dy, et si t'en prie,
Qu'on ne rie
De mon malheureux esmoy;
Car dès qu'un peu mon pied glisse,
Leur malice
S'esjouyt du mal de moy.

Vien donc, car je suis en voye
Qu'on me voye
Clocher trop honteusement;
Pource que la grand' destresse
Qui m'oppresse
Me poursuyt incessamment.

Las! à part moy avec honte
Je racompte
Mon trop inique forfaict :
Je resve, je me tourmente,
Je lamente,
Pour le peché que j'ay faict.

Et tandis mes adversaires
Et contraires
Sont vifz et fortifiez;
Ceulx qui m'ont sans cause aucune
En rancune
Sont creux et multipliez.

Tous encontre moy se bendent,
Et me rendent
Pour le bien l'iniquité,
Et de leur haine la source.
Ce fut pource
Que je suyvoye equité.

Seigneur Dieu, ne m'abandonne,
Moy, personne
Dechassée d'un chascun;
Loing de moy la grace tienne
Ne se tienne :
D'ailleurs n'ay espoir aucun.

Vien et approche toy donques,
Vien si onques
De tes enfans te chalut;
De me secourir te haste :
Je me gaste,
Seigneur, Dieu de mon salut.

XXVII

PSEAUME XLIII

Judica me, Deus.

Il prie estre delivré de ceulx qui avoient conjuré avec Absalon, à fin qu'il puisse à bon escient publier les louenges de Dieu en la saincte congregation.

Revenge moy, pren la querelle
De moy, Seigneur, par ta mercy,

Contre la gent faulse et cruelle;
De l'homme rempli de cautelle
Et en sa malice endurcy
Delivre moy aussi.

Las! mon Dieu, tu es ma puissance :
Pourquoy t'enfuys me reboutant?
Pourquoy permectz qu'en desplaisance
Je chemine, soubz la nuysance
De mon adversaire qui tant
Me va persecutant?

A ce coup ta lumière luyse,
Et ta foy veritable tien.
Chascune d'elles me conduyse
En ton sainct mont, et m'introduyse
Jusques au tabernacle tien
Avec humble maintien.

Là dedans prendray hardiesse
D'aller de Dieu jusqu'à l'autel,
Au Dieu de ma joye et liesse,
Et sur la harpe chanteresse
Confesseray qu'il n'est Dieu tel
Que toy, Dieu immortel.

Mon cueur, pourquoy t'esbahis ores?
Pourquoy te debatz dedans moy?
Attens le Dieu que tu adores,
Car graces luy rendray encores,
Dont il m'aura mis hors d'esmoy
Comme mon Dieu et Roi.

XXVIII

PSEAUME XLV

Eructavit cor meum verbum bonum.

C'est le chant nuptial de Jesus Christ et de son Eglise, soubz la figure de Salomon et de sa principale femme, fille de Pharaon.

Propos exquis fault que de mon cueur sorte,
Car du Roy veulx dire chanson de sorte
Qu'à ceste foys ma langue mieulx dira
Qu'un scribe prompt de plume n'escrira.

Le mieulx formé tu es d'humaine race,
En ton parler gist merveilleuse grace,
Parquoy Dieu faict que toute nation
Sans fin te loue en benediction.
O le plus fort que rencontrer on puisse,
Accoustre et ceintz sur ta robuste cuisse
Ton glaive aigu qui est la resplendeur
Et l'ornement de royale grandeur.
Entre en ton char, triumphe à la bonne heure
En grand honneur, puisqu'avec toy demeure
Verité, foy, justice et cueur humain :
Veoir te fera de grans choses ta main.
Tes dardz luysans et tes sagettes belles
Poingnantes sont : les cueurs à toy rebelles
Seront au vif d'icelles transpercez,
Et dessoubz toy les peuples renversez.
O divin Roy, ton throne venerable
C'est un hault throne à jamais perdurable;
Le sceptre aussi de ton regne puissant
C'est d'equité le sceptre florissant.
Iniquité tu hays, aymant justice;
Pour ces raisons, Dieu, ton Seigneur propice,
Sur tes consors t'ayant le plus à gré,
D'huyle de joye odorant t'a sacré.
De tes habitz les plys ne sentent qu'ambre
Et musc et myrrhe, en allant de ta chambre
Hors ton palais d'yvoire hault et fier,
Là où chascun te vient gratifier.
Avec toy sont filles de roy bien nées,
De tes presens moult precieux ornées,
Et la nouvelle espouse à ton costé,
Qui d'or d'Ophir couronne sa beaulté :
Escoute, fille en beauté nompareille,
Entens à moy et me preste l'oreille :
Il te convient ton peuple familier
Et la maison de ton pere oublier.
Car nostre Roy, nostre souverain Sire,
Moult ardemment ta grand' beauté desire :
D'orenavant ton seigneur il sera,
Et de toy humble obeissance aura.
Peuples de Tyr, peuples pleins de richesses,

D'honneur et dons te feront grans largesses;
Ce ne sera de la fille du Roy,
Soubz manteau d'or, sinon tout noble arroy.
  D'habitz brodez richement attournée,
Elle sera devers le Roy menée,
Avec le train des vierges, la suyvans,
Et de ses plus prochaines, la servans :
  Pleines de joye, et d'ennuy exemptées,
Au Roy seront ensemble presentées :
Elles et toy en triumphe et bonheur
L'irez trouver en son palais d'honneur.
  Ne plains donc point de laisser mere et pere,
Car en lieu d'eulx mariage prospere
Te produira beaulx et nobles enfans,
Que tu feras par tout roys triumphans.
  Quant est de moy, à ton nom et ta gloire
Feray escriptz d'eternelle memoire,
Et par lesquelz les gens à l'advenir
Sans fin vouldront te chanter et benir.

XXIX

PSEAUME XLVI

Deus noster refugium et virtus.

Les bons chantent icy quelle fiance et seureté ilz ont en tous perilz, ayant Dieu pour leur garde.

  Dès qu'adversité nous offense,
Dieu nous est appuy et deffense;
Au besoing l'avons esprouvé,
Et grans secours en luy trouvé;
  Dont plus n'aurons craincte ne doubte,
Et deust trembler la terre toute,
Et les montaignes abysmer
Au milieu de la haulte mer :
  Voyre deussent les eaux profondes
Bruyre, escumer, enfler leurs undes,
Et par leur superbe pouvoir
Rochers et montaignes mouvoir.
  Au temps de tourmente si fiere,
Les ruisseaux de nostre riviere
Resjouyront la grand' cité,
Lieu trèssainct de la Deité,

Il est certain qu'au milieu d'elle
Dieu faict sa demeure eternelle :
Rien esbranler ne la pourra,
Car Dieu prompt secours lui donra.
Troupes de gens sur nous coururent;
Meuz contre nos royaumes furent;
Du bruyt des voix tout l'air fendoit,
Et soubz eulx la terre fondoit.
Mais pour nous, en ces durs alarmes
A esté le grand Dieu des armes,
Le Dieu de Jacob : c'est un fort
Pour nous encontre tout effort.
Venez, contemplez en vousmesmes
Du Seigneur les actes supresmes,
En ces lieux terrestres voyez,
Comment il les a nettoiez.
Il a estainct cruelle guerre
Par tout jusqu'aux fins de la terre,
Brisé lances, rompu les arcs,
Et par feu les chariotz ars.
Cessez, dit-il, et cognoissance
Ayez de ma haulte puissance :
Dieu suis, j'ay exaltation
Sur toute terre et nation.
Conclusion, le Dieu des armes
Des nostres est en tous alarmes :
Le Dieu de Jacob c'est un fort
Pour nous encontre tout effort.

XXX

PSEAUME L

Deus, deorum dominus, locutus est.

Il prophetise comment Dieu devoit appeler à soy toutes nations par l'Evangile, et ne demande aux siens pour tous sacrifices sinon confession et predication de sa bonté, detestant ceulx qui se vantent d'observer sa religion sans que leur cueur soit touché de zele ne d'amour en luy.

Le Dieu, le fort, l'eternel parlera,
Et hault et clair la terre appellera,
De l'Orient jusques à l'Occident;
Devers Sion Dieu clair et evident

Apparoistra, orné de beauté toute;
Nostre grand Dieu viendra, n'en faictes doubte.
  Ayant un feu devorant devant luy,
D'un vehement tourbillon circuy,
Lors huchera et terre et ciel luysant,
Pour juger là tout son peuple, en disant :
Assemblez moy mes saincts qui par fiance
Sacrifians ont prins mon alliance.
  (Et vous, les cieulx, direz en tout endroict
Son jugement, car Dieu est juge droict) :
Entens mon peuple, et à toy parleray :
Ton Dieu je suis, rien ne te celeray.
Par moy reprins ne seras des offrendes
Qu'en sacrifice ay voulu que me rendes.
  Je n'ay besoing prendre en nulle saison
Bouc de tes parcs ne beuf de ta maison :
Tous animaulx des boys sont de mes biens;
Mille troupeaux en mille montz sont miens;
Miens je congnoys les oyseaux des montaignes,
Et Seigneur suis du bestail des campaignes.
  Si j'avois faim, je ne t'en dirois rien,
Car à moy est le monde et tout son bien.
Suis je mangeur de chair de gros toreaux,
Ou boy je sang de boucz ou de chevreaux?
A l'Eternel louenge sacrifie.
Au souverain rendz tes veuz et t'y fie.
  Invoque moy quand oppressé seras,
Lors t'aideray, puis honneur m'en feras.
Aussi dira l'Eternel au meschant :
Pourquoy vas tu mes edictz tant preschant,
Et prens ma loy en ta bouche maline,
Veu que tu as en hayne discipline,
  Et que mes dictz jectes et ne reçois?
Si un larron d'aventure apperçois,
Avec luy cours, car autant que luy vauls,
T'accompaignant de paillardz et ribaudz;
Ta bouche metz à mal et mesdisances,
Ta langue brasse et fraudes et nuysances.
  Causant assis, pour ton prochain blasmer
Et pour ton frere ou cousin diffamer,
Tu fais ces maulx, et ce pendant que riens

Je ne t'en dy, tu m'estimes et tiens
Semblable à toy : mais, quoy que tard le face,
T'en reprendray quelque jour à ta face.
  Or, entendez cela, je vous supply,
Vous qui mectez l'Eternel en oubly,
Que sans secours ne soyez tous deffaicts.
Sacrifiant louenge, honneur me fais,
Dit le Seigneur, et qui tient ceste voye
Doubter ne fault que mon salut ne voye.

XXXI

PSEAUME LI

Miserere mei, Deus, secundum magnam misericordiam tuam.

Après la mort d'Urie, David, congnoissant son peché, demande pardon à Dieu, et qu'il luy envoye son Esprit pour le garder de plus pecher; s'offre à instruire les autres, et prie pour Hierusalem, qui est la vraye Eglise.

  Misericorde au povre vicieux,
Dieu tout puissant, selon ta grand' clemence ;
Use à ce coup de ta bonté immense
Pour effacer mon faict pernicieux.
  Lave moy, Sire, et relave bien fort
De ma commise iniquité mauvaise,
Et du peché qui m'a rendu si ord
Me nettoyer d'eau de grace te plaise.
  Car de regret mon cueur vit en esmoy,
Congnoissant, las! ma grand' faulte presente ;
Et qui pis est, mon peché se presente
Incessamment noir et laid devant moy.
  En ta presence à toy seul j'ay forfaict,
Si qu'en donnant arrest pour me deffaire
Jugé seras avoir justement faict,
Et vaincras ceulx qui diront du contraire.
  Helas! je sçay, et si l'ay toujours sceu,
Qu'iniquité print avec moi naissance ;
J'ai d'autre part certaine congnoissance
Qu'avec peché ma mere m'a conceu.
  Je sçay aussi que tu aymes de faict
Vraye equité dedans la conscience,
Ce que n'ay eu, moy à qui tu as faict
Veoir les secretz de ta grand' sapience.

D'ysope donc par toy purgé seray :
Lors me verray plus net que chose nulle;
Tu laveras ma trop noire macule :
Lors en blancheur la neige passeray.
Tu me feras joye et liesse ouyr,
Me revelant ma grace interinée :
Lors sentiray croistre et se resjouyr
Mes os, ma force et vertu déclinée.
Tu as eu l'œil assez sur mes forfaictz :
Destourne d'eulx ta courroucée face,
Et te supply, non seulement efface
Ce mien peché, mais tous ceulx que j'ay faictz.
O Createur, te plaise en moy creer
Un cueur tout pur, une vie nouvelle,
Et pour encor te povoir agreer,
Le vray Esprit dedans moy renouvelle.
De ton regard je ne sois reculé,
Et te supply, pour finir mon martyre,
Ton sainct esprit de mon cueur ne retire
Quand tu l'auras en moy renouvellé.
Redonne moy la liesse que prit
En ton salut mon cueur jadis infirme,
Et ne m'ostant ce libre et franc Esprit,
En icelluy pour jamais me confirme.
Lors seulement ne suivray tes sentiers,
Mais les feray aux iniques apprendre,
Si que pecheurs à toy se viendront rendre,
Et se vouldront convertir voulentiers.
O Dieu, ô Dieu de ma salvation,
Delivre moy de ce mien sanglant vice,
Et lors ma bouche en exultation
Chantera hault ta bonté et justice.
Ha! Seigneur Dieu, ouvre mes levres donc :
Rien bon n'en sort quand moymesme les ouvre;
Mais si ta main pour les ouvrir y ouvre,
J'annonceray tes louenges adonc.
Si tu voulois sacrifice mortel
De boucz et beufz, et conte tu en fisses,
Je l'eusse offert; mais en temple n'autel
Ne te sont point plaisans telz sacrifices.
Le sacrifice agreable et bien pris

De l'Eternel, c'est une ame dolente,
Un cueur submis, une ame penitente :
Ceulx là, Seigneur, ne te sont à mespris.
  Traicte Sion en ta benignité,
O Seigneur Dieu, et par tout fortifie
Hierusalem, ta trèshumble cité;
Ses murs aussi en bref temps edifie,
  Adonc auras des cueurs bien disposez
Oblations telles que tu demandes :
Adonc les beufz, ainsi que tu commandes,
Sur ton autel seront mis et posez.

XXXII

PSEAUME LXXII

Deus, judicium tuum regi da.

Il prie que le regne de Dieu advienne par Jesus Christ, prophetisant l'estendue, l'equité, felicité et longue durée d'iceluy regne, le tout soubz la figure de celuy de Salomon.

Tes jugementz, Dieu veritable,
    Baille au Roy pour regner,
Vueilles ta justice equitable
    Au filz du Roy donner.

Il tiendra ton peuple en justice,
    Chassant iniquité :
A tes povres sera propice,
    Leur gardant equité.

Les peuples verront aux montaignes
    La paix croistre et meurir,
Et par costaux et par campaignes
    La justice fleurir.

Ceulx du peuple estant en destresse
    L'auront pour deffenseur,
Les povres gardera d'oppresse,
    Reboutant l'oppresseur.

Aussi un chasun et chascune,
    O Roy, t'honorera,
Sans fin, tant que soleil et lune
    Au monde esclairera.

Il vient comme pluye agreable
Tombant sur prez fauchez,
Et comme rousée amyable
Sur les terroirs sechez.

Luy regnant, floriront par voye
Les bons et gracieux,
Et longue paix, tant qu'on ne voye
De lune plus aux cieulx.

De l'une mer large et profonde
Jusques à l'autre mer,
D'Eufrates jusqu'au bout du monde,
Roy se fera nommer.

Ethiopes viendront grand' erre
Se cliner devant luy.
Ses hayneux baiseront la terre
A l'honneur d'iceluy.

Roys d'isles et de la mer creuse
Viendront à luy presens,
Et roys d'Arabie l'heureuse,
Pour luy faire presents.

Tous autres Roys viendront sans doubte
A luy s'humilier,
Et le vouldra nation toute
Servir et supplier.

Car delivrance il donra bonne
Au povre à luy plorant,
Et au chetif, qui n'a personne
Qui luy soit secourant.

Aux calamiteux et plorables
Sera doulx et piteux :
Sauvant les vies miserables
Des povres souffreteux.

Les gardera de violence
Et dol pernicieux,
Ayant leur sang, par sa clemence,
Moult cher et precieux.

Chascun vivra; l'or Arabique
A tous departira,
Dont sans fin roy tant magnifique
Par tout on benira.

De peu de grains force blé ; somme,
Les espys chascun an
Sur les montz bruyront en l'air, comme
Les arbres de Lyban.

Florira la tourbe civile
De bourgeois et marchans,
Multiplians dedans la ville
Comme herbe par les champs.

Sans fin bruyra le nom et gloire
De ce roy nompareil ;
De son renom sera memoire
Tant qu'y aura soleil.

Toutes nations asseurées
Soubz roy tant valeureux,
S'en iront vantant bienheurées,
Et le diront heureux.

Dieu, le Dieu des Israëlites,
Qui sans secours d'aucun
Faict des merveilles non petites,
Soit loué de chascun.

De sa gloire trèsaccomplie
Soit loué le renom,
Soit toute la terre remplie
Du haut loz de son nom.
Amen.

XXXIII

PSEAUME LXXIX

Deus, venerunt gentes in hereditatem.

Il se complainct de la calamite advenue en Hierusalem par Antiochus, contre lequel il demande aussi l'ayde de Dieu.

Les gens entrez sont en ton heritage,
Ilz ont pollu, Seigneur, par leur oultrage

Ton temple sainct, Hierusalem destruicte,
Si qu'en monceau de pierres l'ont reduicte.
Ils ont baillé les corps
De tes serviteurs morts
Aux corbeaux pour les paistre :
La chair des bien vivans
Aux animaulx suyvans
Boys et plaine champestre.

Entour la ville où fut ce dur esclandre,
Las ! on a veu le sang d'iceulx espandre
Ainsi comme eau jectée à l'adventure,
Sans que vivant leur donnast sepulture.
Ceulx qui noz voisins sont
En opprobre nous ont,
Nous mocquent, nous despitent.
Ores sommes blasmez
Et par ceulx diffamez
Qui entour nous habitent.

Helas ! Seigneur, jusques à quand sera ce ?
Nous tiendras tu pour jamais hors de grace ?
Ton ire ainsi embrasée ardra elle,
Comme une grand' flamme perpetuelle ?
Tes indignations
Espans sur nations
Qui n'ont ta congnoissance ;
Ce mal viendroit appoinct
Aux royaumes qui point
N'invoquent ta puissance.

Car ceulx là ont toute presques estaincte
Du bon Jacob la posterité saincte,
Et en desert totallement tournée
La demeurance à luy par toy donnée.
Las ! ne nous ramentoy
Les vieulx maulx contre toy
Perpetrez à grans sommes ;
Haste toy, vienne avant
Ta bonté nous sauvant,
Car moult affligez sommes.

Assiste nous, nostre Dieu secourable,
Pour l'honneur hault de ton nom venerable :

Delivre nous, sois piteux et paisible
En noz pechez, par ta gloire indicible.
Qu'on ne die au milieu
Des gens : Où est leur Dieu ?
Ains punis leurs offenses,
Vueilles de toutes partz
Des tiens le sang espars
Venger en nos presences.

Des prisonniers le gemissement vienne
Jusques au ciel, en la presence tienne :
Les condemnez et ceulx qui ja se meurent,
Fais que vivans par ton povoir demeurent.
A noz voisins aussi
En leur sein endurcy,
Sept foys vueilles leur rendre
Le blasme et deshonneur
Que contre toy, Seigneur,
Ont osé entreprendre.

Et nous alors, ton vray peuple et tes hommes
Et qui troupeau de ta pasture sommes,
Te chanterons par siecles innombrables,
De filz en filz preschans tes faictz louables.

XXXIV

PSEAUME LXXXVI

Inclina, Domine, aurem tuam.

David requiert à Dieu, premierement qu'il le face vivre sans peché; secondement qu'il l'asseure de ses ennemis, luy donnant vie heureuse; puis racompte la puissance et bonté de Dieu ja manifestée et qu'il doibt encores manifester à luy et aux autres.

Mon Dieu, preste moy l'oreille :
Par ta bonté nompareille
Respons moy, car plus n'en puis,
Tant povre et affligé suis.
Garde, je te pry, ma vie,
Car de bien faire ay envie;
Mon Dieu, garde ton servant
En l'espoir de toy vivant.
Las! de faire te recorde
Faveur et misericorde

A moy, qui tant humblement
T'invoque journellement.
Et donne liesse à l'ame
Du serf qui Seigneur te clame,
Car mon cueur, ô Dieu des Dieux,
J'esleve à toy jusqu'aux cieulx.
A toy mon cueur se transporte,
Car tu es de bonne sorte,
Et à ceulx plein de secours
Qui à toy vont à recours.
Doncques la priere mienne
A tes oreilles parvienne :
Entens, car il est saison,
La voix de mon oraison.
Dès qu'angoisse me tourmente,
A toy je crie et lamente,
Pource qu'à ma triste voix
Tu respons souventesfoys.
Il n'est Dieu à toy semblable
Ny à toy accomparable,
Ne qui se sceust usiter
A tes œuvres imiter.
Toute humaine creature
Qui de toy a pris facture
Viendra te glorifier
Et ton Nom magnifier.
Car tu es grand à merveilles,
Et faiz choses nompareilles :
Aussi as tu l'honneur tel,
D'estre seul Dieu immortel.
Mon Dieu, monstres moy tes voyes,
A fin qu'aller droict me voyes,
Et sur tout mon cueur non fainct
Puisse craindre ton Nom sainct.
Mon Seigneur Dieu, ta haultesse
Je veulx celebrer sans cesse,
Et ton sainct Nom je pretens
Glorifier en tout temps.
Car tu as à moy indigne
Monstré grand' bonté benigne,
Tirant ma vie du bort

Du bas tombeau de la mort.
  Mon Dieu, les pervers m'assaillent,
A grans trouppes sur moy saillent
Et cherchent à mort me veoir
Sans à toy regard avoir.
  Mais tu es Dieu pitoyable,
Prompt à mercy et ployable,
Tardif à estre irrité,
Et de grand' fidelité.
  En pitié donc me regarde,
Baille ta force et ta garde
Au foible serviteur tien,
Et ton esclave soutien.
  Quelque bon signe me donne
Qui mes ennemis estonne
Quand verront que toy, Sauveur,
Me presteras ta faveur.

XXXV

PSEAUME XCI

Qui habitat in adjutorio Altissimi.

Le prophete chante en quelle seureté vit, et de combien de maulx est exempté celuy qui d'une ferme fiance se submet du tout à Dieu.

Qui en la garde du hault Dieu
  Pour jamais se retire,
En umbre bonne et en fort lieu
  Retiré se peult dire.

Concludz donc en l'entendement :
  Dieu est ma garde seure,
Ma haulte tour et fondement
  Sur lequel je m'asseure.

Car du subtil las des chasseurs,
  Et de toute l'oultrance
De pestiferes oppresseurs
  Te donra delivrance.

De ses plumes te couvrira;
  Seur seras soubz son esle;
Sa deffense te servira
  De targe et de rondelle,

Si que de nuict ne craindras point
Chose qui espouvente,
Ne dard, ne sagette qui poinct,
De jour, en l'air volante :

N'aucune peste cheminant,
Lors qu'en tenebres sommes,
Ne mal soudain exterminant
En plein midy les hommes.

Quant à ta dextre il en cherroit
Mille, et mille à senestre,
Leur mal de toy n'approcheroit,
Quelque mal que puisse estre.

Ains, sans effroy, devant tes yeulx
Tu les verras deffaire,
Regardant les pernicieux
Recevoir leur salaire.

Et tout pour avoir dit à Dieu :
« Tu es la garde mienne »,
Et d'avoir mis en si hault lieu
La confiance tienne.

Malheur ne te viendra chercher,
Tien le pour chose vraye,
Et de ta maison approcher
Ne pourra nulle playe.

Car il fera commandement
A ses anges trèsdignes
De te garder songneusement,
Quelque part que chemines.

Par leurs mains seras soubzlevé
Afin que d'aventure
Ton pied ne choppe et soit grevé
Contre la pierre dure.

Sur lyonceaux et sur aspics,
Sur lyons pleins de rage,
Et sur dragons qui valent pis,
Marcheras sans dommage.

Car voicy que Dieu dit de toy :
« D'ardante amour m'honore;
Garder et secourir le doy,
Car mon Nom il adore.

S'il m'invoque, l'exaulceray ;
Aussi pour le deffendre
En mal temps avec luy seray :
A son bien veulx entendre,

Et faire de ses ans le cours
Tout à son desir croistre :
En effect, quel est mon secours
Je lui feray congnoistre. »

XXXVI

PSEAUME CI

Misericordiam et judicium cantabo.

David, n'estant encores roy paisible, promect à Dieu dès qu'il le sera faire l'office d'un bon prince, c'est assavoir, vivre sans faire tort, estre rigoureux aux mauvais, et eslever les gens de bien.

Vouloir m'est pris de mettre en escripture
Pseaume parlant de bonté et droicture,
Et si le veulx à toy, mon Dieu, chanter,
Et presenter.

Tenir je veulx la voye non nuysible
Quand tu viendras me rendre roy paisible;
D'un cueur tout pur conduiray ma maison
Avec raison.

Rien de maulvais y veoir n'auray envie,
Car je hay trop les meschans et leur vie;
Un seul d'entre eulx autour de moy adjoinct
Ne sera point.

Tout cueur ayant pensée desloyale
Deslogera hors de ma court royale,
Et le nuysant n'y sera bien venu,
Non pas congnu.

Qui par mesdire àpart son prochain greve,
Qui a cueur gros et les sourcilz esleve,
L'un mettray bas, l'autre souffrir pour vray
Je ne pourray.

Mes yeulx seront fort diligens à querre
Les habitans fideles de la terre
Pour estre à moy : Qui droicte voye ira
Me servira.

Qui s'estudie à user de fallace
En ma maison point ne trouvera place;
De moy n'aura mensonger ne baveur
Bien ne faveur.

Ains du pays chasseray de bonne heure
Tous les meschans, tant qu'un seul n'y demeure,
Pour du Seigneur nettoyer la cité
D'iniquité.

XXXVII

PSEAUME CIII

Benedic, anima mea, Domino, et omnia...

Il chante les grandes et diverses bontez de Dieu envers les hommes, puis invite et eulx et toutes choses creées à luy donner louenge et gloire.

Sus, louez Dieu, mon ame, en toute chose,
Et tout cela qui dedans moy repose;
Louez son nom trèssainct et accomply.
Presente à Dieu louenges et services,
O toy, mon ame, et tant de benefices
Qu'en as receu, ne les metz en oubly ;
Ains le beneis, luy qui de pleine grace
Toutes tes grans iniquitez efface,
Et te guerit de toute infirmité ;
Luy qui rachete et retire ta vie
D'entre les dentz de mort pleine d'envie,
T'environnant de sa benignité.
Luy qui de biens à souhait et largesse
Emplit ta bouche, en faisant ta jeunesse
Renouveller comme à l'aigle royal.
C'est le Seigneur, qui tousjours se recorde
Rendre le droict, par sa misericorde,
Aux oppressez, tant est juge loyal.
A Moyses, de paour qu'on ne fourvoye,
Manifester voulut sa droicte voye,
Et aux enfans d'Israel ses haultz faictz;

C'est le Seigneur enclin à pitié doulce,
Prompt à mercy, et qui tard se courrouce;
C'est en bonté le parfaict des parfaictz.
Il est bien vray, quand par nostre inconstance
Nous l'offensons, qu'il nous menace et tance;
Mais point ne tient son cueur incessamment.
Selon noz maulx point ne nous faict, mais, certes,
Il est si doulx, que selon noz dessertes
Ne nous veult pas rendre le chastiment.
Car à chascun qui crainct luy faire faulte
La bonté sienne il demonstre aussi haulte
Comme sont haultz sur la terre les cieulx.
Aussi loing qu'est la part Orientale
De l'Occident, à la distance egale,
Loin de nous mect tous noz faictz vitieux.
Comme aux enfans est piteux un bon pere,
Ainsi, pour vray, à qui luy obtempere
Le Seigneur est de doulce affection;
Car il congnoist de quoy sont faictz les hommes :
Il sçait trèsbien, hélas! que nous ne sommes
Rien, sinon pouldre et putrefaction.
A herbe et foin semblent les jours de l'homme :
Pour quelque temps il florit ainsi comme
La fleur des champs qui nutriment reçoit;
Puis en sentant d'un froid vent la venue,
Tourne à neant, tant que plus n'est congnue
Du lieu auquel nagueres florissoit.
Mais la mercy de Dieu est eternelle
A qui le crainct, et trouveront en elle
Les filz des filz justice et grand' bonté :
J'entens ceulx là qui son contract observent,
Et qui sa loy en memoire reservent
Pour accomplir sa saincte volunté.
Dieu a basty, sans qu'il branle n'empire,
Son throne aulx cieulx, et dessoubz son empire
Tous autres sont et submis et ployez.
Or louez Dieu, anges de vertu grande,
Anges de luy, qui tout ce qu'il commande
Faictes si tost que parler vous l'oyez.
Benissez Dieu, tout son bel exercite,
Ministres siens, qui de son vueil licite

Executer ne fustes onc oyseux;
Tous ses haultz faictz en chascun sien royaume
Benissez Dieu; et, pour clorre mon pseaume,
Louez le aussi, mon ame, avecques eulx.

XXXVIII

PSEAUME CIV

Benedic, anima mea, Domino. Domine Deus.

C'est un cantique beau par excellence, auquel David celebre et glorifie Dieu de la creation et gracieux gouvernement de toutes choses.

Sus, sus, mon ame, il te fault dire bien
De l'Eternel. O mon vray Dieu, combien
Ta grandeur est excellente et notoire :
Tu es vestu de splendeur et de gloire.
Tu es vestu de splendeur proprement
Ne plus ne moins que d'un accoustrement;
Pour pavillon qui d'un tel roy soit digne,
Tu tendz le ciel ainsi qu'une courtine.
Lambrissé d'eaux est ton palais vousté,
En lieu de char sur la nue es porté,
Et les fortz ventz qui parmy l'air souspirent
Ton chariot avec leurs esles tirent.
Des ventz aussi diligens et legers
Fais tes heraulz, postes et messagers,
Et fouldre et feu, fort promptz à ton service,
Sont les sergens de ta haulte justice.
Tu as assis la terre rondement
Par contrepoiz sur son vray fondement,
Si qu'à jamais sera ferme en son estre,
Sans se mouvoir n'à dextre n'à senestre.
Au paravant de profonde et grand' eau
Couverte estoit ainsi que d'un manteau,
Et les grans eaux faisoient toutes, à l'heure,
Dessus les montz leur arrest et demeure.
Mais aussi tost que les voulus tancer,
Bien tost les feis de partir s'avancer,
Et à ta voix, qu'on oyt tonner en terre,
Toutes de peur s'enfuyrent grand' erre.
Montaignes lors vindrent à se dresser,
Pareillement les vaulx à s'abbaisser,

En se rendans droict à la propre place
Que tu leurs as estably de ta grace.
  Ainsi la mer bornas par tel compas
Que son limite elle ne pourra pas
Oultrepasser, et feis ce beau chef d'œuvre
A fin que plus la terre elle ne cœuvre.
  Tu feis descendre aux vallées les eaux,
Sortir y feis fontaines et ruysseaux,
Qui vont coulant, et passent et murmurent
Entre les montz qui les plaines emmurent.
  Et c'est affin que les bestes des champs
Puissent leur soif estre là estanchans,
Buvans à gré toutes de ces bruvages,
Toutes je dy, jusqu'aux asnes sauvages.
  Dessus et près de ces ruysseaux courans
Les oyseletz du ciel sont demourans,
Qui du milieu des fueilles et des branches
Font resonner leurs voix nettes et franches.
  De tes haultz lieux par art autre qu'humain
Les montz pierreux arrouses de ta main,
Si que la terre est toute saoule et pleine
Du fruit venant de ton labeur sans peine.
  Car, ce faisant, tu fais par montz et vaulx
Germer le foin pour jumentz et chevaulx,
L'herbe à servir l'humaine creature,
Luy produysant de la terre pasture;
  Le vin pour estre au cueur joye et confort,
Le pain aussi pour l'homme rendre fort;
Semblablement l'huile, affin qu'il en face
Plus reluysante et joyeuse sa face.
  Tes arbres vertz prennent accroissement,
O Seigneur Dieu; les cedres mesmement
Du mont Liban, que ta bonté supresme,
Sans artifice a plantez elle mesme.
  Là font leurs nidz, car il te plaist ainsi,
Les passereaux et les passes aussi;
De l'autre part sur haultz sapins besongne
Et y bastit sa maison la cigongne.
  Par ta bonté les montz droictz et haultains
Sont le refuge aux chevres et aux dains,
Et aux connilz et lievres qui vont viste

Les rochers creux sont ordonnez pour giste
  Que diray plus? La claire lune feis
Pour nous marquer les moys et jours prefix :
Et le soleil, dès qu'il leve et esclaire,
De son coucher a congnoissance claire.
  Après en l'air les tenebres espars,
Et lors se faict la nuict de toutes pars,
Durant laquelle aux champs sort toute beste
Hors des forestz, pour se jecter en queste.
  Les lyonceaux mesmes lors sont yssans
Hors de leurs creux, bruyans et rugissans
Après la proye, affin d'avoir pasture
De toy, Seigneur, qui sçais leur nourriture.
  Puis, aussi tost que le soleil faict jour,
A grans troupeaulx revont en leur sejour,
Là où tous coys se veautrent et reposent,
Et en partir tout le long du jour n'osent.
  Adoncques sort l'homme sans nul danger,
S'en va tout droict à son œuvre renger,
Et au labeur, soit de champ soit de prée,
Soit de jardins, jusques à la vesprée.
  O Seigneur Dieu, que tes œuvres divers
Sont merveilleux par le monde univers!
O que tu as tout faict par grand' sagesse!
Bref, la terre est pleine de ta largesse.
  Quant à la grande et spacieuse mer,
On ne sçauroit ne nombrer ne nommer
Les animaulx qui vont nageant illeques;
Moyens, petis, et de bien grans avecques.
  En ceste mer navires vont errant,
Puis la balene, horrible monstre et grand,
Y as formé, qui bien à l'aise y noue
Et à son gré par les undes se joue.
  Tous animaulx à toy vont à recours,
Les yeulx au ciel, à fin que le secours
De ta bonté à repaistre leur donne,
Quand le besoing et le temps s'y addonne.
  Incontinent que tu leur fais ce bien
De le donner, ilz le prennent trèsbien :
Ta large main n'est pas plus tost ouverte
Que de tous biens planté leur est offerte.

Dès que ta face et tes yeulx sont tournez
Arriere d'eulx, ilz sont tous estonnez.
Si leur esprit tu retires, ilz meurent,
Et en leur pouldre ilz revont et demeurent.
Si ton esprit de rechef tu transmetz,
En telle vie adonques les remetz
Que paravant, et de bestes nouvelles
En un moment la terre renouvelles.
Or soit tousjours regnant et florissant
La majesté du Seigneur tout puissant;
Plaise au Seigneur prendre resjouyssance
Aux œuvres faictz par sa haulte puissance ;
Le Seigneur Dieu, qui faict horriblement
Terre trembler, d'un regard seulement,
Voyre qui faict (tant peu les sçache attaindre)
Les plus haultz montz d'ahan suer et craindre.
Quant est à moy, tant que vivant seray
Au Seigneur Dieu chanter ne cesseray :
A mon vray Dieu plein de magnificence
Pseaumes feray tant que j'auray essence.
Si le supply qu'en propos et en son
Luy soit plaisante et doulce ma chanson;
S'ainsi advient, retirez vous, Tristesse,
Car en Dieu seul m'esjouiray sans cesse.
De terre soient infideles exclus,
Et les pervers, si bien qu'il n'en soit plus.
Sus, sus, mon cueur, Dieu où tout bien abonde
Te fault louer : louez le tout le monde.

XXXIX

PSEAUME CVII

Confitemini Domino, quoniam bonus.

Le Psalmiste dit que toutes afflictions viennent et s'en vont par la voulenté divine, et allegue sur ce les perilz et calamitez des errans aux desertz, des prisonniers, des malades, et des agitez sur la mer, la requeste qu'ilz font à Dieu, comme ilz l'obtiennent, comme ilz en rendent graces, et comment Dieu tient toutes choses en sa main, et les change comme il luy plaist.

Donnez au Seigneur gloire,
Il est doulx et clement,
Et sa bonté notoire

Dure eternellement.
  Ceulx qu'il a rachetez,
Qu'ilz chantent sa haultesse,
Et ceux qu'il a jettez
Hors de la main d'oppresse :
  Les ramassant ensemble
D'Orient, d'Occident,
De l'aquilon qui tremble,
Et du midy ardant.
  Si d'adventure errans
Par les desertz se treuvent,
Demourance querans,
Et que trouver n'en peuvent,
  Et si l'aspre famine
Et la soif sans liqueur
Les travaille, et leur mine
Et le corps et le cueur,
  Pourveu qu'à tel besoing,
Crians, à Dieu lamentent,
Subit il les met loing
Des maulx qui les tourmentent,
  Et droict chemin passable
Leur monstre et faict tenir,
Pour en ville habitable
Les faire parvenir.
  Lors de Dieu vont chantant
Les bontez nompareilles.
Çà et là racomptant
Aux hommes ses merveilles,
  D'avoir l'ame assouvie
Qui de soif languissoit,
Saoulant de bien la vie
Qui de faim perissoit.
  Ceulx qui sont reserrez
En tenebres mortelles,
Enchainez, enferrez,
Et souffrans peines telles,
  Pour avoir la parolle
De Dieu mise à despris,
Et tenu pour frivole
Son conseil de hault prix,

Quand par tourmens leurs cueurs
Humiliez demeurent,
Abatuz de langueurs,
Sans que nulz les sequeurent,
Pourveu qu'à Dieu s'adressent,
L'appellans au besoing,
Tous les maulx qui les pressent
Il les renvoye au loing.
Des prisons les met hors
Mortelles et obscures,
Rompant leurs liens forts,
Cordes et chaines dures.
Les bontez nompareilles
De Dieu lors vont chantant,
Çà et là ses merveilles
Aux hommes racomptant :
D'avoir jusqu'aux courreaulx
Brisé d'arain les portes,
Et de fer les barreaulx
Rompu de ses mains fortes.
Les folz qui les supplices
Sentent de leurs pechez,
Et qui sont par leurs vices
Malades, assechez;
Dont le cueur tout repas
Et viande abomine,
Et qui sont près du pas
De la mort, qui les mine.
Pourveu qu'à Dieu s'adressent
L'appellans au besoing,
Tous les maulx qui les pressent
Il les renvoye au loing.
D'un seul mot qu'il transmet
Leur donne santé telle,
Que du tout hors les met
De ruyne mortelle.
Les bontez nompareilles
De Dieu lors vont chantant,
Çà et là ses merveilles
Aux hommes racomptant.
A Dieu d'ardant desir

Louenge sacrifient,
Et avec grand plaisir
Ses œuvres magnifient.
  Ceulx qui dedans gallées
Dessus la mer s'en vont,
Et en grans eaux sallées
Mainte traffique font,
  Ceulx là voyent de Dieu
Les œuvres merveilleuses,
Sur le profond milieu
Des vagues perilleuses.
  Le vent, s'il luy commande,
Soufle tempestueux,
Et s'enfle en la mer grande
Le flot impetueux.
  Lors montent au ciel hault,
Puis aux gouffres descendent,
Et d'effroy peu s'en fault
Que les ames ne rendent.
  Chancellent en yvrongne,
Troublez du branlement,
Tout leur sens les eslongne,
Perdent l'entendement.
  Mais si à tel besoing,
Crians, à Dieu lamentent,
Subit il les met loing
Des maulx qui les tourmentent;
  Faict au vent de tempeste
Sa fureur rabaisser;
Faict que la mer s'arreste
Et ses undes cesser.
  L'orage retiré,
Chascun joye demeine :
Et au port desiré
Le Seigneur Dieu les meine.
  Les bontez nompareilles
De Dieu lors vont chantant,
Ça et là ses merveilles
Aux hommes racomptant.
  Parmy le peuple bas
Le surhaulsent en gloire,

Et ne le taisent pas
Des grans au consistoire.
  Luy, qui les eaux profondes
En desert convertit,
Et les sources des undes
Asseche et divertit;
  Luy, qui steriles faict
Terres grasses et belles,
Et tout pour le forfaict
Des habitans d'icelles;
  Qui desertz d'humeurs vuydes
Convertit en grands eaux,
Et lieux secz et arides
En sources et ruisseaux,
  Et qui là faict venir
Ceulx qui de faim languissent,
Lesquelz pour s'y tenir
Des villes y bastissent;
  Y semer champ se peinent,
Et vignes y planter,
Qui tous les ans ameinent
Fruict pour les sustenter.
  Là les fortune en biens,
Les croist, les continue,
Et leur bestail en riens
Il ne leur diminue.
  Puis decroissant de numbre,
Viennent à rarité,
Par maulx et par encombre
Et par sterilité.
  Riches, nobles et grans
Mesprisez il renvoye
Par desertz lieux errans,
Où n'a chemin ne voye,
  Et esleve et delivre
Le povre hors d'ennuy,
Et force gens faict vivre
Comme un troupeau soubz luy.
  Ce voyant ont aux cueurs
Les justes joye enclose,
Et de Dieu les moqueurs

S'en vont la bouche close.
  Qui a sens et prudence
Garde à cecy prendra,
Lors la grande clemence
Du Seigneur entendra.

XL

PSEAUME CX

Dixit Dominus Domino meo...

Il chante le regne de Jesus Christ, lequel commença en Sion, et de là parvint jusques aux fins de la terre, et continuera jusques à ce que Jesus Christ soit adoré universellement, et que de ses ennemis il ait faict son marchepied.

  L'Omnipotent à mon Seigneur et maistre
A dict ce mot : A ma dextre te siedz,
Tant que j'auray renversé et faict estre
Tes ennemis le scabeau de tes piedz.
  Le sceptre fort de ton puissant empire
En fin sera loing de Sion transmis
Par l'Eternel, lequel te viendra dire :
Regne au milieu de tous tes ennemys.
  De son bon gré ta gent bien disposée,
Au jour trèssainct de ton sacre courra,
Et aussi dru qu'au matin chet rosée,
Naistre en tes filz ta jeunesse on verra.
  Car l'Eternel, sans muer de courage,
A de toy seul dict et juré avec :
Grand prestre et roy tu seras en tout aage,
Ensuyvant l'ordre au bon Melchisedec.
  A ton bras droict Dieu ton Seigneur et pere
T'assistera aux belliqueux arroys,
Là où, pour toy, au jour de sa colere
Rompra la teste à princes et à roys.
  Sur les Gentilz exercera justice,
Remplira tout de corps mortz envahis,
Et frappera pour le dernier supplice
Le chef regnant sur beaucoup de pays.
  Puis en passant au milieu de la plaine,
Des grandz ruisseaux de sang s'abreuvera
Par ce moyen ayant victoire pleine
La teste hault tout joyeux levera.

XLI

PSEAUME CXIII

Laudate, pueri, Dominum.

Il invite à louer Dieu, de ce qu'il regarde, gouverne et mue toutes choses selon sa prudence, tousjours eslevant les humbles, et retablissant les miserables.

Enfans qui le Seigneur servez,
Louez le, et son nom eslevez;
Louez son nom et sa haultesse;
Soit presché, soit faict solennel
Le nom du Seigneur eternel,
Par tout, en ce temps et sans cesse.
D'Orient jusqu'en l'Occident
Doibt estre le loz evident
Du Seigneur et sa renommée.
Sur toutes gens le Dieu des Dieux
Est exalté, et sur les cieulx
S'esleve sa gloire estimée.
Qui est pareil à nostre Dieu,
Lequel faict sa demeure au lieu
Le plus hault que l'on sçauroit querre,
Et puis en bas veult devaller,
Pour toutes choses speculer
Qui se font au ciel et en terre?
Le povre sur terre gisant
Il esleve en l'authorisant,
Et le tire hors de la boue
Pour le colloquer aux honneurs
Des seigneurs, j'enten des seigneurs
Du peuple que sien il avoue.
C'est luy qui remplit à foyson
De trèsbeaulx enfans la maison
De la femme qui est sterile,
Et luy faict joye recevoir,
Quand d'impuissante à concevoir
Se veoit d'enfans mere fertile.

XLII

PSEAUME CXIV

In exitu Israel de Ægypto.

De la delivrance d'Israel hors d'Egypte, et succinctement les principaulx miracles que Dieu feit pour cela.

Quand Israel hors d'Egypte sortit,
Et la maison de Jacob se partit
D'entre le peuple estrange,
Juda fut faict la grand' gloire de Dieu
Et Dieu se feit prince du peuple Hebrieu,
Prince de grand' louange.

La mer le veit, qui s'enfuyt soudain,
Et contremont l'eau du fleuve Jourdain
Retourner fut contraincte.
Comme moutons montaignes ont sailly,
Et si en ont les costaux tressailly
Comme aigneletz en craincte.

Qu'avois tu, mer, à t'enfuyr soudain?
Pourquoy amont, l'eau du fleuve Jourdain,
Retourner fuz contraincte?
Pourquoy avez, montz, en moutons sailly?
Pourquoy, costaux, en avez tressailly
Comme aigneletz en craincte?

Devant la face au Seigneur qui tout peult,
Devant le Dieu de Jacob, quand il veult,
Terre tremble craintive :
Je dy le Dieu, le Dieu convertissant
La pierre en lac, et le rocher puissant
En fontaine d'eau vive.

XLIII

PSEAUME CXV

Non nobis, Domine, non nobis, sed...

Il prie Dieu vouloir pour sa gloire si bien traicter son peuple, qu'il congnoisse qu'il est le seul Dieu, et que les idoles des Gentilz ne sont rien qu'ouvrages d'hommes.

Non point à nous, non point à nous, Seigneur,
Mais à ton nom donne gloire et honneur,

Pour ta grand bonté seure.
Pourquoy diroient les Gentz, en se mocquant :
« Où est ce Dieu qu'ilz vont tant invoquant,
Où est il à ceste heure? »

Certainement, nostre Dieu tout parfaict
Reside aux cieulx, et de là hault il faict
Tout ce qu'il veult en somme.
Mais ce qu'adore une si male gent
Idoles sont, faites d'or et d'argent,
Ouvrage de main d'homme.

Bouche elles ont, sans parler ne mouvoir ;
Elles ont yeulx, et ne sçauroient rien veoir ;
C'est une chose morte,
Oreilles ont, et ne sçauroient ouyr;
Elles ont nez, et ne sçauroient jouyr
D'odeur doulce ne forte.

Elles ont mains ne pouvans rien toucher;
Elles ont piedz, et ne sçaivent marcher,
Gosier, et point ne crient;
Telz et pareilz sont tous ceulx qui les font,
Et ceulx lesquelz à leurs recours s'en vont,
Et tous ceulx qui s'y fient.

Toy, Israël, arreste ton espoir
Sur le Seigneur : c'est ta force et povoir,
Bouclier et sauvegarde.
Maison d'Aaron, arreste ton espoir
Sur le Seigneur : c'est ta force et povoir,
Lequel te saulve et garde.

Qui craignez Dieu, arrestez vostre espoir
Sur tel Seigneur, car c'est vostre povoir,
Soubz qui l'ennemy tremble.
Le Seigneur Dieu de nous souvenir a :
Plus que jamais Israël benira
Les filz d'Aaron ensemble.

A tous qui sont de l'offenser crainctifz
Grans biens a faictz, depuis les plus petitz
Jusqu'à ceulx de grand aage.
Les biens et dons que pour vous faictz il a,

Il fera croistre à vous et à ceulx là
De vostre parentage.

Car favoriz estes, et bien aymez
Du grand Seigneur, qui les cieulx a formez,
Et terre confinée.
Le Seigneur s'est reservé seulement
Les cieulx pour soy : la terre entierement
Aux hommes a donnée.

O Seigneur Dieu, l'homme par mort transy
Ne dit ton loz, ne quiconques aussi,
En la fosse devalle.
Mais nous, vivans, par tout où nous irons
De bouche et cueur le Seigneur benirons
Sans fin, sans intervalle.

XLIV

PSEAUME CXVIII

Confitemini Domino, quoniam bonus.

C'est un hymne par lequel David, delivré de tous maulx, et eslevé roy sur tout Israel, rendit publiquement graces à Dieu au tabernacle de l'alliance, là où d'un grand cueur il celebra la bonté dont il avoit usé envers luy : et là se monstre clairement figure de Jesus Christ.

Rendez à Dieu louenge et gloire,
Car il est bening et clement;
Qui plus est, sa bonté notoire
Dure perpetuellement.
Qu'Israël ores se recorde
De chanter solennellement :
Que sa grande miséricorde
Dure perpetuellement.
La maison d'Aaron ancienne
Vienne tout hault presentement
Confesser que la bonté sienne
Dure perpetuellement.
Tous ceulx qui du Seigneur ont craincte
Viennent aussi chanter comment
Sa bonté pitoyable et saincte
Dure perpetuellement.
Ainsi que j'estois en destresse,

En invocquant sa majesté
Il m'ouyt, et de ceste presse
Me meit au large à sauveté.
  Le Toutpuissant, qui m'ouyt plaindre,
Mon party tousjours tenir veult :
Qu'ay je donc que faire de craindre
Tout ce que l'homme faire peult?
  De mon costé il se retire
Avec ceulx qui me sont amis;
Ainsi cela que je desire
Je verray en mes ennemis.
  Mieux vault avoir en Dieu fiance
Qu'en l'homme, qui est moins que riens;
Mieux vault avoir en Dieu fiance
Qu'aux princes et grans terriens.
  Beaucoup de gens, c'est chose seure,
M'assiegerent de tous costez;
Au nom de Dieu, ce dy je à l'heure,
Ilz seront par moy reboutez.
  Ilz m'avoient encloz par grand' ire,
Encloz m'avaient tous mutinez :
Au nom de Dieu, ce vins je à dire,
Ilz seront par moy ruynez.
  Ilz m'avoient encloz comme abeilles,
Et furent les folz et hautains
Au nom du grand Dieu des merveilles
Comme feu d'espines estainctz.
  Tu as, importun adversaire,
Rudement contre moy couru,
Pour du tout trebuscher me faire,
Mais l'Eternel m'a secouru.
  Le Toutpuissant, c'est ma puissance,
C'est l'argument, c'est le discours
De mes vers pleins d'esjouyssance;
C'est de luy que j'ay eu secours.
  Aux maisons de mon peuple juste
On n'oyt rien que joye et confort;
On chante, on dit : Le bras robuste
Du Seigneur a faict grand effort.
  De l'Eternel la main adextre
S'est eslevée à ceste foys;

Dieu a faict vertu par sa dextre;
Telle est du bon peuple la voix.
  Arriere, ennemis et envie,
Car la mort point ne sentiray,
Ainçoys demoureray en vie
Et les faictz du Seigneur diray.
  Chastié m'a, je le confesse,
Chastié m'a, puny, batu,
Mais point n'a voulu sa haultesse
Que par mort je fusse abatu.
  Ouvrez moy les grans portes belles
Du sainct temple aux justes voué,
A fin que j'entre par icelles
Et que Dieu soit par moy loué :
  Car grandes portes sumptueuses
Sont les portes du Seigneur Dieu :
Les justes gens et vertueuses
Peuvent passer tout au milieu.
  Là diray ta gloire supreme;
Là par moy seras celebré;
Car en adversité extreme
Exaulcé m'as et delivré.
  La pierre par ceulx rejectée
Qui du bastiment ont le soing
A esté assise et plantée
Au plus hault du principal coing.
  Cela, c'est une œuvre celeste
Faicte pour vray du Dieu des dieux,
Et un miracle manifeste
Lequel se presente à noz yeulx.
  La voicy, l'heureuse journée
Que Dieu a faicte à plein desir.
Par vous soit joye demenée,
Et prenons en elle plaisir.
  Or te prions, Dieu nostre père,
En ta garde à ce coup nous tien,
Et en fortune si prospère
D'orenavant nous entretien.
  Beneit soit qui au nom trèsdigne
Du Seigneur est venu icy.
O vous de la maison divine,

Nous vous benissons tous aussi.
  Dieu est puissant, doulx et propice,
Et nous donra lumiere à gré;
Liez le beuf du sacrifice
Aux cornes de l'autel sacré.
  Tu es le seul Dieu que j'honore,
Aussi sans fin te chanteray;
Tu es le seul Dieu que j'adore,
Aussi sans fin t'exalteray.
  Rendez à Dieu louenge et gloire.
Car il est bening et clement;
Qui plus est, sa bonté notoire
Dure perpetuellement.

XLV

PSEAUME CXXVIII

Beati omnes qui timent Dominum.

Il dit que ceulx qui vrayement craingnent et ayment Dieu sont heureux soit en public, soit en privé.

  Bien heureux est quiconques
Sert à Dieu volentiers,
Et ne se lassa oncques
De suyvre ses sentiers.
  Du labeur que sçais faire
Vivras commodement,
Et ira ton affaire
Bien et heureusement.
  Quant à l'heur de ta ligne,
Ta femme en ta maison
Sera comme une vigne
Portant fruict à foyson.
  Et autour de ta table
Seront tes enfans beaulx
Comme un reng delectable
D'oliviers tous nouveaulx.
  Ce sont les benefices
Dont sera jouyssant
Celuy qui, fuyant vices,
Craindra le Toutpuissant.
  De Sion Dieu sublime

Te fera tant de bien,
De veoir Hierosolyme,
Et tes jours aller bien.
  Et verras de ta race
Double posterité,
Et sur Israël grace,
Paix et felicité.

XLVI

PSEAUME CXXX

De profundis clamavi ad te, Domine.

Affectueuse prière de celuy qui par son peché a beaucoup d'adversitez, et toutesfoys par esperance ferme se promet obtenir de Dieu remission de ses pechez, et delivrance de ses maulx.

  Du fons de ma pensée,
Au fons de tous ennuis,
A toy s'est adressée
Ma clameur jours et nuicts.
  Entens ma voix plaintive,
Seigneur, il est saison;
Ton oreille ententive
Soit à mon oraison.
  Si ta rigueur expresse
En noz pechez tu tiens,
Seigneur, Seigneur, qui est ce
Qui demourra des tiens?
  Or n'es tu point severe,
Mais propice à mercy :
C'est pourquoy on revere
Toy et ta loy aussi.
  En Dieu je me console,
Mon ame s'y attend;
En sa ferme parolle
Tout mon espoir s'estend.
  Mon ame à Dieu regarde
Matin et sans sejour,
Plus matin que la garde
Assise au poinct du jour.
  Qu'Israël en Dieu fonde
Hardiment son appuy;

Car en Dieu grace abonde,
Et secours est en luy.
C'est celuy qui sans doubte
Israël jectera
Hors d'iniquité toute,
Et le rachetera.

XLVII

PSEAUME CXXXVII

Super flumina Babylonis.

C'est le cantique des prestres, levites et chantres sacrez de Hierusalem, captifz en Babylone.

Estans assis aux rives aquatiques
De Babylon, plorions melancoliques,
Nous souvenans du pays de Sion :
Et au milieu de l'habitation
Où de regret tant de pleurs espandismes,
Aux saules vertz noz harpes nous pendismes.
Lors, ceux qui là captifz nous emmenerent
De les sonner fort nous importunerent,
Et de Sion les chansons reciter.
Las! dismes nous, qui pourroit inciter
Noz tristes cueurs à chanter la louenge
De nostre Dieu en une terre estrange?
Or, toutefois, puisse oublier ma dextre
L'art de harper, avant qu'on te voye estre,
Hierusalem, hors de mon souvenir.
Ma langue puisse à mon palais tenir
Si je t'oublie et si jamais ay joye
Tant que premier ta delivrance j'oye :
Mais donc, Seigneur, à ta memoire imprime
Les filz d'Edom, qui sur Hierosolyme
Crioient, au jour que l'on la detruisoit;
Souvienne toy que chascun d'eulx disoit :
A sac, à sac! qu'elle soit embrasée
Et jusqu'au pied des fondementz rasée.
Aussi seras, Babylon, mis en cendre :
Et trèsheureux, qui te sçaura bien rendre
Le mal dont trop de près nous viens toucher :
Heureux celui qui viendra arracher

Les tiens enfans d'entre tes mains impures,
Pour les froisser contre les pierres dures.

XLVIII

PSEAUME CXXXVIII

Confitebor tibi, Domine, in toto corde meo.

Il celebre la bonté de Dieu, qui l'avoit retiré de tous perilz, et heureusement eslevé en dignité royale. Puis chante qu'il en rendra grace à Dieu, et que mesmes tous autres roys lui en donneron louenge; se promet aussi qu'à l'advenir le secours de Dieu ne luy fauldra point.

Il fault que de tous mes esprits
Ton loz et prix
J'exalte et prise :
Devant les grans me presenter,
Pour te chanter,
J'ay faict emprise.

En ton sainct temple adoreray,
Celebreray
Ta renommée,
Pour l'amour de ta grand' bonté
Et feauté
Tant estimée.

Car tu as faict ton nom moult grand
En te monstrant
Vray en parolles.
Dès que je crie, tu m'entendz ;
Quand il est temps
Mon cueur consoles.

Dont les roys de chascun pays,
Moult esbahys,
T'ont loué, Sire,
Après qu'ilz ont congneu que c'est
Un vray arrest
Que de ton dire.

Et de Dieu, ainsi que je fais,
Chantent les faictz
A sa memoire ;

Confessans que du Toutpuissant
Resplendissant
Grande est la gloire.

De veoir cy bas tout ce qu'il fault
De son plus hault
Throne celeste,
Et de ce qu'estant si loingtain,
Grand et haultain
Se manifeste.

Si au milieu d'adversité
Suis agité,
Vif me preserves;
Sur mes ennemys inhumains
Jectes les mains,
Et me conserves.

Et parferas mon cueur tout seur,
Car ta doulceur
Jamais n'abaisses;
Ce qu'une foys as commencé
Et avancé
Tu ne delaisses.

XLIX

PSEAUME CXLIII

Domine, exaudi orationem meam; auribus percipe...

C'est la prière qu'il feit quand par craincte de Saül il se cacha en une fosse où il s'attendoit d'estre pris, dont il estoit en grand angoisse.

Seigneur Dieu, oy l'oraison mienne;
Jusqu'à tes oreilles parvienne
Mon humble supplication;
Selon la vraye mercy tienne
Respons moy en affliction.
Avec ton serviteur n'estrive,
Et en plein jugement n'arrive
Pour ses offenses luy prouver,
Car devant toy homme qui vive
Juste ne se pourra trouver.
Las! mon ennemy m'a faict guerre.

A prosterné ma vie en terre,
Encor ne luy est pas assez :
En obscure fosse m'enserre
Comme ceulx qui sont trespassez.
  Dont mon ame ainsi empressée
De douleur se trouve oppressée,
Cuydant que m'as abandonné;
Je sens dedans moy ma pensée
Troublée et mon cueur estonné.
  En ceste fosse obscure et noire,
Des jours passez j'ay eu memoire;
Là j'ay tes œuvres meditez,
Et pour confort consolatoire,
Les faictz de tes mains recitez.
  Là dedans à toy je souspire,
A toy je tendz mes mains, ô Sire.
Et mon ame en sa grand' clameur
A soif de toy et te desire
Comme sèche terre l'humeur.
  Haste toy, sois moy secourable;
L'esprit me fault; de moy damnable
Ne cache ton visage beau;
Autrement, je m'en voys semblable
A ceux qu'on devalle au tumbeau.
Fais moy donc ouyr de bonne heure
Ta grace, car en toy m'asseure;
Et du chemin que tenir doy
Donne m'en congnoissance seure,
Car j'ay levé mon cueur à toy.
  O Seigneur Dieu, mon esperance,
Donne moy pleine delivrance
De mes poursuyvans ennemys,
Puis que chez toy pour asseurance
Je me suis à refuge mis.
Enseigne moy comme il fault faire
Pour bien ta volenté parfaire,
Car tu es mon vray Dieu entier;
Fais que ton esprit debonnaire
Me guyde et meine au droict sentier.
  O Seigneur en qui je me fie,
Restaure moy et vivifie

Par ton Nom crainct et redoubté :
Retire de langueur ma vie,
Pour monstrer ta juste bonté.
  Tous les ennemys qui m'assaillent
Faiz par ta mercy qu'ilz deffaillent,
Et rendz confonduz et destruictz
Tous ceulx qui ma vie travaillent,
Car ton humble serviteur suis.

LE CANTIQUE DE SIMEON

Nunc dimittis servum tuum, Domine.

LUC, II.

  Or laisses, Createur,
En paix ton serviteur,
En suyvant ta promesse :
Puis que mes yeulx ont eu
Ce credit d'avoir veu
De ton salut l'addresse :
  Salut mis au devant
De tout peuple vivant
Pour l'ouyr et le croire;
Ressourse des petitz,
Lumière des gentilz,
Et d'Israël la gloire.

PIÈCES DIVERSES

ATTRIBUÉES A CLÉMENT MAROT

EPISTRE LXVI

(Mss. F. F., 1700, F. 23.)

Bien doy louer la divine puissance,
Qui de ta noble et digne cognoiscence,
Nymphe de pris, m'a de grace estrené.
Assez longtemps y a que je suis né,
Mais je n'ay veu passer encor année
Qui à l'entrer feust si bien fortunée
Que ceste icy, j'entends en mon endroict.
Car liberté, qui sans cause et sans droict
M'avoit esté par malings deffendue,
Ce nouvel an, par le Roy m'est rendue.
Ce nouvel an maugré mes ennemys,
J'ay eu le bien de revoir mes amys,
De visiter ma natale province
Et de rentrer en grace de mon prince.
J'ay eu ce bien, et Dieu l'a voulu croistre,
Car il m'a faict en mesme temps cognoistre
Une doulceur assise en belle face
Qui la beauté des plus belles efface,
D'un regard chaste où n'habite nul vice,
Ung rond parler sans fard, sans artiffice,
Si beau, si bon, que qui cent ans l'ourroit
Jà de cent ans fascher ne s'en pourroit;
Ung vif esprit, ung sçavoir qui m'estonne,
Et, par sus tout, une grace tant bonne,
Soit à se taire ou soit en devisant,
Que je vouldrois estre assez souffisant

Pour en pappier escripte son merite
Ainsi qu'elle est dedans mon cœur escripte.
Tous ces beaulx dons à nulle davantage
Sont en ung corps né de hault parentage,
Et de grandeur tant droite et bien formée
Que faicte semble exprès pour estre aymée
D'hommes et dieux. O que ne suis je prince,
A cette fin que l'audace je prinsse
Te presenter mon service petit
Qui sur honneur fonde son appetit?
Mais pour quoy prince? Une montagne basse
Souvent la haute en delices surpasse;
Les rosiers bas, les petits oliviers,
Dellectent plus que ces grands chesnes fiers,
Et à nager en eau basse l'on treuve
Moins de danger que en celle d'un grand fleuve.
Aussi, jadis, Deesses adourées
D'Hommes mortels se sont enamourées :
Le jeune Athys feust aymé de Cibelle,
Endymion de Diane la belle;
Pour Adonis Venus tant s'abaissa
Que les haults cieux pour la terre laissa.
Mais qu'est besoing citer vieilles histoires,
Quant à chacun les neufves sont notoires?
L'heureux Helain, dont la muse est tant fine,
Ne fut il pas aymé de la Dauphine,
Qui se disoit bien heureuse d'avoir
Baisé la bouche en qui tant de sçavoir
Se descouvroit? Je sçay bien que je suys
Homme en effect, qui souldoier ne puys
Gens et chevaulx, ne sur mer dresser guerre
Pour m'en aller une Helene conquerre;
Si de fortune avoys tel force acquise,
Ou je mourrois, ou brief t'auroys conquise,
Pour librement avec tel personnaige
En joye user le surplus de mon aage.
Donc, si de faict ne suys prince ou vainqueur,
Au moins le suys je en vouloir et en cueur,
Et mon renom en aultant de provinces
Est espendu comme celluy des princes.
S'ils vainquent gens en fait d'armes divers,

Je les surmonte en beaux escripts et vers;
S'ils ont tresor, j'ay en tresor des choses
Qui ne sont point en leurs coffres encloses;
S'ils sont puyssants, j'ay la puyssance telle
Que faire puys ma maistresse immortelle,
Ce que pourtant je ne dys par vantance
Ne pour plus tot tirer ton accointance,
Mais seulement par une ardente envye
Qu'ay de te faire entendre qu'en ma vie
De rencontrer au monde ne m'advyent
Femme que tant à mon gré me convient,
Ne qui tant eust ceste puissance sienne
D'assubjectir l'obeyssance mienne.

EPISTRE LXVII

AU CŒUR DE SA DAME

(Mss. F. F., 2370, f. 30.)

Cueur assiegé d'infinité d'amys,
Cueur qui n'est plus où nature l'a mis,
Cueur que j'ay pris pour le mien en eschange,
Ne trouvant rien que le changer estrange;
Cueur par lequel aux hommes est prouvé
Que vraye amour en femme s'est trouvé;
Cueur qui seroit de luy mesme blasmé
S'il se pensoit tant seulement aymé;
Cueur, attendez, n'entrés point en esmoy.
. . . .
Cueur, ô bon cueur que puys porter et mettre
A mon cousté comme plaine pharêtre
De traicts et dards, et tous venus d'un dieu,
Et tous tirez pour aymer en ung lieu:
Cueur qu'il fauldroyt fendre par la moictié
Pour veoir au vif amour et amytié;
Cueur m'envoyant par sa doulceur naïfve
Une froideur de fiebvre fugitive
En tout le corps, sans toucher ma personne

Que d'un soupir dont mon ame s'estonne;
Cueur devineur, que bien dire se fait
Ce que le mien en son absence faict;
Cueur qui se plaint, non quant il est fasché,
Cueur qui se meurt, non quant il est touché
Mais quant ne peult par parolles ouvrir
L'affection que l'honneur veut couvrir;
Cueur sans lequel les yeulx sont insensibles
Cueur sans lequel les baisers sont penibles;
Cueur enchanteur, par lequel est heureuse
La main tremblant de frisson amoureuse;
Cueur mort en soy et en moy revivant,
D'honnesteté la volunté suyvant;
Cueur qui reluit par ung abaissement
Que l'œil obscur fait sans deguysement;
Cueur, si bon cueur que je ne le puys dire,
Auquel ne peult ma louange suffire;
Cueur, qu'avez vous? je crois que vous resvez,
Ou que d'amour qui en vous est crevez.
Dont vient l'humeur que par vos yeuz troublez
Accompagnés de souspirs redoublez?
Dont peult venir la douleur qui vous poinct?
Estes vous mort? Ne parlerez vous point?
Cueur, qu'est cecy? me voulez vous contraindre,
Sans sçavoir quoy, de vous plorer et plaindre?
A vous pitié de mes divers tourmens?
Auriés vous point ou faulcé les sermens
Ou loyaulté jadis à moy promise,
Ou si craignés que plus on en devise?
Je ignoreray donc le mal qui vous presse?
Cueur, est-ce point de peur que ne vous laisse?
Ha! c'est cela; ce nouveau battement
M'en a donné certain enseignement.
Croyez, mon cueur, que vous m'avez de sorte
Qu'il ne vous fault point craindre que j'en sorte;
Et si j'en sors, cueur, vous devez entendre
Que m'ayant pris, me pourrés bien reprendre,
Ce qui seroit aux autres mal aisé.
Adieu, mon cueur; vous voylà rappaisé.

CHANT XXIII

(Mss. F. F., 2205, f. 35.)

Lorsqu'au palais de la cité de Balle
L'Empereur tint court ouverte et planiere,
Ung homme armé vint arriver en salle,
L'espée au poing, parlant en tel maniere :
Chevalier suis portant les grises armes,
Dict Noble Cueur, qui contre tous gendarmes
Veulx soutenir ma maistresse et ma dame,
Tige d'honneur, belle de corps et d'ame ;
Car dès l'instant de sa prime facture
Elle a été, sans quelque tache infame,
Pure en concept oultre loy de nature.

Ung chevalier errant sans intervalle,
De blanc et noir armé à la legiere
Se lieve sus, et d'une façon malle
Va proferer : C'est chose mensongiere
Que ung corps produict par nature et ses germes
Naquisse pur, car saint Pol dit ces termes :
Ceux d'Adam nés ou tyssus de sa lame
Seront conceups d'originelle flame.
Or est qu'elle est ainsi par geniture
Fille d'Adam, par quoy je ne la clame
Pure en concept oultre loy de nature.

L'autre respond : O bouche desloyale,
Tu entends mieux que ne dis la matiere :
Car ains que Dieu, par grace speciale,
Eut faict le ciel, il la previst entiere
Estre, car elle a fondemens si fermes
Que oncques peché ne les rendit enfermes ;
Recongnoys donc ton erreur et diffame,
Ou autrement pour son honneur et fame
Voylà mon gant. Et l'errant s'avanture
De le lever, disant qu'onc ne fut femme
Pure en concept oultre loy de nature.

Lors l'Empereur soubs guide imperiale
Le camp ordonne, à leur grande priere;
Puis deux coursiers d'une puissance egalle
Leur a transmys en ordre singuliere.
Chacun adonc aux belliqueux vacarmes
Se veult monstrer; prennent lances, guysarmes:
Mais Noble Cueur, que charité enflame,
Crie à l'errant : Lasche rempli de blasme,
Or congnoistras que celle creature
Dont tu mesdis odore plus que basme,
Pure en concept oultre loy de nature.

Fouldre ne part plus soudain, ne devalle
Que l'assaillant quant eust donné carriere,
Si que du choc il jecte triste et palle
Le povre errant envers, jambes arriere,
Lequel portoit une pie en ses armes
D'argent et sable; aux yeulx il eut les larmes,
Quant Noble Cueur, qui d'or portoit une M
En champ d'azur, luy ravyt une lame
De son harnoys, pour la desconfiture
Mieulx approuver à la belle qu'il ame,
Pure en concept oultre loy de nature.

Prince du Puy, plus qu'eschellé bigame
Il fut hué, dont de douleur se pame.
Disant : Mon Dieu, rayson veult et droicture
Que en tout honneur ta mère je reclame,
Pure en concept oultre loy de nature.

CHANT XXIV

(Mss. F. F., 2205, F. 9.)

Le grand pasteur jadis en ce bas estre
Pour heberger les oeilles d'innocence
Crea le parc de paradis terrestre,
Sachant que mieulx ne povoient en terre estre
Pour leur seurté, paix et convalescence.
Ce neantmoins, le serpent par cautelle

Entrant dedans, leur fist playe mortelle
De double mort fondée en forfaicture;
Mais le pasteur, desirant sa fucture
Retrayre à luy, de voulonté benigne
Transmit l'aigneau prendre humaine vesture,
Et luy donna pour royale pasture
Parc virginal exempté de vermine.

Ce parc bastit sans quelque erreur commettre
Dame nature en haulteur d'excellence:
Mais, pour renfort le grand berger et maistre,
Murs et palliz autour voulut permettre,
Affin que loups n'y feissent viollence;
Puis le bon chien qui Verité s'appelle
Mist pour le guect, car tous larrons expelle
Quant dommager veullent celle closture.
Aux quatre coings on peult voir en sculpture
Quatre vertus de pierre cristalline,
Charité, Foy, Fòrce, Humilité pure,
Monstrant ce lieu forclos à pourriture,
Parc virginal exempté de vermine.

Aucuns meschans bergiers de lieu champestre
Vindrent au parc faire maincte insolence;
Mais Verité, le chien prompt et adextre,
Saillit sur eulx, donnant bien à congnoistre
Leur lacheté et grand malivolence;
Il les mordit de sorte et façon telle
Que pour tout temps en ont playe immortelle.
Dont tost après, pour reparer l'injure
Qu'ils avoient faict, par exemple et figure
Ont recogneu leur faulseté maligne,
Disant ce lieu estre plain de verdure,
Immaculé, sans tache ne ordure,
Parc virginal exempté de vermine.

Le grand pasteur, comme il peult apparoistre,
Est le seul Dieu, qui par bonté immense
Voulut l'aigneau son fils au benoist cloistre
Corps de Marie obumbrer, sans descroistre
Virginité par virille semence,

Et par nature, entends Anne la belle
Et Joachin, qui celle coulombelle
Ont engendré sans peché ne laydure.
Par le palliz que le Dieu de droicture
Mist pour renfort, je prends grâce divine,
Qui la garda de l'infecte poincture
Du père Adam, dont est en geniture
Parc virginal exempté de vermine.

Les sots bergiers que contre toute lectre
Ont dict du parc mainte herese sentence
Sont mesdisans qui tascèrent submettre
L'honneur de celle auquel Dieu daigna mettre
Cil qui pour mort vie aux oeilles compense.
Le chien jappant à ceste gent rebelle
Fut le Docteur soubtil, qui leur libelle
Reprouva faulx par raison d'escripture,
En declarant qu'oultre loy de nature
Dieu luy monstra de tout amour le signe
Quand il l'esleut pour prendre nourriture
Belle partout, entiere et sans fracture
Parc virginal exempté de vermine.

ENVOY

Vous, Rouennoys, vrais amateurs de celle
Qui enfanta, Vierge mere et pucelle,
L'aigneau duquel portez la pourtraicture
Sur vostre escu en métail et paincture,
Je vous suppli que à trompe et bucine
Facez savoir à toute creature
Que Marie est, oultre loy de nature,
Parc virginal exempté de vermine.

RONDEAU LXXXI

(Mss. F. F., 2335. F. 65.)

S'il est ainsy que ce corps te habandonne.
Amour commande et la raison ordonne
Que je te laisse en change de ma foy

Le cueur jà tien, car, par honneste loy,
Aulcun ne doit reprendre ce qu'il donne.

Ne pense pas que alieurs jamais s'adonne;
Plustost la mort sans que Dieu luy pardonne
Le puisse prendre et meurdrir devant toy,
S'il est ainsy.

Si Faulx Rapport, qui les amans blasonne,
Te va disant que j'ayme aultre personne,
Tu respondras : Meschant, pas ne le croy,
Car j'ai son cueur, et corps sans cueur, de soy
Ne peult aymer; la raison est trèsbonne
S'il est ainsy.

RONDEAU LXXXII

(Mss F. F., 2205, F. 100.)

Comme la rose entre espines fleurit
Sans de l'espine avoir quelque poincture,
En corps humain prins forme et esperit,
Sans tache avoir du forfait de nature.

Du mal d'Adam je n'eus oncque fracture,
Aussy mon Dieu jamais ne me guerit,
Dont fus conceue exempte à forfaicture
Comme la rose entre espines fleurit.

La rose suis qui oncques ne perit,
D'oudeur ne taint, car j'ay prins nourriture
En Jherico, dont la belle fleurist
Sans de l'espine avoir quelque poincture.

Et quoy qu'Adam par sa malle advanture
Le puis de grace à tous humains tarit,
Belle de tout par pure geniture
En corps humain prins forme et esperit.

Adonc mon Dieu tant m'ayma et cherit,
Qu'en moy daygna prendre humaine voicture,
Et de ma cher divinité couvrit,
Sans tache avoir du forfait de nature.

J'ay donc porté à ma saincte closture
Mon benoist Dieu, qui les cieulx clos ouvrit,
Dont dite suis en la saincte Escripture
Belle sans sy, que Dieu du ciel florit.

EPIGRAMME CCXCV

(Mss. F. F., 2370, f. 38.)

Plaise au Roy me faire payer
Deux ans d'absence de mes gaiges,
Tant seulement pour essayer
Combien sont doulx les arrairages.
Lors je ne craindray les orages
Qui loing de vous m'ont fait nager,
Et sçauray gré à mes contraires,
Qui, cuydans troubler mes affaires,
M'auront faict si bon mesnager.

PRÉFACES DIVERSES

PRÉFACE DU ROMAN DE LA ROSE

(1527)

S'il est ainsi que les choses dignes de memoire pour leur proffit et utilité soient à demeurer perpetuellement sans estre du tout assopies par trop longue saison et labilité de temps caduc et transitoire, l'esguillon et stimulement de juste raison et non simulée cause m'a semond et enhorté, comme tuteresse de tout bien et honneur, à reintegrer et en son entier remettre le livre qui, par long temps devant ceste moderne saison, tant a esté de tous gens d'esprit estimé, que bien l'y daigné chascun veoir et tenir au plus hault anglet de sa librairie, pour les bonnes sentences, propos et dictz naturelz et moraulx qui dedans sont mis et inserez. C'est le plaisant livre du *Rommant de la Rose*, lequel fut poetiquement composé par deux nobles aucteurs dignes de l'estimation de tout bon sens et louable, sçavoir, maistre Jehan de Meung et maistre Guillaume de Loris. Cestuy livre plaisant a esté auparavant, par la faulte, comme je croy, des imprimeurs, assez mal correct, ou par adventure de ceulx qui ont baillé le double pour l'imprimer : car l'un et l'autre peult estre cause de son incorrection : pour laquelle chose restituer en meilleur estat et plus expediente forme pour l'intelligence des lecteurs et auditeurs, nonobstant la foiblesse du mien pueril entendement et indignité de rural engin, j'ay bien voulu relire ce present livre dès le commencement jusques à la fin, à laquelle chose faire fort labo-

rieuse me suis employé, et l'ay corrigé au moins mal que j'ay pu, y adjoustant les quotations des plus principaulx notables et auctoritez venans à propos, sans le mien voluntaire consentement, comme debvez entendre, mais, comme j'ay dict, à l'instigation, prière et requeste de honnorable personne Galiot du Pré, libraire marchant juré en l'Université de Paris, qui nouvellement l'a faict imprimer après avoir veu sa correction, tant du mauvais et trop ancien langage, sentant son inveteré commencement et origine de parler, que de l'imparfaicte quantité des mettres quasi corrompuz. Et pour autant on pourroit dire, comme ja plusieurs ont dict, que ce livre, parlant en vain de l'estat d'amours, peult estre cause de tourner les entendemens à mal et les appliquer à choses dissolues, à cause de la persuasible matière de fol amour, dedans tout au long contenue, pour cause que fol appetit sensuel ou sensualité, nourrice de tout mal et marastre de vertu, est moteur d'icelluy propos, tout honneur sauvé et premis, je respons que l'intention de l'aucteur n'est point simplement et de soy mesmes mal fondée ne maulvaise. Car bien peult estre que le dict auteur ne gettoit pas seulement son penser et fantasie sus le sens litteral, ains plus tost attiroit son esprit au sens allegorique et moral, comme l'un disant et entendant l'autre. Je ne veulx pas ce que je dis affermer, mais il me semble qu'il peult ainsi avoir faict, et si celluy aucteur n'a ainsi son sens reglé, et n'est entré soubz la morale couverture penetrant jusques à la moelle du nouveau sens mystique, toutesfoys l'on le peult moralement exposer et en diverses sortes. Je dis doncques premierement que par la rose qui tant est appetée de l'amant, est entendu l'estat de sapience, bien est justement à la rose conforme pour les valeurs, doulceurs et odeurs qui en elle sont, laquelle moult est à avoir difficile, pour les empeschemens entreposez, auxquelz arrester ne me veulx pour le present. Et en ceste manière d'exposer sera la

rose figurée par la rose papale, qui est de trois choses composée, c'est asçavoir : d'or, de musq et de basme : car vraye sapience doit estre d'or, signifiant l'honneur et reverence que nous devons à Dieu le createur; de musq, à cause de la fidelité et justice que nous devons avoir à nostre prochain, et de basme quant à nous mesmes, en tant que nous devons tenir nos ames cheres et precieuses, comme le basme pur et cher sur toutes les choses du monde. Secondement, on peult entendre par la rose l'estat de grace, qui semblablement est à avoir difficile, non pas de la part de celluy qui la donne, car c'est Dieu le Toutpuissant, mais de la partie du pecheur, qui tousjours est empesché et eslongné du collateur d'icelle grace. Ceste manière de rose spirituelle, tant bien spirant et refragant, pouvons aux roses figurer par la vertu desquelles retourna en sa première forme le grant Apulée, selon qu'il est escript au livre de l'*Asne d'or*, quand il eut trouvé le chappelet de fleurs de rosier pendant au sistre de Cerès, deesse des bledz. Car tout ainsi que ledict Apulée, qui avoit esté transmué en asne, retrouva sa pemière figure d'homme sensé et raisonnable, pareillement le pecheur humain faict et converty en beste brute par irraisonnable similitude, reprent son estat premier d'innocence par la grace de Dieu qui luy est conferée, lorsqu'il trouve le chappelet ou couronne de roses, c'est asçavoir l'estat de penitence pendu au doulx sistre de Cerès, c'est à la doulceur de la misericorde divine. Tiercement, nous pouvons entendre par la rose la glorieuse vierge Marie, pour ses bontez, doulceurs et perfections de grace, desquelles je me tais pour le present. Et sachez que ceste virginalle rose n'est aux hereticques facile d'avoir, et n'y eust il seulement que Malebouche qui les empesche d'aprocher de sa bonté, car ilz ont mal d'elle parlé, voulans maculer et denigrer son honneur maternel, en disant qu'il ne la faut saluer et appeler mère de pitié et misericorde. C'est là blanche rose que nous trou-

verons en Hierico plantée, comme dit le Sage, *quasi plantatio rose in Hierico.* Quartement, nous pouvons par la rose comprendre le souverain bien infiny et la gloire d'eternelle beatitude, laquelle comme vrays amateurs de sa doulceur et amenité perpetuelle, pourrons obtenir en evitant les vices qui nous empeschent et ayant secours des vertuz qui nous introduiront au verger d'infinie lyesse, jusques au rosier de tout bien et gloire, qui est la béatificque vision de l'essence de Dieu. Ce rosier peult estre figuré non pas aux roses de Pestum en Italie, qui florissent deux fois l'an, car c'est peu souvent, mais à la rose que présenta au sage roi Salomon la noble royne de Sabba, Ethyopienne, comme nous lisons au livre de ses Probleumes et des questions qu'elle luy demanda pour resprouver sa sapience, dont tant fut esmerveillée, que son sens défailloit en elle, selon qu'il est escript au livre des Roys. Elle prit deux roses, desquelles l'une venoit de l'arbre naturellement et l'autre procedoit par simulation : car elle l'avoit faicte sophistiquement et par art bien ressemblant à la rose naturelle, tant estoit subtillement ouvrée. Voylà, dit-elle, deux roses devant vostre pacificque majesté presentes, dont l'une vrayement est naturelle, mais l'autre non. Pourtant dictes moy, Sire, qui est la naturelle rose; monstrez la moy avec le doy. Salomon ce voyant fit apporter aucunes mouches à miel, pensant et considerant par la science qu'il avoit de toutes choses naturelles que lesdictes mouches, selon leur proprieté, iroient incontinent à la rose naturelle, non pas à la sophisticquée : car telz oiseletz plaisans et mellificques desirent et appetent les doulces fleurs sur toutes choses. Parquoy il monstra à la royne la vraye rose, la decernant de l'autre, qui estoit faicte de senteurs contrefaisant nature. Celle rose naturelle peult donc signifier le bien infiny et vraye gloire celeste, qui n'est point sophistique ne decepvable, comme la gloire du monde present, qui nous deçoit en tant que

nous cuydons qu'elle soit vraye, mais non est. Doncques, qui ainsi vouldroit interpreter le *Rommant de la Rose*, je dis qu'il y trouveroit grant bien, proffit et utilité cachez soubz l'escorce du texte, qui pas n'est à despriser; car il y a double gaing, recreatíon d'esprit et plaisir delectable quant au sens litteral, et utilité quant à l'intelligence morale. Fables sont faictes et inventées pour les exposer au sens mysticque, parquoy on ne les doit contemner. Si le grant aigle duquel parla Ezechiel quand il dist : *Aquila grandis magnarum alarum, plena plumis et varietate, venit ad Libanum, et tulit medullam cedri*, je dis que si celluy aigle qui tant avoit estandu son volatif plumage se fust seulement arresté sur l'escorce du cedre, quand il vola au mont du Liban, point n'eust trouvé la mouelle de l'arbre, mais s'en fust en vain retourné, et eust perdu son vol. Semblablement, si nous ne creusions plus avant que l'escorce du sens litteral, nous n'aurions que le plaisir des fables et histoires, sans obtenir le singulier proffit de la mouelle neupmaticque, c'est asçavoir, venant par l'inspiration du sainct Esprit. Quant à l'intelligence morale, qui ne penseroit sinon au sens litteral, encore y a il grant proffit pour les doctrines et diverses sciences dedans contenues; car neantmoins que le principal soit ung train d'amour, toutesfoys il est confit de bons incidens qui dedans sont comprins et alleguez, causans maintes bonnes disciplines. Les philosophes naturelz et moraulx y peuvent aprendre : les theologiens, les astrologues, les geometriens, les archimistes, faiseurs de mirouers, paintres et autres gens, naiz soubz la constellation et influence des bons astres, ayans leur aspect sur les ingenieux et autres qui desirent sçavoir toutes manières d'ars et sciences.

PRÉFACE DE L'ADOLESCENCE CLÉMENTINE

(1532)

CLEMENT MAROT

A UN GRAND NOMBRE DE FRERES QU'IL A, TOUS ENFANS D'APOLLO

SALUT

Je ne sçay, mes treschers frères, qui m'a plus incité à mettre ces miennes petites jeunesses en lumiere, ou vos continuelles prières, ou le desplaisir que j'ay eu d'en ouyr crier et publier par les rues une grande partie toute incorrecte, mal imprimée, et plus au proufict du libraire qu'à l'honneur de l'autheur. Certainement toutes les deux occasions y ont servy, mais plus celle de voz prières. Puis doncques que vous estes cause de l'evidence de l'œuvre, que je suis d'advis, s'il en vient blasme, que la moitié en tombe sur vous; et s'il en sort (d'adventure) honneur ou louenge, que vous ne moy n'y ayons rien, mais celluy à qui seul est deu honneur et louange. Ne vous chaille (mes frères) si la courtoisie des lecteurs ne nous excuse : le titre du livre nous excusera. Ce sont œuvres de jeunesse, ce sont coups d'essay : ce n'est en effect autre chose qu'un petit jardin, que je vous ay cultivé de ce que j'ay peu recouvrer d'arbres, d'herbes et fleurs de mon printemps, là ou toutesfoys ne verrez un seul brin de soucie. Lisez hardiment, vous y trouverez quelque delectation, et en certains endroictz quelque peu de fruict; peu, dy je, pource qu'arbres nouveaulx entez ne produisent pas fruictz de trop grande saveur. Et pource qu'il n'y a jardin où ne se puisse rencontrer quelque herbe nuysante, je vous supply (mes frères, et vous autres nobles lecteurs), si aucun maulvais exemple (d'adventure) en lisant se presentoit à voz yeulx, que vous lui fermez la porte de vos voulentez et que le pis que vous tirerez de

ce livre soit passetemps, esperant de brief vous faire offre de mieulx : et pour arres de ce mieulx, desja je vous metz en veue, à la fin de l'*Adolescence*, ouvrage de meilleure trempe et de plus polie estoffe ; mais l'*Adolescence* ira devant, et la commencerons par la premiere eglogue des Bucoliques virgilianes, translatée (certes) en grande jeunesse, comme pourrez en plusieurs sortes congnoistre, mesmement par les couppes femenines, que je n'observois encor alors, dont Jehan Lemaire de Belges (en les m'aprenant) me reprint. Et à Dieu, frères tresaymez, lequel ardemment je supplye vous donner et continuer sa grace. De Paris ce douziesme jour d'aoust 1532.

LA MORT N'Y MORD.

PRÉFACE DES POÉSIES DE VILLON

(1532)

CLEMENT MAROT

DE CAHORS

AUX LECTEURS

Entre tous les bons livres imprimez de la langue françoyse, ne s'en veoit ung si incorrect ne si lourdement corrompu que celuy de Villon ; et m'esbahy (veu que c'est le meilleur poete parisien qui se trouve) comment les imprimeurs de Paris, et les enfans de la ville n'en ont eu plus grand soing. Je ne suys (certes) en rien son voisin ; mais pour l'amour de son gentil entendement, et en recompense de ce que je puis avoir aprins de luy en lisant ses œuvres, j'ay faict à ycelles ce que je vouldrois estre faict aux miennes, si elles estoient tombées en semblable inconvenient : tant y ay trouvé de broillerie en l'ordre des coupletz et des vers, en mesure, en langage, en la ryme et en la raison, que je ne sçay duquel je doy plus

avoir pitié, ou de l'œuvre ainsi oultrement gastée, ou de l'ignorance de ceulx qui l'imprimerent; et pour vous en faire preuve, me suis advisé (lecteurs) de vous mettre icy un des coupletz incorrectz du mal imprimé Villon, qui vous sera exemple et tesmoing d'un grand nombre d'autres autant broillez et gastez que luy, lequel est tel :

Or est vray qu'apres plainctz et pleurs,
Et angoisseux gemissemens,
Apres tristesses et douleurs,
Labeurs et griefz cheminemens,
Travaille mes lubres sentemens
Aguysez ronds, commo une pelote
Monstrent plus que les comments
En sens moral de Aristote.

Qui est celluy qui vouldroit nyer le sens n'en estre grandement corrompu? Ainsi pour vray l'ay je trouvé aux vieilles impressions, et encores pis aux nouvelles. Or voyez maintenant comment il a esté rhabillé, et en jugez gratieusement :

Or est vray qu'après plainctz et pleurs
Et angoisseux gemissemens,
Après tristesses et douleurs,
Labeurs et griefz cheminemens,
Travail mes lubres sentemens
Aguysa (ronds comme pelote),
Me monstrant plus que les comments
Sur le sens moral d'Aristote.

Voylà comment il me semble que l'autheur l'entendoit, et vous suffise ce petit amendement, pour vous rendre advertiz de ce que puis avoir amendé en mille autres passaiges, dont les aucuns me ont esté aisez, et les autres tresdifficiles; toutesfoys, partie avecques les vieulx imprimez, partie avecques l'ayde des bons vieillards qui en sçavent par cueur, et partie par deviner avecques jugement naturel, a esté reduict nostre Villon en meilleure et plus entiere forme qu'on ne l'a veu de noz aages. et ce sans avoir touché à l'antiquité de son parler, à sa façon de rimer, à ses meslées et longues parenthèses, à la quantité de ses syllabes, ne à ses couppes, tant femenines que mas-

culines, esquelles choses il n'a suffisamment observé les vrayes reigles de françoyse poesie, et ne suis d'advis que en cela les jeunes poetes l'ensuyvent, mais bien qu'ilz cueillent ses sentences comme belles fleurs, qu'ilz contemplent l'esprit qu'il avoit, que de luy apreignent à proprement descrire, et qu'ilz contrefacent sa veine, mesmement celle dont il use en ses ballades, qui est vrayement belle et heroïque; et ne fay doubte qu'il n'eust emporté le chapeau de laurier devant tous les poetes de son temps, s'il eust été nourry en la court des roys et des princes, là où les jugemens se amendent et les langages se polissent. Quant à l'industrie des lays qu'il feit en ses *Testamens*, pour suffisamment la congnoistre et entendre, il fauldroit avoir esté de son temps à Paris, et avoir congneu les lieux, les choses et les hommes dont il parle, la memoire desquelz tant plus se passera, tant moins se congnoistra icelle industrie de ses lays dictz. Pour ceste cause, qui vouldra faire une œuvre de longue durée, ne preigne son subgect sur telles choses basses et particulieres. Le reste des œuvres de nostre Villon (hors cela) est de tel artifice, tant plein de bonne doctrine et tellement painct de mille couleurs, que le temps, qui tout efface, jusques icy ne l'a sceu effacer, et moins encores l'effacera ores et d'icy en avant que les bonnes escriptures françoises sont et seront mieulx congnues et recueillies que jamais.

Et pource (comme j'ay dict) que je n'ay touché à son antique façon de parler, je vous ay exposé sur la marge, avecques les annotations, ce qui m'a semblé le plus dur à entendre, laissant le reste à vos promptes intelligences, comme *ly roys* pour *le roy, homs* pour *homme*, *compaing* pour *compaignon;* aussi force pluriers pour singuliers, et plusieurs autres incongruitez dont estoit plein le langage mal lymé d'icelluy temps. Après, quand il s'est trouvé faulte de vers entiers, j'ay prins peine de les refaire au plus près (selon mon possible) de

l'intencion de l'autheur : les trouverez expressement marquez de ceste marque, afiin que ceulx qui les sçauront en la sorte que Villon les fist, effacent les nouveaulx pour faire place aux vieulx.

Oultre plus, les termes et les vers qui estoient interposez trouverez reduictz à leur place, les lignes trop courtes alongées, les trop longues acoursies, les motz obmys remys, les adjoustez ostez, et les tiltres myeulz attiltrez.

Finablement, j'ay changé l'ordre du livre, et m'a semblé plus raisonnable de le faire commencer par le *Petit Testament*, d'autant qu'il fut faict cinq ans avant l'autre.

Touchant le jargon, je le laisse à corriger et exposer aux successeurs de Villon en l'art de la pinse et du croq.

Et si quelc'un, d'adventure, veult dire que tout ne soit racoustré ainsi qu'il appartient, je luy respons dès maintenant que s'il estoit autant navré en sa personne comme j'ay trouvé Villon blessé en ses œuvres, il n'y a si expert chirurgien qui le sceut penser sans apparence de cicatrice; et me suffira que le labeur qu'en ce j'ay employé soit agreable au roy mon souverain, qui est cause et motif de ceste emprise et de l'execution d'icelle, pour l'avoir veu voulentiers escouter et par très bon jugement estimer plusieurs passages des œuvres qui s'ensuyvent.

PRÉFACE DE LA PREMIÈRE ÉDITION ENTIÈRE DE CLÉMENT MAROT A LYON

(1538)

CLEMENT MAROT
A ESTIENNE DOLET
SALUT

Le tort que m'ont faict ceulx qui par cy devant ont imprimé mes œuvres est si grand et si oultrageux, cher amy Dolet, qu'il a touché mon hon-

neur et mis en danger ma personne : car par avare convoitise de vendre plus cher et plus tost ce qui se vendoit assez, ont adjousté à icelles miennes œuvres plusieurs autres qui ne me sont rien, dont les unes sont froidement et de maulvaise grace composées, mettant sur moy l'ignorance d'aultruy, et les autres toutes pleines de scandale et sedition : de sorte qu'il n'a tenu à eulx que, durant mon absence, les ennemys de vertu n'ayent gardé la France et moy de jamais plus nous entrevoir. Mais la grace de Dieu, par la bonté du roy (comme tu sçais) y a pourveu. Certes j'ose dire, sans mentir (toutesfoys sans reproche), que de tous ces miens labeurs le proffit leur en retourne. J'ay planté les arbres, ilz en cueillent les fruictz. J'ay trayné la charrue, ilz en serrent la moisson; et à moy n'en revient qu'un peu d'estime entre les hommes, lequel encore ilz me veulent estaindre, m'attribuant œuvres sottes et scandaleuses. Je ne sçay comment appeler cela, sinon ingratitude que je ne puis avoir desservie, si n'est par la faulte que je feis quand je leur donnay mes copies. Or ne suis je seul à qui ce bon tour a esté faict. Si Alain Chartier vivoit, croy hardiment (amy), que vouluntiers me tiendroit compagnie à faire plaincte de ceulx de leur art qui à ses œuvres excellentes adjoustèrent : *La contre Dame sans mercy, l'Hospital d'Amours*, *la plaincte de sainct Valantin*, et *la Pastourelle de Granson*, œuvres certes indignes de son nom, et aultant sorties de luy comme de moy *la Complaincte de la Bazoche*, *l'Alphabet du temps present*, *l'Epitaphe du conte de Sales,* et plusieurs aultres lourderies qu'on a meslées en mes livres. Encores ne leur a souffy de faire tort à moy seul, mais à plusieurs excellens poetes de mon temps, desquelz les beaulx ouvrages les libraires ont joinctz avecques les miens, me faisant (maulgré moy) usurpateur de l'honneur d'aultruy. Ce que je n'ay peu sçavoir et souffrir tout ensemble. Si ay jetté hors de mon livre non seulement les mauvaises, mais les bonnes

choses qui ne sont à moy ne de moy, me contentant de celles que nostre Muse nous produict. Toutesfoys, au lieu des choses rejectées (affin que les lecteurs ne se plaignent), j'y ay mis douze foys aultant d'autres œuvres miennes, par cy devant non imprimées, mesmement deux livres d'epigrammes. Et après avoir reveu et le viel et le nouveau, changé l'ordre du livre en mieulx, et corrigé mille sortes de faultes infinies procedans de l'imprimerie, j'ay conclu t'envoyer le tout, affin que sous le bel et ample privilege qui, pour ta vertu meritoire, t'a esté octroyé du roy, tu le faces (en faveur de nostre amitié) reimprimer non seulement ainsi correct que je le t'envoye, mais encores mieulx, qui te sera facile, si tu y veulx mettre la diligence egalle à ton sçavoir. Si te prie de tout mon cueur y vouloir vacquer en amy, m'aydant à garder diligemment les imprimeurs et libraires que desormais ilz n'y adjoustent rien sans m'en advertir, et ilz feront beaucoup pour eulx. Car si j'ay aucunes œuvres à mettre en lumiere, elles tumberont assez à temps en leurs mains, non ainsi par pieces, comme ils les recueillent çà et là, mais en belle forme de livre. D'advantaige, par telles leurs additions se rompt tout l'ordre de mes livres, qui tant m'a cousté à dresser. Lequel ordre, docte Dolet, et vous aultres lecteurs debonnaires, j'ay voulu changer à ceste derniere reveue, mettant l'*Adolescence* à part, et ce qui est hors de l'*Adolescence*, tout en ung, de sorte que plus facilement que paravant rencontrerez ce que vouldrez y lire. Et si ne le trouvez là où il souloit estre, le trouverez en reng plus convenable. Vous advisant que, de tous les livres qui par cy devant ont esté imprimez soubz mon nom, j'advoue ceulx cy pour les meilleurs, plus amples et mieulx ordonnez, et desadvoue les autres comme bastardz, ou comme enfans gastez. Escript à Lyon ce dernier jour de juillet, l'an mil cinq cent trente et huict.

LA MORT N'Y MORD.

PRÉFACE DE L'ÉDITION DE LYON A L'ENSEIGNE DU ROCHER

(1544)

L'IMPRIMEUR AU LECTEUR

Tout ainsi, amy Lecteur, que toute architecture sans sa disposition rend moins belle son Orthographe, tant bien cymmetriée soit elle, pareillement tout œuvre, tant docte ou plaisant soit il, estant de sa deduction frustré, se monstre, et est de faict, plus desplaisant à tout Lecteur que agreable. Non que je veuille à aucun autheur restreindre sa liberté de disposer et ordonner son labeur à sa voulenté, ne aussi que je die qu'en l'estendant en son ordre il ne l'approche plus près que un autre de celle perfection où tout ouvrier tasche (comme il doibt) de parvenir le plus qu'il peult. Voyant donc la premiere edition de nostre Marot avoir esté intitulée *Adolescence;* aucuns des autres opuscules depuis par luy composez estre appelez Suyte, et autres avoir autres noms, confusement et sans aucun tiltre, comme un amas de diverses pieces, et non differentes, sans distinguer les translations des propres, les graves des légères et facetieuses, ne les prophanes des religieuses, et estre au lisant une trop grande fascherie d'aller requerir une Epistre ou une Epigramme d'une partie en l'autre, je t'ay bien voulu ici rendre chascune chose en meilleur ordre (soubs la correction et bon jugement toutesfois de l'Autheur), mais c'est sans la separer de son lieu; c'est à dire que, combien que tu y treuves Ballades, Chants royaux, Chansons, Epigrammes, Epitaphes, Epistres, Elegies, Dialogues, et autres œuvres, tant siens que par luy traduicts pour ton soulagement, rengez apart, neantmoins tu les trouveras restituez, ceux de l'*Adolescence*, soubs le tiltre d'*Adolescence;* ceulx de la Suyte, soubs le tiltre de

Suyte; et ce qui est oultre lesdits *Adolescence* et Suyte, soubs le tiltre de Recueil. Entre lesquels œuvres en trouveras aussi plusieurs autres dudit Marot qui n'ont jusques à present esté imprimez, despartis pareillement et distribuez chascun en son ordre. Invention (à mon advis) que l'Autheur mesme ne reprouvera. Ce que tu pourras en lisant trop mieulx gouster que moi par parolles le te donner à congnoistre. Et le tout, bening lecteur, à ta consolation, pourveu que tu le prennes en aussi bonne part comme curieusement je t'y ai voulu complaire. Et à Dieu.

FIN DU SECOND VOLUME

CHRONOLOGIE

DES

ŒUVRES DE CLÉMENT MAROT

PAR LENGLET-DUFRESNOY

1495. Naissance de Clément Marot à Cahors.

1500. Naissance de Diane de Poitiers, le 31 mars ; elle mourut le 26 avril 1566, âgée de 66 ans 27 jours.

1505. Clément Marot, âgé d'environ 10 ans, est mené à Paris.

1512. *Première Eglogue* de Virgile, traduite en françois. Il paroît que c'est le premier ouvrage de Clément Marot ; il est toujours mis dans les premières éditions à la tête de ses Poésies.

1513. *Ballade* 4. Sur une maîtresse que Marot fit dans sa jeunesse, du temps qu'il étoit au Palais à Paris où il aprenoit à écrire. C'est commencer de bonne heure.

1514. Diane de Poitiers, mariée le 29 mars avec Louis de Brezé, comte de Maulevrier, grand Sénéchal de Normandie.

Jugement de Minos sur la préférence d'Alexandre le Grand, Annibal de Carthage, et Scipion, traduit de Lucien.

Dialogue de deux amoureux, où Marot semble s'être peint lui-même sous le second personnage, à qui il fait faire une triste figure.

1515. *Le Temple de Cupido*, qu'il fit étant page de M. de Villeroy, avec une Epître au roy François Ier, en prose et en vers. On voit bien qu'alors il avoit une sorte d'aisance qui a répandu bien de la gentillesse et de l'élégance dans cette pièce.

1516. Tristes vers de Beroalde.

1517. *Ballade* 7, assez médiocre, sur la naissance de Monsieur le Dauphin François, né le dernier jour de février 1517. Il mourut en 1536.

Rondeau 14, et peu considérable, sur la mort de M. de Chissay.

Epître 1. De Maguelonne à son ami Pierre de Provence, elle estant en son hospital. Toutes les éditions mettent cette épître avant la seconde, à Madame Marguerite; ainsi elle peut être de l'an 1517.

Le Rondeau 1. Sur Marguelonne; ce rondeau accompagne la 1re épître dans toutes les éditions.

1518. *Epître* 7, au Roy.

Epître 2, assez gentille, qu'il présenta à Madame Marguerite de Valois, sœur unique du roy, duchesse d'Alençon et de Berry, lorsque Marot lui fut présenté de la part de François Ier pour être reçeu dans la maison de cette princesse.

Ballade 5. A la même, et qui n'est pas sans agrément, pour être couché en l'état de sa maison.

Rondeau 23. A la louange de la même princesse.

1520. *Rondeau* 33. De l'entrevue des rois de France et d'Angleterre entre Ardres et Guynes.

Ballade 8. Du Triomphe d'Ardres et Guynes par les rois de France et d'Angleterre, au temps de leur entrevue.

Epître 3. Du camp d'Attigny (près de Réthel), à Madame d'Alençon, où il prodigue à peu de frais des louanges dont la vérité embarrassoit médiocrement le Poëte.

Rondeau 34. De ceux qui allaient sur Mule au Camp d'Attigny.

1521. *Ballade* 9. De l'arrivée de M. le Duc d'Alençon en Haynault.

1521. *Epître* 4. A Madame la Duchesse d'Alençon touchant l'armée du Roy en Haynault.

Ballade 10. De Paix et de Victoire, mais ni l'un ni l'autre n'arriva.

1523. *Elégie* 9. A sa Maîtresse (Diane de Poitiers), que Marot lui adresse sur un chagrin qu'elle a.

Rondeau 9. De la jeune Dame qui a vieil mary. C'est vraisemblablement Madame Marguerite, mariée au Duc d'Alençon). Elle méritoit bien d'en avoir un meilleur.

Epître 35. Demande au Roy en tremblant à succéder à l'état de son père.

1524. *Estrenne* 5. A sa Dame (Diane de Poitiers), à qui il offre son cœur, qui fut accepté, faute de mieux.

Rondeau 65. Sur le même sujet.

Rondeau 53. A la jeune Dame mélancolique et solitaire (Madame Marguerite). Elle sçeut bien se dédommager depuis.

Cimetière 5. Épitaphe de la Reine Claude de France, Épouse du Roy François Ier.

Chanson 11. Sur les yeux et sur le regard de sa Maîtresse (Diane de Poitiers).

Epigramme 52. De cinq points en amours, ou avis à la même Maîtresse sur les progrez que l'on fait en amours. Instruction dont un autre que Marot reçut le bénéfice.

Chanson 12. Sur la constance et la durée de son amour pour la même Maîtresse.

Elégie 6. A la même Maîtresse, à qui il rapporte un prétendu songe, dans lequel l'amour lui promet auprès d'elle des merveilles qui ne vinrent jamais.

Rondeau 24. A ses amis auxquels on rapporta qu'il étoit prisonnier.

Elégie 13. Retraite feinte; il prétend qu'on ne peut aimer sans intérêt; il n'avoit pas tort : protestation de constance à laquelle il manquera.

Chanson 34. Sur la même retraite, qu'il n'effectua point.

Chanson 20. Sur la même retraite, belle et magnifique protestation, qui n'eut pas lieu.

1524. *Chanson* 21. Qu'il n'aime que quand il est aimé. cela est bien juste.

Rondeau 36. D'un lieu de plaisance.

Elégie 5. A sa Maîtresse, sur la promesse qu'elle lui a faite de le combler de toutes sortes de faveurs. Il auroit bien mieux valu qu'elle eût payé comptant.

Rondeau 6. De l'amoureux ardent qui demande secours à sa Maîtresse. Il n'est pas le seul.

Elégie 2. A la même Maîtresse, qui devoit partir. Il lui demande avant son départ un secours qu'il n'obtint pas.

Rondeau 12. De l'Amant douloureux. Plaintes à la même Maîtresse, à qui il demande secours.

Chanson 2. Demande de secours à la même Maîtresse.

Elégie 3. Adieux trop spirituels que le Poëte fait à la même avant de partir, avec une belle protestation de sa constance amoureuse. C'étoit sans doute avant d'aller en Italie.

Chanson 10. Sur la beauté de sa Maîtresse. Ce qu'on aime est toujours beau.

Rondeau 47. Du Content en amours. Proteste qu'il sera constant. Tout amant fait de même.

Chanson 9. Plaintes amoureuses sur la cruauté de la même Maîtresse.

Chanson 7. Il obtient un baiser de sa Maîtresse et promesse d'avoir encore mieux. Mais il le prôna trop et n'eut rien.

Rondeau 57. Sur le même baiser, avec espérance de plus grand bien.

Epigrammes 56, 57, 62, 64, 100. Sur ses amours avec Diane (de Poitiers), et principalement sur un baiser, le seul bien qu'il en ait reçu.

Rondeau 58. Pour un qui est allé loin de s'amye; plainte sur son absence.

1525. *Elégie* première, à la même Maitresse, où il lui parle de la blessure qu'il reçut au bras à la bataille de Pavie, et de celle qu'elle lui a faite au cœur ; bientôt il en guérira.

1525. *Elegie* 4. A la même, sur son cœur qu'il lui avoit confié avant son départ, et qui se plaignoit de n'être pas bien traité. Aperçoit du changement dans sa Maîtresse, laquelle s'en met peu en peine.

Chanson 17. Plainte amoureuse à la même, sur ce qu'elle ne veut rien accorder. Elle est maîtresse de son bien.

Rondeau 44. D'un qui se défioit de sa Dame. Doute de l'amour de la même Maîtresse, parce qu'elle ne veut pas venir au but; tant pis pour lui.

Elégie 7. Sur le silence de sa Maîtresse.

Chanson 23. Sur son malheur en amours : mais veut toujours espérer. C'est bien fait.

Elégie 8. Sur l'indifférence de sa Maîtresse : l'exhorte à être constante dans son amour.

Chanson 13. Sur l'indifférence de sa Maîtresse : mais lui proteste qu'il sera constant. Cette Chanson e la suivante ont rapport à la 7e Elégie.

Chanson 14. Sur le même sujet. Marot exhorte sa Maîtresse à suivre toujours le train d'amour; ce qu'elle fit, sans qu'il en profitât.

Chanson 5. Incertain de l'amour de sa Maîtresse.

Ballade 6. D'un amant ferme en son amour : admirable protestation de constance, qui a précédé de peu sa rupture.

Chanson 27. Plainte sur ce que rien ne lui réussit en amours.

Epigramme 99. Mommeries de deux hermites. Marot paroît s'être ici représenté, et témoigne beaucoup de mécontentement sur ce que sa Maîtresse ne lui veut rien accorder. Triste contre temps pour un homme aussi intéressé.

Epigramme 6. A Ysabeau (c'est à dire à la même maîtresse Diane de Poitiers), à laquelle il fit l'amour en sa jeunesse. Paroît approuver le changement d'une maîtresse, dont mal en prit à Marot.

Rondeau 48. D'un délaissé de s'amye. Témoigne sa tristesse sur l'infidélité de sa Maîtresse.

Rondeau 49. De celui de qui l'amie a fait nouvel ami; lui proteste qu'il l'auroit toujours aimée; sou-

haite qu'elle ne trouve pas pis que ce qu'elle a quitté. Mais ce sont ses affaires.

1525. *Chanson* 22. Que les trompeurs sont les mieux venus auprès des Dames.

Chanson 28. Sur le même sujet.

Chanson 29. Sur l'infidélité de sa Maîtresse, don cependant il ne désespère pas le retour, qui n'arriva point.

Rondeau 10. Du mal content d'amours; dit qu'il y veut renoncer : ne vous y fiez pas.

Chanson 15. Sur l'inconstance et la légèreté de sa Maltresse, qui a, dit il, perdu au change; que sçait il?

Rondeau 50. D'un amant marri contre sa Dame, à laquelle il a la bonté de dire des injures.

Chanson 16. Plainte sur l'infidélité de sa Maîtresse; avis fort inutile qu'il donne aux Dames de ne la point imiter.

Chanson 19. Contre l'argent et les richesses qui lui ont enlevé sa Maîtresse. C'est l'usage; on s'en plaint à tort.

Rondeau 62. De l'amour gratuit et désintéressé du siècle antique; coutume trop ancienne pour être imitée.

Rondeau 63. Réponse fort sensée au Rondeau précédent, par Victor Brodeau, qui montre que ce n'est plus le temps de l'amour gratuit.

Rondeau 66. De l'inconstance d'Ysabeau (Diane de Poitiers). Ce rondeau fut cause de sa prise, et avec raison.

Epitaphe 8, un peu satirique, de M. Pierre de Villiers, secrétaire de François I[er].

Chanson 4. Sur les promesses d'une Maîtresse autre que la précédente, qui avoit fait espérer au Poëte mille merveilles amoureuses, qu'il ne goûta point.

Elégie 14. Contre cette même Maîtresse, fille de basse qualité, qui, comme les plus distinguées, ne lui a pas tenu parole.

Epître 10. A M. Bouchart, Docteur en théologie, à la requête duquel Marot étoit arrêté prisonnier

comme Luthéren. Il y proteste inutilement de la pureté de sa foy.

1525. *Ballade* 13. Contre sa maîtresse Diane de Poitiers, qui l'avoit dénoncé pour avoir mangé du lard en carême.

Epître 11. A Lyon Jamet, qu'il invite à venir travailler à sa délivrance. Il lui conte très gentiment la fable du Lion officieux et du rat reconnaissant.

1526. *L'Enfer*, que Marot composa en sa prison de l'Aigle de Chartres, où il dépeint un peu trop vivement les malversations des gens de justice, qui lui en sçurent mauvais gré.

Rondeau 67. Où il remercie ses amis de la liberté qu'ils lui ont procurée. Cela est juste, il faut de la reconnoissance.

Chant 11. Sur le mois de May ; très moral. Dans le malheur on moralise.

Chant 12. Sur la vertu et le mois de May ; plus moral que le précédent.

Epigramme 199. D'Ysabeau (Diane de Poitiers), à Estienne Clavier. Il la dit louche ; sans doute elle regardait Marot de travers.

1527. Madame Marguerite de Valois, sœur de François Ier, est mariée avec Henry, Roy de Navarre.

Rondeau 38. Alliance de pensée, lorsque Madame Marguerite lui témoigna quelque bonté.

Rondeau 54. A une Dame (c'est Madame Marguerite), en lui offrant son cœur. Pouvoit il moins faire?

Epigramme 25. A Anne (c'est le nom qu'il donne à Madame Marguerite), pour être en sa grâce.

Epigramme 86. De l'amour chaste de sa Dame, qu'il n'ose presque aimer, tant elle est sage. Cela changera.

Epigramme 126. D'un doux baiser, qu'il reçoit de Madame Marguerite, et qui a été si bien prôné.

Rondeau 39. De sa grande Amie, Madame Marguerite, sœur de François Ier ; ce fut la Dame la plus vive et la plus enjouée qu'il y eût à la cour.

Rondeau 51. A iance de sœur, nom que Madame

Marguerite avoit permis au Poëte de lui donner. Il parle encore de ce baiser dans ces deux Rondeaux.

1527. *Chanson* 30. De l'amour sage et respectueux qu'il porte à la même Dame. Il va bientôt parler autrement.

Epigramme 9. Du mois de May et d'Anne; c'est toujours la même.

Chanson 24. Sur le choix d'une Maîtresse et les qualitez qu'elle doit avoir. Avis bons en tout temps.

Epigramme 8. D'un baiser refusé, à la même. Voilà ce qui arrive quand on se hazarde trop.

Ballade 15. De s'amie bien belle, où il dit qu'elle est la plus belle de France.

Elégie 10. A la même Maîtresse, pour corriger la ballade 7, et lui dire qu'elle est la plus belle du monde.

Epigramme 103. De Cupido et sa Dame, que le Dieu d'amours prend pour Vénus sa mère.

Epigramme 136. D'une Dame de Normandie (c'est toujours Madame Marguerite, Duchesse d'Alençon) qui lui déclare qu'elle le veut aimer.

Epigramme 137. Réponse de ladite Dame.

Epigramme 138. Réplique de Marot.

Epigramme 120. Sur Anne jouant de l'épinette, de laquelle il est aimé.

Epigramme 127. A Anne, en lui déclarant sa pensée amoureuse.

Elégie 15. A la même, à qui il proteste un amour constant.

Elégie 16. A la même, qui lui a écrit et lui permet de la traiter de Maîtresse; mais par malheur elle lui ordonne de brûler sa lettre.

Rondeau 42. De celui qui nouvellement a reçu la lettre de s'amie.

Chanson 8. Sur la nouvelle conquête qu'il a faite en Madame Marguerite.

Epigramme 114. Ne veut plus donner le nom de sœur à Madame Marguerite.

Chanson 18. Demande du secours à sa nouvelle Maîtresse.

1527. *Epigramme* 203. Aime une lettre, un pays et une chanson pour Madame Marguerite.

Epigramme 205. A sa Maîtresse, qui lui sert de soleil en pleine nuit. Ainsi il pouvoit épargner sa bougie.

Epigramme 52. Absence et présence de l'amant et de sa Maîtresse.

Epigramme 10. Songe amoureux. La réalité auroit mieux valu.

Epître 25. Au chancelier Duprat, nouvellement Cardinal.

Elégie 11. Rendez vous amoureux de la nuit de Noël. Bon temps pour les rendez vous.

Epigramme 7. Sur la fête des Innocens.

Cimetière 6. Epitaphe de Messire Charles de Bourbon, tué devant Rome.

Epigramme 40. Sur le lieutenant criminel Maillard et Jean de Semblançay.

Elégie 22. Sur Jacques de Beaune, seigneur de Semblançay, surintendant des finances, qui fut suspendu à Montfaucon, gibet près de Paris, âgé de 75 ans, en août 1527.

Roman de la Rose publié par Cl. Marot.

1528. *Estrenne* 7. Offre son cœur à sa Maîtresse, Madame Marguerite, comme la meilleure pièce de son coffre.

Elégie 12. A sa Maîtresse, sur le chagrin qu'elle a des mauvais bruits qu'on sème.

Epigramme 110. A une Dame (c'est la même) pour l'aller voir. Précaution après coup.

Epigramme 92. A une Dame (c'est la même) touchant un faux Rapporteur.

Chanson 39. Contre les envieux qui le croyoient comblé de toutes les merveilles amoureuses.

Chanson 31. Sur le chagrin de sa Maîtresse.

Elégie 17. Condoléance sur les chagrins de sa Maîtresse.

Chant 17. Cantique sur la maladie de sa Maîtresse.

Epigramme 24. D'Anne qui lui jetta de la neige.

Epigramme 151. A Anne tencée pour Marot.

1528. *Epigramme* 204. A Anne. Incertitude où il est de l'amour de sa Maitresse.

Epigramme 147. Du mois de May et d'Anne. Il est chagrin de la voir si triste.

Elégie 18. Plainte au nom de sa Maitresse contre un calomniateur ou médisant.

Elégie 19. Plainte que Marot fait contre le même calomniateur. Viennent enfin des consolations raisonnables.

Elégie 20. Plainte d'une Dame (Madame Marguerite) sur les mauvais traitements qu'elle reçoit de son mary (le duc d'Alençon).

Chant 3. Chant nuptial du mariage de Madame Renée, seconde fille de France, avec le duc de Ferrare; pris de Catulle.

Elégie 24. Sur ce qu'il est défendu à Marot de voir sa Maitresse Madame Marguerite. C'est ce qui arrive aux indiscrets.

Epigramme 65. A Mademoiselle de la Grélière sur les larmes qu'il verse de ne plus voir sa Maitresse.

Epître 27. Au Roy, au sujet du second emprisonnement de Clément Marot.

Epigramme 22. Qu'il est beaucoup plus triste d'avoir été privé de sa Maitresse, que ne l'a été le pluvieux mois de May 1527.

Chanson 42. Sur un adieu qu'il demande avant de partir.

1529. *Epigrammes* 95 et 178. Demande une audience particulière à une amie (c'est Madame Marguerite) pour lui rendre compte de sa vie depuis son départ. Elle la lui accorde par l'*Epigramme* 179.

Epigramme 144. Louange du seigneur Trivulse.

Epigramme 20. Au Roy, pour commander un acquit ou ordonnance sur l'un des Trésoriers de Sa Majesté. Pour obtenir, il faut demander agréablement.

Epître 26. Au même, pour se plaindre du Trésorier Preud'homme, faisant difficulté d'obéir audit acquit.

1529. *Epître* 12. Excuses aux Dames de Paris d'avoir fait des Adieux, dont il ne fut pas cru.

Epitre 13. Fort colérique, aux Dames de Paris qui ne vouloient prendre lesdites excuses en payement.

Epigramme 73. Du partement d'Anne (Madame Marguerite) qui alloit à Cambray.

Rondeau 59. De la paix traitée à Cambray par trois Princesses : Madame Louise de Savoye, mère du Roy; Madame Marguerite de Valois, Reine de Navarre, sœur unique du Roy: et Madame Marguerite de Flandres, tante de l'Empereur.

Rondeau 55. A une Dame (Madame Marguerite) pour la louer.

Epigramme 61. A Ysabeau, qui se plaint que Marot la chansonne. Que vouloit elle espérer d'un Poëte?

Epigramme 21. A M. le Grand Maître Anne de Montmorency, pour être mis en l'état de la Maison du Roy.

Epître 28. Au Révérendissime Cardinal de Lorraine, pour le prier de l'appuyer de sa protection auprès d'Anne de Montmorency.

Le premier Livre des *Métamorphoses* d'Ovide traduit en françois.

Epigramme 149. Au Roy pour avoir un acquit, ayant été omis sur l'état de sa Maison.

Epître 27. Au Roy pour le délivrer de prison.

Chant 6. Chant de joye, au retour d'Espagne de Messieurs les deux Enfants de France, composé la nuit qu'on en sçut les nouvelles, et le lendemain présenté au Roy à son lever.

Epître 14. Qu'il présenta à Bordeaux à la Reine Éléonor à son arrivée d'Espagne avec Messieurs les deux Enfants du Roy, délivrés des mains de l'Empereur Charles Quint.

Epître 15. A Monseigneur de Lorraine venu à Paris, lui présentant le premier Livre translaté de la *Métamorphose* d'Ovide.

Epître 16. A Monseigneur le Grand Maître de Montmorency, lui envoyant un petit recueil de ses œuvres, avec recommandation du porteur.

1529. *Adolescence clémentine,* ou Poésies de jeunesse publiée par Clément Marot.

1531. *Epître* 18. Au Roy, pour avoir été dérobé.

Epître 19. A un sien ami sur ce propos.

Epître 31. A un qui calomnia l'Epître précédente.

Epigrammes 33, 34, 35, 36, 37, 38, 155, sur sa maladie. Clément Marot est arrêté prisonnier chez luy, lorsqu'il étoit malade, mais François Ier ordonne qu'on le laisse en repos.

Epître 32. Au lieutenant Gontier, en lui disant très finement son avis sur ses vers.

Epître 33. A Vignals Thoulousan, lui envoyant petite épître et promettant amitié bien grande.

Epître 34. A M. le Duc de Guise passant par Paris.

Epigramme 94. A deux sœurs Damoiselles lyonnoises.

Cimetière 17. Épitaphe de Madame la Régente, mère du Roy.

Complainte 4, ou Éloge un peu trop violent sur la mort de Madame Louise de Savoye, mère du Roy. Il n'est que d'être en place pour être vigoureusement loué.

Louis de Brezé, Époux de Diane de Poitiers, meurt, et Diane de Poitiers luy fait élever un mausolée dans l'église métropolitaine de Rouen, où il est enterré.

1532. Marot fait réimprimer, par ordre de François Ier, les poésies de François Villon, qu'il a eu la bonté de gâter et de corrompre, et qu'il accompagna de petites notes grammaticales.

Marot fait encore réimprimer les poésies de sa jeunesse.

1533. *Epigramme* 140. Au Roy de Navarre, pour avoir un cheval.

Epigramme 121. Pour Madame d'Orsonvilliers, qui avoit perdu au jeu contre le Roy de Navarre.

Epigramme 186. Réponse pour le Roy de Navarre.

1534. *Epître* 24.

1534. *Première Epître* du Coq à l'asne, à Lyon Jamet, de Sansay en Poitou.

Epigramme 84. A François, Dauphin de France.

Epître 36. Au nom de la petite Princesse de Navarre, à Madame Marguerite, fille de France.

Epigramme 78. Du beau Tetin.

Au mois de Novembre on affiche au Louvre des Placarts injurieux à la Religion et au S. Sacrement, et l'on sème des billets dans la chambre du Roy François Ier. Clément Marot, qui étoit à Blois, se retire en Navarre et ensuite en Italie.

1535. *Epître* 42. A Madame la Duchesse de Ferrare, en entrant dans ses États.

Epigramme 156. A M. le Duc de Ferrare.

Epigramme 157. A ses Amis, quand, laissant la Royne de Navarre, il fut reçu en la maison et État de Madame Renée, Duchesse de Ferrare.

Epigramme 66. A Mademoiselle de la Fontaine.

Epître 45. Belle et magnifique, au Roy François Ier, du temps de son exil à Ferrare.

Epître 63. A Antoine Couillart, seigneur du Pavillon lès Lorris en Gastinois, où il rapporte l'histoire de sa fuite.

Epigramme 158. Huitain fait à Ferrare contre les envieux.

Epître 43, perdue au jeu contre Madame de Pons.

Epigrammes 145 et 146. A Renée de Parthenay, dame de Pons.

Epigramme 148. De son feu et de celui qui se prinst au bosquet de Ferrare.

Mort du Chancelier du Prat le 9 juillet.

Le Roy mande Melanchthon pour voir s'il a des moyens pour concilier les troubles de la Religion. François Ier luy écrit de Guise le 28 juillet. *Melanchthon, Epist.*, 29, *lib.* 1.

Epigramme 79. Du laid Tetin.

Epître 41. A ceux qui, après l'Epigramme du beau Tetin, en firent d'autres.

Epître 47. A Madame de Soubise partant de Ferrare pour s'en venir en France.

1535. *Epigramme* 187. A Madame la Duchesse de Ferrare, lui étant en Italie, sur les chagrins que cette Princesse reçoit du Duc son Epoux.

Epître 44. Seconde Epître du Coq à l'asne, à Lyon Jamet.

Epître 38. A Alexis Jure, de Quiers en Piémont.

Epigramme 96. A Renée, qui est sans doute Renée de Parthenay, Dame de Pons, à qui Marot en veut conter dans cette Epigramme.

1536. *Cimetière* 16. De Jacques Jagoineau, jadis receveur de Soissons.

Epître 61. A Monseigneur le Dauphin François, du temps de son exil, pour avoir un sauf conduit.

Cantique 22. De Marot, retiré à Venise, à la Reine de Navarre.

Epître 50. De Charles Fontaine à Sagon et à la Hueterie, mal attribuée à Marot, mais belle.

Epître 54. A M. le Cardinal de Tournon, lorsque Marot retourna d'Italie.

Marot abjure le calvinisme à Lyon.

Epître 55. Adieu à la ville de Lyon.

Epître 48. Le Dieu gard de Marot à la Cour après son retour de Ferrare.

Cimetière 22. Épitaphe de François, Dauphin de France.

Epigramme 181. Au Roy pour être remis en son état.

1537. *Epigramme* 160. A la ville de Paris.

Chant 9. Chant nuptial du Roy d'Écosse et de Madame Magdelaine, première fille de France, le 1er janvier.

Etrennes fort ingenieuses au Roy, à la Royne et à toutes les Dames de la Cour, depuis le N. 12 jusqu'au N. 55.

Epître 49. De Fripelipes, valet de Marot, à Sagon.

Epître 46. Adieu aux Dames de la Cour, au mois d'octobre 1537.

1538. *Epigramme* 183. De la convalescence du Roy à Lyon.

Epigramme 125. Du Sire de Montmorency, nouvellement connétable de France.

1538. *Lettre en prose* à Messire Nicolas de Neufville, chevalier seigneur de Villeroy. Il lui dédie son *Temple de Cupidon.*

Chant 14. Cantique de la Chrétienté sur la venue de l'Empereur et du Roy au voyage de Nice.

Chant 15. A la Royne de Hongrie venue en France.

Eglogue au Roy sous les noms de Pan et de Robin.

Epigramme 169. De la ville de Lyon.

Epître à Estienne Dolet, avec la première édition complette que Marot donne de ses ouvrages.

Epigramme 142. De madame de Laval en Dauphiné.

Epigramme 116. De Jane, Princesse de Navarre.

Cantique 70. A la Déesse Santé, pour le Roy malade.

Cantique 18. De la Reyne Eléonor, sur la maladie et convalescence du Roy.

1539. *Chant* 20. La France à l'Empereur, à son arrivée.

Chant 17. Marot à l'Empereur.

Marot fait paroître trente de ses pseaumes et les présente à François Ier, et l'année suivante Charles Quint, qui étoit à Paris.

Chant 16. Sur l'entrée de l'Empereur à Paris.

1540. *Epigramme* 166. A l'Empereur Charles V.

Rondeau 68. L'adieu de France à l'Empereur.

Epigramme 220. Contre Estienne Dolet.

1541. *Epigramme* 161. Pour le Perron de Monsr le Dauphin Henri. Tournoy des chevaliers errans à la Berlandiere, près de Chatelleraud, en Poitou.

Epigramme 22. Pour le Perron de Monseigneur d'Orléans.

Cinq autres Épigrammes, savoir les 140, 141, etc., faites à la même occasion.

Les Amours de Léandre et de Hero, traduites en français. Voyez la préface qui est à la tête de cette traduction.

Cimetière 28. De la mort de M. le général Preud'homme.

1542. *Complainte* 5. Sur la mort de M. le général Guil-

laume Preud'homme. Éloge d'un trésorier, chose rare.

1542. *Cimetière* 32. De la mort de M. Guillaume du Bellay Langey.

1543. *Pseaumes* de David traduits en vers françois, au nombre de 50, paroissent à Genève avec une préface de Jean Calvin, selon Sleydan.

Epître, au Roy, sur la traduction des Pseaumes.

Epître aux Dames de France touchant lesdits Pseaumes.

Epigramme, au Roy, sur lesdits Pseaumes.

Marot est obligé pour ses déréglements de quitter Genève, et se retire en Savoye.

Epître 53. A un sien amy pour lui marquer ses disgrâces.

Epître 65. A M. Pelisson, Président de Savoye, en passant par Chambéry.

Epigramme 184. Au Roy, envoyée de Savoye.

Epigramme 197. A Madame de la Barme, près d'Annecy en Genevois.

1544. *Eglogue* sur la naissance du fils de Monseigneur le Dauphin. Il a depuis été Roy sous le nom de François II.

Epigramme 188. Salutation du camp de Mr. d'Enguien, à Cérisoles après la bataille.

Eglogue. A M. François de Bourbon, seigneur d'Enguien, après la bataille de Cérisoles.

Epigramme 207. A une Dame de Piémont qui refusa six écus de Marot pour coucher avec elle, et en vouloit avoir dix. C'étoit trop exiger d'un Poëte.

La mort de Clément Marot, arrivée sur la fin de cette année, l'empêche d'en faire davantage.

GLOSSAIRE

A tout, avec.
Absconse, caché.
Abusion, illusion, mensonge.
Académie (Noble), on appelait ainsi le Collége de France.
Accessoire, danger.
Accointance, camaraderie, amitié.
Accol, accolade.
Accordance, mesure.
Acertener, rendre certain, assurer.
Achoison, occasion.
Acoup, *à coup*, vite, soudainement.
Addresser, indiquer.
Adextre, adroit.
Admonester, conseiller.
Adolescence, les premières poésies de Marot parurent sous le titre de *Adolescence Clémentine.*
Adombrer, couvrir d'ombre, assombrir.
Adonc, *a doncques*, alors.
Adresse, direction.
Adresser (s'), s'appliquer, se mettre en devoir de; *adresser*, guider.
Advanturiers, corps de volontaires.
Advocate (l'), la *Vray disant Advocate des dames*, poëme de Jehan Marot, père de Clément Marot.
Ægyptiennes, bohémiennes, diseuses de bonne aventure.
Affecter, désirer.
Afferme, affirme.
Affiert, convient.
Affiner, rendre plus fin (au sens propre et au figuré.)
Affiquetz, objets de toilette.
Affix, attaché.
Affye (je vous), je vous affirme.
Aggravanté, malade, alourdi.
Agios, paroles hypocrites.
Agu, subtil, aigu.
Ahan, peine.
Ahaner, souffrir, avoir de la fatigue.
Aigle (l'), signifie ici l'empereur.
Ainçoys, mais.
Ains, mais, auparavant, jamais.
Aisement, aisance.
Aisseul, essieu.
Akaquia, nom propre qui veut dire : *sans malice.*
Alain, Alain Chartier.
Alaine, haleine ; *alainer*, souffler sur.
Allecter, ou *aleter*, régaler.
Allegeance, la vertu qui soulage.
Allenée, souffle.
Alloy (fin), métal de cloche.
Altercas, dispute.
Altitonant, qui tonne dans les airs.
Ambrosiennes, odorantes comme l'ambroisie.
Ame, aime.
Amendement, guérison.
Amendeur, qui corrige.
Amerite, gracieux, doux, agréable.
Amer, amertume.
Amoder, tempérer.
Amome, plante odoriférante.
Amont, en haut.
Amyable, favorable, agréable.
Ancelle, servante.
Ançoys, mais.
Angloys, créancier.
Anichilé, annihilé.
Anuyct, aujourd'hui.

Apert, ouvert, évident.
Apertement, ouvertement.
Appaist, repas.
Apparcille (s'), se dispose.
Appere, apparaisse.
Appeter, desirer.
Appoincter, finir une querelle, apaiser.
Appoint ou *apoint*, à point.
Après moi, près de moi.
Ardre, brûler; *ardèrent*, *arde*, *ardent* ou *ardant*, *ard*, *ardra*, *ars*.
Are, autel.
Areine, le sable, arène.
Argent en pouppe, de l'argent pour gouverner sa vie.
Argüer, reprocher.
Argus, arguties.
Aronde, *arondelle*, hirondelle.
Arroy (bel), bel équipage.
Arsoir, hier soir.
Art d'aymer, d'Ovide.
Arthus et Gauvain, dans les romans de la Table ronde.
Aspergez, goupillon.
Associer (m'), m'accompagner.
Atant, à présent.
Attouche, touche, avoisine.
Attournée, bien habillée, mise avec élégance.
Attraire, attirer.
Attrempance, modération, apaisement.
Attremper, modérer, apaiser.
Aucun, quelque.
Audience, pour dire : écoutez.
Audiry, force, prépondérance.
Autrehier, avant-hier.
Autruy fareur, puissance, faveur, puissance d'autrui.
Aval, en bas de.
Avaller (s'), descendre, tomber.
Avancer, se dépêcher.
Avernon, l'Averne, l'Enfer.
Avoye, remet en bon chemin.
Babille (la doulce), le doux babillage.
Babouyn, gueux, lâche.
Bachelotte, fillette.
Bague, femme galante.
Bailleurs, ceux qui baillent, qui donnent quelque chose.
Baller, danser.
Barbotter, marmotter entre les dents.
Basme, baume,
Basse-dance, danse régulière et commune.
Basseur, médiocrité.
Baston, arme offensive.
Baveurs, bavards.
Bazoche, juridiction tenue par les clercs des procureurs du parlement de Paris.
Beaux-pères, les moines.
Bender (se), s'assembler, se liguer.
Beneis, *beneit*, bénis, bénit.
Bessons, jumeaux (se dit encore dans les patois du Midi).
Bienheurées, bienheureuse.
Bifferie (en), mauvaise œuvre. tromperie
Bigne, bosse.
Blanc, monnaie de la valeur d'un demi-sol.
Blancz-Manteaux, église et rue de Paris.
Blandissantes, flatteuses.
Blasonner, critiquer et quelquefois louer.
Bond (donner le), chercher à culbuter.
Bordeaulx, *bourdeaulx*, lieux de prostitution.
Bordes, chaumières, petites fermes.
Bouccons, poissons.
Bouche fresche, bon appétit.
Bouffemens, bouffées.
Bouffera, mangera (mot tombé aujourd'hui dans l'argot).
Bouter, mettre (se dit encore dans certains patois.)
Boys (le hault), le ciel.
Braguer (se), s habiller pompeusement.
Braques, caleçon.
Braire, pleurer.
Bransles, danses où hommes et femmes sautent en rond en se tenant par les mains.
Braquemars, coutelas.
Brasser, comploter.
Brayries, cris, gémissements bruyants.
Bretaigne (haye de), espèce de danse.
Bric, piége.
Briseure, léger tour.
Broc en bouche, *broque en bouche*, vivement, promptement.
Brocher, piquer.
Brouillis, choses embrouillées, non permises.
Brouas, brouillard.
Bruict. renommee.
Buccines, *bucines*, trompettes.
Buffes, coups violemment appliqués.
Buliste, qui a ou fait des bulles.

Bustarin, niais, sot.
Cà bas, ici-bas.
Caballin (ruisseau), ruisseau du cheval Pégase, l'Hippocrène.
Caboche, tête.
Cadence, chute.
Caillette, fou.
Calande ou *Calandre*, espèce d'alouette.
Campos, congé.
Cancionnaire, livre de chant.
Cantons, coins.
Capellen, chapelain, prêtre. (On dit encore capelan dans le Midi.)
Carcans, colliers.
Carroy, chemin.
Casse, éteinte.
Cassées, inutiles.
Cassidoine, calcédoine.
Cault, rusé, prudent.
Cautelle, prudence, ruse, méfiance.
Cautement, prudemment.
Cecile, Sicile.
Cédule, obligation.
Celerin, petit poisson.
Celestine (la), tragi-comédie espagnole du XVe siècle.
Céliques, céleste.
Cerne, cercle.
Cervoise, bière.
C'est mon, certainement.
Chaille, importe.
Chalemelle, *chalemye*, pipeau.
Chalut, importa.
Chamberieres, servantes.
Change (faire), échanger; *changer (ouyr)*, entendre parler de changements.
Chanoinisées, fréquentant des chanoines.
Chanteresse, mélodieuse.
Chappelet, petit chapeau.
Chapperon, chapeau.
Chardonnette, sauce composée principalement d'artichaut.
Charié, *viel charrié*, très-expérimenté, qui a beaucoup voyagé. Répond à l'expression vulgaire *vieux routier*.
Charites, les Grâces.
Charrois, char; *marcher devant les charrois*, avoir la préséance.
Chatouilleux de la gorge, un homme qui sent la corde. Nous dirions : un gibier de potence.
Chault, importe.
Chef, sommet, tête.
Chenu, mince, appauvri.
Cherante, Charente.
Cherer, chérir.
Chet, *cherra*, *cherront*, *cherroit*, *cheuz*, de *cheoir*, tomber.
Chevaler, poursuivre.
Chevalier de la basse bataille, debauché, vaurien.
Chevance, possession, fortune.
Chevêche, espèce de chouette.
Chevestre, licol.
Chevir, finir.
Chommer, chômer.
Chopade, glissade.
Chopper, buter.
Cil, celui.
Cimbaler, résonner.
Circonvoler, voler autour.
Circuir, voyager, parcourir.
Circuy, entouré.
Clamée, proclamée.
Clamours, plaintes, gémissements.
Clers, savants.
Cliner, incliner, courber.
Cliquaille, monnaie.
Cliquans, cliquetant.
Cliquet, cliquette.
Coffin, coffret.
Coincte, aimable, gracieuse.
Coissin, coussin.
Collateur, distributeur.
Collaudé, loué.
Colles, *chauldes colles*, colères.
Colomb, *columbelle*, colombe.
Command, *à Dieu command*, je recommande à Dieu.
Commune, opinion commune.
Comparager, comparer.
Compassée, composée.
Complaincte, plainte.
Composeur, poëte.
Compter, conter.
Concevoir, conception.
Conclud, renfermé, terminé. — *Conclud*, se résout à.
Condemnade, le jeu de lansquenet.
Conférence, comparaison.
Confermé, confirmé.
Confuter, réfuter.
Connilz, lapins.
Consors, complices.
Contaminée, salie.
Conte, compte.
Contemner, mépriser.
Contendre, discuter.
Contra (pro et), pour et contre.
Contraires, ennemis.
Contrarie, contredit.
Contreflux, terme du jeu de flux

Contremont, en haut.
Contrepensé, penser en sens contraire.
Contre val, en bas.
Convent, couvent.
Convis, repas.
Coq à l'asne (*epistre du*), se dit des pièces satiriques où le sujet va sans suite du coq à l'âne.
Coquardeau, badaud, lourdaud.
Coquart, niais.
Cordelle, cordelette.
Cornes dresser, se fâcher, se dresser contre.
* *Cornuchon*, petite corne.
Corrigears, critiques.
Coulpe, faute.
Courage, cœur, volonté.
Courreaulx, verrous.
Courtz, cour.
Coust, dépense.
Coye, tranquille.
Creuz (*sont*), sont augmentés.
Croppe, croupe.
Crosler, crouler.
Crucifix, crucifié.
Cry du jeu, annonce du spectacle.
Cueult. cueille.
Cueuvre, couvre.
Cuider, ou *cuyder*, penser.
Culte, cultivé.
Cupidicque, de Cupidon, amoureux. libidineux.
Cure, soin.
Curvature, courbure.
Cymetrier, ranger symétriquement.
Dague à rouelle, vieille dague, terme de mépris adressé à une femme.
Dam, danger, risques.
Danes, Danaé.
Danger, *Dangier*, le danger personnifié.
Darde, dard.
De sur, dessus.
Debander, lâcher, se lâcher, se lancer sur.
Debouter, renvoyer, chasser.
Debriser, briser, casser.
Deceptifs, trompeurs.
Decerner, discerner.
Decevance, déception.
Dechassee, chassée, renvoyée.
Declairer, décrire, dépeindre.
Decollée, avoir le col coupé.
Decore, honneur.
Decouroit, découlait.
Deduire, raconter, *deduire l'entier*, raconter le tout.
Deduyt, divertissement, plaisir.
Defailler, manquer.
Deffense, *livres de deffense*, livres défendus.
Deffensible, protecteur, protectrice.
Deffermer, ouvrir.
Definée, *finée*, morte.
Defroc, dépouillement, triste situation.
Dehaitter (*se*), se faire un plaisir de.
Delivrance (*faire*), livrer, abandonner, mettre en possession.
Delivres, libres, prompts, adroits; *a delivre*, librement.
Departie, *departement*, séparation.
Departir, séparer.
Deporter (*se*), s'éloigner, cesser
Deprimer, abaisser, avilir.
Dernier (*sur le*), à la fin.
Dèsadonc, dès alors.
Desadvancé, reculé.
Descache, découvre.
Deschiffrer, expliquer.
Descirer ou *dessirer*, déchirer
Descœuvre, découvre.
Desconfort, chagrin.
Desdiez, dédisiez.
Desgorger, dégoiser, bavarder.
Deshousée, devêtir,
Desjuc (*au*), au moment où l'on se déjuche, où l'on se lève
Desmis, retire.
Despiter, irriter, mépriser.
Despiteux, qui irrite, insolent.
Despris, mépris.
Desroy, trouble, désordre.
Dessers, je mérite.
Dessert (*il*), il mérite.
Dessertes, mérites.
Desservie, méritée.
Destorse, entorse.
Destourber, troubler.
Destroict, danger.
Desvier, mourir.
Deult, *deulant*, de *douloir*, se désoler.
Devaller, descendre.
Devant, avant, auparavant.
Dieu gard, Dieu vous garde.
Diffame, déshonneur, honte, calomnie, forfait.
Difforme, déforme.
Dispensé, autorisé.
Divers, douloureux.
Divertit, détourne.
Docteur en decret, le Décret est une partie du droit canon.
Doctorie, science de docteur.

Doint, donne.
Don de Mercy (avoir), recevoir grâce.
Done, dame.
Donra, donnera.
Dont, *d'ont*, d'où, de quoi.
Dorez (ditz), recueil de maximes
Double (baillé le), donné la copie.
Doubtance, doute.
Doubte, crainte.
Doubter, redouter.
Douloit, se désolait.
Drap, linge.
Drappeau, loques.
Drappier, personnage de la pièce de l'avocat Patnelin.
Drinc, mot d'argot qui a trait peut-être à l'ivrognerie.
Dringuer, se régaler, s'enivrer.
Droicte sente, le droit sentier.
Dru, bien portant, joyeux.
Dueil ou *duel*, deuil, chagrin.
Duictz, convenables.
Duites, conduites.
Du tout, entièrement.
Duplicquant, répondant.
Duysant, convenable.
Duysible, convenable.
Effrenement, insolemment, injustement.
Embarrer, arrêter.
Embasmer, embaumer.
Emblée, action suspecte, légère, illégitime.
Embler, enlever, dérober.
Embrassée, embrassade.
Empennon, plume de la flèche.
Empesche, empêchement.
Empirée, malade.
Emplye (s'), s'emploie.
Emprinse, *emprise*, entreprise.
Empris, entrepris.
Encharger, ordonner.
Enchassez, exilés.
Encliner, incliner.
Encloué, emprisonné.
Encombre, empêchement.
Encontre bas, en bas.
Encontremont, en haut.
Encourtinez, entourés comme de courtines.
Enda, vraiment.
Enfans sans soucy, société d'auteurs et acteurs dramatiques.
Enfanteau, petit enfant.
Enfer, le Châtelet.
Enfermes, infirmes.
Enfumée, chagrine, ennuyée.
Engin, esprit, instrument.
Engreger (r'), voir *R'engreger*.
Enhorter, exhorter.
Enmangorées, alangouries, souffrantes, languissantes.
Enrime (m'), m'enrhume.
Enserrer, enfermer.
Ensuyvant, après.
Entailler, graver.
Entord, entoure.
Entournée, entourée.
Entrefaictes, entreprises, entremises.
Entrenavrans (s'), s'entreblessant.
Envers, à l'envers.
Envis, malgré soi.
Ergos (d'), d'*utrum*, de *quare* chicane, subtilités.
Ergotis, arguties, chicanes.
Erre (grand'), vite.
Esbanoyant (s'), prenant ses ébats.
Esbaudy, réjoui.
Esbranler drap, satin, faire briller, miroiter.
Escachez, écrasés (mot encore en usage dans quelques parties du Midi).
Eschafault, estrade.
Eschellé, exposé au pilori.
Eschauffoyson, échauffement
Esclandre, danger, bataille.
Esclatter (s'), se fâcher.
Escouffle, milan, cerf-volant.
Escourre, secouer.
Escripteaux, inscriptions.
Escroupionnée (plume), usée du bas.
Escurieu, écureuil.
Escusson, défense.
Esgard, dessein, préoccupation.
Esgrun, misérable.
Esjouyssance, divertissement, plaisir.
Eslites, choisies.
Eslongner, éloigner, écarter
Esmayer, émouvoir.
Esmeutir, fienter.
Esmorche, amorce, chatouillement, tentative.
Espargne, trésor royal.
Espart (s'), se répand, regarde partout.
Espie, espion.
Espinces, pinces.
Espinettes, épinette.
Espris, ravi.
Essence, existence.
Essoine, excuse.
Essorée, désséchée, débilitée
Estat, état des pensions du trésor royal.

Estoc, épée, rapière, pointe.
Estorce, étreinte.
Estouppées, fermées.
Estrange, étranger.
Estranger, éloigner.
Estrapade, chute, saut.
Estriver, lutter.
Estudie, étude, soin.
Estuyer, enfermer.
Esvolée, étourdie.
Ethnicque, païen.
Evidence, mise en lumière.
Examinez (par age), diminué, usé.
Excommunie, excommunication.
Exercite, armée.
Exerciter, exercer.
Expeller, chasser.
Extollée, élevée.
Face, fasse.
Facecie, invention, farce théâtrale.
Faconde, manière de parler.
Facteur, créateur.
Facture, œuvre.
Faict, non faict, si faict, non, oui.
Faillent, manquent.
Failloit, fallait.
Failly, abattu.
Fainctise, hypocrisie.
Faite, fête.
Fallace, tromperie.
Fallot, compagnon.
Fame, renommée.
Famez, renommés, célèbres.
Famys, affamés.
Fantasia, troubla.
Fascheux, méchant, chagrin, anxieux.
Faulcon, canon.
Fault, falloir, manque, manquer.
Fauveau, nom de cheval dans les anciens fabliaux. *Estriller fauveau*, faire une chose ingrate, pour laquelle on ne retirera que du désagrément.
Feable, fidèle.
Feauté, fidélité.
Fées, les dames de haut parage.
Fener, faner.
Ferir, frapper.
Feru, frappé.
Fest, faîte d'un toit.
Festu, fétu.
Feuille, grâce, beauté.
Fevres, ouvriers.
Fiance, confiance.
Ficher, enfoncer.
Fiebvre quartaine, fièvre quarte.
Fient, fiente.
Fina, finit.
Finer, trouver.
Fine, fine force, à force.
Fins, frontières, confins.
Flageo, flageot, flageolet.
Flammette, livre de Bocacce.
Fleur des fleurs, la marguerite.
Fleurent, sentent.
Fleuronne, fleurit.
Floc, bruit.
Floriture, floraison.
Flotte, troupe, masse.
Flour, fleur.
Fluent, coulent.
Flus ou *flux*, jeu de cartes.
Folliant, faisant le fou.
Fondes, frondes.
Forbannir, bannir, chasser.
Force (fine), à force de.
Forceür, qui force, qui viole.
Forclus, forcloz, exclus.
Formosum pastor, titre d'une Eglogue de Virgile.
Fors, hors.
Au fort, en résumé, au surplus.
Fousteaux, fouteaux, hêtres.
Franchise, liberté.
Frappart, débauché.
Frise, drap de frise.
Frisques, coquets, élégants.
Frivole, frivolité.
Froissure, déchirure.
Fructage, réunion de fruits.
Fruition, jouissance.
Fucture, pour *facture*, créature.
Fulgente, brillante.
Fulminatoire, qui lance la foudre.
Fumiere, fumier.
Funde, fronde.
Furonne, furette.
Gallée, galère.
Gallez, régalés.
Gallique, français.
Gardez, empêchez.
Gargoilles, coupes représentant une tête de bête ou d'homme.
Garrot, trait, flèche.
Garse, jeune fille.
Gaudir (se), se réjouir.
Gemmes, perles.
Genetz, cheval d'Espagne.
Genevre, genevrier.
Geniteur, père.

Gent, gracieux, aimable.
Gentz, les Gentils.
Gesir, être couché.
Gets. entraves.
Gigoteaux, bas du gigot.
Gladiatoire, qui tient un glaive.
Gloute, goulue.
Gluant, trompeur, où l'on prend à la glu, au piège.
Godale, cervoise ou bière forte.
Godz, *Gog* et *Magog*, mis ici sans autre dessein que d'aligner des mots de même résonnance.
Gorge (rendre sa), vomir.
Gorgias, pimpant, coquet.
Gouffanon, gonfalon.
Goy, bâton à crochet, espèce d'épée.
Gramment, grandement.
Grandet, un peu grand.
Grand'erre, très-vite.
Grapher, graver.
Gratuité, gratitude.
Gref, grief.
Grever, blesser, être blessé.
Griffon, greffier.
Gringoter, fredonner, marmoter.
Gripper, saisir.
Gros, désireux.
Grosboys, fortes piques.
Guerdonner, *guerdon*, *guerdonneur*, récompenser récompense, celui qui récompense.
Guignée, regardée.
Guysarmes, lance dont le fer avait la forme d'une hache à deux tranchants.
Habiliter, rendre habile.
Habitacles, chaumières.
Habiter, posséder.
Hacquebutes, *haquebutes*, arquebuses. *Haquebutiers*, arquebusiers.
Hairrez, *hayrra*, haïrez, haïra.
Hait, plaisir, gré, joie.
Hallacretz, corselets.
Hannuyer, habitant du Hainaut.
Haras, peines, fatigues.
Haro (crier le grand), plusieurs personnes criant haro à la fois.
Hart, corde.
Hau, interjection.
Haubin, cotte.
Haulsaires, hautains, fiers, orgueilleux.
Haultement, fortement.
Haultesse, orgueil, seigneurie.
Hayes d'Allemagne, sorte de danse.
Helain, Alain Chartier.
Herbis, herbages.
Herese, hérétique.
Herissonne, se hérisse.
Heronniere (cuisse), qui tient du héron, sec, décharné.
Heu, eu.
Heurées, heureuses.
Hillot, compagnon, drôle, chenapan.
Hoingne, grogne, gronde.
Hom, *hommeau*, homme, petit homme.
Horsboutée, mise dehors.
Hospitalière, religieuse.
Houppée, garnie de houppes.
Hucher, *huchier*, appeler crier, siffler.
Huis ou *huys*, porte.
Hullées, huées, hurlements grand bruit.
Humeur, humidité, eau.
Humile, humble.
Huterie, dispute.
Huy, aujourd'hui.
Idoine, propre à, susceptible de.
Idre, hydre.
Illec ou *illecques*, ici.
Impartir, partager, distribuer attribuer.
Impétrer, demander.
Impiteux, sans pitié, inexorable.
Impollue, sans tache, pure, qui n'est pas souillée.
Importable, insupportable.
Impropere, indigne, fâcheux, déshonorant.
Incité, excité, poussé à.
Incitemens, excitations.
Incoulpable, innocent, non coupable.
Incredible, incroyable.
Increper, accuser, corriger, réprimander.
Indice, pierre de touche.
Inique (contre), pièce contre le vicieux.
Innocens, jour des Innocents.
Innocenter, donner les innocents, cadeaux, caresses usités le jour des Innocents, donner le fouet ce jour-là par plaisanterie.
Inscient, innocent, ignorant.
Insupportant, irritable, insupportable.
Intelective, intelligence.
Interinée, confirmée, rendue parfaite, approuvée.

Intestines, entrailles.
Introduict, exercé.
Ire, colère.
Irer, irriter.
Istroys, sortirais.
Ja, déjà, maintenant, alors.
Jaleuse, jalouse.
Jenin, niais, sot, idiot, trompé.
Jonchées, grande quantité de fleurs dont on jonchait les salles, botte d'herbes ou de joncs.
Jou, joug.
Jou (faict), se soumet, baisser la tête.
Jument, brute, bête.
Jus, à bas, *ruer jus*, *mettre jus*, abattre, tomber sur.
Labilité, chute, affaiblissement, fragilité.
Labouré, travaillé.
Lactens (écrits), écrits anonymes.
Lairre, *lairrez*, *lairront*, laissera, laisserez, laisseront.
Lame (tyssu de sa), fabriqué avec son essence.
Lame (vieille), créature expérimentée, usée.
Lames, plaques de marbre ou de pierre qui recouvrent une tombe ; tombeau.
Lances de fougères, brins de fougère.
Landit, foire qui se tenait à Saint-Denis — du second mercredi de juin à la Saint-Jean.
Langard, bavard.
Laqs, voir *Laz*.
Lard, manger le lard, manquer à la règle et aux lois d'abstinence. C'était un refrain de chanson.
Las ou *laz*, filets.
Lassus, là-haut.
Latiner, parler latin.
Laydure, laideur, souillure, difformité.
Lays, laics.
Layton (comme), comme une corde d'instrument de musique.
Laz, filets.
Lé, large.
Leans, à cette place, là, ladedans.
Lendit, voir *Landit*.
Letanie, litanie, kyrielle.
Leu, lu.
Lezarde, piquante, médisante.
Libere, libre.
Librairie, bibliothèque.
Liesse, joie.
Lignage, *ligne*, race.
Lignole, c'est peut-être lignoul ou lignoul, fil raidi par la poix.
Lilialle, de lis.
Limité, étudié isolément.
Lisart, lézard, ou liseur, lisant.
Livré, aventuré.
Loing, *fort loing*, dépourvu de.
Loquence, éloquence.
Lorgne, coup à la tête.
Los ou *loz*, louange, gloire, renom.
Loucerves, loups-cerviers.
Loyer, récompense, salaire.
Lunes, caprices.
Luthon ou *luton*, latin.
Luz, luths.
Ly, lui.
Lyesse, joie.
Lymeux, qui croît dans les lieux marécageux.
Lyonneusement, à la façon des lions.
Lysse, lice.
Macule, tache, vice
Magnifier, exalter.
Magodz, voy. *Godz*.
Maille, petite monnaie de cuivre
Mais, jamais; *n'en pouvoir mais*, n'être pas la cause de.
Male ou *malle*, mauvaise.
Malencontre, mauvaise rencontre, accident, infortune; *chanter la malencontre*, se plaindre hautement.
Maling, méchant.
Malivolence, mauvais vouloir, méchanceté.
Mallars, canards sauvages.
Maltalent, malheur, dépit, affliction.
Mancherons, petites manches qui couvraient le bras depuis l'épaule jusqu'au coude.
Mandement, commandement.
Manie, folie.
Mansion, maison d'habitation,
Marbrines, de marbre.
Marché, arrêté, campé.
Marmiteux, malheureux.
Marotteaux, enfants de Marot.
Marotine, de Marot.
Marrane, renégat.
Marrien, *marrein*, merrain, planche.
Marrisson, tristesse, chagrin.
Martiens, guerriers.
Martyré, martyrisé.
Masquer, courir en masque.
Maubec, médisance, mauvaise parole.

Maujoinct, littéralement, maljoint ; mot dont le sens est plus facile à comprendre qu'il ne serait décent de l'exprimer.

Maulvis, espèce de grive.

Mauvais garson, débauché, fanfaron.

Maurestié, mauvaistié, méchanceté.

Mectant, mettant.

Melancolier, attrister.

Mendre, moindre.

Menuysèr, diminuer, amincir.

Merché, marqué.

Mercier, remercier.

Mercq, marque.

Mercy, miséricorde.

Merdaille, enfants perdus, conscrits.

Merquoit, marquait.

Meschance, méchanceté.

Meschef, mésaventure, malheur.

Mesconter, mal compter, se tromper.

Mescreu, de *mescroire*, ne pas croire, se défier.

Meseile, lépreuse.

Mesgnie, mesnie, famille, serviteurs, domestiques.

Meslier, néflier.

Mesprendre, commettre une faute, offenser.

Mesprison, erreur, méprise, méchanceté.

Messelx, lépreux.

Mestier (*comme il est*), comme il est besoin.

Metre, mettre, vers, rhythme.

Meurdrier, meurtrier.

Meurdrir, meurtrir.

Meure, mûre.

Meureté, maturité.

Meuz, mus.

Miste, propre, joli, bien mis.

Mitaine (*faire*), mettre la patte sur.

Mitiguer, mitiger.

Moillez, mouillés.

Molestes, nuisibles, ou peine, chagrin, ennui.

Mommerie, mascarade, déguisement en *mommon*, qui est une sorte de danse exécutée par des masques.

Monarche, maîtresse.

Mondanité, apparat mondain, vanité.

Monde, pur, net, innocent.

Monopoles, cabales, conspirations, assemblées illicites.

Monstiers, moutiers, couvents.

Monter, égaler

Montjoye, amas, choses quelconques.

Mordentz, mordants.

More, Thomas Morus.

Morisque, sorte de danse.

Mornifle, soufflet, mot encore en usage dans quelques patois.

Morre (*la*), *mourre*, ancien jeu; la *morre*, la mort, l'amour : jeu de mots.

Mors, morse, mordu.

Mortifere, mortel.

Motet, petit mot.

Mottez, vers, couplets, chanson, versets chantes à l'église

Moufles, gros gants de peau

Moult, beaucoup.

Mouvoir, éloigner.

Moyen, milieu.

Muer, changer.

Mulciber, surnom du Vulcain signifie *le forgeron*.

Munde, voir *Monde*.

Musant, étourdi, idiot.

Musardie, niaiserie, paresse inutilité.

Musequins, petits museaux diminutif de *muse*, visage.

Musser, cacher.

Mye, pas,

Myre, médecin.

N', ni.

Nac, interjection.

Nacquetz, laquais, valet.

Naistre, naissance.

Nattée, recouvert de nattes

Naveau, navet.

Navrer, blesser.

Nazarder, donner des nasardes.

Ne, ni.

Neantir, anéantir.

Nécromance, nécromancie.

Nef, navire.

Nenny, non.

Nesun, pas un.

Noc, voir *Nac*.

Noireté, ombre, obscurité, noirceur.

Noise, querelle.

Nom, renom.

Nompareille, supérieure, sans pareille.

Nonce, annoncé ; *nonce*r, annoncer.

Nonnains, religieuses.

Noudz. nœuds.

Nouer, nager.

Nouvelet, jeune novice.

Noysif, nuisible.
Nuictée, nuit.
Nuily, nulle personne.
Nutriment, nourriture.
Nuysant, *nuysance*, nuisible, peine, incommodité.
Nyce, simple, badaud.
Nygromance, *nigromance*, *négromancie*, nécromancie.
Obit, enterrement.
Oblations, offrandes.
Obumbrer, couvrir d'ombre.
Obsecro te, je te supplie.
Occir, tuer.
Occision, meurtre.
Ocieux, oisif.
Oeilles, ouailles.
Offendre, attaquer.
Oignon (*trancher de l'*), faire l'important, le fendant.
Oit, entend.
Omnipotent (*l'*), le tout-puissant.
Onc, *oncq*, *oncques*, jamais.
Ond, *d'ond*, *d'ont*, d'où.
Opiate, opiat.
Oppresse, oppression.
Orace, Horace.
Ord, sale.
Ordy, sali.
Ordouz, sale.
Orée, bord.
Oreillettes, boucles d'oreilles; se dit encore dans quelques parties de la France.
Orendroit, en ce temps.
Ores, or, maintenant.
Orleanique, d'Orléans.
Ornature, ornement.
Ost, armée.
Ou, au.
Oubliance, oubli.
Oues, oies.
Ouir, *orrez*, *orra*, *orroit*.
Oultrance, excès, exagération, dommage.
Oultrageux, insolent.
Oultrecuydé, outrecuidant, présomptueux, insolent.
Oultrement, excessivement.
Oultrepasse, éminent, supérieur. la perfection.
Ourra, *orra*, *ourroit*, de ouïr, entendra, entendrait.
Ouvrer, travailler.
Oyez, *oye*, d'ouïr.
Oyseuse, oisiveté.
Paillars, débauchés, libertins, fripons.
Paindant, peignant.
Paistre, repaître.
Palays, le Palais de Justice.
Palladial, *palladiane*, de Pallas, du ciel.
Palliz, palissades.
Palombe, pigeon.
Palud, marais.
Paour, peur.
Papelart, bigots, cagots.
Par, part, *à par soy*, pour sa part.
Paragon, égal; *paragon d'honneur*, l'égal de l'honneur.
Parangonner, égaler, comparer.
Parataindre, atteindre.
Pardons, pardons, ou indulgences gagnées aux fêtes patronales.
Parentaige, parenté.
Parlement, conversation.
Parmanda, ou *par mon enda*, sur ma parole.
Parmy, par le milieu.
Parquoy, pourquoi.
Partir, partager; *se partir*, s'éloigner d'un lieu.
Passe, passereau.
Passefillon (*cheveux en*), sortant de la coiffe, frisés et ramassés au-dessus des oreilles.
Passepié, danse sur un air à trois temps, et dont le mouvement est rapide, usitée surtout en Bretagne.
Passeveloux, passe-velours, nom vulgaire de l'amarante.
Passionné, à qui on a fait souffrir la passion.
Pasteur (*grand*), le roi.
Pastiz, pâturages.
Patins, chaussures.
Pauthonnièrre, femme débauchée.
Paye (*le*), que je le paye.
Paye, restitution; *en faire paye*, en payer le prix.
Pays de vaches, pâturages.
Peautre, gouvernail.
Paindez, peignez.
Pelauder, battre.
Pennade, ruade, bond, coup de pied.
Pennage, plumage.
Pensement, réflexion, souci.
Penser, panser.
Per, pareil.
Per (hors de *per*), au-dessus de ses affaires.
Perdition, prodigalité.
Peregrins, étrangers, voyageurs, exilés.

Permettre, mettre.
Perron, estrade.
Pers, bleus, bleuâtres.
Perturber, troubler.
Pertuyser, percer.
Pestiferes, qui portent la peste, empoisonnés.
Pestillay, pestiller ou *pesteller*, fouler aux pieds, piétiner.
Petit, peu.
Petite, humble, quelquefois gentille.
Pharêtre, carquois.
Pic (*en moins de dire*), en moins de temps qu'il n'en faut pour dire pic.
Pigne, peigne.
Pignée, peignée.
Pigner, peigner.
Pince, s'entend de la pince du monnayeur et du vol de l'argent sujet à être pris.
Piteulx, piteux, compatissant.
Pitoyable, qui a pitié, compatissant.
Plaid, discussion, plaidoyer.
Plaindre, plainte.
Plaine, plaine.
Plaints, plaintes.
Planiere, plénière.
Planté, quantité.
Playdderie, plaidoirie, procès.
Plegeront, cautionneront.
Pleine, plaine.
Pleuré (*il n'y aura*), il n'y sera pleuré.
Plevy, assure, garantis,
Plomber, bleuis, noircis.
Ployable, qui se laisse fléchir.
Plus (*trop*), beaucoup plus.
Plustost, tantôt.
Plutoniques, diaboliques, qui appartiennent à Pluton.
Poinct, piqué.
Poincture, piqûre.
Poindre, piquer.
Poise, pèse.
Poisle, poêle, dais, étoffe tendue.
Pois ou *poix*, poids.
Pollu, sali.
Pompante, qui s'étale avec pompe, fière.
Port, choses portées.
Poulle (*faire la*), lâcher pied, s'humilier.
Poupines, mignonnes, enfantines.
Pourchas, poursuite.
Pourpris, enceinte, enclos.
Poursuivir, continuer, poursuivre.
Pourtant, c'est pourquoi, par conséquent.
Practique, pratique, savoir-faire, habileté.
Pré, jeu de mots sur du Prat, chancelier de France. Le provençal et quelques patois ont le mot *pra*, qui signifie *pré*.
Preceller, l'emporter.
Prée, pré.
Preference, supériorité.
Premettre, sauvegarder, respecter.
Premier, premièrement.
Prémier, récompenser.
Prescripts, prescrits, abolis.
Presse, travail, rude besogne.
Previdence, prévoyance.
Primeraine, souveraine.
Prinsault (*de*), de prime saut.
Prinse, prise.
Pristine, ancienne, primitive.
Privé, familier.
Pro, pour.
Pro et contra, pour et contre.
Progenie, descendance, race, lignée.
Prolation, prononciation (au sujet de peuples de divers langages)
Prosperant, heureux, dans la prospérité.
Prosperement, heureusement.
Protester, projeter, se déterminer.
Prou, beaucoup, profit.
Proveu, pourvu.
Psalterion, lyre.
Puis, depuis.
Purité, pureté.
Quand tout est dit, en un mot, en résumé.
Quant des, quant à des.
Quant et quant, ou *quand et quand*, en outre.
Quantz, combien.
Que, de peur que.
Que, c'est que, ce que c'est. *Voici que*, voici ce que.
Que bien, que mal, soit bien, soit mal.
Querelle, plainte, spécialement plainte portée en justice.
Querre, querant, quiers, quise chercher, cherchant, etc.
Qui, qu'il.
Quignon, gros morceau, le pin.
Quillart, billard.
Quinze (*donner*), rendre des points.

Quittant (lui), lui laissant, lui abandonnant.
Quitter, je le quitte, là-dessus je l'abandonne, je renonce à la chicane.
Rabaster, faire un bruit extraordinaire.
Rabis, enragé.
Radouber, raccommoder.
Raid, rais, raiz, rayon.
Raize, rasée.
Ramage, ramaage, sauvage, grossier, qui tient des bois.
Ramentevoir (comme *ramentuter*), *rarmentus, ramentoy*, rappeler, remettre en mémoire.
Randon, force, violence, courage.
Rane, grenouille.
Ranqueur, rancune, méchanceté, malice.
Rarité, rareté.
Rase, enlève.
Rateusement, à la façon des rats.
Rayer, rayonner.
Réagal, aconit, poison (ne pas confondre avec le réalgar, qui est le sulfure rouge d'arsenic).
Rebec, espèce de violon à trois cordes.
Rebouché, émoussé.
Rebours, contraire, difficile, acariâtre.
Rebouter, rebuter, repousser.
Recent (de), depuis peu de temps.
Reclisse, réglisse.
Recorder, réciter, répéter, rappeler.
Records, se souvenant.
Recors, record, records, souvenir.
Recoupe, l'action de quitter, dans un branle, le cercle pour former les files.
Rmcourut (me), me secourut.
Reccoy (à), à l'écart.
Recreu, recru, fatigué.
Rectrice, directrice.
Recueil. accueil.
Recueilly, accueilly.
Redondé, puissant.
Redondement, retour sur soi-même.
Reduictz, ramenés, rappelés.
Refaict, guéri.
Refragant, sentant, odorant, parfumé.
Refraindre, arrêter, mettre un frein.
Refulgente, brillante.
Remirent, examinent, regardent attentivement.
Remué, ramené.
Rendues, enfermées.
Rengette (à la), de suite, à la file.
Rengregement, aggravation.
Rengreger, aggraver, appesantir.
Repaire, demeure.
Repaisseur, qui repaît, qui nourrit.
Repos, ceux qui se reposent.
Requoy, retraite (voir *Recoy*).
Rescoux, secouru.
Respir, respiration.
Resplendeur, splendeur, éclat.
Ressuscitaiion, résurrection.
Restorant, force, vigueur.
Retraire (se), se réfugier, se retirer.
Revertir, ramener.
Revirer, retourner, retomber.
Revolver, retourner.
Ribon ribaine, bon gré, mal gré, coûte que coûte.
Ric à ric, avec une exactitude rigoureuse.
Rien, rien quelconques, chose, un peu.
Rithmer, rithmasser, rithmonner, rithme, rimer, rime.
Rithmez rommants, romans rimés de chevalerie.
Roigne, rogne, teigne, gale invétérée.
Rollet, rouleau, libelle.
Rommants, romans.
Rompture (mettre en), rompre, fracturer.
Rompure (sans aucune), sans aucune perte.
Rondelle, bouclier.
Roue (faire la), voler à la façon de l'autour.
Rousée, rosée.
Routes, bandes.
Ruer, jeter, renverser. *Ruer sus*, jeter bas.
Sacre. sacré.
Sacs, papiers de procédure qu'on portait dans des sacs (le contenant pour le contenu).
Saffrette, gentille,gaie,joyeuse, mignonne.
Sagette, flèche.
Saillir, sortir, jaillir, sauter.
Sainct George (monté comme un), comme un chevalier.
Sainct Pris, à sainct Pris fuz

voué, je fus mis en prison (jeu de mots).
Saisine, possession (terme juridique).
Saison (*en*), à la mode.
Salamandre, emblème de François Ier et symbole de la France, la France.
Salutz, salut, monnaie d'or qui portait l'empreinte de la Vierge recevant la Salutation angélique.
Salvation, salut.
Samis, *samys*, étoffe de soie satinée, quelquefois lamée d'or et d'argent.
Sanez, sains, soignés.
Sang bieu ! juron pour ne pas dire sang de Dieu.
Sapience, sagesse.
Sargettes, fine serge.
Sault (*me donner le*), me faire bondir.
Saulvement, salut.
Sauveté (*à*), mis hors de danger.
Saveure, savoure, goûte.
Saye, vêtement d'homme, espèce de longue casaque, un peu semblable à la blouse.
Sçavoir (*à sçavoir mon*), oui ou non.
Secoux, secoués.
Secrette, fermée.
Seigneurier, dominer, commander.
Sejour (*à*), avec le temps nécessaire, à son aise, avec réflexion ; *sans sejour*, continuellement.
Selles, excréments.
Semblant, fantôme.
Semonce, invitation, avertissement.
Semondre, appeler, inviter, prier
Semydieu, si Dieu m'aide.
Senestre, gauche.
Sensitif exprès, expression de sentiments.
Sente, sentier.
Seoir, asseoir.
Separée (*nuit*), nuit terminée.
Sequelle, suite, nombre de gens attachés à quelqu'un, cortége.
Sequence, suite, ordre, série.
Sequeurent, secourent.
Seraine, sirène.
Serée, soirée.
Serment, sarment.
Serpente, serpent.
Serpillette, petite serpe.
Serpillonnette, toute petite serpe.
Serre, prison.
Serrerent, fermèrent.
Sert, se sert.
Servant, serviteur.
Ses, ces.
Seurté, sûreté.
Si, ainsi, aussi, pourtant.
Si ou *sy* (*sans*), sans réplique, sans condition, tout disposé.
Si feit, *si faict*, si fait, oui, sans doute.
Si que, si bien que, de telle sorte que, tellement que.
Signore, dame, bourgeoise.
Sistre, cistre.
Suef, *soefves*, *soefvement*, suave, délicat, délicatement.
Sol, soleil.
Solacieux, joyeux, récréatif, consolant.
Somme, en somme, en un mot.
Sommer (*se*), se contraindre.
Songer (*faulte*), accuser.
Sorboniqueurs, ironiquement docteurs, théologiens, pédants.
Sorbonistes, docteurs de Sorbonne.
Sortir (*se*), se donner en partage.
Sortiras les brisées, quitteras les voies.
Sot, de la société bouffonne nommée *Sotie*, formée de clercs de la Bazoche qui portaient un capuchon à oreilles pointues.
Sotart, sot, malotru.
Sotie, comédie jouée par la société des sots.
Soucie, la fleur de souci.
Souffrete, privation, disette, pauvreté.
Soulace, *se soulacier*, se réjouir, s'ébattre.
Soulas, récréation, divertissement.
Soulcie, souci.
Souler, avoir coutume.
Soustenance, soutien.
Speculer, regarder.
Stigieux ou *stygieux*, du Styx infernal.
Subit, subitement.
Sublet, sifflet (mot encore en usage dans le Midi).
Sublimer, rendre sublime.
Sublimité (*sur la*), sur le haut.
Submettre, soumettre.
Suc, épine dorsale.
Sueur, celui que l'absorption de certaines drogues fait suer.
Suffire (*à*), satiété.
Sulphurée, pleine de soufre.

Supernel, supérieur, céleste.
Superscription, suscription.
Supporter, pardonner, remettre une dette.
Sur, contre.
Surhaulser, exalter.
Surmacher, critiquer, rabaisser, humilier.
Survoler, voler au-dessus.
Sus, sur, en haut.
Suscité, proposé.
Sydérées, célestes, parmi les étoiles.
Tabours, *tabourins*, tambours, tambourins.
Tabut, bruit, trouble, peine; *ne vaut pas le tabut*, n'en vaut pas la peine.
Taillé de, disposé à, propre à, en chemin de, destiné à.
Taint, couleur.
T'amour, ton amour.
Tancer, corriger, ranger.
Tandis, en même temps.
Tané, *tanné*, brun, basané, bronzé.
Tanson, dispute, correction.
Tarde, tardive.
Targe, bouclier, défense.
Tect, toit, abri.
Tente, compagnie, société.
Termer, prendre jour, fixer à un jour, ajourner, borner, limiter.
Terrien, terrestre.
Terriens (*grands*), grands seigneurs.
Tesnières, tanières.
Testonner, arranger la tête, coiffer.
Tetins, mamelles.
Thony, pour Antoine (Antoine Héroet).
Tigne, teigne.
Tistre, tisser.
Togue, robe.
Tollue, ôtée, enlevée, de *tollir*.
Tonnelle, piége, sorte de rets.
Tordions, *tourdions*, tours, contorsions, ancienne danse.
Toreau, taureau.
Tors, de travers.
Tostées, rôties de pain, grillades.
Touche (*de haulte*), de hautes gammes, élevé.
Tournelle, petite tour.
Tourte, tourterelle.
Tousez, tondus, rasés.
Tout (*du*), tout à fait.
Trac, train, route.
Traditive, qui transmet, don, tradition, habitude.
Traffiques, actions, ruses, trafic.
Transgloutis, engloutis violemment.
Transitoire, passagère, terrestre.
Translateur, traducteur.
Transmuer, changer.
Transnouer, nager à travers,
Travailler, souffrir, faire souffrir.
Tremeur, crainte, peur.
Trèsord, très-sale.
Trestous, tous.
Treuve, trouve.
Tribart, bâton.
Trilingue, parlant trois langues,
Trions, ancien nom des étoiles qui forment la grande et la petite Ourse, septentrion.
Tripotage, mode, usage.
Trippe (*comme une*), grossièrement.
Trister, attrister.
Tristeur, tristesse.
Trop, *trop mieulx*, *trop plus*, beaucoup, mieux, beaucoup plus.
Trousse, carquois.
Trousser, poursuivre, chasser.
Truage, impôt, revenu, droit des seigneurs sur certaines marchandises.
Turquoys, turcs.
Tyssir, tisser, tresser.
Une (*d'*), d'une seule, de la même.
Univers, tout entier, *monde univers*.
Uns, plusieurs.
Usance (*hors d'*), excessif.
Valetée, abaissée, ravalée.
Value, mérite personnel, valeur, prix.
Veau, *veaulx*, inepte, niais, lourdaud. On appelait ainsi certains écoliers novices.
Vedel, veau (mot resté dans certains patois).
Veine, muse.
Veis, pour *vis*, de *veoir*, voir.
Vené, chassé.
Ventance, vantardise.
Venter, vanter.
Venuste, charmant, gracieux, beau.
Ver, printemps.
Verdun, épée longue à lame

étroite, qui se fabriquait à Verdun.

Vereconde, pudique.

Vergoigne, vergogne.

Vermynière, amas de vermine.

Vernant, odorant, parfumé.

Verriere, vitre.

Vert, préparer sur le vert bille pareille, donner un amoureux.

Vertgay, le vert du perroquet.

Verty, tourné, traduit.

Vespre, vesprée, vesprée, soir.

Vexillaire, porte-drapeau.

Vey (je), je vis.

Vidase, niais, stupide ; pour *viédase*, qui signifie visage d'âne.

Vignette, petite vigne.

Vignolette, toute petite vigne.

Villanie, vilenie (sans), chastement.

Vilotieres, vagabondes, coureuses, femmes de mauvaise vie.

Vipereaux, petites vipères.

Virode, tour.

Viré, tourné.

Vireletz, virelais, petites pièces de poésie sur deux rimes et composées de vers courts avec des refrains.

Vireton, petite flèche.

Vis, visage.

Vitupere, reproche.

Voici que, voici ce que.

Voire, vrai.

Voirement, vraiment.

Voirre, verre.

Voler (mon), mon vol.

Voller, chasser au vol.

Volucres cœli, les oiseaux du ciel.

Voulsisse, voulusse.

Vouluntiers, voulentiers, volontiers.

Voyre, voyrement, vrai, vraiment.

Voyrez, verrez.

Voys, vais.

Voyse, que j'aille.

Vueil, volonté.

Vulpines, qui tient du renard, à la façon du renard.

Ydoine, voir *Idoine*.

Yssir, sortir.

Zec, zeste.

TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES DANS CE VOLUME

ÉPIGRAMMES

Pages

Pages

TRADUCTIONS

DEUX COLLOQUES D'ÉRASME

ORAISONS

PSEAUMES DE DAVID

PIÈCES DIVERSES ATTRIBUÉES A CLÉMENT MAROT

PRÉFACES DIVERSES

FIN DE LA TABLE DU SECOND VOLUME

9195. — PARIS, IMPRIMERIE A. JULIEN
7, rue des Canettes, 7

